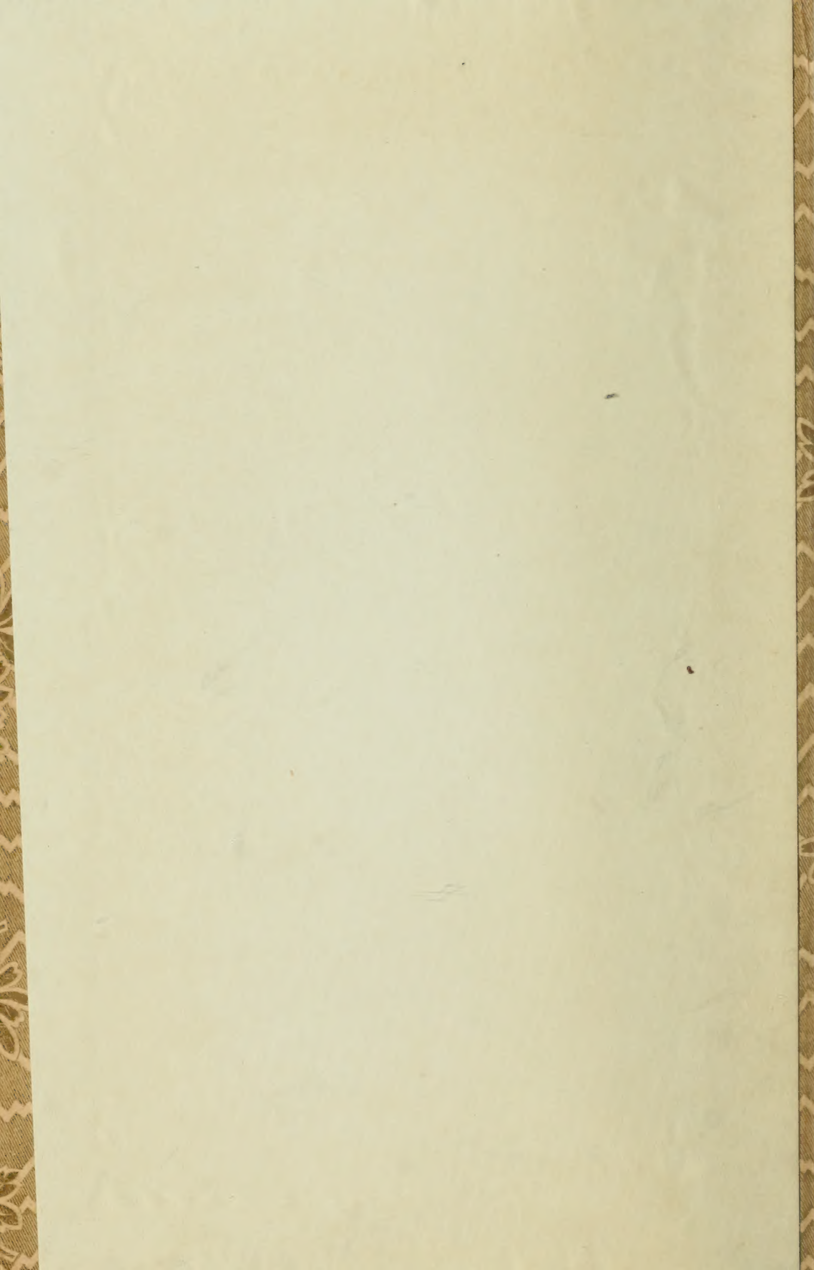
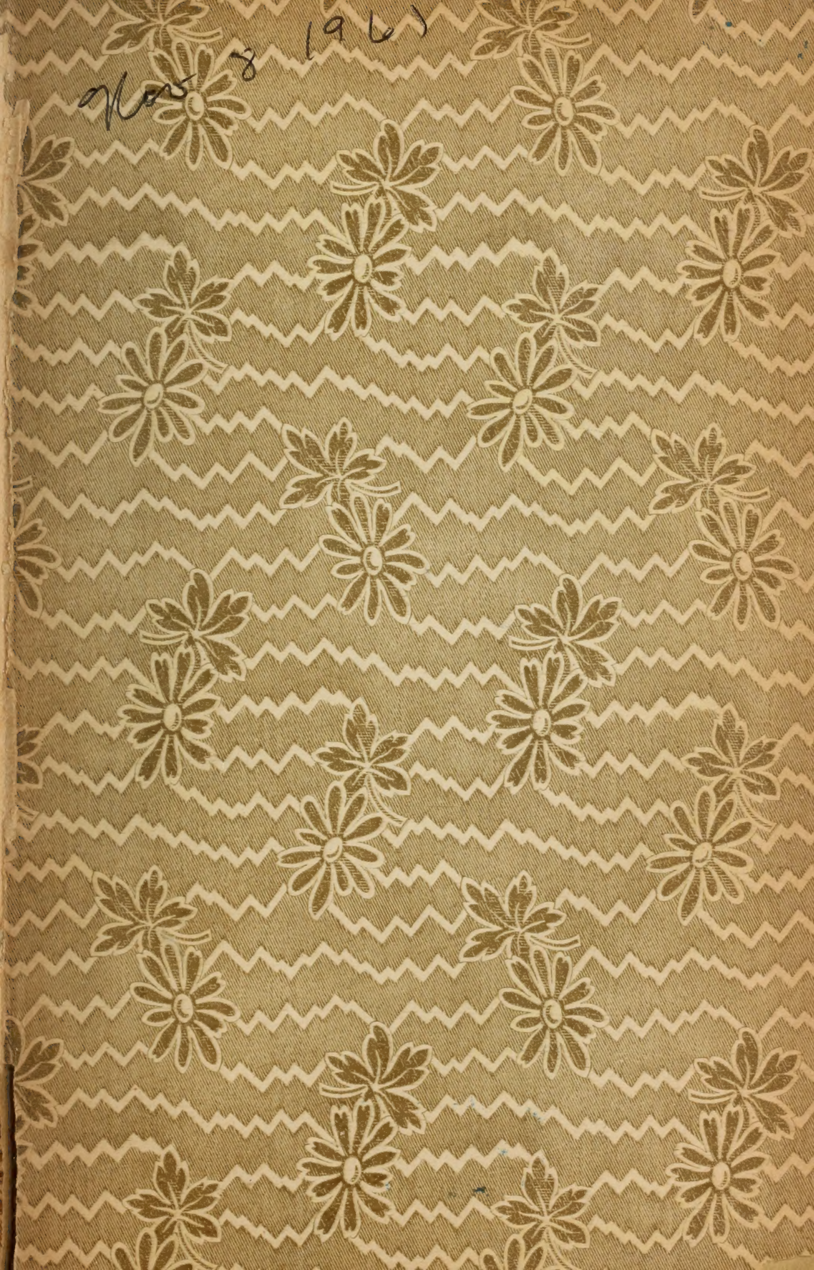





Nov 8 1961

CONTES

DE L'ABBÉ

DE VOISENON

ET

POÉSIES FUGITIVES

DU MÊME AUTEUR

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE

PAR J. RENNEVAL

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

CONTES

ET

POÉSIES FUGITIVES

DE L'ABBÉ DE VOISENON

PARIS. — IMPRIMERIE MOTTEROZ

Rue du Four, 54 bis.

CONTES

DE L'ABBÉ

DE VOISENON

ET

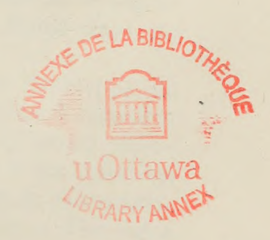
POÉSIES FUGITIVES

DU MÊME AUTEUR

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE

PAR

J. RENNEVAL



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



NOTICE

Claude-Henri de Fusée de Voisenon naquit au château de Voisenon, près de Melun, le 8 juillet 1708.

Il tenait de sa mère une constitution faible et délicate. Pour comble de malheur, son enfance fut confiée à une nourrice d'un sang vicié, qui avait grand soin de cacher ses infirmités. Aussi Voisenon fut-il toute sa vie d'une santé chancelante, et disait-il lui-même que la nature l'avait formé dans un moment de distraction.

En revanche, son intelligence se développa de bonne heure, et il fit d'excellentes études. A onze ans, il adressait une épître à Voltaire, et le grand philosophe lui répondait en ces termes : « Vous aimez les vers ; je vous le prédis, vous en ferez de charmants. Soyez mon élève, et venez me voir. » Dès cette époque s'établirent entre Voltaire et Voisenon des relations d'amitié qui ne cessèrent qu'à la mort prématurée de l'*élève*.

Voisenon ne tarda pas à prendre le chemin de Paris, la seule ville qui pût satisfaire son ardente curiosité, où il pût trouver cette fiévreuse activité

qui paraissait nécessaire à sa vie. Comme les princesses du temps jadis, il avait une fée pour marraine. Cette fée, c'était madame Doublet, une des femmes les plus spirituelles de l'époque, et dont les salons, rivaux de ceux de madame du Deffant, réunirent longtemps les gens de lettres en renom. La marraine de Voisenon le fit admettre dans les sociétés les plus brillantes, où il ne tarda pas à devenir indispensable. La vivacité de ses reparties, la finesse de ses épigrammes, l'acuité de ses bons mots le firent qualifier par le marquis de Polignac de *Petite Poignée de puces*, et ce surnom fit fortune.

Bientôt le jeune poète voulut aborder le théâtre. Le comédien Legrand lui en ouvrit les portes. Voisenon fit successivement représenter l'*Ombre de Molière*, l'*École du monde* et le *Retour de l'ombre de Molière*. L'esprit avec lequel étaient écrites la première et la troisième de ces pièces leur valurent un franc succès.

La vocation littéraire de Voisenon était loin d'être agréable à sa famille. On sait que les cadets de famille devaient alors opter pour l'épée ou pour le rabat. Voisenon étant dans cette situation et paraissant à son père d'une trop faible complexion pour faire un héros, il lui conseilla d'entrer dans les ordres. Cette carrière avait peu d'attraits pour l'esprit léger et frondeur du jeune homme, et il fallut un incident tout à fait imprévu pour le décider à simuler son adieu au monde.

Ayant décoché quelques épigrammes contre un officier, il fut provoqué en duel par celui-ci et... le blessa. Foncièrement loyal, et reconnaissant que ce duel n'avait eu lieu que par sa faute, il éprouva les plus vifs remords à la vue du sang qu'il venait de répandre, et ne put penser sans frémir qu'il avait failli donner la mort à un homme après l'avoir

offensé. Pour expier sa faute, et sans doute aussi pour se mettre dans l'impossibilité d'en commettre dorénavant d'aussi grave, il entra au séminaire.

Voilà donc cet émule des Dorat, des Gentil-Bernard et des Bertin, ce disciple de Voltaire, face à face avec les Pères de l'Église. Il serait peut-être téméraire de soutenir que Voisenon n'eut alors aucun regret, et que les récits et les maximes des vénérables théologiens lui parurent d'une poésie sublime. Il tint bon toutefois, et, quelques années plus tard, Mgr Henriot, évêque de Boulogne-sur-Mer, son parent, l'ordonna prêtre et le fit son grand-vicaire.

Le prélat étant déjà âgé crut pouvoir se reposer sur son jeune parent de la plus grande partie des soins de son diocèse. L'abbé de Voisenon, désireux de prouver sa reconnaissance à Mgr Henriot, s'acquitta de cette tâche avec un véritable dévouement. Malheureusement, et à son insu, l'épigrammatiste reparaissait parfois chez l'évangéliste, et les fidèles se chatouillaient les oreilles pour s'assurer qu'ils avaient bien entendu. Un de ces oublis lui attira une aventure assez plaisante, dont le dénouement fut toutefois entièrement à sa louange.

Ayant été chargé de composer un mandement, il crut bon, sans doute pour corriger la gravité ennuyeuse du genre, de le saupoudrer d'un peu de sel attique, peut-être même d'un peu de poudre Pompadour. Ce mandement ne figurant pas parmi les œuvres de Voisenon, il nous est difficile de nous prononcer catégoriquement à cet égard. Toujours est-il que cette lettre pastorale attira au grand-vicaire une critique sanglante et prudemment anonyme. La personne et le style de Voisenon y étaient, paraît-il, fustigés de main de maître. Notre abbé lut le libelle et n'en prit souci ; mais les magistrats tinrent à faire leur devoir, recherchèrent le coupable, le

découvrirent, le mirent en prison et se disposèrent à instruire son procès. Voisenon ayant été informé de ces faits courut chez les juges et demanda l'élargissement de celui qui l'avait attaqué. A peine en liberté, celui-ci alla remercier son libérateur et implora son pardon : « Vous ne me devez aucun » remerciement, monsieur, lui dit alors Voisenon » en présence de l'évêque ; c'est à moi de vous en » faire de m'avoir rappelé que les vérités de l'Évan» gile exigent de ceux qui les annoncent un style » plus simple, un ton plus noble et plus grave : je » n'aurais pas dû l'oublier, et je me promets de faire » usage de vos conseils. » Beaucoup de prêtres plus orthodoxes n'eussent certainement pas été capables d'une telle abnégation.

La bonté et l'indulgence de Voisenon le faisaient forcément aimer de ses ouailles. Aussi, à la mort de l'évêque, la ville et le clergé de Boulogne envoyèrent-ils conjointement une députation au cardinal Fleury pour le prier de faire nommer le grand-vicaire au siège vacant.

Cette nouvelle arracha Voisenon à la douleur que lui faisait éprouver la perte de son protecteur. Il eût sans doute été moins effrayé s'il avait appris qu'on demandait sa tête. Il partit *de nuit* pour Versailles, courut chez le ministre et le supplia de rejeter le vœu des Boulonnais. « Eh comment veulent-ils que je » les conduise », s'écria-t-il, « lorsque j'ai tant de » peine à me conduire moi-même ! » Admirant sa franchise et son désintéressement, le cardinal lui donna l'abbaye du Gard qui n'obligeait pas à résidence.

Rendu à la capitale et à lui-même, Voisenon sentit se réveiller ses goûts littéraires et poétiques. Deux sociétés se partageaient alors les gens de lettres. Voltaire était à la tête de la première, il y attira son

ancien élève, qui réussit non seulement à reconquérir les bonnes grâces du philosophe, mais qui sut encore s'attirer celles de madame du Châtelet.

La seconde société, qui avait à sa tête Mlle Quinault du Frêne (*), faisait aussi beaucoup parler d'elle. Elle se composait d'une douzaine de personnes, parmi lesquelles on rencontrait Moncrif, Crébillon fils, Fagan, Duclos et Collé. On se réunissait tantôt chez Mlle Quinault et tantôt chez le comte de Caylus. L'abbé de Voisenon ne tarda pas à devenir l'un des principaux membres de cette réunion, à laquelle sa fondatrice avait donné le nom de *Société du bout du banc.*

Les travaux qui réunissaient les membres de cette académie n'avaient point l'importance de la révision du dictionnaire de la langue, mais ils n'en avaient point non plus l'aridité ; aussi s'y livraient-ils avec zèle, et chacun apportait-il régulièrement son tribut à l'œuvre commune. Tout était admis, prose ou vers, pourvu que ce fût amusant. Le public s'arrachait le recueil de ces joyeusetés, dont les principales : *les Étrennes de la Saint-Jean*, *les Œufs de Pâques*, *les Écosseuses*, *le Recueil de ces Messieurs, les Bals de bois* et *les Fêtes roulantes* jouirent d'une grande popularité. Ces deux dernières bluettes sont entièrement de l'abbé de Voisenon. Ce sont des à-propos rédigés dans la langue de Vadé, et critiquant les fêtes données par la ville de Paris à l'occasion du mariage du Dauphin. Voisenon a aussi fourni à la *Société du bout du banc* la plupart des contes qui furent recueillis en deux volumes in-12.

(*) Actrice du Théâtre-Français, sœur de la tragédienne de ce nom, née en 1700, morte en 1783. Elle excella dans les rôles de soubrette, mais fut surtout célèbre par son esprit et par ses relations. Ses conseils étaient recherchés de Piron et de Voltaire lui-même. L'illustre philosophe lui prodigua les éloges, et ses œuvres renferment un certain nombre de lettres adressées à Mlle Quinault.

Les succès que Voisenon avait obtenus au théâtre avant d'entrer dans les ordres lui en firent bientôt reprendre le chemin. Il donna d'abord la *Coquette fixée*, comédie dont Mlle Quinault lui avait fourni le sujet, et qui obtint un vif succès ; puis le *Réveil de Thalie*, *les Mariages assortis*, la *Jeune Grecque* et un certain nombre d'autres pièces qui, pour la plupart, réussirent. Il écrivit aussi plusieurs opéras : *l'Amour et Psyché*, *Hylas et Zélis*, *Jupiter et Calisto*, des oratorios : *les Fureurs de Saül*, *les Israélites*, *la Montagne d'Horeb*, etc., et se fit une place honorable parmi les auteurs dramatiques de l'époque.

Pensant sans doute trouver en Voisenon un de Bernis complet (*), le duc de Choiseul voulut lui faire obtenir un poste diplomatique. Mais l'abbé n'avait pas fui un évêché pour entrer dans une ambassade. Il prétendit que sa mauvaise santé ne lui permettait pas d'accepter les fonctions qui lui étaient offertes, et le duc de Choiseul dut chercher un autre moyen de lui prouver son estime.

L'occasion que cherchait le duc ne tarda pas à s'offrir : Louis XV ayant imaginé de faire composer des *Essais historiques* à l'usage de ses petits-fils, le duc de Choiseul fit charger Voisenon de ce travail et obtint pour lui une pension de six mille livres sur les affaires étrangères.

Ce fut alors que notre abbé fut présenté à Mme de Pompadour, dont il devint bientôt le poète attitré. Il profita de son crédit pour faire récompenser les humbles et les oubliés, et cacha ses démarches à ceux qu'il obligeait, avec autant de soin que s'il les eût desservis.

Le dépôt des affaires étrangères lui avait été ouvert par le duc de Choiseul afin qu'il pût y puiser

(*) On sait que le cardinal de Bernis, qui est surtout connu de nous par ses poésies légères, devint ambassadeur et ministre.

les documents nécessaires pour composer ses *Essais historiques*. La place d'historiographe de France étant alors vacante, il eût été très facile à Voisenon de l'obtenir. Mais notre insouciant abbé ne fit aucune démarche et laissa encore passer cette charge en d'autres mains.

Voisenon fit cependant une collection de recherches curieuses et rédigea des mémoires historiques assez étendus. La plus grande partie de ce travail a malheureusement été égarée.

Il était écrit que les dignités poursuivraient Voisenon et finiraient par s'imposer à lui. Le prince-évêque de Spire réussit en effet où beaucoup d'autres avaient échoué et le nomma son ministre plénipotentiaire à la cour de France. Chose extraordinaire si l'on ne connaissait le dévouement de Voisenon, cet homme qui défendait si mal ses intérêts, soutint ceux du prince-évêque avec une habileté et une persévérance dignes d'un vieux diplomate. En peu de temps, il termina, à la satisfaction des deux cours, des négociations depuis longtemps interrompues.

Nous arrivons à un des grands événements de la vie de Voisenon. En 1763, l'Académie française lui donna le fauteuil de Crébillon. La muse légère et folle succéda à la sombre tragédie. C'était un peu par faveur qu'on ouvrait le temple de l'immortalité au sémillant abbé ; le duc de Saint-Aignan, chargé de répondre à son discours, le lui fit bien voir : « C'est à ce que avez déjà fait connaître de vos talents que vous devez le concours de nos suffrages », lui dit-il d'abord. Mais il se hâta d'ajouter « *Non pas que les agréments de vos productions, ni même tout ce qu'elles ont eu de succès, eussent suffi pour nous déterminer ; mais parce que, n'ignorant pas que vous avez su vous occuper plus utilement, nous nous som-*

mes flattés que désormais les fruits l'emporteraient sur les fleurs. »

Convenons que de nos jours on est plus galant : Lorsque le bagage littéraire du récipiendaire paraît trop léger pour devoir être examiné en public, on l'entretient de sa vie intime, de son foyer, de son père, de sa femme, de ses enfants. On lui ferait plutôt l'éloge de son voisin que de lui dire des choses désagréables.

Quant au discours de Voisenon, il était, sinon profond, du moins spirituel comme tous ses écrits. Il débuta par un hommage à l'Académie, dont le duc de Saint-Aignan aurait dû, ce nous semble, retenir les termes : « Cette illustre compagnie, où je trouve des génies distingués dans tous les genres, est imposante et m'intimide, dit-il ; cependant une réflexion me rassure : *On ne doit craindre que les esprits médiocres, ils dépriment sans cesse et pensent gagner les rangs qu'ils refusent aux autres.* Les hommes supérieurs prêtent la main à ceux qui les contemplent sans pouvoir les atteindre, *et ne s'estiment vraiment grands que par l'élévation qu'ils donnent.* C'est ce que vous avez fait pour moi, messieurs. »

L'orateur fit ensuite l'éloge de Crébillon, et fit ressortir les côtés ténébreux et terribles de son talent, avec une force qu'on n'était pas en droit d'attendre de l'aimable poète. Il termina par un parallèle du *Temple de la fausse gloire* et du *Temple de la gloire véritable* qui mériterait d'être remis sous les yeux des conquérants chaque fois qu'ils s'apprêtent à cueillir des lauriers, c'est-à-dire à dévaster la terre. Ce discours se terminait, il est vrai, par l'éloge de Louis XV, *dit le Bien Aimé*, lequel trouvait dans le temple de la gloire véritable une place que lui a légitimement refusée la postérité, mais c'était un mensonge obligatoire.

Voisenon ne fut d'ailleurs pas le dernier des académiciens; bientôt même on le jugea digne de recevoir les princes qui rendaient visite au sénat de l'intelligence. Il fit notamment les honneurs de la maison au roi de Danemark et au prince héréditaire de Brunswick, et si le style de ses compliments n'était pas tout à fait académique, les nobles étrangers n'eurent garde de le trouver mauvais.

Voisenon était un excellent critique; son esprit saisissait à merveille toutes les qualités d'une œuvre et était immédiatement choqué par ses imperfections. Voltaire faisait le plus grand cas de ses jugements. Un jour, après lui avoir lu *Mérope*, l'illustre auteur demanda à l'abbé ce qu'il en pensait. Voisenon, ému, enthousiasmé, se jeta à son cou en lui peignant toute son admiration pour ce chef-d'œuvre. « Eh bien, lui dit Voltaire, les comédiens viennent de le refuser. — Les barbares! s'écria Voisenon. » Aussitôt il court à l'assemblée des comédiens, leur fait sentir les beautés de la tragédie qu'ils avaient repoussée et les amène à révoquer leur première décision.

Connaissant la richesse de son imagination et sachant avec quel plaisir il obligeait, poètes, romanciers et auteurs dramatiques se donnaient rendez-vous chez lui. Ne se contentant pas de leur donner des conseils, il corrigeait leurs ouvrages, parfois les refondait, fournissait des tirades à ceux-ci, des scènes entières à ceux-là, indiquait des situations à d'autres, et ne réclamait pas même de la reconnaissance pour sa collaboration.

Aussi crut-on pouvoir lui attribuer une large part dans les principales œuvres de Favart, qui lui soumettait ses pièces et aux succès duquel il parut toujours vivement s'intéresser. La tournure d'esprit de Favart et celle de Voisenon sont pourtant de genre bien différent : la spirituelle ingénuité des person-

nages de l'auteur de *la Chercheuse d'esprit* et du *Coq du village* ne ressemble en rien au caractère sceptique et railleur des héros de l'abbé de Voisenon.

Voisenon était trop loyal pour ne pas souffrir de se voir attribuer des œuvres qu'il s'était contenté d'approuver et de prôner. Aussi ne cessa-t-il de protester contre les allégations de ceux qui le représentaient comme le collaborateur de Favart. Disons-le, celui-ci ne parut d'ailleurs jamais prendre à ce sujet le moindre ombrage contre Voisenon.

Il est vrai que, si l'on en croit quelques biographes, Voisenon se montra moins scrupuleux à l'égard de la femme de Favart, et que celui-ci ne parut pas s'en préoccuper davantage. On a beaucoup parlé du *ménage à trois* que Favart, sa femme et l'abbé formèrent ensemble dans les dernières années de la vie de celui-ci.

Il paraît, nous l'avouons, difficile de se méprendre sur la nature du sentiment que Voisenon éprouvait pour Mme Favart : Dans le nota d'une pièce de vers adressée à Voltaire, l'abbé dépeint, en termes fort émus, la douleur que lui fait éprouver la mort de la célèbre actrice : « J'étais attaché depuis vingt ans à » Mme Favart, dit-il ; l'amitié la plus tendre nous unis- » sait... Elle faisait la consolation de mes jours... Elle » plaçait sans cesse son enjouement entre la vieillesse » et moi... Je me flattais qu'elle fermerait mes yeux, » et j'ai fermé les siens. Chaque jour de ma vie n'est » plus pour moi qu'un supplice continué. »

Celle qui résista si longtemps au superbe maréchal de Saxe se jeta-t-elle à la fin de sa carrière dans les bras du pauvre abbé asthmatique? On serait tenté de le croire. D'après un biographe, Voisenon, que charmait l'esprit de Mme Favart, fit d'abord tous ses efforts pour la ramener à la religion. Il la décida même à renoncer au théâtre, ainsi que l'exigeait

l'Église. Mais ce prosélytisme fit bientôt place à un sentiment plus terrestre. Et pourtant Favart resta l'ami et le commensal de Voisenon !... Il est vrai qu'on était alors au dix-huitième siècle (*).

Si le cœur de Voisenon était faible, son âme paraît avoir été incapable d'ingratitude. On attribua cependant à l'abbé des couplets lancés contre le duc de Choiseul, son bienfaiteur ; il eut beau protester et montrer une profonde douleur devant cette accusation, on n'en persista pas moins dans la conviction de son méfait. L'auteur des couplets se dévoila lui-même, paraît-il, et déclara avoir agi « par ordre supérieur » ; la calomnie prévalut. Nous disons *calomnie*, car la conduite de Voisenon dans cent autres circonstances est en complète contradiction avec une telle conduite.

L'anecdote suivante en rappelle une à peu près semblable, dont Diderot fut le héros. Elle n'en est peut-être pas moins authentique : le caractère du conteur ressemblait tant au caractère du philosophe ! « Un *écrivain* vint un jour apporter à Voisenon une satire contre sa personne et ses écrits. Il eut l'effronterie d'engager l'abbé à lire son ouvrage, en le priant de lui dire son avis. Après cette lecture, pendant laquelle Voisenon n'avait marqué ni surprise ni humeur : « Monsieur, dit-il, il y a bien des fautes dans cet ouvrage; permettez-moi de les corriger. » Il s'approche de son bureau, efface, polit, aiguise plusieurs traits, en ajoute de nouveaux, et rendant avec le même flegme la satire à l'auteur : « Je la crois très bien à présent, lui dit-il, vous pouvez la faire courir, elle me fera du tort. » Le visiteur, désarmé par cette modération, jeta ses vers

(*) On attribue à Mme Favart trois jolis contes imprimés dans les œuvres de Voisenon : *Il eut tort, Il eut raison* et *les A-propos*.

au feu, demanda à Voisenon son amitié, fut constant dans la sienne et — ajoute l'auteur de ce récit — ce fut même dans ses bras que Voisenon rendit le dernier soupir. Si nous avons bonne mémoire, le pamphlétaire de Diderot fut moins scrupuleux : sur le conseil du philosophe, il porta son travail corrigé à un puissant ennemi de celui-ci, lequel le lui paya largement.

Voisenon n'était pas seulement spirituel la plume à la main; il avait la repartie prompte, incisive et savait se tirer d'une situation difficile par un bon mot :

Le prince de C*** croyait avoir à se plaindre de lui. Voisenon en fut informé et courut à son audience pour se justifier. Cédant au premier mouvement de mauvaise humeur, dès que le prince aperçut Voisenon, il lui tourna le dos : « Ah ! mon prince, s'écria le spirituel abbé, je suis heureux : je vois que vous ne me traitez pas en ennemi. — Et pourquoi? demanda celui-ci. — C'est que vous ne lui avez jamais tourné le dos », reprit Voisenon. Naturellement, le prince, flatté, sourit, se retourna et tendit la main à l'abbé.

Assistant à la représentation du *Cercle*, comédie de Poinsinet, Voisenon fut tout surpris de voir que l'auteur, qui pourtant ne fréquentait guère la bonne compagnie, avait réussi à la peindre dans quelques scènes : « Ah ! le fripon, s'écria-t-il, il a écouté aux portes ! »

On discutait un jour, en sa présence, les titres respectifs de Henri IV et de Louis XIV devant la postérité. « Henri IV fut un grand roi, Louis XIV fut le roi d'un grand règne », prononça Voisenon.

Vers 1775, Voisenon abandonna les sociétés qu'il égayait. Son asthme devenait de plus en plus pénible, ses crachements de sang étaient plus fréquents ; malgré son énergie, sa gaieté s'éteignait. Il résolut de partir pour Voisenon, afin — disait-il — de se trouver de plain-pied avec la sépulture de ses pères.

Il essaya cependant encore de sourire en face de la mort, et lorsqu'on lui apporta un cercueil de plomb qu'il avait commandé, il dit à un de ses domestiques qui pleurait : « Voilà une redingote que tu ne seras pas tenté de me voler, n'est-ce pas? »

L'abbé de Voisenon mourut le 22 novembre 1775, à l'âge de soixante-huit ans. A la suite d'une précédente maladie, il s'était réconcilié avec l'Église, qui d'ailleurs se montrait alors très tolérante pour les abbés. Cependant on avait exigé un recours au pape, et le souverain pontife avait à son tour imposé à Voisenon les trois conditions suivantes : lire son bréviaire tous les matins; donner six mille francs aux pauvres et... mille écus au saint-siège.

La condition qui regardait les pauvres de Voisenon était inutile, car l'abbé se montra toujours généreux envers eux et leur laissa même un legs important. Aussi sa mémoire resta-t-elle longtemps chère aux habitants de ce petit village.

Quelques jours avant sa mort, Voisenon avait remis à la comtesse de Turpin, son amie, tout ce qu'il lui restait d'ouvrages manuscrits. Cette dame recueillit les précédents ouvrages de Voisenon, pria les écrivains qui avaient été en relations avec l'abbé de lui confier les lettres et les pièces de vers qu'ils tenaient de lui, et publia les *Œuvres complètes de l'abbé de Voisenon* en cinq volumes in-8 (*).

Le premier volume de cette édition contient un

(*) *Œuvres complètes de M. l'abbé de Voisenon de l'Académie française*, chez Moutard, imprimeur libraire de la Reine, de Madame, de Mme la comtesse d'Artois, rue des Mathurins, hôtel de Cluny, M.DCCLXXXI, avec approbation et privilège du Roi.

portrait de Voisenon par Cochin, orné de cette légende, signée Cosson :

Dans le feu de ses yeux la saillie étincelle.
Sur ses lèvres on voit le ris fin et moqueur ;
Mais sa bouche retient l'épigramme cruelle,
Le trait en s'échappant ferait saigner son cœur.

Les poètes du dix-huitième siècle rimèrent plusieurs épitaphes en l'honneur de l'abbé de Voisenon. Voici celle que Voltaire consacra à son ami :

Ici gît, ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu ;
Car je m'en vais au même lieu
Comme cadet de la famille.

CONTES

LE SULTAN MISAPOUF

ET

LA PRINCESSE GRISEMINE

OU

LES MÉTAMORPHOSES

CONTE

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

Vous m'avez non seulement demandé, Madame, un conte de fée, vous avez même exigé qu'il fût fait avant mon retour à Paris; vous m'avez de plus ordonné d'éviter toute ressemblance avec tous ceux qui paraissent depuis quelque temps. Croyez-vous, Madame, qu'il soit aussi facile de vous donner un conte de fée d'un tour neuf et d'un style moins commun que celui qui semble affecté à ces sortes d'ouvrages, qu'il est aisé à messieurs les auteurs des Etrennes de la Saint-Jean *et des* Œufs de Pâque, *d'ajouter chaque jour un nouveau chapitre à ces chefs-d'œuvre d'esprit et de bon goût? Quoi qu'il en soit, l'obéissance étant une vertu que votre sexe préfère peut-être à toutes les autres, je me suis mis à l'ouvrage, et je vous envoie tout ce que j'ai pu tirer de mon imagination. Vous vous apercevrez, par le ton différent qui règne dans le cours de ce petit ouvrage, que mon imagination a peu de*

suite et change souvent d'objet. Elle dépend si fort de ma santé et de la situation de mon esprit, que tantôt elle est triste, tantôt bizarre, quelquefois gaie, brillante ; mais, en général, toujours mal réglée, et ayant peu de suite. Par exemple, le commencement de ce conte est singulier, le récit du sultan est vif, naïvement conté, et, je crois, assez plaisant jusqu'au désenchantement de la princesse Trop est trop. *L'épisode du bonze Cérasin fournit encore un plus grand comique. Mais tout à coup arrive une description d'un temple et des différents cintres qui le composent ; cet endroit, auquel on ne s'attend pas, est, ce me semble, intéressant ; c'est dommage qu'il ne m'ait pas été possible de faire dire tout cela à un autre qu'au sultan Misapouf, qui véritablement doit être étonné lui-même de tout ce qu'il débite de beau, et de la délicatesse des sentiments que je lui donne tout à coup. Les métamorphoses qui suivent la fin de l'enchantement de la princesse, ne produisent rien de vif ni de bien piquant ; mais le sultan ayant annoncé au commencement de son histoire qu'il a été lièvre, lévrier et renard, il a bien fallu lui faire tenir sa parole. S'il ne lui est rien arrivé de plaisant sous les deux premières formes, c'est, en vérité, la faute de mon imagination et du peu de connaissance que j'ai de la façon de vivre et de penser de messieurs les lièvres : comme renard, il devait sans doute étaler toute la souplesse et la ruse qu'on attribue à cette espèce d'animal.*

Au lieu de cela, je lui fais préférer une petite poule à une douzaine de gros dindons. Cette bévue, si peu digne d'un renard avisé, produit une catastrophe qui fait honneur à nos plus grands romans, et que le ton

de ce conte ne promet sûrement pas. A l'égard de l'histoire de la sultane, je n'entreprendrai ni de la justifier, ni d'en faire une critique. Elle est moins originale que celle de Misapouf; et par là elle plaira moins à certaines gens, et sera plus du goût de beaucoup d'autres. Pour moi, je vous avouerai que j'en fais moins de cas que de celle du sultan, et que ce n'est pas ma faute si elle diffère de genre, de style et de ton. Pourquoi est-elle venue la dernière? Mon imagination s'est épuisée en faveur de Misapouf, et j'ai été obligé d'avoir recours à ma mémoire, pour me tirer de cette dernière histoire. Je souhaite que le tout ensemble puisse vous amuser un moment. Je serai suffisamment payé de ma peine et de mon travail. Vous trouverez sans doute que ce conte est un peu libre; je le pense moi-même; mais ce genre de conte étant aujourd'hui à la mode, je profite du moment, bien persuadé qu'on reviendra de ce mauvais goût, et qu'on préférera bientôt la vertu outrée de nos anciennes héroïnes de romans, à la facilité de celles qu'on introduit dans nos romans modernes. Il en est de ces sortes d'ouvrages comme des tragédies, qui ne sont pas faites pour être le tableau du siècle où l'on vit. Elles doivent peindre les hommes tels qu'ils doivent être, et non tels qu'ils sont. Ainsi ces contes peu modestes, où l'on ne se donne pas souvent la peine de mettre une gaze légère aux discours les plus libres, et où l'on voit à chaque page des jouissances finies et manquées, passeront, à coup sûr, de mode avant qu'il soit peu.

Vous serez étonnée qu'avec une pareille façon de penser je me sois livré si franchement au goût présent, et que j'aie même surpassé ceux qui m'ont précédé dans ce genre, que je désapprouve; mais je vous le

répète, c'est moins pour me conformer à la mode, que pour profiter du temps où elle règne, et ruiner, s'il est possible, ceux qui voudront écrire après moi sur un pareil ton. Le conte que je vous envoie est si libre et si plein de choses qui toutes ont rapport aux idées les moins honnêtes, que je crois qu'il sera difficile de rien dire de nouveau dans ce genre. Du moins je l'espère : j'ai cependant évité tous les mots qui pourraient blesser les oreilles modestes : tout est voilé ; mais la gaze est si légère, que les plus faibles vues ne perdront rien du tableau.

LE SULTAN MISAPOUF

ET

LA PRINCESSE GRISEMINE

PREMIÈRE PARTIE

« Ah ! dit un jour en soupant le sultan Misapouf, je suis las de dépendre d'un cuisinier ; tous ces ragoûts-là sont manqués : je faisais bien meilleure chère quand j'étais renard. — Quoi ! Seigneur, vous avez été renard, s'écria en tremblant la princesse Grisemine? — Oui, madame, répondit le sultan. — Hélas ! dit Grisemine en laissant échapper quelques larmes, ne serait-ce point votre auguste Majesté, qui, pendant que j'étais lapine, aurait mangé six lapereaux, mes enfants? — Comment, dit le sultan effrayé et surpris, vous avez été lapine ! — Oui, Seigneur, répliqua la sultane, et vous avez dû vous apercevoir que le lapin est un mets dont je m'abstiens exactement ; je craindrais toujours de manger quelques-uns de mes cousins ou neveux. — Voilà qui est bien singulier, répartit Misapouf : dites-moi, je vous prie, étiez-vous lapin d'Angleterre ou de Caboue? — Seigneur, j'habitais une garenne de Norwège, répondit Grisemine. — Ma foi, dit le sultan, j'étais un renard du

Nord, et il se peut, sans miracle, que ce soit moi qui aie mangé vos six enfants ; mais admirez la justice divine, j'ai réparé ce crime en vous faisant six garçons, et je vous avouerai, sans fadeur, que malgré ma gourmandise et mon goût pour les lapereaux, j'ai eu plus de plaisir à faire les uns qu'à manger les autres.

— Seigneur, vous êtes toujours galant, répliqua Grisemine ; cela me fait espérer que votre sublime Majesté voudra bien me raconter ses aventures. — Volontiers, dit le sultan ; mais à charge de revanche.

» Je commence par vous avertir que mon âme a passé dans le corps de plusieurs bêtes, non par transmigration, c'est un système de Chacabou auquel je ne crois pas ; c'est par la malice d'une injuste fée que tout cela m'est arrivé. Avant d'entrer en matière, je crois devoir détruire cette pernicieuse doctrine de la métempsycose. — Seigneur, dit la sultane, cela est inutile ; votre érudition serait en pure perte ; je n'y comprendrais rien ; je crois, sur votre parole, la métempsycose une erreur ridicule : dites-moi seulement quelles sortes de bêtes vous avez été. — A la bonne heure, dit le sultan. Premièrement, j'ai été lièvre, ensuite lévrier, puis renard, et je dois, dit-on, finir par être un animal que je ne connais point, qu'on appelle capucin. — Seigneur, dit la sultane, votre savante Majesté n'a-t-elle jamais vu son âme éclipsée sous la forme de quelque être inanimé ? — Oui, sans doute, répliqua Misapouf, j'ai été baignoire. — C'est, je le vois, la conformité de nos destinées, reprit Grisemine, qui nous a unis : j'ai passé comme vous par bien des formes différentes ; j'ai d'abord été barbue. — Mais vous ne l'êtes pas mal

encore, dit le sultan. —Vous êtes bien poli, Seigneur, répondit Grisemine; j'ai donc été barbue et lapine. —Vous nous conterez tout ce qui vous est arrivé sous ces deux métamorphoses, dit le sultan. Vous m'avez demandé mon histoire, écoutez-la, si vous pouvez, sans m'interrompre. »

HISTOIRE

DU SULTAN MISAPOUF

« Je ne sais si vous avez entendu parler du grand Hyaouas, qui était de l'illustre famille de Lama. — Oui, Seigneur, dit Grisemine, ce fut lui qui conquit les royaumes de Laüs, de Tonkin, et de Cochinchine, desquels est sorti l'empire de Gânan. — Vous avez raison, répondit Misapouf, et, pour une sultane, cela s'appelle savoir l'histoire.

» Le célèbre Tonclukt était descendu de cet Hyaouas, et moi je suis arrière-petit-fils de ce Tonclukt. Tout cela ne fait rien, me direz-vous, à mes aventures : d'accord ; mais j'ai été bien aise de vous dire un mot de ma généalogie, pour vous faire voir que dans ma maison nous ne sommes pas renards de père en fils.

» Mon père était un petit homme gros et court ; sa taille était l'image de son esprit ; de sorte que les sourds pouvaient juger de son esprit par sa taille, et les aveugles de sa taille par son esprit. Je n'en dirai pas davantage, parce que je pourrais m'échapper, et il ne faut pas mal parler de son père, quand on veut vivre longtemps.

» Mon père donc devint amoureux d'une princesse qui avait les cheveux crépus et l'âme sensible ; ces deux choses-là, dit-on, se suivent ordinairement. Cette sensibilité en question me fit naître quelques mois avant leur mariage ; je n'en fus cependant pas plus heureux, et vous verrez, par mes aventures, que j'ai fait mentir le proverbe. La première femme de mon père, qui avait les cheveux blonds, et qui était aussi vive que si elle les avait eu crépus, informée de ma naissance par quelques-uns de ces méchants esprits de cour, au lieu de se venger en se faisant faire un enfant légitime par un autre que son mari, s'avisa de me prendre en guignon, et pria la fée Ténébreuse d'honorer de sa protection l'antipathie qu'elle avait pour moi. Cette vilaine fée, qui avait le caractère de la couleur de son nom, promit de me mener bon train, et jura que je ne serais sultan qu'après avoir délivré deux princesses de deux enchantements les plus extraordinaires du monde, et les plus opposés. Ce n'est rien encore que cette terrible nécessité, il fallait, pour être quitte de sa haine, que j'étranglasse mes amis, mes parents et mes maîtresses. »

Grisemine frissonna à cet endroit de la narration du sultan. Il s'en aperçut, et lui dit : « Ne craignez rien, Madame, tout cela est fait. Il fallait, outre cela, que je mangeasse une famille entière dans un seul jour. Vous m'avouerez qu'il faut être enragé pour inventer une pareille destinée en faveur d'un honnête homme.

» Ma propre mère, loin de me plaindre, parut envier le sort qui m'était réservé, et dit : « Voilà un petit garçon trop heureux, il verra bien des choses. »

J'avais à peine quinze ans lorsqu'elle me remit entre les mains de la fée Ténébreuse, pour commencer le cours de mes singulières aventures. « Petit bonhomme, me dit la fée, vous ignorez les obligations que vous allez m'avoir : s'il est vrai que la connaissance du monde forme l'esprit, il n'y aura personne de comparable à vous. » Je voulus lui témoigner ma reconnaissance. « Trève de compliments, me dit-elle, ne me remerciez pas d'avance ; je vais vous mettre en état de commencer votre brillante carrière. » En finissant ces mots elle me toucha de sa baguette, et je devins une baignoire. Ce premier bienfait me surprit, je l'avoue. Sous ma nouvelle forme, je conservais, pour mes péchés, la faculté d'entendre, de voir et de penser. La fée appelle ses femmes, et leur dit : « Lâchez les robinets. » Dans l'instant je me sentis inondé d'eau chaude. J'eus une telle frayeur d'être brûlé tout vif, qu'il m'est toujours resté depuis ce temps-là une aversion singulière pour l'eau chaude, et même pour l'eau froide. Quand j'eus un peu repris mes sens, j'entendis la fée dire, d'un ton aigre : « Qu'on me déshabille. » Cet ordre fut exécuté promptement, et je ne tardai pas à me voir chargé d'un poids énorme. Mes yeux, dont la fée, par malice, m'avait conservé l'usage, me firent connaître que ce fardeau était un gros derrière, noir et huileux, appartenant à la fée. — Seigneur, dit Grisemine en interrompant le sultan, cette fée était bien dépourvue d'amour-propre ; il me semble que.... — Il vous semble, reprit Misapouf, fâché d'avoir été interrompu, que toutes les femmes doivent avoir autant d'amour-propre que vous en avez ; et en cela vous avez tort : la méchanceté l'emporte en elles sur tout autre sen-

timent; et je suis certain que si la fée eût pu trouver un plus vilain derrière que le sien, elle n'eût pas manqué de l'emprunter pour me faire enrager. Quoi qu'il en soit, elle fit durer mon supplice une heure et demie : mon esprit devait commencer à se former; car en peu de temps je vis bien du pays. » Misapouf regardant la sultane, à ces mots, s'aperçut qu'elle se mordait les lèvres pour s'empêcher de rire. « Je crois, Madame, lui dit-il, que mes malheurs, loin de vous toucher, vous donnent envie de rire. — Il est vrai, Seigneur, répondit Grisemine, j'ai peine à vous cacher la joie que je sens en voyant qu'ils sont finis. — Ma foi, c'est s'en tirer avec esprit, répliqua le sultan ; je ne vous ai fait cette question embarrassante, que pour vous donner occasion de briller. Enfin la fée sortit du bain. Je goûtais à peine la satisfaction d'être délivré, que je l'entendis ordonner à son maudit eunuque noir de se baigner dans la même eau. » Le sultan s'interrompant à cet endroit, dit à Grisemine : « Savez-vous, Madame, exactement comment est fait un eunuque noir ? — Seigneur, lui répondit Grisemine, il n'y a point de ces gens-là parmi les lapins, et je n'ai, je sache, jamais vu d'autre homme en déshabillé que votre sublime Majesté. — Cela n'est pas trop vraisemblable, dit le sultan. Quoi qu'il en soit, vous saurez que c'est la plus vilaine, la plus dégoûtante chose que l'on puisse envisager. Je fus si frappé d'horreur à l'aspect de ce monstre, que je m'évanouis. Heureusement qu'une baignoire ne change pas de visage; ainsi on ne s'en aperçut point : je ne revins que pour voir ce détestable objet faire mille impertinences pour amuser les femmes de la fée. Si je veux jamais beaucoup de mal à quel-

qu'un, je lui souhaiterai d'être eunuque noir. — Pourquoi pas d'en devenir la baignoire, dit la sultane? — Parbleu, Madame, avec tout votre esprit, vous n'êtes qu'une sotte, répliqua le sultan ; une baignoire, comme vous le savez par expérience, peut redevenir homme ; il n'en est pas de même d'un eunuque. — Votre Majesté a raison, reprit Grisemine, c'est moi qui ai tort ; mais oserais-je vous demander, Seigneur, combien de temps vous avez demeuré sous cette métamorphose? — Huit jours, Madame, qui me parurent huit ans ; le neuvième, la fée me rendit ma figure humaine, en disant : « Mon enfant, je suis contente de vous, vous avez bien fait votre métier de baignoire ; je crois que vous n'êtes pas fâché de tout ce que je vous ai fait voir en si peu de temps. Allez, poursuivez vos brillantes aventures, et souvenez-vous de moi. » Me croyant dispensé d'un remerciement, je lui tournai le dos, et je la quittai promptement. Je courais à travers champs comme un fou, m'imaginant toujours avoir la physionomie d'une baignoire : j'usai deux douzaines de mouchoirs à force de m'essuyer le visage. Sur le soir, je me trouvai dans une forêt ; j'aperçus une fontaine et une assez belle femme qui se baignait : ce spectacle d'eau et de bain me rappelant mes malheurs, me fit prendre la fuite sur nouveaux frais, malgré les cris de la dame, qui me répétait de toutes ses forces : « Arrêtez, chevalier, la fée aux bains vous en conjure. » Ces mots me firent redoubler ma course. « Ah! cruel, continua-t-elle, puisque tu ne veux pas m'entendre, cours au moins délivrer le nez de mon mari. » Vous croyez bien que c'est de quoi j'étais fort peu tenté ; j'étais trop satisfait d'avoir délivré le mien,

pour m'embarrasser de celui d'un autre. Au bout d'une heure d'une marche fatigante, je m'arrêtai, et je ne tardai pas, malgré mon inquiétude, à m'endormir. Au point du jour, je fus réveillé par un bruit qu'un reste de sommeil me faisait paraître éloigné; je sentis en même temps une main qui me défaisait mon pourpoint et me prenait le petit doigt ; j'entendis une voix douce qui disait : « Je n'en ai jamais vu un si petit, j'espère qu'il pourra délivrer ma fille. » J'ouvris tout à coup les yeux, et j'aperçus une princesse d'une beauté à laquelle on ne peut comparer que la vôtre. Elle était dans un palanquin, entourée d'un grand nombre de gardes montés sur des chameaux : elle me fit monter dans sa voiture, et me plaça à sa gauche. Je pensai tomber à la renverse en découvrant la figure exorbitante qui était à sa droite : c'était un homme, ou plutôt un démon, qui avait dix pieds neuf pouces de haut. Je crus d'abord que c'était le colosse de Rhodes ; je levai les yeux pour le considérer, comme si j'avais voulu examiner les étoiles; je l'aperçus qui jetait sur moi des regards dédaigneux et moqueurs. Je regardai ensuite la princesse ; elle m'honora d'un sourire admirable, qui est toujours demeuré gravé dans ma mémoire. Vous m'en avez souvent rappelé le souvenir, Madame, et ne vous en êtes pas mal trouvée. Je reviens à mon géant : j'eus peur pour la princesse qu'il ne fût son mari ; c'eût été un meurtre ; j'étais bien persuadé qu'il n'était pas son amant. Je ne pus résister à ma curiosité ; je lui demandai à l'oreille si c'était là monsieur son mari. — Non, me dit-elle. — Au moins, continuai-je, vous n'avez aucun dessein sur lui, ce n'est point un prétendant ? — Non,

répondit-elle encore. — Ne serait-ce point, lui dis-je, le chef de vos eunuques? Il fallait que cet animal de géant eût l'oreille aussi fine qu'elle était grande ; car je parlais très bas ; cependant il m'entendit, et me donna un coup de pouce sur la joue, qui me jeta à la renverse sans connaissance. — Seigneur, dit la sultane, cela pourrait s'appeler un soufflet. — Eh ! vous n'y pensez pas, Madame, répondit Misapouf, un soufflet se donne avec toute la main. — Je vois bien que je me trompais, dit Grisemine. — Mais vraiment, c'est un de vos talents, répliqua le sultan. La princesse me pinça, me chatouilla pour me faire revenir ; tout fut inutile : elle trouva un ruisseau, et me répandit une telle quantité d'eau sur le visage, que j'ouvris les yeux avec un effroi terrible. Je crus fermement que j'étais encore transformé en baignoire. Après m'être remis de mon trouble, j'imaginai devoir dire à mon donneur de coups de pouce : « Monsieur, voilà une fort mauvaise plaisanterie. — Petit bonhomme, me répondit-il, c'est pour vous apprendre à demander si je suis eunuque. — Ignorez-vous, ajouta la princesse, que de soupçonner quelqu'un d'être de ces gens-là, ou quelque chose d'approchant, c'est lui faire une offense cruelle? Ainsi vous auriez dû vous dispenser d'une semblable question sur le compte du seigneur Zinpuziquequoazisi.

— Ah ! bon Dieu, dis-je en moi-même, voilà un nom qui est aussi grand que lui. Je vois bien, princesse, poursuivis-je, que Monsieur est de vos amis. — Non, me répondit-elle, je ne le connais que depuis une heure, et il n'a d'autre avantage sur vous que celui de m'avoir appris son nom. — Le mien, dis-je alors, chargera moins votre mémoire.

Je m'appelle Misapouf tout court. — Vous en avez bien l'air, me dit le géant. » Je ne répondis point à cette agréable plaisanterie, pour éviter une nouvelle querelle.

« Je vais vous apprendre, me dit la princesse, ce qui vous procure le hasard de me voir : il faut pour cela vous faire une partie de mon histoire.

» Je suis la reine Zemangire; mon mari est roi de ces vastes forêts, et c'est pour cela qu'il se nomme le roi Sauvage.

» Son bonheur aurait été parfait, s'il n'eût pas été traversé par la fée Ténébreuse. — Que je le plains, Madame; vous connaissez cette...... — Doucement, morbleu, dit le géant; n'en dites pas de mal, car je suis son fils. — Ce n'est pas ce que vous faites de mieux, reprit la reine. » Ce trait-là me fit voir qu'elle avait beaucoup d'esprit. « Mais puisque vous êtes le fils de la fée Ténébreuse, continua la princesse, faites-moi raison de deux enchantements qu'elle a faits contre mes filles. — Quels sont ces enchantements, demanda le géant ? Ma chère mère ne m'instruit pas de ce qu'elle fait; je ne suis encore ni magicien ni génie. — Pour le dernier, on le voit bien, dit la reine en souriant. Je vais vous informer du malheur de mes deux filles, et de ce qui l'a causé. La fée Ténébreuse devint amoureuse de mon époux. — Cela ne me surprend point, dit le géant; on dit qu'elle est sujette à cela. — Je crois continua la princesse, qu'elle est aussi fort sujette à n'être pas aimée. Le roi, qui me chérit de toute son âme, reçut très mal sa déclaration et les avances qu'elle lui fit. Il lui représenta qu'elle n'était ni d'âge ni de figure à pouvoir le rendre

infidèle. « Puisque tu es assez sot, dit la fée, pour refuser mes faveurs, je m'en vengerai. La reine est grosse, elle accouchera de deux filles; tu ne pourras les marier que lorsque tu auras trouvé pour chacune un petit doigt convenable à ces deux anneaux que tu vois, et que je leur destine: il y en a un aussi petit que l'autre est prodigieux; il dépendra de moi de les placer et de les distribuer comme je le jugerai à propos. »

» La prédiction de la fée fut accomplie ; je mis au jour deux filles : l'une devint grande, belle et bien faite; l'autre resta d'une petitesse excessive. La fée, qui leur a fait présent des deux anneaux en question, n'avait eu aucun égard à la différence de leurs tailles; elle avait, au contraire, pris plaisir à contrarier la nature; elle usurpa encore le droit de les nommer; et conséquemment à la bizarrerie de ses dons, elle appela ma grande fille *Trop est trop*, et l'autre, la princesse *Ne vous y fiez pas*. Depuis que mes filles sont en âge d'être mariées, elles en ont autant d'envie que si elles avaient un anneau fait comme les autres. Il s'est présenté plusieurs partis pour la princesse *Ne vous y fiez pas;* mais inutilement. Je vous confierai cependant ce qui augmente mon chagrin, c'est que je la crois grosse à présent. — Eh bien, dis-je, tant mieux. En voilà déjà une de mariée, il ne s'agit plus que de trouver un parti à l'autre; le seigneur Zimpuziquequoazisi fera son affaire. — Hélas! je ne suis pas si heureuse, reprit la reine en versant quelques larmes; ce sont deux petits princes de trois pieds et deux pouces au plus qui ont déshonoré ma fille *Ne vous y fiez pas*, et qui ont ensuite disparu. J'ai consulté l'ora-

cle : il m'a répondu qu'il n'y avait qu'un certain nez qui fût capable de découvrir ces princes ; que ce nez-là en pâtirait, et qu'il n'y aurait qu'un géant qui pourrait délivrer ce nez et que la grande princesse était destinée au prince porteur du plus petit doigt du monde. Je n'ai pas encore rencontré le nez qui nous est nécessaire ; mais en attendant, j'ai trouvé son libérateur dans la personne du seigneur Zinpuziquequoazisi, et le fait du petit anneau dans la personne de Misapouf tout court. »

» La bizarrerie de ces enchantements, et la curiosité si naturelle qu'on a de voir ces choses extraordinaires, triomphèrent de la répugnance que je sentais à me rendre à la cour du roi Sauvage. Nous y arrivâmes au bout de quelques heures. « Seigneur, dit Zemangire au roi son époux, voilà deux personnages que j'ai rencontrés, dont les petits doigts pourront convenir aux deux anneaux enchantés : il n'y a qu'un nez que je n'ai pu amener. — Oh ! répondit le roi, ne soyez point inquiète du nez, il est dans son étui.

» Depuis votre départ, il est arrivé des choses bien singulières à la princesse *Ne vous y fiez pas.* Vous savez la faiblesse qu'elle avait pour ces deux petites marionnettes de princes ; c'est sans doute à cause de sa facilité que la fée Ténébreuse l'a nommée *Ne vous y fiez pas.* — Je m'en suis doutée, dit la reine, lorsque je l'ai vue grosse. — C'est avoir bien de la pénétration, continua le roi ; mais vous auriez mieux fait de vous en douter auparavant. Je n'ai jamais vu une femme si prodigieusement grosse, son ventre touche à son menton ; ce qui vous surprendra encore plus, c'est qu'on entend parler distinctement dans

son ventre ; je crois, en vérité, qu'elle accouchera d'un régiment de Lilliputiens. — Seigneur, ce que vous racontez est incroyable, reprit la reine. — C'est un fait, madame; votre accoucheur a voulu examiner de près ce phénomène, on lui a jeté au visage une grêle de noyaux de cerises, dont on l'a malheureusement éborgné. — Monsieur, dit la reine, il faut que la tête vous ait tourné pendant mon absence. — Eh ! non, madame, encore un coup, reprit le roi avec aigreur, vous me feriez donner au diable avec vos doutes. — Ah ! j'ai tort, répondit Zemangire, de ne pas croire bonnement que ma fille est grosse d'un cerisier. — Eh ! qui diable vous dit cela, Madame ? il n'est question que de mangeurs de cerises, et de noyaux qu'ils jettent. Le grand bonze Cérasin, continua le roi, a offert des sacrifices au Pagode ; il est venu prêter l'oreille où vous savez, pour s'assurer par lui même si on entendait réellement des conversations suivies dans le ventre de ma fille. — Et je gage, dit la reine, qu'on n'y disait pas un mot. — Pas un mot, répliqua le roi ! voilà comme vous êtes toujours, Madame, vous doutez de tout. On y jouait aux échecs, et on y disputait vivement. « C'est là mon pion, c'est-là le mien, échec à la dame, vous êtes échec et mat. » Eh bien, qu'avez-vous à répondre à cela ? — Mais, répondit la reine, que ma fille fait bien de s'y prendre de bonne heure pour faire enseigner tous les jeux à ses enfants. — Le bonze, surpris, comme vous croyez bien, poursuivit le roi, approchait de plus en plus sa grande oreille; apparemment qu'elle ôtait le jour aux joueurs; car on la lui a pincée si fort, qu'il a pris la fuite en criant comme un enragé.

» Il est arrivé sur ces entrefaites un chevalier au grand nez. Tout ce que la renommée publiait sur le compte de mes deux filles avait excité sa curiosité : il venait de fort loin pour la satisfaire. Comme je me crois obligé de faire les honneurs de ma maison, je l'ai mené le même jour de son arrivée chez la princesse *Ne vous y fiez pas;* il s'est approché fort près de l'endroit en question ; mais quelle a été sa surprise et la nôtre, lorsque nous avons vu son pauvre nez pris comme dans un piège ! Il a eu beau crier, on n'a point lâché prise, et il y est encore retenu au moment où je vous parle. Tous les étrangers qui passent dans la ville vont le voir pour la rareté du fait ; et la princesse leur dit en riant : « Ne le plaignez pas, messieurs ; voilà ce qui arrive à ceux qui mettent leur nez où ils n'ont que faire. »

— C'est sans doute ce nez-là, dis-je, qu'on m'a prié de délivrer. — Cet honneur, répondit la reine, ne peut regarder que le seigneur Zinpuziquequoazisi, puisque, selon l'oracle, il n'y a qu'un géant qui puisse en venir à bout : mais transportons-nous sur les lieux, pour mieux examiner la chose. — C'est bien pensé, dit le roi. » Nous allâmes donc chez la princesse *Ne vous y fiez pas;* je la pris en aversion au premier coup-d'œil : je vis une très petite femme qui tenait emprisonné un fort grand chevalier : on n'apercevait point le visage de ce malheureux chercheur d'aventures ; il était couvert par l'anneau au travers duquel avait passé son pauvre nez, qui était la partie souffrante. « Seigneur chevalier, dit le roi, j'espère que nous allons enfin briser vos fers ; nous avons trouvé un petit doigt plus gros que votre nez. — Eh bien, seigneur, dit aussitôt le prisonnier (en

parlant du nez, comme vous croyez bien), faites-moi l'honneur de le mesurer et de le comparer avec cet auguste et magnifique petit doigt. — Non, parbleu, je ne le souffrirai pas, dit le géant; mais voyez cet impertinent avec son fichu nez! — Il faudra bien, répliqua le roi que de gré ou de force, vous nous prètiez le meuble dont nous avons besoin. — C'est ce que nous verrons, répondit le géant en cachant ses mains dans ses culottes. » La reine interrompit cette conversation, qui commençait à devenir un peu aigre. « Je sais le respect que je vous dois, dit-elle au roi ; mais, avec votre permission, vous n'avez pas le sens commun ; vous n'avez pas compris l'oracle, ou il se contredit. Comment voulez-vous que le plus énorme petit doigt qui se soit vu, convienne à cette princesse, et qu'en même temps elle épouse le petit Misapouf? — Mon Dieu, Madame, cela se voit tous les jours. Ne dirait-on pas qu'on observe exactement les proportions de ceux qu'on marie? Le seigneur Misapouf sera dans le cas de bien d'autres maris. »

» A ces mots de Misapouf, on entendit deux voix souterraines qui criaient : « Eh, bonjour, mon cher cousin Misapouf, comment va votre santé ? »

— Qu'est-ce que cela signifie, dis-je à la princesse? Je crois, madame, que votre personne sert de logement à mes cousins. Voyons un peu de près ce qui en est.

— Ne vous y fiez pas, ne vous y fiez pas, s'écrièrent encore les deux voix. — Eh bien, leur criai-je de mon côté, je sais que c'est le nom de la princesse que l'on veut me faire épouser. — Gardez-vous en bien, dirent-ils plus haut, ne vous y fiez pas. »

» Pendant cette conversation, je voyais la princesse

rougir et pâlir successivement. « Hélas ! dit-elle en s'adressant à moi, vos deux petits cousins Colibry et Nyny m'ont abusée ; ils se sont enfuis après m'avoir fait les enfants qui ont l'honneur de vous parler. — Elle vous trompe, cria de toute sa force Colibry ; elle dit qu'elle est grosse pour sauver sa réputation ; mais il n'en est rien. Voici le fait : Nous imaginions, mon cousin et moi, que cette petite princesse était porteuse du petit anneau. Comme nous étions sûrs d'être porteurs du petit doigt (vous savez, mon cousin que c'est un mal de famille), nous crûmes donc pouvoir la désenchanter. Nous courûmes tous deux d'une vitesse égale, et nous entrâmes tout entiers dans l'anneau prodigieux de cette petite créature. Voilà pourquoi la fée l'a nommée la princesse *Ne vous y fiez pas*. — Ah ! qu'il y a de petites femmes dans le monde, dit le roi, qui mériteraient un pareil nom. Nous voilà éclaircis, c'est le seigneur géant qui doit délivrer le nez et épouser la princesse. Il s'en défendit d'abord, et soutint que cela était impossible, attendu la différence de taille. » La princesse *Ne vous y fiez pas* lui dit qu'il fallait au moins essayer, qu'on verrait ensuite à prendre un parti. Il se laissa persuader ; on les enferma ensemble, et je fus conduit chez sa sœur : je fus surpris de sa grandeur ; elle avait près de six pieds ; cependant elle n'en était pas moins belle et agréable. « Merveille de nos jours, lui dis-je en lui serrant tendrement le bout du pied gauche, est-il possible que je sois l'heureux mortel destiné à..... ! — Prince, répondit-elle, je souhaite de tout mon cœur que vous veniez à bout d'une entreprise si difficile. » Dans cet instant je vis entrer le grand bonze Cérasin,

entouré de tous les bonzes du pays ; il tenait dans ses mains un livre couvert de plaques d'or. Après nous avoir fait, ainsi que son cortège, une profonde révérence, il récita quelque chose, moitié bas, moitié haut, lut dans ce livre, et, s'adressant à moi, il me tint ce discours : « La princesse va se placer sur ce sopha, alors vous pourrez tenter l'aventure qui vous est réservée. Une pareille fortune n'arrivera jamais à un pauvre prêtre ; mais il faut se soumettre à la volonté du sort. Je dois vous avertir d'une chose essentielle, c'est de ne rien forcer à l'anneau de la princesse ; car la fée a mis une si grande correspondance de la personne avec l'anneau, que les efforts que vous feriez maladroitement, feraient souffrir une douleur horrible à la princesse. Je dois être présent à cette épreuve. J'observerai les yeux et les mouvements de la princesse, et, suivant ce que je verrai, je vous avertirai de vous arrêter ou de poursuivre. » En finissant ces mots, il me fit signe que je pouvais commencer. Je voulus suivre ce conseil sans perdre de temps ; mais je crois que la fée avait enchanté mon petit doigt, car il grossissait à mesure que je l'approchais de l'anneau ; cela m'inquiéta ; cependant je tentai l'aventure. Dès le premier effort, la princesse dit : « Vous me faites mal. » Cérasin aussitôt me cria : « Arrêtez-vous donc, n'entendez-vous pas que la princesse dit : vous me faites mal ? » Malgré cet avertissement, je fis une seconde tentative un peu plus forte. « Ah ! je n'en puis plus, dit la princesse. — Voulez-vous bien n'être pas si brutal, maudit nain que vous êtes, me cria encore le grand bonze ? » Malgré cette seconde remontrance, je crois que j'allais triompher, lorsque tout à coup mon

petit doigt, qui s'était gonflé d'une manière étonnante, redevint dans ùn état tout contraire. Je m'arrêtai, fort surpris de ce changement. « Allons donc, dit Cérasin, la princesse se morfond ; est-elle faite pour attendre votre commodité? Qu'est-ce que ce petit paresseux ? » Pendant tout ce dialogue, mon petit doigt redevint tel qu'il était un moment auparavant. Je profitai de l'instant; la princesse fit un cri douloureux, et puis dit en soupirant : « Ah! mon ami, vous m'avez tuée ! » Ce mot d'ami me fit plaisir ; il me parut venir d'un bon caractère : je fis de nouveaux efforts, mais ils étaient inutiles. La princesse dit, en me regardant tendrement : « Le charme est rompu. » Le grand bonze répéta en chœur avec tous ses satellites : « Gloire soit au petit doigt de Misapouf, le charme est rompu ! « Je fus au comble de la joie; je vous avouerai que depuis ce fortuné moment je n'ai point peur des grandes femmes, je me défie beaucoup plus des petites. La nature, sur cet article, est presque aussi bizarre que la fée Ténébreuse ; elle se plaît à faire le contraire de ce que la raison semble exiger.

» J'étais dans l'ivresse de ma victoire, lorsque la maudite fée Ténébreuse descendit de son char de brouillards. « Taisez-vous, prêtrailles, s'écria-t-elle, je vais vous apprendre à chanter des hymnes à mon préjudice. » Elle dit, et toucha de sa baguette Cérasin et ses grands vicaires. Ils tombèrent les uns sur les autres ; mais, en se relevant, ô surprise ! ô spectacle effrayant ! je les vis, et ne les reconnus pas ; leurs bouches étaient transformées en anneaux. On ne peut s'imaginer à quel point cela changeait leur physionomie ; il faut l'avoir vu pour le croire. Le

pauvre Cérasin me disait d'un air humilié : « Ayez pitié de moi.» Tous les autres prêtres répétaient la même chose en chœur; ils m'étourdirent tant que je les renvoyai : ils sortirent avec leurs anneaux barbus ; on les aurait pris pour des capucins.

» Cérasin, qui était un petit maître, se regarda dans son miroir en arrivant chez lui, et se fit horreur. Il ne concevait pas comment il se pouvait faire qu'un anneau, qu'il avait toujours trouvé une jolie chose, put le rendre si vilain : cela prouve que le principal mérite de tout consiste à être à sa place. Enfin, il prit le parti d'envoyer chercher son barbier, qui lui dit en entrant : « Je viens savoir ce que vous souhaitez, monseigneur; j'ai eu l'honneur de raser ce matin votre Grandeur. — Oh! vraiment, répondit Cérasin, ma grandeur est passée à ma barbe. Regardez-moi, ne suis-je pas un joli garçon? — Ah! grand Pagode! s'écria le barbier en reculant trois pas, quelle bouche! quelle barbe! cela tient du miracle, et je ne sais si monseigneur fait bien de vouloir se la faire abattre. Je croirais presque que c'est notre sacré singe qui a voulu vous marquer sa bienveillance, en vous donnant le bas de son visage. — Ne laissez pas, répondit Cérasin, que de me bien savonner. »

» Le barbier obéit et savonna monseigneur ; mais quand monseigneur fut savonné et rasé, il était encore plus laid qu'auparavant. Il tomba dans la désolation, en se voyant une bouche en cul de poule. Il disait avec fureur : « Mais on n'a jamais vu une bouche de cette façon-là. — Du moins, répondit le barbier avec un air respectueux, j'ose assurer monseigneur, que, si on en a vu, ce n'a jamais été au-

dessous d'un nez. — Ah ! je n'ai pas besoin de vos remarques, reprit Cérasin. Tenez, vous voilà payé, allez-vous en. — Ah ! monseigneur, dit humblement ce barbier, vous avez trop de conscience pour ne payer que pour une simple barbe ; celle-ci en vaut deux ; ayez la bonté de tâter comme les poils de votre Grandeur sont durs ; il m'en a coûté un rasoir. » Sa Grandeur qui était avaricieuse, le renvoya brutalement et le barbier, pour s'en venger, publia aussitôt l'aventure, dont toute la cour se divertit.

» La princesse et moi nous en riions encore le soir en nous mettant au lit ; mais notre joie ne dura pas longtemps ; car, dès que je présentai mon petit doigt à l'anneau, je fus mordu bien serré. Je poussai un cri perçant, et j'entendis un grand éclat de rire ; j'en fus piqué, et je dis à la princesse : « Madame, je ne vois pas qu'il y ait là de quoi rire si fort. — Moi, répondit-elle, je ne ris point, et n'en ai nulle envie. — Il est fort bon, repris-je, de me soutenir cela. Mon Dieu ! poursuivis-je, cela n'est pas bien fin, vous riez par vanité ; vous êtes enchantée que je me sois blessé. »

» Je voulus faire un second essai, je fus mordu encore plus vivement : mes cris augmentèrent à proportion, et le rire augmenta par éclats. Je ne fus pas maître de moi, je poussai la princesse hors du lit : elle tira toutes les sonnettes en fondant en larmes. Les femmes apportèrent des lumières et furent très surprises de ne voir que deux personnes, dont l'une pleurait et l'autre grondait, et d'entendre, malgré cela, rire à pâmer. Ce fut là le cas, ou jamais, de soupçonner qu'il y avait quelque chose là-dessous ;

aussi ne manquai-je pas de le dire, et même d'y regarder.

» Mais quelle fut ma surprise de trouver, au lieu de l'anneau, une bouche véritable, à laquelle malheureusement il ne manquait pas une dent, et qui me riait au nez impunément ! La princesse jeta les hauts cris. « Madame, lui dis-je, il ne s'agit point ici de perdre la tête, il faut tout simplement mander l'arracheur de dents de Sa Majesté. — Hélas ! monsieur, répondit-elle, il aura oublié son métier ; car il y a dix ans que mon père a perdu sa dernière. » Malgré cela, on alla le chercher : il voulut, comme de raison, visiter la bouche de la princesse ; mais je lui dis : « C'est un peu plus bas, monsieur. — Qu'appelez-vous un peu plus bas? répondit-il, n'est-ce pas pour la princesse qu'on m'a mandé ? — Sans doute, répliquai-je. — Eh bien, poursuivit-il, que voulez-vous me dire ?... Allons, madame, ayez la bonté de vous placer. La princesse s'étendit sur un canapé. « Madame, dit l'opérateur, ce n'est point là la situation de quelqu'un qui se fait arracher une dent. —Monsieur, repartis-je, c'est la façon de la princesse. — Je ne puis pas, répondit-il, la blâmer absolument ; mais ce n'est pas dans le cas présent. » Enfin, je l'instruisis du fait, qu'il regarda comme une fable. Il demanda de la lumière, et fit sa visite. « Ah ! le beau ratelier ! s'écria-t-il d'abord. — J'en conviens, lui dis-je ; mais c'est une beauté déplacée, ce sont précisément ces dents-là qu'il faut arracher l'une après l'autre. — Arracher ces dents-là, reprit-il avec colère ! ah ! monsieur, ce serait un meurtre. Je vois bien, poursuivit-il, que vous me prenez pour ces dentistes qui ne sentent pas le prix d'une dent ; mais

vous vous trompez. S'il n'avait été question que d'en plomber quelques-unes, encore passe, il n'aurait point été étonnant qu'il y en eût une, au moins, qui fût creuse; mais ayez la bonté d'y regarder vous-même; tout ce que je puis faire c'est de les limer. — Eh bien, dis-je, essayons ce moyen-là. Aussitôt il commença sa besogne avec grâce, et me demanda si je ne savais pas des nouvelles. Dans cet instant, il fut bien étonné de voir la lime se casser. Il en tira une autre qui eut le même sort : il en rompit six de suite. « Ah parbleu! s'écria-t-il avec fureur, vous me donnez à limer des dents de diamant. « Alors on entendit une voix prononcer ces paroles :

« Cette bouche demeurera où elle est avec toutes » ses dents, jusqu'à ce que la princesse *Ne vous y* » *fiez pas* soit désenchantée ».

» Je ne perdis pas un moment ; j'allai voir où en était le géant, qui, en me voyant, m'éclata de rire au nez. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir, parce qu'il est inutile d'être querelleur, et j'allai à l'anneau de la princesse ; mais il n'y était plus. « Je vois votre étonnement, me dit-elle, mon anneau vient de s'envoler avec vos deux petits cousins, comme un char d'opéra. Je ne sais point en quel climat de la nature on l'a transporté. Allez, cherchez-le, et songez que vous n'aurez celui de ma sœur, que lorsque le charme du mien sera rompu. »

J'allai consulter Cérasin, et le prier d'implorer la bienfaisance du Pagode. Depuis qu'il s'était fait faire la barbe, il vivait fort retiré ; cependant il voulut bien me donner audience. Il rougit en me voyant, et me demanda si je ne le trouvais pas changé. « Pas trop, lui répondis-je, je vous trouve seulement l'air

un peu efféminé. — Vous venez, reprit-il, me consulter sur votre voyage ; je vous y accompagnerai. Le Pagode m'a révélé que les anneaux ne seraient désenchantés que lorsque ma bouche, que j'ai perdue, viendrait sur mes épaules. Je ne serais point fâché de la retrouver ; car vous sentez bien que je ne puis pas honnêtement me présenter en bonne compagnie avec celle que vous me voyez. — Ah ! lui dis-je, pour le consoler, elle n'est pas si mal ; je suis simplement fâché que vous vous soyez fait raser. — Oh ! répondit-il, j'ai commandé une espèce de petite perruque qui aura l'air d'une grande barbe. — Cela sera fort bien, repris-je. Demain matin nous partirons ensemble.

» Nous nous mîmes en chemin à la pointe du jour. Cérasin s'approchait de chaque femme qu'il rencontrait, et lui disait : « Madame, par hasard n'auriez-vous point ma bouche ? » Moi, de mon côté, je disais : — Madame a bien la mine de porter l'anneau de la princesse *Ne vous y fiez pas.* » On nous prenait pour deux fous, et l'on ne nous répondait point. Vers le soir, nous trouvâmes une vieille dans une simple cabane ; elle nous dit qu'elle se nommait la Fée aux dents : nous éclatâmes de rire, parce qu'elle n'en avait pas une dans la bouche, et nous croyions que c'était par ironie qu'on la nommait ainsi. Elle fit approcher des sièges ; mais, comme ses meubles n'étaient pas neufs, le pied de l'escabeau sur lequel elle était assise, rompit, et la fit tomber à la renverse. Aussitôt je vis Cérasin fondre sur elle, en criant de toute sa force : « Ah ! voilà ma bouche, ah ! voilà mes dents ! »

» La vieille se débattait, et faisait des grimaces

effroyables. A la fin elle s'accrocha à la barbe postiche de Cérafin, qui lui disait : « Voulez-vous bien laisser ma barbe. » L'autre lui répondit : « Laissez mes dents vous-même. » A force de se tirailler tous deux, une dent de la vieille resta dans les mains de Cérasin, et la petite perruque de bouche demeura dans les mains de la vieille. « Fi, le vilain, s'écria-t-elle, qui a la barbe d'autrui ! il faut être ecclésiastique pour aimer à ce point-là le bien de son prochain. — N'avez-vous pas honte, lui répondit Cérasin, d'avoir volé ma bouche, et de l'avoir placée dans votre garde-meuble?

» Ils allaient cependant faire un échange de prisonniers. Cérafin était sur le point de rendre la dent, pour ravoir la perruque, lorsque nous vîmes paraître une fée dans un char brillant fait en ovale, qui nous cria : « Gardez-vous bien de vous défaire de cette dent, elle est enchantée, elle appartient à cette vieille fée, qui est sœur de la fée Ténébreuse ; et c'est cette dent seule qui peut vous ouvrir les portes de mon temple. — Madame, lui dis-je, j'ai beaucoup de respect pour votre temple; mais s'il ne mène à rien, je ne me soucie pas d'y entrer. — Je vois bien que vous ne connaissez pas la Fée aux anneaux. C'est moi qui ai fait tous ceux qui animent l'univers. — Madame, répondis-je, vous avez bien de la conscience ; car il y en a beaucoup auxquels vous n'avez pas épargné l'étoffe. » Nous montâmes dans son char, et nous laissâmes crier la vieille Fée aux dents.

— Oh ! que cela est plaisant ! dit Grisemine en interrompant le sultan; et que fîtes-vous chez la Fée aux anneaux avec votre dent à la main ? —

Parbleu, madame, je n'y puis plus tenir, vos questions sont impertinentes; ma foi, je m'en vais me coucher, je ne suis pas d'humeur de satisfaire votre curiosité pour le présent; je verrai demain si je vous raconterai le reste de mes aventures. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

LE SULTAN MISAPOUF

ET

LA PRINCESSE GRISEMINE

SECONDE PARTIE

Le lendemain, Grisemine ne manqua pas de se présenter devant Misapouf, et de le prier de lui finir l'histoire de sa vie. Il la reprit en ces termes :

« Nous arrivâmes bientôt au temple ; ce fut alors que j'éprouvai l'enchantement de la dent arrachée. Elle prit tout à coup la forme d'un petit doigt assez considérable. « Je vois votre étonnement, dit la fée ; c'est par le moyen de cette métamorphose que vous allez pénétrer dans la première enceinte. Ce meuble porte ici le nom de passe-partout. » En effet, la grande porte s'ouvrit. Ce temple était un fort beau vaisseau, composé de trois cintres séparés. La voûte du premier était garnie d'une grande couronne d'anneaux : je vis plusieurs chevaliers qui tournaient autour ; j'imaginai que c'était une course de bagues.

« Ces anneaux, dit la fée, sont les revenus de celles à qui ils appartiennent. Remarquez que les chevaliers qui n'ont qu'une lance de bois ou de fer

n'en attrapent aucun. Voyez-vous, au contraire, ce gros vilain financier, il n'en manque pas un, parce qu'il a une lance d'or. — Il est vrai, répondis-je ; mais je remarque en même temps, que ces mêmes anneaux s'échappent aussitôt qu'il les a touchés. — C'est la règle, répliqua la fée ; ce sont des commerçants qui ne s'enrichissent qu'en courant.

« Passons dans le second cintre, » poursuivit-elle. Les anneaux qui le garnissaient avaient chacun un cœur placé derrière eux. Souvent je voyais un anneau disparaître, et le cœur demeurer seul. « Expliquez-moi, dis-je à la fée, ce que signifie cette séparation ? — C'est répondit-elle, l'anneau d'une fille qu'on vient de marier, il est vendu et livré, mais le cœur reste, parce qu'il n'y a qu'elle qui peut le donner.

» Vous voyez encore, poursuivit-elle, des cœurs sans anneaux ; ceux-là paraissent secs et flétris. Ce sont les cœurs de ces femmes méprisables et estimées qui ont le maintien froid, l'esprit dur, et le sang chaud ; qui, sans avoir d'âme, ont beaucoup de tempérament ; qui établissent leurs plaisirs sur la jouissance de l'un, et leur réputation sur le défaut de l'autre : comme c'est le caprice seul ou la vivacité qui attire leurs anneaux, leurs cœurs ne sont jamais à la suite, et restent seuls, pour faire parade d'une vertu dont il n'y a que les sots qui soient les dupes.

— Ah ! m'écriai-je, je ne veux point rester dans ce cintre-là ; je me flatte que l'anneau de ma princesse n'y est pas. Pénétrons dans le troisième. — Volontiers, dit la fée, c'est là que votre destin sera éclairci.

» Je fus très étonné de n'y voir qu'une couronne de cœurs, et pas un seul anneau.

« Voilà, dit la fée, le cercle des cœurs qu'on méprise sans raison, qu'on devrait estimer souvent, et plaindre toujours. Ce sont ces femmes qui n'ont de faiblesse que parce qu'elles ont une âme, qui sont trop sincères pour n'être pas crédules, et trop tendres pour n'être pas aimées. Leurs cœurs cachent leurs anneaux ; on n'a jamais le dernier que par le moyen du premier, et c'est-là ce qui fait les passions voluptueuses et durables.

» Elles résistent longtemps à l'Amour, qui ne veut que leur bonheur. Le préjugé les tient trop en garde contre le charme du sentiment. Enfin elles s'y livrent ; elles avouent leur penchant, et veulent reculer leur défaite ; mais en vain ; car, comme vous venez de le voir, quand c'est l'anneau seul qui porte la parole, le cœur peut fort bien ne pas répondre ; mais quand c'est le cœur qui parle, il est bien difficile que l'anneau ne se mêle pas un peu dans la conversation. »

» Je sentis la vérité de ce discours, j'en fus attendri, et dans ce même instant je vis un cœur qui se déplaçait et qui vint se coller contre le mien. Un anneau charmant était à sa suite. « Ah ! dis-je avec transport, voilà l'anneau de ma princesse. » Cérasin, qui était brutal comme un carme, se jetta dessus : il s'en était déjà emparé, lorsque la fée lui dit : « Insolent, je vais te punir de ta témérité. » Elle lui donna un coup de baguette sur le nez, qui le changea aussitôt en un bidet de faïence de Saint-Cloud ; il n'y eut que ses jambes dont elle lui conserva l'usage. Le bidet Cérasin s'en servit, et galopa à bride abattue

tout autour du temple; les anneaux des trois cintres firent de grands éclats de rire, et j'en remarquai beaucoup qui n'avaient pas le rire joli. La fée aux dents parut alors et se mit à cheval sur Cérasin, qui éternua beaucoup sans que la fée lui dît : Dieu vous bénisse. La fée Ténébreuse se montra aussitôt, et s'écria : « Ah ! ma sœur, que faites-vous ? — Je veux, répondit-elle, me venger de Cérasin, et je vais le faire galoper dans les terres labourées. — Et ne voyez-vous pas, reprit la fée Ténébreuse, que vous venez de me faire perdre mon pouvoir sur l'anneau de la princesse ? Le Destin a déclaré qu'il se rejoindrait au petit doigt de Misapouf, lorsque la bouche de Cérasin serait sur ses épaules. Voilà l'oracle accompli, puisque c'est cette bouche qui vous sert d'anneau, et qu'elle porte à plomb sur le dos de ce vilain bonze. »

» Elle n'eut pas plutôt fini ce discours, que le chevalier au nez parut, et me dit qu'enfin il était délivré, et qu'il allait rejoindre sa femme la Fée aux bains. Mes deux petit cousins Colibry et Niny le suivaient, et étaient tout en nage. « Grand merci, Misapouf, s'écrièrent-ils, nous allons prendre l'air, car nous avons bien chaud. »

» Le géant fut obligé d'épouser la princesse *Ne vous y fiez pas*, et Cérasin est encore bidet de la fée, en punition du goût qu'il avait, presque toujours contraire au beau sexe. Il a sans cesse le chagrin de voir son ennemie, et de lui être soumis. Je croyais toucher à la fin de mes peines; mais il fallait remplir la destinée, et subir l'enchantement que la fée avait formé contre moi. Sans être attendrie par les larmes de ma belle princesse, ni par mes prières

et mes soumissions, elle me toucha de sa baguette ; je fus transformé à l'instant, en lièvre. Quelle douleur pour un prince courageux, de se voir sous la forme de l'animal du monde le plus poltron ! Conséquemment à mon nouveau naturel, mon amour s'évanouit, pour faire place à une frayeur extrême. Je m'enfuis de toute la vitesse dont j'étais capable, et ne m'arrêtai qu'à cinq où six lieues de là. Je demeurai tout le lendemain sur mes quatre pattes ; je ne savais pas encore me faire un gîte, mais l'instinct, qui est propre à chaque espèce d'animaux, ne tarda pas à me l'apprendre. J'oubliais de vous dire que la maudite fée, en me changeant en lièvre, m'avait coupé les deux oreilles ; ce qui augmentait encore mon chagrin et ma honte.

» En rencontrant d'autres animaux, surtout ceux de mon espèce, je croyais toujours qu'ils se moquaient de moi. Je me souvenais d'avoir vu des lièvres sans oreilles, et je me rappelais avec désespoir le changement que cela produisait sur leur physionomie. J'attendis le jour, en faisant des réflexions aussi tristes qu'humiliantes ; j'en faisais encore de plus affligeantes sur la princesse mon épouse ; car j'étais inquiet de sa douleur, et du traitement qu'elle recevait. Une heure après le lever du soleil, j'entendis beaucoup de chiens qui aboyaient, et d'hommes qui parlaient ensemble ; je crus même distinguer la voix de mes ennemis ; je voulais les éviter : mais aussitôt je fus étourdi par ce cri, répété cent fois : *Velau, velau, velau ;* je tournai la tête, et je vis au moins cinquante chiens, douze où quinze chevaux, et trois cors de chasse ; ils sonnèrent la vue, j'en savais l'air, et je le reconnus. Je redoublai de vitesse, et

je ne philosophai jamais tant sur la folie d'ameuter un si grand nombre d'hommes et d'animaux après une bête aussi misérable que j'étais. Mais comme le géant n'était pas philosophe, il poursuivait ma philosophie à bride abattue. Je donnai plusieurs crochets aux chiens; je fis des détours; je revins sur mes pas; je les fis tomber en défaut; à la fin, je sentis que mes pattes commençaient à perdre le jeu de leurs efforts, et je vis que j'allais être forcé : je me réfugiai dans une roche creuse; j'y attendis la mort avec autant de fermeté que les sénateurs de je ne sais plus quel endroit, qui restèrent sur leurs sièges, les bras croisés, tandis que la ville était exposée au meurtre et au pillage. Toute la chasse arriva; les piqueurs empêchèrent les chiens de m'étrangler. Le géant et la fée s'avancèrent; je reconnus le char; mais je n'y vis point la petite princesse; ce qui me fit répandre des larmes. Mon ennemi les imputa à la crainte. « Oh! le lâche, dit-il, qui a peur de mourir! il ne sera pas si heureux. » Ils me donnèrent cinq ou six croquignoles; ce qui me mortifia beaucoup, et me dirent : « Adieu ! monsieur Misapouf, jusqu'à demain matin. » Je ne doutai pas que le lendemain je n'eusse une pareille aubade : je cherchai quelque endroit écarté; je trouvai le creux d'un chêne, je m'y crus en sûreté; mais les abominables chiens, conduits par la piste, découvrirent bientôt ma nouvelle habitation, et me menèrent le même train que le jour précédent. En un mot, je fus couru, forcé, croquignolé et raillé pendant neuf jours; ensuite on me laissa tranquille. Je n'aime pas la solitude; ainsi mon premier soin fut de chercher à faire des connaissances; mais je m'aperçus, avec

chagrin, que les lièvres ne vivaient point en société, et que chacun restait tristement dans son gîte comme un vrai reclus; je voulus en conter à quelques hases, qui me parurent d'humeur vive et facile. Mes oreilles coupées excitèrent leur ris, et j'eus beaucoup de peine à les accoutumer à ma figure. Mais je ne dois point oublier le plus grand de mes malheurs : sous cette forme nouvelle, la fée m'avait, par noirceur, conservé mon petit doigt tel qu'il était quand j'étais homme. Les choses n'ont de valeur que par comparaison : ce qui est peu de chose pour une femme, est un prodige pour une jeune hase. Aussi tous mes transports furent-ils sans effet ; tous les lièvres femelles du canton vinrent, par curiosité, faire l'essai de ce phénomène, et eurent le chagrin de n'en pouvoir profiter. J'étais furieux quand je faisais réflexion à ce nouveau raffinement de méchanceté : mais je n'étais pas à la fin de mes malheurs. Le géant et son exécrable mère vinrent un beau matin me trouver ; mon chagrin m'avait tellement abattu que je ne songeai point à les fuir : la fée me toucha de sa baguette, me changea en lévrier, et me ramena dans sa maison. Admirez, Madame, le pouvoir du penchant naturel de chaque individu, et cela prouve bien que l'homme même n'est rien moins que libre dans ses actions; un pouvoir supérieur le détermine et le fait agir. J'eus la douleur, sous cette nouvelle forme, d'étrangler en huit jours mes connaissances, mes amis, et plusieurs de mes inutiles maîtresses, et de ne point voir la princesse. J'étais fort ennuyé de cet état ; on ne m'épargnait ni les injures, ni les coups. Un jour, en revenant de la chasse, la fée me changea en renard. Je vois que

votre cœur s'attendrit... — Seigneur, répondit Grisemine, il est vrai que je ne puis entendre ce nom-là sans être vraiment touchée; je doute même que je vous eusse jamais rien accordé, si j'avais su que vous aviez été renard; car enfin j'ai toujours eu des entrailles, et je regretterai toute ma vie mes six pauvres enfants. — J'en conviens, lumière de ma vie, dit Misapouf, vous devez m'en vouloir un peu de mal de vous en avoir privée; mais enfin, si j'étais renard, vous étiez lapine; d'ailleurs, je vous avouerai que j'ai toujours regardé le lapereau comme un joli manger, surtout dans la nouveauté; et je me souviens très bien que messieurs vos enfants n'étaient pas encore demis. Mais il est temps d'essuyer vos larmes et de faire couler les miennes. Le lendemain, vous fûtes bien vengée. Je ne vous cacherai pas que ce jour-là je fus très content de ma chasse; j'allai dans mon terrier, je me couchai sans souper : sous quelque forme que j'aie été, mon estomac a toujours été faible, et je n'ai jamais pu faire qu'un bon repas. Je sortis de ma retraite à l'aube du jour; l'aurore aux doigts de rose commençait à colorer les airs d'une lumière tendre, et répandait des perles sur la pointe des prés et sur les boutons des fleurs. J'ignorais que la naissance d'un si beau jour dût en être un si funeste pour moi. J'avais passé une nuit tranquille sans faire aucun rêve de mauvais augure, et je me promenais dans une route, en renard qui, si cela peut se dire, ne pense pas à malice. Mon appétit fut ouvert par le chant de plusieurs coqs : le gibier que j'avais mangé m'avait affriandé pour la volaille. Je me glissai le long d'un mur, où j'aperçus, dans la cour d'une ferme, deux coqs, qua-

torze poules et douze dindonneaux. L'eau me vint à la bouche, et mes yeux errèrent longtemps, incertains du choix. Enfin, ils se fixèrent sur une petite poulette noire, tachetée de blanc. Je me jetai au milieu de la troupe, et j'emportai le morceau marqué. Comme je suis naturellement né gourmand, je ne m'aperçus point que ma petite poule ne se débattait pas et ne jetait aucun cri; je ne songeai qu'au plaisir de la manger. Dès que je fus dans le fort du bois et que je me crus en sûreté, j'appliquai sans pitié le coup de la dent meurtrière...... Ah! j'en frissonne encore......, et mes sanglots interrompent mon récit. Le sang n'eut pas plus tôt coulé, que j'entendis une voix douce, et toujours présente à mon cœur, qui dit : « Ah! je me meurs; la fée Ténébreuse est bien vengée. Hélas! mon cher Misapouf, puisse-tu ignorer que ta tendre et fidèle épouse est dévorée par un malheureux renard! » A ces mots funestes, tous mes sens se glacèrent; je laissai tomber de ma gueule ensanglantée mon innocente proie; je vis alors, je vis la poule perdre sa forme, et reprendre la figure de ma chère princesse. Le sang sortait à gros bouillons de sa gorge d'albâtre; je m'évanouis à ce spectacle affreux. Je ne revins à moi que par un coup de baguette de la fée, et je me retrouvai sous les traits de l'amant le plus coupable et le plus à plaindre. « Ah! ciel, s'écria la princesse, je meurs de la dent de Misapouf.... » Elle me serra la main, et ferma les yeux pour jamais.

« Me voilà contente, dit la fée Ténébreuse, tu as rempli ton sort. » Je sortis de mon caractère de douceur, et lui dis mille injures; mais elle me rit au nez, et s'envola dans son char. Accablé de désespoir,

et n'ayant plus rien de mieux à faire que d'être sultan, je revins chez mon père; je le trouvai expirant; je fus déclaré son successeur. Le poids de ma couronne ne diminue point celui de mon chagrin; j'ai étranglé mes amis, j'ai mangé votre famille, j'ai fait mourir ma maîtresse; je ne puis maintenant avoir d'autre plaisir que celui de vous en procurer. Puissé-je souvent, dans vos bras, étourdir vos douleurs et les miennes, expier mes crimes, vous traiter en sultane comme j'ai traité vos enfants en lapereaux, et attendre patiemment le moment où je dois devenir capucin, sans jamais cesser d'être un saint musulman! »

Le sultan Misapouf finit ainsi son histoire, en poussant un soupir très considérable, et en lorgnant Grisemine d'une façon tout à fait touchante. Grisemine après y avoir répondu par un demi-sourire et un regard tendre, lui tint ce discours : « Seigneur, votre histoire m'a intéressée; mais je m'attendais toujours que vous me reparleriez de la Fée aux bains, du Chevalier au nez, du roi Sauvage, de la reine son épouse, et de la princesse *Ne vous y fiez pas*, leur fille. — Et pourquoi vous imaginez-vous tout cela, répondit Misapouf? Voilà une belle idée; vous me croyez donc bien babillard? — Non, seigneur, répliqua la sultane, mais votre sublime et toujours victorieuse Majesté doit savoir que la première règle d'un récit est, à la fin, de rendre compte de tous les personnages intervenus pendant le cours de la narration. — Comment diable, reprit poliment Misapouf, voulez-vous que je vous rende compte de tous ces gens-là, puisque je ne les ai point revus? Faut-il, pour la régularité de mon histoire, que je

leur envoie exprès un ambassadeur pour m'informer de l'état de leur santé, et leur demander la suite de leur histoire? Je crois qu'ils sont à présent ce qu'ils étaient alors : la fée aux bains, une criarde, que son chevalier a rejointe, et qu'elle doit sans doute mener par le nez ; le roi Sauvage, un bon homme qui sait dire une brusquerie, et ne sait pas soutenir une opinion; la reine son épouse, une jolie femme, mais trop commère; et la princesse leur fille, une attrape-nigauds : voilà tout ce que j'en puis dire.

— Seigneur, dit la sultane, je puis vous donner de plus grands éclaircissements sur ce qui les regarde. — Je vous en dispense, répondit Misapouf. — Puisque vous êtes si peu curieux, répondit Grisemine, je ne vous apprendrai point que la fée Ténébreuse s'est fait faire un manchon avec la peau que vous aviez étant renard. — Comment donc, dit le sultan, cela doit lui faire un beau manchon ; car je me souviens que j'avais une peau très argentée; et je commence à croire que c'est par avarice qu'elle m'a fait redevenir homme. Eh! de qui tenez-vous cette nouvelle-là? — C'est de la Fée aux bains, répondit Grisemine.... — Ah! ah! c'est-à-dire que vous avez été chez elle, dit le sultan; et par quel hasard? Je m'imagine que sa maison doit être très humide. — Seigneur, répliqua la sultane, si vous voulez savoir mon histoire, il faut que votre illustre Majesté m'accorde un moment d'audience. — Très volontiers, répondit le sultan; si elle est trop longue, je pourrai bien m'endormir; mais ce n'est pas un grand malheur. Commencez donc, Madame. »

HISTOIRE DE LA SULTANE GRISEMINE

« Je suis née en Finlande ; je ne suis ni reine ni princesse ; mais je puis assurer Votre Majesté que je suis bien demoiselle, car j'ai trouvé dans mes papiers une lettre d'un duc de Laponie à mon grand-père, qui lui mettait le très humble et très obéissant serviteur. — Oh ! cela ne veut rien dire, reprit Misapouf, car tous ces ducs lapons sont de très petits ducs : ce n'est pas que je doute de votre noblesse, ajouta-t-il. — J'en ai encore une preuve plus certaine, dit la sultane : c'est que le roi de Finlande n'aurait pas voulu se mésallier, et sans mes voyages je l'aurais épousé. — C'est vraiment un fort bon parti que vous avez manqué-là, dit le sultan. Il était donc devenu amoureux de vous ? — Non, seigneur, répondit Grisemine.

» Le trône de Finlande avait été occupé autrefois par des prince de la maison de Zélande. Les ducs de Nortingue l'usurpèrent ; ce petit accident occasionna de grandes guerres entre ces deux maisons. Enfin, on trouva un expédient pour faire retourner la couronne à la maison de Zélande, sans l'ôter à celle de

Nortingue. — Comment cela, répondit le sultan ? — On a, dit la sultane, imposé une condition au roi, aujourd'hui régnant, qui l'empêchera d'avoir des enfants. — J'entends, dit le sultan, on a exigé de lui qu'il ne se marierait point. — Non, seigneur, dit la sultane, c'eût été une injustice, on lui a laissé cette permission. — Ah ! je sais ce que c'est, reprit Misapouf, il faut que je sois bien sot pour ne pas l'avoir deviné. On veut que sa femme soit hors d'âge de lui donner des successeurs. — C'est tout le contraire, répliqua Grisemine ; il pourra choisir une femme dans toutes les princesses du monde, et dans toutes les demoiselles de son royaume, mais celle-là seule pourra l'épouser, qui lui apportera l'ignorance si précieuse aux yeux d'un mari. — En vérité, dit le sultan, vos princes de Zélande n'ont pas le sens commun; cette condition-là n'a jamais empêché une femme d'avoir des enfants. — Votre Majesté, dit la sultane, ne m'a pas laissé achever ; j'allais avoir l'honneur de lui raconter qu'il fallait, pour épouser le roi de Finlande, qu'une fille voyageât pendant quatre ans, qu'elle partît à l'âge de douze ans étant très ignorante, et qu'elle revînt à seize tout aussi peu instruite. — Oh ! cela change la thèse, s'écria Misapouf : je fais réparation à ces princes, je suis bien certains qu'ils régneront. — Le roi a signé ce traité à dix-huit ans, il en aura ce mois-ci soixante-dix-neuf, et il est encore garçon. Vous jugez bien cependant qu'il n'y a point de gentilhomme qui ne se tue à faire des filles, et qui ne se ruine à les faire voyager. Mon père en fournit un exemple ; j'ai eu douze sœurs qui se sont dispersées ; leur temps s'est écoulé sans qu'aucune soit revenue

en état d'être reine. — Comment, dit le sultan, vous êtes la treizième ? — Oui, seigneur, répondit Grisemine. — Allons, répondit Misapouf, parlez-moi avec franchise. Qu'est-ce qui vous a épargné les frais du retour? Je ne vous en aimerai pas moins, car enfin je ne trouve pas que cette ignorance soit quelchose de si merveilleux. — Je vais, dit la sultane, obéir à votre toujours auguste Majesté, en lui parlant sans déguisement.

» Dès que j'eus douze ans, ma mère me fit partir, après m'avoir appris le sujet et la condition de mon voyage. Je me crus déjà reine de Finlande, et la tête me tourna comme à un maître des requêtes qui devient intendant. Ma mère, pour me préserver des enchantements, me donna un valet de chambre sorcier. On croyait cette précaution nécessaire, et d'ailleurs, c'était le bon air. — Comment, un valet de chambre sorcier ! s'écria Misapouf, c'était pour vous empêcher d'être reine dès la première journée. — Non, seigneur, répondit Grisemine, car il était de l'espèce de l'eunuque de la fée Ténébreuse. — Ah ! ne me parlez pas de ce vilain-là, dit le sultan. — Je n'ai point lieu de me plaindre de celui qui m'accompagnait, répliqua Grisemine, il s'est sacrifié pour moi, sans me faire perdre mes droits à la couronne. Nous nous embarquâmes dans un vaisseau marchand ; j'eus le malheur, comme cela arrive toujours, de plaire au capitaine. Il voulait me le prouver, parce qu'il ne savait pas me le dire ; mais mon cher sorcier Assoud me changea tout à coup en barbue. Je m'échappai des mains de mon brutal, et je sautai dans la mer. Assoud me suivit après s'être transformé en merlan. Nous gagnâmes promptement le rivage,

car, quoique la barbue soit un bon poisson, j'aimais encore mieux être fille. Nous reprîmes notre forme ordinaire. Nous errâmes longtemps dans les forêts, où je commençais à mourir d'inanition, car tous les sorciers n'ont pas le pouvoir de se faire apporter à manger. — J'en suis étonné, dit le sultan, car on dit toujours d'un mauvais plat : voilà un ragoût du diable.

— Assoud avait aussi bon appétit que moi, mais il ne plaignait que moi seule. Un jour il me tint ce discours : « Mademoiselle, je crois que vous aimez mieux vivre que mourir. Je n'ai qu'un moyen de vous faire faire un bon repas. — Quel qu'il soit, mon cher Assoud, lui dis-je, je l'accepterai. — Le voici, reprit-il : vous venez d'être barbue, et je pense que vous ne serez pas plus déshonorée d'être lapin. Voilà du serpolet qui vous paraîtrait délicieux. Je ne parle pas de plusieurs autres petites douceurs qui pourraient vous récréer, comme de faire des lapereaux... » — Adieu la royauté, dit le sultan. — Non, seigneur, répondit la sultane, ce n'était qu'en qualité de fille que je devais être reine. Ainsi, en passant dans le corps d'une lapine, j'aurais pu peupler une garenne entière, sans être moins digne d'épouser le roi. J'acceptai la proposition d'Assoud, et, par le moyen de son art, la métamorphose réussit. Il y avait trois mois qu'elle était faite ; j'avais eu de la complaisance pour un lapin, quoique je ne sentisse aucun goût pour lui ; mais je craignais de passer pour une bégueule. Vous savez les chagrins que j'ai ressentis, puisque c'est vous qui les avez causés. J'étais dans le plus vif de ma douleur, lorsqu'elle fut augmentée encore par le spectacle le plus attendrissant. Je vis

revenir Assoud tout ensanglanté, qui se traînait vers moi. « Je vous trouve à propos, me dit-il d'une voix faible, je n'ai plus qu'un moment à vivre ; un chasseur vient de me réduire dans cet état ; et s'il m'avait tué sur place, vous seriez toujours demeurée lapine ; je n'ai que le temps de rompre votre enchantement. » Il marmotta quelques paroles, me toucha de sa patte, et je redevins fille ; c'est depuis ce temps que je me suis fait nommer Grisemine. « Je meurs content, dit Assoud ; comme je ne pourrai plus veiller à votre sûreté, je vous conseille de prendre mes habits au lieu des vôtres ; vous paraîtrez, il est vrai, un fort joli garçon ; mais vous n'allumerez des passions que dans le cœur des femmes, et ce ne seront jamais elles qui vous empêcheront d'être reine. » A ces mots, il rendit son dernier soupir. Vous connaissez mon bon cœur, aussi vous pouvez vous représenter mes regrets. J'allai dans une espèce de grotte où nous avions laissé nos habits, je pris celui d'Assoud : je m'avançai vers le rivage ; je découvris un bâtiment, je fis signe avec mon mouchoir ; une chaloupe fut détachée, et me conduisit vers le vaisseau. Le capitaine me fit beaucoup de politesses, et me demanda où je voulais aller. Je lui répondis que je n'avais aucun objet déterminé, ayant quitté ma patrie pour voyager. « Si cela est, dit-il, vous ne serez pas fâché d'aller avec nous au palais des éternûments. — Je vous avoue, lui répondis-je, que je n'en ai jamais ouï parler ; on doit y dire bien souvent : Dieu vous bénisse. — C'est un lieu, reprit-il, habité par la fée Transparente. Elle distribue une poudre qu'on prend comme du tabac, et qui fait éternuer de l'esprit. — Vous m'étonnez, m'écriai-je. — Oui, me répondit-il,

lorsqu'on a éternué cinq à six fois, on débite aussitôt une vingtaine d'épigrammes, et deux douzaines de maximes. — Voilà, dis-je, qui est admirable : monsieur le capitaine, faites redoubler de rames, car je meurs d'envie d'éternuer. — Mon enfant, reprit-il, tous ceux qui sont à mon bord ont la même impatience ; car depuis quelque temps l'envie d'éternuer est devenue une fureur. Voyez-vous cette jeune femme étique ? elle a entendu dire que lorsqu'on était maigre, on était obligé, en honneur, d'avoir de l'esprit ; elle a tout aussitôt entrepris le voyage. Cette autre, qui devient trop grasse, est persuadée que l'esprit la maigrira ; elle veut en avoir, pour conserver sa beauté plus que pour y suppléer. J'ai au moins trente auteurs qui soupirent après l'éternûment, et qui croient que l'esprit les dispensera d'avoir de l'imagination et du talent. Enfin, poursuivit le capitaine, il n'y a pas jusqu'à ce vilain capucin-là qui ne veuille éternuer. — Ah ! ah ! dit Misapouf, vous avez donc vu un capucin ? dites-moi, je vous prie, comment cela est fait. — Seigneur, répondit Grisemine, c'est un espèce d'animal qui tient le milieu entre le singe et l'homme, qui a autant d'orgueil que d'incapacité, et qui pue le moine à faire vomir. — Diable, s'écria le sultan, ce portrait là n'est pas appétissant ; il n'y a que l'orgueil qui puisse en faire la consolation ; car lorsqu'on en a, on se passe de tout : continuez, je vous prie. — Seigneur, dit Grisemine, le troisième jour de navigation nous découvrîmes le palais où nous allions ; il avait une si belle apparence, que je le pris d'abord pour la demeure d'un roi. Nous descendîmes du vaisseau avec précipitation. La fée était à une tribune, et jetait des

petits paquets à ses courtisans, qui se les arrachaient et qui éternuaient à outrance ; la rage de parler les saisissait, ils faisaient des questions sans qu'on leur répondît, et souvent des réponses sans qu'on les questionnât : on admirait pour être admiré, on critiquait pour être craint, on plaisait moins qu'on n'étonnait : l'amour-propre boursoufflé donnait des louanges trompeuses ; la malignité, de mauvais conseils ; et le faux discernement, d'injustes approbations : je fus bientôt excédée de cette cohue. Je gagnai la porte en réfléchissant sur ce que, dans ce palais, on ne pensait que par secousses, que l'esprit ressemblait à un accès de fièvre, que tout ce qui s'y produisait ne pouvait former qu'un assemblage de lambeaux, et jamais un tout. Je jugeai qu'il fallait attendre l'esprit, et se donner l'agrément, qui est toujours aux ordres de ceux qui le cherchent ; qu'on amuse un moment avec quelques traits ; mais qu'on plaît toujours lorsqu'on est aimable : les bons mots sont des hasards, et les agréments sont des titres.

» Je suivis la route la plus frayée : sur le soir, je trouvai un jeune homme qui voyageait, ainsi que moi, sans suite et sans équipage ; je fus d'abord saisie de quelque crainte, et je remarquai aussi que ma présence lui causait quelque inquiétude. Nous nous rassurâmes ; il me raconta son histoire, qu'il inventa peut-être et que je vais vous répéter..... — Non, s'il vous plaît, dit le sultan, je m'embarrasse fort peu de savoir ce qui est arrivé à quelqu'un que je n'ai jamais vu et que je ne suis pas tenté de voir. — Si vous saviez, répondit la sultane, quel était ce garçon-là, vous parleriez différemment. — C'était peut-être un garçon comme vous, dit Misapouf. —

Précisément, répondit Grisemine ; mais nous fûmes longtemps dans l'erreur ; nous voulions nous faire des avances de politesse, dont nous arrêtions aussitôt l'essor ; nous étions à tous moments sur le point de nous prévenir, et nous nous attendions toujours. La nuit vint, et nous arrivâmes à une petite maison qui servait, dit-on, à loger les passants ; nous y entendîmes un grand bruit d'instruments, mêlé de chansons douces. J'entrai sans qu'on m'aperçut, je parlai sans qu'on m'entendit ; je vis beaucoup de monde, et fort peu de chambres. — Je m'attends, dit le sultan, que vous aurez été forcée de coucher plusieurs ensemble, et que votre couronne aura fait naufrage dans cette auberge-là. — Seigneur, répondit la sultane, vous avez l'esprit bien pénétrant.

» Dans le temps que je faisais des questions inutiles, j'entendis à la porte un grand bruit d'équipages et de domestiques, et je vis une grande femme belle comme la personne qu'on aime. Cet événement suspendit la joie de la maison. Celui qui en était le maître vint, et parla ainsi..... « Sans doute Madame vient pour passer la nuit ici ; mais je crains qu'elle ne soit bien mal couchée, car j'ai marié ma fille aujourd'hui, et je n'ai que deux chambres : l'une appartient de droit aux nouveaux époux, il ne reste plus que l'autre pour Madame ; mais je ne sais où je logerai ces deux messieurs, dit-il en nous montrant. — Mon ami, dit cette dame, après nous avoir considérés, votre chambre est-elle à deux lits ? — Oui, répliqua l'hôte. — Eh bien, répondit-elle, nous pouvons nous accommoder ; j'en occuperai un, et ces deux jeunes gens, qui se connaissent, ne seront pas sans doute en peine de coucher dans l'autre. » C'était

là précisément ce que nous craignions sans oser nous le communiquer. — Vous aviez grand tort, dit le sultan, car cela n'était pas dangereux. — Je pris la parole, et je dis à la dame que nous n'osions prendre la liberté de coucher dans la même chambre qu'elle. Mais elle me répondit : « Vous avez tort, je ne crains point les hommes, et je suis accoutumée à être sage avec eux, sans les éviter ; je ne fais pas cas de ces femmes qui craignent toujours les occasions ; la vertu qui fuit, manque souvent de jambes. » Comme nous voulions partir le lendemain, nous nous couchâmes de bonne heure : j'eus la précaution, en me mettant au lit, de me tenir absolument sur le bord ; mon compagnon eut la même prudence ; deux personnes auraient pu aisément se placer entre nous. Je fus surprise de ne sentir aucun trouble, aucune émotion, en me sachant couchée avec quelqu'un que je croyais un homme ; j'étais seulement atteinte d'un petit mouvement de curiosité ; mais l'ambition de devenir reine y mit aussitôt un frein. Je crus que le plus sûr moyen d'y résister était d'attendre que la jeune dame fût endormie, de sortir doucement de mon lit, et de me glisser encore plus doucement dans le sien. J'exécutai ce projet, et je me levai sans bruit ; je gagnai le lit de la dame : elle dormait ; je me coulai à côté d'elle sans qu'elle parût se réveiller. Mais ce sommeil n'était qu'une feinte, car un quart-d'heure après elle me tint ce discours : « Mon bon garçon, j'ai bonne opinion de la délicatesse de vos sentiments, car vous n'êtes pas venu à mes côtés pour me laisser dormir ; je suis sensible à vos desseins, et la reconnaissance exige que je dissipe votre erreur, je suis assurée que vous ne me trahirez pas. »

Ce début m'offensa ; je lui promis une discrétion à toute épreuve, et je la priai de poursuivre. « Eh bien donc, me dit-elle, je veux bien vous apprendre un petit malheur, en vous confiant que vous vous trompez, si vous comptez à présent être couché avec une femme, car je suis un garçon. » Ces paroles me confondirent. —Oh! je l'avais deviné, dit le sultan.— Il est vrai, seigneur, poursuivit Grisemine, que le désordre qui se passa alors en moi, me dit que j'étais avec un homme. — Mais, dit le sultan, que ne sortiez-vous du lit? — C'était mon projet, répliqua Grisemine, mais je voulais savoir son histoire. — Bonne chienne de curiosité, s'écria Misapouf! — C'est ainsi, reprit la sultane, qu'il la commença : « Je suis fils de la Fée aux bains et du Chevalier au nez. Réellement, dit-il, je n'en ai jamais vu un si grand que le sien. Cela n'empêcha pas ma mère de devenir grosse. —Voilà une belle réflexion, dit le sultan; où ce garçon-là avait-il pris que le nez d'un homme l'empêche de faire un enfant à sa femme?— Seigneur, répondit la sultane, il n'avait pas encore d'expérience. — Quel était donc son nom, dit le sultan? — Seigneur, il se nommait Ziliman. — Cela m'est égal, répondit Misapouf; poursuivez votre histoire. » La sultane continua ainsi : « Mon père, dit Ziliman, était fort amoureux de la Fée aux bains, et regardait avec indifférence toutes les beautés qui venaient se baigner ; mais sa vanité pensa le perdre, et fut cause de mes malheurs. Il entendit parler de la princesse *Ne vous y fiez pas*, de son anneau, et de l'enchantement qui y était attaché (je ne ne vous répéterai point, dit la sultane, tout ce que vous m'avez conté avec tant d'éloquence sur ces anneaux) ; persuadé,

continua Ziliman, que personne n'avait un si gros petit doigt que lui, sans rien dire à ma mère, il partit pour délivrer cette princesse : cela prouve qu'il avait autant d'humanité que d'amour-propre. La fée imputa son absence à son infidélité ; elle accoucha de moi pendant ce temps fatal ; elle jura, dans la haine qu'elle portait aux hommes, que je porterais un habillement de fille jusqu'à ce que je fusse marié : à quinze ans, je lui dis que je voulais voyager. « J'y consens, me répondit-elle ; mais surtout ne te marie point ; je fais serment que tu ne garderas ta femme que lorsqu'elle aura été quinze jours devant mes yeux tout grands ouverts sans que je l'aperçoive. » Il allait continuer, lorsque nous entendîmes le bruit de la noce qui amenait les nouveaux mariés dans le lit nuptial. Cet événement augmenta encore mon trouble ; j'étais tentée d'aller rejoindre mon compagnon ; mais le lit de Ziliman était plus près de celui des jeunes époux, et j'avais des idées si confuses sur le mariage, que je n'étais pas fâchée de m'en éclaircir un peu, en prêtant attentivement l'oreille à ce qui se passerait.

« Je vous avoue, à ma honte, dit Ziliman, que cette cérémonie m'est absolument nouvelle ; vous vous moquerez de moi, quand je vous dirai que je suis ignorant au point de ne pas savoir la différence qui est entre ce jeune homme et sa femme. — Je puis vous jurer, lui répondis-je, que je suis tout aussi peu instruite que vous. — Si cela est, reprit-il, profitons de cette occasion, gardons un profond silence. J'ai remarqué que les deux lits ne sont séparés que par une tapisserie ; nous ne perdrons rien de cette scène. » J'acceptai la proposition de tout

mon cœur, et notre conversation fut dès lors interrompue ; car lorsqu'on voyage, on est trop heureux de s'instruire.

» Sans doute on s'attend que ces deux époux, d'accord ensemble, se félicitèrent d'être débarrassés du monde qui les importunait, et que leurs sentiments, gênés jusqu'à cet instant, s'échappèrent avec transports. Mon imagination attentive travaillait pour se représenter les effets de cette intelligence ; l'ignorance de Ziliman le tourmentait au moins autant que moi. Nous entendîmes Thaïs et Fatmé se mettre au lit. Thaïs dit aussitôt : « Enfin nous voilà seuls, il y a longtemps que je désire prouver à ma chère Fatmé combien je l'aime. » Apparemment qu'il jouait ce qu'il disait ; car Fatmé lui répondit : « Que veulent dire ces manières-là? Où avez-vous appris à vivre? » Thaïs, qui vraisemblablement était un bel esprit, lui répliqua : « Belle Fatmé, n'étant occupé que du plaisir de vous voir, je n'ai appris qu'à aimer. — Eh bien, lui dit-elle, tenez-vous en là, et n'apprenez pas à insulter. — Ces insultes-là, dit Thaïs, sont les politesses de la bonne compagnie, vous m'en remercierez avant peu. » Je juge qu'il voulut encore tenter quelque entreprise ; car Fatmé s'écria : « Thaïs, si vous continuez, je vais appeler ma mère ; Thaïs, vous êtes un insolent, je ne suis point faite à ces façons-là. — Mais, en vérité, Fatmé, je ne vous conçois pas, dit Thaïs. Pourquoi vous imaginez-vous donc que je vous ai épousée? Votre résistance marque une ignorance qui m'est bien précieuse ; mais vous devez avoir de la confiance en moi. Allons, ma chère Fatmé, rendez-vous à mon ardeur, je vous en conjure. — Oh ! non, dit-elle naïvement, ma mère m'a

cent fois défendu de me laisser faire ce que vous me voulez faire. — Sans doute, belle Fatmé, quand vous étiez fille ; mais tout doit m'être permis, puisque vous avez reçu ma foi en présence de l'Iman. — Je me moque de l'Iman, reprit Fatmé, la chose est bonne ou mauvaise en soi : si elle est bonne, on n'a pas besoin d'un Iman pour y être autorisé, et si elle est mauvaise la permission de l'Iman ne peut pas la rendre bonne. » Thaïs, qui perdait trop de temps à raisonner, prit le parti d'employer les effets ; au lieu de tant de paroles inutiles. Fatmé poussait des cris que Thaïs étouffait : toute notre chambre était ébranlée de la révolte qui se passait dans l'autre. — Je crois, dit le sultan, que Ziliman et vous, étiez encore moins tranquilles que les chambres. — Il est vrai, répondit la sultane, que je ne puis exprimer ce qui se passait en moi. Ma curiosité et ma crainte étaient égales ; j'entendais des plaintes qui dégénéraient en soupirs ; enfin, il y en eut un qui fut suivi d'un long silence. Ziliman me dit alors : « Ah ! mon ami, je ne conçois pas ce qu'ils peuvent faire ; mais je suis dans un état épouvantable. Je voudrais bien savoir si cette scène a produit sur vous les mêmes effets. Il me prit la main et je fus effrayée. « Ah ! bon Dieu, lui dis-je, qu'est-ce que cela ? Ne serait-ce pas par hasard le nez de monsieur votre père ? « Apparemment que sa main s'avança aussi, car il fit un cri de frayeur, et il dit avec surprise : « Oh ciel ! comment avez-vous donc fait cet homme-là ? » Je soupçonnai alors que le sujet de notre étonnement était le point de notre ignorance ; je voulus l'empêcher de faire un éclat, et je lui avouai ingénument que j'étais fille. Sa surprise se changea en un transport de joie ; il se jeta dans

mes bras et je n'eus pas la force de m'en derober. Dans ce moment, les plaintes et les soupirs de Fatmé recommencèrent; mais je fus bientôt forcée d'en faire autant. Fatmé s'imagina que nous voulions la contrefaire, car elle dit : « Voilà qui est beau de se moquer ainsi du pauvre monde; je voudrais bien, ajouta-t-elle, qu'on vous en fît autant, pour voir ce que vous diriez. » Ziliman et moi nous ne pûmes nous empêcher de rire, et nous ne laissâmes pas de faire des progrès dans la science. Je lui racontai mon histoire, et je lui jurai que je renonçais, de tout mon cœur à la couronne de Finlande. Le jour parut. « Belle Grisemine, me dit-il, vous savez que vous êtes ma femme, il faut que vous soyez quinze jours devant les yeux de ma mère sans qu'elle vous voie, sans cela je vous perdrais, et j'en mourrais de chagrin. Je ne sais qu'un moyen, c'est d'aller chez la fée Porcelaine, elle est ma marraine, elle vous protégera, et nous donnera peut-être un expédient pour engager ma mère à ratifier notre bonheur. Je lui promis de ne pas nous quitter, et nous partîmes après avoir pris congé de mon compagnon, qui m'avoua qu'elle était fille, et qu'elle était dans son cours de voyage pour être reine. Je lui déclarai qu'elle avait en moi une rivale de moins : elle en fut très contente, et nous nous séparâmes en nous embrassant cordialement, car les femmes s'embrassent par coutume en se trouvant, et par plaisir en se quittant. Nous arrivâmes en deux jours chez la fée Porcelaine. Ziliman lui confia son mariage, me présenta, et lui demanda si elle avait vu sa mère depuis peu. — Elle vint hier, répondit la fée, et me dit qu'elle vous avait défendu de vous marier, mais comme elle s'imagine

que vous êtes aussi fragile que ma maison, elle est persuadée que, sous un habit de fille, vous ne pourrez pas vous empêcher de vous découvrir. — Mais enfin, ma mère est-elle toujours dans la même résolution, dit Ziliman? — Oui, dit la fée, elle m'a informée des conditions qu'elle avait juré de vous faire remplir. — Hélas! m'écriai-je, je vois trop qu'il faudra que je perde mon cher Ziliman. — Ah! si vous vouliez vous prêter à mon projet, nous pourrions la tromper. — Il n'y a rien que je ne fasse, lui dis-je, pour être toujours avec quelqu'un que j'aime autant. — Eh bien, reprit la fée, si cela ne vous répugne point, je vous donnerai la forme d'un meuble dont sans doute vous vous servez souvent. » — Ah! dit le sultan, voilà cette métamorphose que vous m'avez fait attendre si longtemps. — Il est vrai, seigneur, que mon amour me fit consentir à tout. La fée voulut me donner, sous cette forme, toute la grâce que peut avoir un pot de chambre. Le lendemain, Ziliman me mena chez la fée aux bains; sa mère fut contente de le revoir si tôt : il dit qu'il se déterminait à passer sa vie avec elle, plutôt que de voyager toujours avec un habillement si honteux pour un homme. La fée l'écouta avec plaisir, et lui dit qu'elle avait eu assez bonne opinion de ses sentiments, pour espérer de l'embrasser peu de temps après son départ. Elle voulut savoir le récit de ses voyages. Il en supprima tous les événements intéressants. Le soir, en soupant, elle lui demanda s'il n'avait pas rapporté quelques curiosités. « J'ai, répondit-il naïvement, un meuble de garde-robe à la mode; sans doute vous en avez vu? — Non, dit-elle. » On m'apporta dans sa chambre, elle trouva cette der-

nière invention si fort de son goût, qu'elle me garda. J'y étais depuis quatorze jours, lorsque la fée Ténébreuse, avec le manchon de Votre Majesté, vint faire une visite de voisinage à la fée aux bains. On parla de moi après les premiers compliments; car, en meubles de cette espèce, une mode nouvelle est un événement. La fée Ténébreuse fut si fort enchantée, qu'elle me destina à son usage. — Eh bien, dit le sultan, n'est-il pas vrai que c'est une chose épouvantable que l'anneau de cette vilaine-là ? — Ah ! épouvantable, seigneur, reprit Grisemine. Un jour, en se servant de moi, elle me brisa en mille pièces; et comme l'enchantement était rompu par ce malheur, je parus à ses yeux sous ma forme naturelle. Je la priai de ne pas me perdre ; mais elle était furieuse, parce qu'elle prétendait que je l'avais coupée; elle me conduisit dans l'appartement de la Fée aux bains, et lui conta mon aventure. Je me jetai à ses genoux, en lui disant : « Ah! ma chère bellemère, ne m'enlevez pas mon époux Ziliman. » Ce discours la fit entrer dans un courroux violent, je fus chassée ; et je ne sais ce que je serais devenue, si votre clémente Majesté ne m'eût pas prise sous sa puissante protection. — Madame, dit le sultan, en faveur de votre sincéri'é, je vous pardonne de vous être donnée pour fille, tandis que vous n'étiez rien moins que cela : je m'aperçus bien de quelque chose la première nuit de nos noces ; je crus, je vous l'avoue, que c'était la faute de mon petit doigt, mais je vois à présent que c'était celle de ce benêt de Ziliman. Quoi qu'il en soit, oublions toutes nos infortunes passées, et ne songeons qu'au bien présent. Tâchez de me trouver de meilleurs cuisiniers. Nos

enfants sont déjà grands. Marions nos filles avant de les faire voyager, nous songerons demain à ce que nous devons faire des garçons ; il est tard aujourd'hui. Allons nous coucher, en attendant que je sois capucin. »

FIN DE LA DERNIÈRE PARTIE

HISTOIRE DE LA FÉLICITÉ[1]

La Félicité est un être qui fait mouvoir tout l'univers; les poètes la chantent, les philosophes la définissent, les petits la cherchent bassement chez les grands, les grands l'envient aux petits, les jeunes gens la défigurent, les vieillards en parlent souvent sans l'avoir connue; les hommes, pour l'obtenir, croient devoir la brusquer; les femmes, qui ordinairement ont le cœur bon, essayent de se l'assurer en tâchant de la procurer; l'homme timide la rebute, le téméraire la révolte, les prudes la voient sans pou-

(1) « Voici une édition de la *Félicité*, qui a été faite sur un manuscrit qu'on m'a garanti fidèle. Cette histoire n'a paru que tronquée dans un ouvrage périodique. Quoique les retranchements qu'on avait faits en eussent diminué l'agrément, elle a plu généralement. Il est bon d'avertir le lecteur que cet ouvrage est un bout-rimé; on a obligé l'auteur de remplir les noms qui étaient sur la carte de l'ordre de la *Félicité*, comme le *Je ne sais quoi*, le *Tour des badinages*, la *Route de l'occasion perdue*, et beaucoup d'autres allégories semblables, qui peuvent faire des plaisanteries pour une société, mais qui sont ennuyeuses et plates dès qu'elles en sortent. On a tâché de s'écarter de cette servitude, et l'on a manqué à la carte, afin de ne pas manquer au public. » (*Avertissement de l'édition de 1781.*)

voir la joindre, les coquettes la laissent sans la voir ; tout le monde la nomme, la désire, la cherche; presque personne ne la trouve, presque personne n'en jouit : elle existe pourtant ; chacun la porte dans son cœur, et ne l'aperçoit que dans les objets étrangers. Plus on s'écarte de soi-même, plus on s'écarte du bonheur : c'est ce que je vais prouver par l'histoire d'un père et d'une mère, qui, revenus de leurs erreurs, en firent le récit à leurs enfants, et sacrifièrent leur amour-propre au désir de les instruire.

Thémidore et Zélamire étaient deux époux qui s'étaient mariés par convenance, s'étaient estimés sans s'aimer, et en avaient aimé d'autres sans les estimer. Ils avaient eu des enfants par amour pour leur nom, s'étaient ensuite négligés par dissipation, et s'étaient fait des infidélités réciproques : le mari, par air et par mode; la femme, par vanité et par vengeance.

L'âge les rassembla; ils reconnurent leurs erreurs, en cessant de les faire aimer aux autres; l'amour-propre leur avait donné des faiblesses, l'amour-propre les en avait corrigés : ils avaient cherché le monde pour y trouver des louanges, ils l'avaient quitté pour éviter des ridicules ; ils s'étaient désunis par ennui, et s'étaient réunis par ressource.

Ils formèrent tous deux le même projet sans se le communiquer : c'était de faire tourner leurs fautes au profit de leurs enfants. Thémidore voulut raconter ses aventures à son fils Alcippe, pour lui faire connaître les écueils du monde; Zélamire voulut faire part des siennes à sa fille Aldine, pour lui en éviter les dangers.

C'est, je crois, la meilleure façon d'instruire des enfants. Il y a apparence qu'elle devient à la mode; car les jeunes gens ne font sans doute tant de sottises qu'afin d'amasser des matériaux pour la perfection de leurs descendants.

Voici le récit de Thémidore à son fils.

HISTOIRE DE THÉMIDORE

« Depuis longtemps, Alcippe, je désire de vous ouvrir mon cœur, et de vous marquer ma confiance, bien moins en vous donnant des conseils qu'en vous découvrant mes fautes; vous oublieriez les uns, vous retiendrez les autres; des préceptes sont plus difficiles à suivre que des défauts à éviter : un modèle de vertu fait souvent moins d'impression qu'un modèle d'imprudence.

» J'ai été jeune : mon père, qui était plus rigide qu'éclairé, me donna une éducation dure, et me dégoûta de la raison, en me l'offrant avec trop de sévérité; il intimida mon esprit au lieu de l'éclairer, et dessécha mon cœur à force de réprimandes, au lieu de le nourrir et de le former par la douceur.

» Les premières leçons qu'on donne aux enfants doivent toujours porter le caractère du sentiment; l'intelligence du cœur est plus prématurée que celle de l'esprit; on aime avant que de raisonner : c'est la confiance qu'on inspire qui fait le fruit des instructions qu'on donne.

» Mon père n'en usa pas ainsi. Le titre de père me

donna plutôt une idée de crainte que de tendresse; la contrainte où j'étais me fit prendre un air gauche qui ne me réussit pas; quand je débutai dans le monde, mes raisonnements étaient assez justes, mais dépouillés de grâces ; et bien souvent la bonne compagnie ne juge de la solidité de l'esprit que par son agrément.

» Mon père m'avait présenté dans quelques maisons, et m'avait répété bien des fois que le point essentiel, pour réussir, était d'être complaisant ; mais pour l'être sans passer pour un sot, il faut de l'usage du monde dans celui qui a de la complaisance, et du discernement dans ceux qui en sont les objets; il faut qu'on sache gré à quelqu'un de se prêter aux goûts différents des sociétés, et l'on ne peut pas lui en savoir gré qu'on ne lui en suppose de contraires qu'il sacrifie : vous êtes assez payé de vous plier à la volonté d'autrui, lorsqu'on est persuadé que vous pouvez en avoir une à vous.

» Mon esprit était trop intimidé pour me faire sentir cette distinction; les gens chez qui j'étais reçu étaient trop bornés pour l'apercevoir; j'y allais tous les jours faire des révérences en homme emprunté, des compliments en homme sot, et des parties d'hombre en homme dupe : en un mot, je les ennuyais avec toute la complaisance possible; ils me le rendaient avec toute la reconnaissance imaginable.

» Ce genre de vie me déplaisait fort, lorsqu'un jour de grande assemblée, je crus, au milieu de trente visages hétéroclites, découvrir une femme qui, sans tirer à conséquence pour le lieu où elle était, avait une figure humaine. Je la regardai; elle le remarqua : je rougis; elle s'approcha. Je n'ai jamais été

si embarrassé ni si flatté. Elle avait bien cinquante ans, mais je n'en avais que vingt; ainsi elle était jeune. La conversation s'anima, c'est-à-dire, elle parla beaucoup, et je répondis fort peu; mais comme tous mes monosyllables servaient de liaison à ses phrases, cela pouvait s'appeler une conversation. Je me souviens qu'elle me fit des avances très marquées. Je lui trouvai de la raison; elle en fut flattée, parce qu'elle en manquait. J'eus le secret, en peu de mots, de dire plusieurs sottises; elle loua mon esprit; j'en fus enchanté, parce que personne ne m'en trouvait. L'amour-propre noua nos chaînes, il en forme bien plus que la sympathie; et voilà pourquoi elles durent si peu; c'est qu'on cesse de se flatter à mesure qu'on se connaît, et les liens se relâchent à mesure qu'on néglige le principe qui les a serrés.

» J'eus la hardiesse, le troisième jour, de lui offrir la main pour la ramener chez elle; elle l'accepta, et je fus saisi de crainte dès l'antichambre. C'était mon premier tête-à-tête; cela me paraissait une affaire décisive pour ma réputation. Je n'avais jamais rien à dire et je voulais toujours parler; je cherchais au loin des sujets de conversation, et je ne prenais point le style de la chose; j'étais fort respectueux, parce que je ne connaissais pas son caractère; elle était fort prévenante, parce qu'elle connaissait le mien.

» Enfin, après plusieurs propos vagues et forcés, qui marquent plus la disette d'esprit que le silence, nous arrivâmes à sa porte : je prenais déjà congé d'elle, lorsqu'elle me dit que l'usage du monde exigeait que je la conduisisse jusqu'à son appartement. « Madame, lui dis-je très spirituellement, je n'osais pas prendre cette liberté-là. — Ah ! vous le pouvez,

Monsieur, poursuivit-elle, je ne crains point les jeunes gens. — Madame, répartis-je un peu décontenancé, vous êtes bien polie. » En entrant dans sa chambre, elle se jeta sur un sopha et me dit : « J'en use librement avec vous, mais je compte sur votre amitié. — Vous avez raison, Madame, lui dis-je, je serais fâché de vous importuner. — Quel âge avez-vous, dit-elle ? — Vingt ans, lui répondis-je. — Ah ! bon Dieu, qu'il fait chaud aujourd'hui ! reprit-elle. — Madame, lui dis-je aussitôt, si vous voulez, je vais ouvrir la porte. — Gardez-vous en bien, répliqua-t-elle : il n'y a rien de si malsain. Vous n'avez que vingt ans, dites-vous ? en vérité, vous êtes bien avancé pour votre âge.

— Ah ! Madame, lui répondis-je, vous avez la bonté de dire cela, parce qu'il y a longtemps que vous êtes amie de ma mère. — Mais voilà précisément ce qui n'est point, s'écria-t-elle avec aigreur : nos âges sont si différents ! Je ne l'en estime pas moins, cependant. Et dites-moi, je vous prie, êtes-vous fort répandu, avez-vous beaucoup de connaissances ? — Madame, je vais tous les jours dans la maison où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. — C'est bien fait, dit-elle : ce sont de si bonnes gens ! Il est vrai qu'ils ne sont pas excessivement amusants ; mais, en vérité, leur commerce est sûr ; je m'en accommode assez ; car je hais tant la jeunesse ; j'entends par la jeunesse tous ces petits messieurs que les femmes gâtent si bien, et je ne sais ce qui leur en revient ; car ils sont la plupart si sots dans le tête-à-tête, et si avantageux en compagnie : je vous distingue beaucoup, au moins, en vous recevant seul. — Madame, assurément, lui dis-je, je n'en

abuserai pas. — Je le vois bien, reprit-elle : je suis assurée qu'il n'y a pas un jeune homme qui, à votre place, n'eût déjà été impertinent ; mais je dis fort impertinent. — Je serais bien fâché, repris-je, que cela m'arrivât. — Je ne suis point bégueule, continua-t-elle, et je n'exige pas qu'on soit toujours avec moi prosterné dans le respect : pourvu qu'on ne me manque point, voilà tout ce que je demande. Dites-moi, mon cher ami, n'avez-vous jamais été amoureux ? — Non, Madame, lui répondis-je, car mon père ne veut me marier que dans deux ans. — Assurément, dit-elle, il doit être bien content d'avoir un fils aussi formé que vous l'êtes. Cependant, poursuivit-elle, je ne verrais pas un grand inconvénient que vous vous prissiez d'inclination pour quelque femme, pourvu que ce ne fût point pour quelque tête évaporée, qui, au lieu de vous former le cœur, vous prouvât que l'on peut s'en passer. — Ah ! je m'en garderai bien, lui dis-je, cela nuirait à mon établissement, et ces choses-là sont contre l'honnête homme. — Mon cher enfant, répondit-elle, j'ai une grande vénération pour votre probité ; mais il est tard, soupez avec moi. — Je ne le puis pas, Madame, repris-je : mon père et ma mère seraient trop inquiets. — Eh bien ! allez-vous en donc, dit-elle avec un air impatienté. » Je lui obéis, et je sortis fort content de ma personne ; j'aurais cru m'en être bien tiré, si quelque temps après on ne m'avait pas dit qu'elle me faisait passer pour un sot.

» A force d'aller dans le monde, j'appris insensiblement les usages : à force d'entendre des sottises, je me déshabituai d'en dire ; mais à force d'aller avec des gens qui en faisaient, je ne pus me dispenser

d'en faire. De l'extrême simplicité, je passai à l'extrême étourderie. Ces deux excès opposés se touchent; c'est le défaut de réflexion qui les produit tous deux : on ne s'en garantit qu'en s'accoutumant à penser ; mais c'est un parti que tout le monde ne peut pas prendre. Je remarquai que chacun vantait le bonheur et se plaignait du malheur; je ne concevais pas pourquoi on avait la maladresse de trouver l'un plutôt que l'autre, et je n'avais pas encore assez de raison pour sentir que les routes qu'on prend pour arriver au bonheur sont presque toujours celles qui vous en éloignent; je crus en savoir plus que les autres, et j'imaginai, comme tous les gens de mon âge, que la suprême félicité était d'être homme à bonnes fortunes : ainsi, avec de l'étude et une sérieuse attention sur moi-même, j'acquis en peu de temps tous les ridicules nécessaires pour mériter ce titre; j'eus beaucoup de respect pour moi, et beaucoup de mépris pour les femmes. Voilà le premier pas pour faire son chemin auprès d'elles; je fis des agaceries avec une impertinence qui faisait voir combien je me croyais de grâces; je me louai avec une confiance qui persuadait presque les sots de mon mérite, et j'eus des prétentions avec une effronterie qui fit croire que j'avais des droits. En un mot je me donnai un maintien capable de déshonorer vingt femmes; c'était un talent marqué dans un homme qui avait été aussi neuf que moi : aussi m'admirai-je perpétuellement; car un sot est bien plus content de devenir un fat, qu'un homme d'esprit de devenir un homme de bon sens. Je manquai de respect à beaucoup de femmes; plusieurs s'en offensèrent sans que je m'en affligeasse; plusieurs m'é-

coutèrent sans que je m'en souciasse : je fus très souvent téméraire, et quelquefois heureux : je séduisis des prudes en louant leur vertu, des coquettes, en feignant de ne pas admirer leurs charmes, et des dévotes, en déchirant tout l'univers.

» Mais je gardai toutes ces conquêtes aussi peu de temps qu'elles m'en avaient coûté ; le caprice me dégoûta des premières, la légèreté m'enleva les secondes ; la fausseté me révolta contre les troisièmes; ainsi, ce bonheur prétendu que j'envisageais, s'évanouissait toutes les fois que je croyais le posséder. J'ai remarqué souvent que tous les faux bonheurs ont un point de vue, comme certains tableaux, dont les beautés diminuent et disparaissent à mesure qu'on en approche.

» Je m'étais cependant fait une réputation qui contribua à mon établissement; car, qu'un jeune homme soit à la mode, il passe pour être aimable, et pour lors on ne s'informe pas s'il est raisonnable : on proposa à mon père un parti convenable, c'est-à-dire une fille riche; j'acceptai la position; l'entrevue se fit; la personne avait passé sa vie au couvent; elle me trouva admirable : on me fit jouer avec elle; à peine ouvrait-elle la bouche pour nommer les couleurs, je lui trouvai beaucoup d'esprit, et je me crus certain de son bon caractère. Après avoir pris des précautions aussi sages pour le bonheur de l'un et de l'autre, on nous maria : la troisième fois que nous nous vîmes, on nous fit honnêtement coucher ensemble, en présence de trente ou quarante parents qui ne devaient jamais devenir nos amis. Le lendemain, ces messieurs s'égayèrent à nos dépens, avec cette légèreté lourde et gauche de

gens qui sont dans l'habitude d'être plaisantés, et qui sont insupportables lorsqu'une fois dans leur vie ils se croient obligés d'être plaisants. Ma femme soutint leurs mauvais propos sans se déconcerter; le plus fort était fait. Je vous avoue que le mariage, quoique fort respectable, m'a toujours paru un tant soi peu indécent : on oblige une fille de recevoir publiquement dans son lit quelqu'un qu'elle ne connaît pas, et elle est déshonorée d'y recevoir en secret quelqu'un qu'elle adore. Que l'homme est étonnant ! sa tête est un amas d'inconséquences, et cependant on l'appelle une tête raisonnable ; ce n'est assurément qu'un titre de convention. Zélamire et moi, nous vécûmes assez bien ensemble pendant deux ans : elle parlait peu, je lui répondais encore moins; je croyais que la taciturnité faisait partie de la dignité d'un mari. Plus d'un ami me dit que ma femme avait de l'esprit; je leur dis, pour leur marquer ma reconnaissance, que la leur avait le cœur tendre. Notre intelligence entre Zélamire et moi ne dura pas longtemps; nos goûts, nos caractères nos connaissances différaient en tout. Nous passions notre vie en petites contradictions, qui jettent plus d'amertumes dans le commerce que des torts décidés; nous fûmes assez heureux pour perdre patience, assez sincères pour nous le dire, et assez sages pour nous séparer sans éclat, sans donner des scènes au public. Nous nous quittâmes comme deux époux qui se détestent, sans manquer au respect qu'ils se doivent. Ma femme se retira dans une de ses terres, à ce qu'elle me dit, et moi je me livrai plus que jamais au monde.

» Enfin, après avoir éprouvé l'erreur de la dissipation et l'abus des bonnes fortunes, pour parvenir à la félicité, je crus l'envisager dans les honneurs, et je devins ambitieux. Vous voyez, mon fils, que je ne me fais pas grâce d'un seul de mes défauts, pour vous les faire éviter tous. Je ne savais pas quels chagrins je me ménageais : la montagne des honneurs est bien escarpée ; il faut ou trop de mérite ou trop de mauvaises qualités pour y arriver ; mais on est aveugle sur soi-même ; et parce que j'avais eu assez de talents pour faire le malheur de quelques femmes, je m'en croyais assez pour faire le bonheur d'un Etat ; je formai des brigues, j'intéressai pour moi plusieurs personnes que je méprisais, et qui ne m'estimaient pas. Je les éblouis à force de promesses ; je leur fis entrevoir une protection chimérique, pour en obtenir une réelle. Enfin, j'eus la place d'un homme estimé ; mais je ne la possédai qu'autant de temps qu'il m'en fallut pour faire voir mon incapacité et mon ingratitude. L'injustice m'avait élevé, l'équité me déplaça ; je me retirai rempli de haine pour les grandeurs et pour les hommes, mais désespéré de sentir que je ne pouvais pas en être regretté. On souffre bien plus des sentiments qu'on inspire, que de ceux qu'on reçoit ; rien n'est si humiliant que de ne pouvoir pas être estimé de ceux qu'on a droit de mépriser ; un ambitieux permet le mépris, pourvu qu'il soit élevé ; un homme déplacé soutient le malheur, pourvu qu'il ne soit pas méprisé. J'allais mourir de chagrin d'avoir perdu un poste qui m'aurait fait mourir d'ennui, lorsque je rencontrai un sage qui dissipa mes ténèbres, et qui me montra le bonheur, en me prouvant que jusqu'alors je n'avais fait

que changer de malheur. Il s'était, comme moi, instruit à ses dépens : c'était un homme d'une ancienne noblesse ; il avait passé sa jeunesse avec les femmes ; l'ambition l'en avait détaché et l'avait lié avec des hommes faux ; la raison l'avait corrigé de ce dernier travers et l'avait déterminé à vivre à la campagne. Il avait d'abord été un agréable, ensuite un homme de cour, et il avait voulu finir en honnête homme. Je me liai intimement avec lui ; sa probité gagna mon cœur, et sa sagesse éclaira mon esprit. « Mon ami, me dit-il un jour, j'ai payé, ainsi que vous, le tribut aux fausses opinions, j'ai cherché la félicité parmi toutes les erreurs, et je ne l'ai trouvée qu'après en avoir abandonné la recherche. Lassé du monde que j'habitais je voulais aller sous un autre ciel, sous un ciel où les âmes fussent aussi pures que l'air qu'on y respire ; je me retirai ici, c'est le domicile de mes pères ; j'y vis avec mes voisins ; je leur découvre des vertus dont je fais souvent mon profit, et je ne leur trouve que des défauts communs, des défauts de province, des défauts qui tombent trop dans le petit pour germer un seul instant dans un homme qui pense. J'oublie le monde : c'est un parti plus sûr et plus honnête que de déclamer contre, et j'éprouve que le seul moyen de devenir heureux est d'être philosophe. — Philosophe! m'écriai-je, cela me paraît bien ennuyeux. — Je vois bien, reprit-il, que vous ignorez ce que c'est qu'un philosophe ; la philosophie conduit toujours au vrai bonheur, lorsqu'on se garantit de l'amour-propre. Cette philosophie n'est point une vertu âpre telle qu'on se la représente, qui prend la causticité pour la justesse, l'humeur pour la raison, et le dédain pour un sentiment noble. La philosophie dont je parle est

une vertu douce qui craint le vice, et qui plaint les vicieux; qui, sans le moindre étalage, pratique exactement le bien; qui fait distinguer une faiblesse d'avec le sentiment; qui chérit, qui respecte tout ce qui serre les nœuds de la société; qui établit une parfaite égalité dans le monde; qui n'admet de prééminence que celle que donnent les qualités de l'âme; qui, loin de haïr les hommes, les prévient, les soulage, leur fait connaître les charmes de l'amitié par le plaisir de l'exercer; et qui tâche d'enchaîner tous les cœurs par les liens de l'amour et de la reconnaissance. — Ah! lui dis-je avec transport, c'est vous seul que je prends pour mon guide; je sens que je serais heureux si je ressemblais au portrait que vous venez de faire; je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de vrais sages : il est plus facile de mépriser les hommes, que de les soulager. Mais, continuai-je, avez-vous pu trouver ici quelqu'un digne de votre société? La vertu, pour s'entretenir, a besoin de se communiquer. — Je me flatte, répondit mon philosophe, d'avoir une amie respectable; c'est une femme retirée à une lieue d'ici, dans l'abbaye de....; elle a vécu dans la dissipation; sa tête lui a fait commettre plus de fautes que son cœur; elle a connu trop de monde différent, pour s'être acquis des amis; elle s'est trop livrée au tourbillon, pour avoir eu le temps de s'attacher des amants; presque tous ses jours ont été marqués par de fausses démarches; ses étourderies ont paru des faiblesses; le printemps de son âge s'est passé, la vivacité de son imagination s'est ralentie; elle s'est dégoûtée des plaisirs; elle a commencé à réfléchir; elle a connu qu'elle avait fait tort à sa réputation sans avoir fait subir d'épreuves à sa vertu;

et en découvrant l'abus du monde, elle est venue sentir et goûter le prix de la retraite. J'en partage toutes les douceurs avec elle ; je vais souvent la voir, je lui développe toutes mes pensées, elle me confie les siennes ; nous éprouvons que la véritable amitié, l'amitié délicate, l'amitié tendre et attentive, ne peut guère subsister qu'entre deux personnes d'un sexe différent, qui sont parvenues à l'âge de mépriser l'amour. Ce que l'on doit aux femmes multiplie les égards, détruit les inconvénients de l'égalité, émousse les pointes de l'envie, rend les nuances de la sensibilité plus douces, et devient le principe d'une confiance plus liante et plus intime. »

» Ce discours alla jusqu'au fond de mon âme ; il me rappela l'image de Zélamire. « Ne pourriez-vous pas, dis-je d'un air attendri, me faire connaître une femme si estimable? Vous allez souvent à l'abbaye de...., j'y dois faire une visite à une dame nommée Elmasie. — Elmasie ! répondit mon ami ; d'où la connaissez-vous? — Je ne la connais point, répliquai-je ; mais ma femme, qui, depuis longtemps, vit loin de moi, sans qu'aucune aversion nous ait désunis, m'a écrit de faire toucher sa pension à cette Elmasie, qui aurait soin de la lui faire tenir ; je ne puis en être si près, sans aller lui rendre un devoir qui me paraît indispensable. — Vous en serez content, repartit mon ami ; c'est elle-même dont je viens de vous faire l'éloge ; je veux, dès demain, vous y présenter. — Cachez-lui mon nom, lui dis-je aussi ; je suis curieux de pénétrer, sans qu'elle me connaisse, l'opinion qu'elle a de moi ; je veux lui demander des nouvelles de Zélamire, de sa situation, de la vie qu'elle mène, des sentiments qu'elle a pour moi : je n'ai jamais eu d'éloignement

pour elle ; nous ne nous sommes séparés que parce qu'elle voulait quitter le monde où je voulais rester ; je serais fâché qu'elle me méprisât : je veux que ma femme me regarde comme un ami qu'elle ne voit point. — J'entre dans vos vues, me répliqua mon philosophe, et je les seconderai. »

» Le lendemain nous exécutâmes notre résolution ; nous allâmes à l'abbaye. Nous demandâmes Elmasie ; on nous fit entrer dans un parloir assez obscur ; je fus saisi d'une espèce de frémissement dont je ne pouvais me rendre raison à moi-même ; je redoutais une amie de ma femme, je sentais qu'elle ne pouvait pas avoir pour moi une parfaite estime : c'est supporter la peine des reproches que de les deviner. J'étais agité de ces pensées, je gardais le silence de l'inquiétude, lorsque la porte s'ouvrit : je vis entrer une grande femme qui avait le visage couvert d'un crêpe, je me sentis ému ; mon ami me présenta comme un homme qui tirait parti du malheur, pour devenir vertueux. Elmasie soupira, et dit d'une voix languissante : « Plût au ciel que l'époux de Zélamire imitât cet exemple ! Monsieur, me dit-elle, je voudrais que vous le connussiez ; je désirerais qu'il mît vos fautes à profit, pour réparer les siennes, et pour se rejoindre à une femme qui est tombée dans quelques erreurs, qui a pu être blâmable, mais qui n'a jamais été méprisable : elle a toujours aimé son mari ; cette vertu fait sa consolation et cependant la rend à plaindre. » Ce discours, interrompu par des soupirs, ces reproches pleins de tendresse, le son de voix qui les exprimait, me dessillèrent les yeux en éclairant mon cœur. « Madame, lui dis-je en tremblant, je sais que Zélamire vous regarde, comme son amie, et je vois

qu'elle ne se trompe pas. — Je le suis encore plus de Thémidore, répliqua-t-elle ; Zélamire lui a caché sa tendresse par un excès d'égard ; elle a été réservée, de peur de l'importuner ; elle savait que c'est l'importunité de l'amour qui conduit souvent à la haine ; c'est elle qui a pu causer l'éloignement de son mari ; si elle eût marqué davantage le désir qu'elle avait de lui plaire, elle eût peut-être empêché ses égarements : sans doute il est malheureux, il va d'écueils en écueils ; son infortune doit être au comble, par l'humiliation de s'être toujours trompé. — Non, ma chère Zélamire, m'écriai-je en me jetant à ses genoux, il est au comble du bonheur, puisqu'il vous retrouve : revoyez Thémidore, rempli de respect et d'amour pour vous, le voile de l'erreur qui nous enveloppait tous deux est enfin déchiré, nous touchons à la vieillesse ; mais nous nous aimons, c'est être jeunes encore, la raison répare en nous les outrages du temps, s'il a changé nos traits, la vérité a rajeuni nos âmes, et la vertu va les confondre : deux époux qui s'estiment à notre âge sont plus heureux que ceux qui ne sont unis que par le feu de la jeunesse et le caprice des passions.

— Oui, mon cher Thémidore, me dit Zélamire, je pense comme vous, rien ne pourra nous séparer ; nous allons passer nos jours avec le respectable ami qui nous a réunis. La vie que nous mènerons deviendra le modèle du bonheur ; notre conversation sera liante sans être fade, nous soutiendrons des opinions pour nous instruire, et jamais pour nous contredire ; je jure de vous aimer toujours ; c'est un serment que j'ai rempli d'avance par l'impatience que j'avais de le former : n'oublions pas cependant

nos faiblesses; rappelons-nous-les, moins pour nous en punir que pour en garantir nos enfants; notre jeunesse leur a donné le jour, que notre vieillesse leur vaille un bien plus précieux, qui est la sagesse et le vrai bonheur. » Après une reconnaissance si tendre, nous retournâmes chez notre ami; la pureté de notre amour sembla renouveler notre être : j'adore Zélamire, je la respecte, elle m'aime; nous sommes convaincus qu'il n'y a que la vertu seule qui donne la vraie félicité; soyez-en persuadé, mon fils, connaissez-la, soyez-en digne, et je serai toujours heureux. »

Telle fut l'instruction de Thémidore à son fils; je ne sais s'il en devint plus raisonnable : on en peut douter; car M. de Fontenelle dit que les sottises des pères sont perdues pour les enfants, et je vois tous les jours qu'il a dit vrai.

Je suis engagé maintenant à raconter l'histoire de Zélamire; c'est ce que je vais faire sans aucun préambule, de peur d'ennuyer; car j'ai remarqué que je suis quelquefois sujet à ce petit accident.

« Ma chère fille, dit-elle un jour à la jeune Aldine, je suis votre mère; vous avez quinze ans, vous êtes jolie, et cependant je suis votre amie. Je vais vous en donner la preuve en vous confessant toutes mes faiblesses; je vous connais assez d'esprit pour craindre que vous ne tombiez dans beaucoup d'erreurs. Mon premier soin, pour vous en garantir, a été de vous donner une éducation différente de la mienne. On m'a tenue dans un couvent jusqu'au temps de mon mariage; j'ai voulu vous élever sous mes yeux; c'est un parti qui ne laisse pas que d'avoir ses inconvénients. Une fille qui accompagne sa mère

est ordinairement droite, silencieuse, méprisante et caustique; elle se tait, elle observe, elle récapitule, elle rougit et sourit souvent mal à propos; de fille dédaigneuse, elle devient, en se mariant, impolie par faux air, contrainte par humeur, et facile, pour paraître au-dessus du préjugé.

» J'ai prévu tous ces dangers, et pour les prévenir j'ai cherché à ne pas vous en imposer. Je vous ai menée dans le monde, je vous ai même permis d'y parler; et en vous faisant craindre la honte de dire des sottises, je vous ai empêchée de critiquer celles que l'on disait: on a de l'indulgence pour les autres lorsque l'on croit en avoir besoin pour soi-même. Je vous ai laissé dire des naïvetés, sans vous en reprendre; j'en ai laissé le soin au rire de ceux qui les entendaient; je pense même qu'on doit avoir bonne opinion d'une fille à qui il échappe quelques propos risibles. Si elle n'en tenait aucun, je la soupçonnerais d'être un peu trop instruite; il faut bien que la naïveté soit une décence dans une fille ignorante, puisqu'elle devient un art dans une fille qui ne l'est pas.

» Jusqu'à présent, vous avez rempli mes vues; votre caractère est liant; vous avez de la simplicité dans les propos, et de l'esprit dans le maintien: voilà les vertus extérieures de votre état. Mais vous en allez bientôt changer; je suis sur le point de vous marier; vous n'avez pas assez d'expérience pour éviter tous les travers que la fatuité des hommes et la malignité des femmes préparent à une jeune personne qui, dans le monde, est livrée à elle-même; c'est pour vous en instruire que j'ai voulu vous entretenir et vous confier tous les écueils dans lesquels je suis tombée.

» Ma première sottise a été d'aimer mon mari sans me donner la peine de le connaître. On peut être presque sûr qu'une femme qui fait la faute d'aimer son mari au bout de huit jours, fera celle de ne plus l'aimer au bout d'un an. Rien ne prouve tant un fond de tendresse dans le cœur, et vous croyez bien qu'une femme tendre n'a pas beau jeu avec un homme qui ne l'épouse que par ce qu'on nomme dans le monde convenance. On traite une femme que l'on prend pour son bien comme on traite une terre qu'on achète pour son revenu : on y va passer huit jours par curiosité, on en touche l'argent, et l'on n'y retourne plus : cela est humiliant ; il arrive que ce sont des étrangers qui font valoir et la terre et la femme. Voilà, à peu de choses près, le commencement de mon histoire.

» J'en reviens à mon couvent ; j'y étais caressée, gâtée et ennuyée ; les religieuses me confiaient tous leurs petits secrets ; les vieilles me disaient du mal de la dépositaire, et les jeunes me disaient du bien de leur directeur : il y a des plaisirs pour tous les âges.

» Ma mère vint un jour m'annoncer qu'elle allait me marier ; cela fit un grand effet dans ma tête ; j'en parlai le soir à mes chères amies, la mère Saint-Chrysostôme et la mère de la Conception, qui me firent par conjecture un portrait du mariage à faire mourir de rire : rien ne fait dire tant de sottises, que l'envie d'en deviner une. Deux jours après, je leur dis adieu, en leur promettant que, dès que je serais mariée, je viendrais leur communiquer mes connaissances, et seconder leur pénétration, de mon expérience. Le jour de mes noces arriva ; et quoique j'eusse été pré-

venue par ma mère, je ne puis vous cacher, ma fille, que je fus étonnée; je vous promets que vous le serez aussi. Votre père m'importuna beaucoup pendant les premiers mois; il eut ensuite plus d'égards : je ne sais comment cela se fit, je l'aimai vivement tant qu'il fut importun, je me refroidis quand il fut attentif. Il s'en aperçut; il devint froid aussi, et sur cet article nous jouâmes bientôt à fortune égale. Dès qu'il n'eut plus de sentiment, il me débita des maximes : un mari ne tarde guère à n'être qu'un pédant avec qui on passe la nuit. Il voulut me présenter aux amis de ses parents. Rien n'est si cruel que des amis de famille; ce sont pour l'ordinaire de vieilles figures qui usurpent ce titre, parce que depuis trente ou quarante ans, ils ennuient une maison de père en fils.

» La plupart de ceux qui venaient dans la nôtre étaient des gens à gros visage, qui mangeaient beaucoup et qui ne parlaient point, qui digéraient bien et qui pensaient mal; c'étaient des conseillers, fort honnêtes gens, qui se couchaient à onze heures du soir, pour être au palais le lendemain à sept; des femmes qui se portaient bien, et qui prenaient du lait par précaution; des filles qui vivaient de régime pour trouver à s'établir, en se donnant un air de raison, et quelques gros abbés plats et galants, qui faisaient des déclarations d'amour, et qui ne voulaient pas faire celle de leurs biens. Je pensai périr de tristesse, et je fus très certaine que lorsqu'on viendrait chercher la félicité chez mon beau-père, on serait obligé de se faire écrire pour elle.

» Je fis connaissance avec des femmes de mon âge; je les crus mes amies, parce que j'allais tous les

jours au spectacle avec elles sans leur parler, et que nous soupions ensemble dans quelque maison où la maîtresse, désœuvrée jusqu'à dix heures, attendait tristement quatorze ou quinze personnes qui ne se convenaient guère. On y faisait la meilleure chère du monde ; mais la conversation était presque toujours en lacunes : elle consistait dans quelques paroles vagues, qui étaient, pour ainsi dire, honteuses de rompre le silence général, et qui cependant avaient des prétentions à former l'entretien : on y répondait par quelques plaisanteries plates et détournées, par quelques jeux de mots, suivis de grands ris tristes et forcés, qui ne servaient qu'à faire sortir l'ennui. La gaieté est une coquette ; elle refuse ses faveurs lorsqu'on veut les lui arracher. De tous les êtres féminins, c'est celui qui se laisse le moins violer.

» Enfin, on sortait de table, au grand soulagement de tous les conviés ; car il n'y a rien de si ennuyeux que des cercles, et presque tous les soupers ne sont pas autre chose ; on jouait jusqu'à trois heures du matin, et l'on se séparait, persuadé qu'on s'était amusé. Pour moi, qui n'ai pas l'imagination vive, e me retirais chez moi, bien convaincue que, lorsqu'on est quatorze, le bonheur ne s'y trouve jamais en quinzième.

» Je rêvais perpétuellement au peu de félicité qu'on trouve dans le monde ; je renonçai aux maisons ouvertes, et je me formai une société. Ce serait là sans doute qu'on trouverait le bonheur, si l'on était certain de ceux qui la composent ; mais on ne se connaît que pour s'être rencontré, on ne se juge que par conjectures, on ne se lie que par prévention,

on en rabat à l'examen, on se confie par besoin, on se trahit par jalousie : la tracasserie se met de la partie, et mine sourdement ; la prétendue amitié se découd, la société se disperse, on se voit de loin en loin, et lorsqu'on se trouve, on se caresse, et l'on se déteste. Je m'étais cependant conservé deux personnes dont je me croyais sûre ; c'étaient une vilaine femme et un bel homme : la femme se nommait Célénie, et l'homme Alménidore. Je jugeai à Célénie un fort bon caractère, parce qu'elle avait de petits yeux, et je pris Alménidore pour le plus honnête homme du monde, parce qu'il était bien fait. Parmi tous les jeunes gens qui me faisaient la cour, c'était celui dont les hommages me flattaient le plus ; ses regards étaient tendres, et je croyais que c'était son cœur qui les rendait tels. Ses discours, remplis des louanges les plus fades, étaient, selon moi, dictés par le discernement le plus juste et le plus délicat : il me jurait qu'il m'adorait ; cela me paraissait une vérité incontestable ; quand je voyais des hommes en dire autant aux autres femmes, cela me paraissait une raillerie trop grossière. Alménidore ne me vantait jamais sans rabaisser les autres : louer une femme par comparaison est une façon immanquable de lui tourner la tête ; cela flatte sa jalousie et sa vanité : il n'en faut qu'une des deux pour lui faire accroire qu'elle a le cœur tendre.

» Alménidore avait encore un talent bien dangereux ; c'était celui d'être amusant ; c'est de quoi l'on ne peut guère se garantir. Quand vous serez dans le monde, ma fille, ne craignez jamais les hommes qui seront réellement amoureux ; il n'y a rien de si triste que ces messieurs-là : tous ces hommes à

sentiments, qui ont de grands yeux blancs et fixés, qui poussent de gros soupirs, et qui sont toujours prêts à se tuer pour ramasser un éventail, ne sont nullement à craindre; leur ridicule commence par faire rire, et finir par excéder.

» Mais défiez-vous de ceux qui ont assez de sang-froid pour épier et découvrir nos faiblesses, qui ont assez peu de sentiment pour faire usage de leur esprit, qui sont plus galants que tendres, qui ne font jamais de déclarations, de peur d'effaroucher, et qui vont chez les femmes pour les avoir, et non pour les aimer.

» Voilà ceux qui possèdent vraiment le grand art de séduire; lorsque l'on est sans expérience, on ne les soupçonne de rien, on ne les regarde que comme des connaissances aimables, on rit avec eux sans scrupule, on s'accoutume à les voir, on a peine à s'en passer; ils s'en aperçoivent; ils arrangent leur marche en conséquence, et la tête d'une femme est prise avant que sa main soit baisée. »

Aldine, en cet endroit, interrompit Zélamire, pour lui faire cette question : « Ma mère, Alménidore n'était-il pas amusant? — Il l'était beaucoup, ma fille, répondit Zélamire; mais par bonheur pour moi il devint amoureux : celui qui m'en fit apercevoir fut une grosse bête, ami de mon mari, qui se répétait sans cesse, et que par conséquent personne ne répétait. On peut s'en rapporter aux sots pour remarquer tout; ils n'ont que cela à faire. Ils sont espions par malignité, et indiscrets par besoin de conversation. Celui-là me parla si souvent de l'amour d'Alménidore, que je commençai à m'en douter; je remarquai qu'il était moins gai, quoiqu'il voulût le paraître

davantage, et qu'il prenait bien plus de liberté avec les autres femmes qu'avec moi. Je ne pus m'empêcher en secret de lui en savoir gré; je causais quelquefois avec lui; il devenait sérieux, et j'aurais été fâchée s'il eût été plaisant : autrefois il me disait, sans conséquence, qu'il m'adorait, et pour lors il rougissait du nom d'amour. Ces découvertes ne m'affligèrent point; je me défiai de ma faiblesse, je me soupçonnai, je m'examinai, et je me convainquis. Il ne me restait de raison que ce qu'il m'en fallait pour être sûre que j'en avais beaucoup perdu; j'en eus cependant assez pour craindre les suites de mon penchant, et pour vouloir en arrêter les progrès.

» Je questionnai mon ami la bête, pour savoir ce qu'on pensait de moi; il me répondit qu'il n'y avait qu'une voix sur mon compte, et qu'il passait pour constant que j'avais pris Alménidore : cependant je gardais trop peu de ménagements pour être condamnée; on prend plus de mesures lorsque l'on est d'accord. Je demandai si quelques soupçons... « Ah! bon Dieu, oui, me répondit-il, il est le premier à en plaisanter. » J'en fus piquée, je l'avoue : il n'y a rien de si incommode qu'un mari trop jaloux; il n'y a rien de si humiliant qu'un mari qui ne l'est pas assez.—Mon amour-propre se révolta au profit d'Alménidore; j'en vins même jusqu'à lui faire des agaceries en présence de Thémidore : mais Thémidore n'en était pas ému; il s'en applaudissait au contraire; il paraissait me remercier; il me lançait les épigrammes d'un homme plaisant, et jamais il n'y en avait une seule d'un homme piqué. J'étais outrée, et dans ces dispositions, Alménidore me trouva

seule. Vous tremblez pour moi, ma fille; rassurez-vous, vous allez voir qu'il y a des vertus que l'on doit au hasard. Je commençai par prendre la chose au tragique; je priai Alménidore de mettre fin à ses visites; j'ajoutai que je n'ignorais point tous les propos qu'occasionnait son assiduité, et que j'y voulais mettre ordre. « Madame, me répondit-il, si je n'étais pas votre ami, et si j'étais de ces petits-maîtres qui ne veulent que se donner l'air d'une bonne fortune, je vous obéirais avec plaisir; mais je suis trop honnête homme pour cesser de vous voir; ce serait vous perdre de réputation : votre mari ne sera jamais accusé de vous l'avoir défendu; il ne vous fait pas l'honneur d'être jaloux. » Alménidore me dit ces derniers mots d'un air ironique. « Monsieur, lui répondis-je, cela ne peut prouver que l'excès de sa confiance. — Cela prouve encore plus, répliqua Alménidore, son manque de sensibilité : voilà de ces choses impardonnables dans un mari; et quand on ne les pardonne point, poursuivit-il d'un ton plus doux, il est aisé de les punir : mais pourquoi lui voudrais-je du mal? c'est lui qui, par ses plaisanteries déplacées, vous a fait rougir le premier de mon amour. Mon respect m'aurait toujours empêché de vous en instruire; votre mari m'en a épargné la peine : je le regarde comme mon bienfaiteur. — Il me paraît, lui dis-je, que vous voulez lui marquer votre reconnaissance d'une façon bien singulière. — Madame, dit Alménidore, l'équité me presse plus à son égard que la reconnaissance. — Pour moi, Monsieur, lui répondis-je, je ne suis point curieuse de pénétrer dans vos motifs; mais je sais ce que je me dois à moi-même, et je vous défends

de me revoir. — Vous voulez apparemment, repartit Alménidore, passer pour volage, après avoir passé pour sensible. Cela vous fera plus de tort que vous ne le pensez, Madame. Sans doute que je n'ai pas le bonheur de vous plaire ; je vois que je vous importune, mais on ne le croit pas : ceci aura tout l'air d'une rupture, je vous en avertis. — C'est-à-dire, lui répliquai-je, que pour prévenir une telle opinion, vous voudriez que cela prît le tour d'un arrangement. — Madame, me répondit-il, votre réputation y est trop intéressée pour que je ne le désire pas. — Voilà qui est admirable, m'écriai-je; il va me prouver que je dois manquer de vertu, afin que l'on m'en croie. — C'est, me dit-il, la façon la moins pénible, et peut-être la plus sûre, de se faire estimer : si nous cessons de nous voir, on sera convaincu que nous nous sommes vus comme amants ; et si nous nous voyons toujours, on se persuadera que nous ne pouvons nous voir que comme amis.

— Mais il me semble, lui répondis-je, qu'entre homme et femme on ne croit guère à l'amitié. — Du moins, reprit-il, vous y croyez, madame. — *Comme cela*, lui répliquai-je. — Comment, s'écria-t-il, serais-je assez heureux pour que vous ne fussiez pas mon amie ? — Voilà un bonheur d'une nouvelle espèce, lui dis-je. — Madame, poursuivit-il, cela en serait bien plus tendre. — Vous êtes insupportable avec vos conséquences, lui repartis-je d'un air embarrassé. — Me défendrez-vous toujours de revenir, me dit-il d'un ton languissant ? — Alménidore, lui dis-je en portant ma main sur mes yeux, que vous connaissez bien mon faible ! » En

cet instant nous nous tûmes, et nous nous regardâmes; il tourna la tête du côté de la porte, apparemment pour savoir si elle était fermée, et par bonheur Célénie l'ouvrit et vint nous interrompre. »

— Vous ne disiez plus rien, dit Aldine à sa mère ; comment vous interrompit-elle? — Ma fille, lui répondit Zélamire, vous éprouverez peut-être un jour que dans un tête-à-tête on n'est jamais interrompu davantage que lorsqu'on ne dit rien.

» Je ne pus pas douter de mes sentiments pour Alménidore, et je m'y serais livrée de plus en plus, si l'on ne m'eût pas avertie que cette Célénie, que je croyais mon amie, était ma rivale, et ma rivale préférée. On m'offrit de m'en convaincre; j'eus la faiblesse d'y consentir : on me cacha dans l'appartement de Célénie : elle ne fut pas longtemps sans y venir avec Alménidore. La conversation ne fut pas longue; je le vis dans les bras d'une femme qu'il déchirait si cruellement en ma présence. A ce spectacle, je pensai m'évanouir ; ma fureur seule m'en empêcha. J'entendis le perfide me donner cent ridicules, et surtout me plaisanter sur ma crédulité : ma rivale faisait à chaque instant de grands éclats de rire; il n'y avait que la joie qui interrompait le plaisir. J'eus la patience de les laisser sortir ; je me crus corrigée, je n'étais qu'humiliée : je bannis Alménidore sans retour. Il m'avoua qu'il n'avait aucun goût pour Célénie, et il ne se justifia qu'en me disant que c'était une femme qui lui faisait du bien. Ce fut alors que j'appris, pour la première fois, que l'argent supplée souvent aux charmes : je sentis qu'on doit plaindre les femmes qui en donnent, et mépriser celles qui en reçoivent. Je quittai mon

système de sentiment pour trouver le bonheur; mais je ne sus comment le remplacer, et je fus incertaine si je me ferais dévote ou bel-esprit; car il n'y a personne qui tous les ans n'ait le choix d'une réputation nouvelle.

» Une femme de notre voisinage, qui était sage avec éclat, et tendre avec mystère, pensa m'attirer dans son parti; elle avait été assez belle pour avoir été trompée dans sa jeunesse par plusieurs agréables : après en être devenue la fable, elle s'en était détachée, et avait fait les honneurs de sa nation à quelques ministres étrangers, qui l'avaient trouvée fort étrange : de là elle s'était retirée dans une province, où elle se livrait à des officiers subalternes, qu'elle entrelardait pieusement de quelques bêtes à froc; car dans tous les temps les moines ont été les troupes auxiliaires des femmes dérangées. Elle me confia tous ses secrets, et m'avoua ingénument qu'il n'y avait que les révérends pères qui eussent pu la fixer. Cela ne m'étonna point, elle n'était plus jolie; et quand une femme est changée, elle cesse d'être changeante.

» Je ne me trouvai point assez voluptueuse pour me faire dévote; je me décidai pour le bel-esprit : je vis bientôt que c'est un état dans le monde. J'examinai les ouvrages de la plupart de ceux qui avaient examiné mes actions; je fus recherchée, considérée, citée : on vanta mes jugements, et jamais mon jugement. A la fin je m'ennuyai de ne voir que des beaux esprits, qui très souvent manquaient d'esprit. Je crus que je trouverais plutôt le bonheur avec des gens aimables; je voulus les attirer, je voulus les séduire, et, sans m'en apercevoir je donnai dans la

coquetterie; j'éprouvai que c'est un chemin où l'on trouve des fleurs et point de fruits : on marche toujours, on n'arrive jamais, et la réputation y fait naufrage en pure perte : je fus bien convaincue que ce n'était qu'un plaisir de dupe.

» On ne se corrige que par les extrêmes; je voulus être réservée, et je fus prude : je me mis entre les mains d'une petite femme qui avait un air sec, un teint pâle, et une voix aiguë. Elle m'assura qu'elle avait trouvé le bonheur; j'en fus surprise; je me défiais un peu du bonheur d'une femme sans rouge. Cependant je lui demandai en quoi il consistait. « Dans la vertu, reprit-elle avec un ton suffisant; venez chez moi, liez-vous avec mes sociétés, vous y trouverez cette félicité qui vous est inconnue. » Je la suivis, et je m'en repentis; je me trouvai confondue avec un amas de commères qui avaient le maintien droit et l'esprit gauche, vives par tempérament, et bégueules par décence : elles prononçaient le nom de vertu, même en s'y dérobant, elles succombaient plus au danger de l'occasion, qu'au charme du penchant; mais, leur faiblesse passée, elles reprenaient leur fierté, pour en accabler froidement celui qui venait de la faire paraître. Je renonçai à ce bonheur : je m'étais ennuyée de la coquetterie, qui est une fausseté gaie, je fus révoltée de la pruderie, qui est une fausseté triste et tracassière, car la tracasserie n'habite que chez les prudes et chez les grands.

» Je m'étais si souvent trompée, que je ne sus plus à quoi me déterminer, rien n'humilie tant la vanité, que les méprises de l'amour-propre : je tirai cependant un jugement favorable de ce qu'aucune de mes fautes n'avait pu me plaire. On n'est jamais sans

espérance de trouver la vérité, lorsqu'on n'a pas rencontré une erreur qui contente. Je voulus essayer de vivre plus en société avec votre père ; il s'y prêta avec assez de grâce : il ne vécut avec moi ni comme mari ni comme ami, mais comme une connaissance aimable ; nous ne nous estimions pas assez pour vivre ensemble : il me disait des choses galantes, qui cependant n'avaient aucun objet ; en un mot, il se conduisait comme un homme qui n'a ni droits ni prétentions. Je me souviens qu'un jour il me trouva lisant une brochure intitulée *le Je ne sais quoi*. « Je connais cet ouvrage, me dit-il ; l'auteur y fait un grand éloge de ce « Je ne sais quoi », et l'auteur a tort ; le « Je ne sais quoi » est vu en beau, et serait toujours vu en laid si on le connaissait bien. C'est à tort que l'on nomme ainsi le trouble de deux cœurs qui voudraient s'unir. Qu'un amant adore une femme aimable, ce qu'il sent pour elle, il sait bien quoi ; ce qu'il voudrait lui dire, il sait fort bien quoi ; et ce qu'il voudrait faire pour lui en donner des preuves, il sait encore mieux quoi. Cette femme, que je suppose n'avoir jamais aimé, est touchée de l'amour de cet amant ; elle nous tromperait, si elle nous disait qu'elle ne sait pas ce que c'est que ce sentiment qui se développe en elle : elle y résiste, elle veut l'éviter, elle sait bien pourquoi. — Quel est donc ce « Je ne sais quoi », lui dis-je ? — C'est, me répondit-il, le serment qu'une femme fait d'aimer son mari, qu'elle ne connaît point ; comme il n'est fondé sur rien, c'est déjà un « Je ne sais quoi » : c'est le plaisir que le mari prétend lui procurer, qui est encore un « Je ne sais quoi », parce qu'il n'y a que l'amour seul, qui n'est presque jamais entre eux, qui fait savoir ce que c'est que ce bonheur : c'est

la jalousie de ce mari qui est souvent fondée sur je ne sais quoi, et son déshonneur prétendu, attaché à la conduite de sa femme, qui est le plus « Je ne sais quoi » de tous. Ainsi, puisque vous voulez le savoir, le « Je ne sais quoi » est le génie des maris. »

» Je ne pus m'empêcher de rire de cette peinture, surtout dans la bouche de Thémidore; je ne sais rien de plus ridicule qu'un mari petit-maître; ses façons légères semblent défier une femme d'avoir un attachement : je ne conçois pas que ce puisse être une vertu que de ne lui pas manquer, puisque c'est une justice que de lui être infidèle. Enfin, Thémidore eut assez peu de ménagements pour vouloir me raccommoder avec Alménidore : j'en fus surprise, je l'avoue, et le peu d'obtacles qu'il trouva en moi me fit sentir son imprudence.

» On arrangea un souper. Alménidore m'y parut plus volage et plus aimable que jamais. Célénie y était aussi, elle n'aimait plus Alménidore, et s'amusait toujours avec lui : le goût qu'il lui avait inspiré était totalement passé, elle ne s'en cachait pas. Voilà la différence qui est toujours dans la conduite des hommes et des femmes. Un homme qui a une affaire réglée, ne se fait pas un scrupule de saisir toutes les occasions que le hasard lui donne. Une femme est plus délicate, mais elle aime peut-être moins longtemps : en général, les femmes sont plus inconstantes, et les hommes plus infidèles.

» Notre souper fut charmant; Célénie fut aussi gaie qu'une femme qui ne doit ses conquêtes qu'à sa beauté : je devins son intime amie, et je sentis que cette union entraînait nécessairement le pardon d'Alménidore; je ne pus cependant pas m'empêcher de

lui faire des reproches très amers; mais il me répondit que cette aventure n'était qu'un badinage : ce mot occasionna une dissertation qui fut appuyée sur plusieurs exemples, et ces exemples me démontrèrent clairement qu'à moins d'assassiner, tout était badinage dans le monde.

» Notre partie fut suivie de plusieurs autres. Thémidore plut à Célénie : heureusement pour elle, Thémidore avait beaucoup perdu au jeu ; il avait besoin de ressources : par conséquent il trouva que Célénie avait encore de la fraîcheur. Il se vanta de nos soupers; il lui paraissait délicieux de se trouver en partie carrée avec sa femme. Il avait une maison de campagne, nous y allâmes passer quelques jours. Alménidore, à force de m'amuser, recommença à m'occuper : il était si gai quand il me voyait, que j'étais triste quand je ne le voyais pas; je croyais même que ma tristesse faisait partie de ma reconnaissance.

» Célénie était ordinairement présente à tous nos entretiens. Alménidore me demanda un jour si nous ne pouvions pas nous en passer : je répondis que cela était impossible, et cependant, depuis cette question, je la trouvais toujours de trop, je lui faisais plus de politesses et moins d'amitiés : plus elle m'importunait, plus je voulais le lui cacher : je croyais lui faire des caresses, et je ne lui faisais que des compliments. Apparemment qu'elle s'en aperçut, elle manqua un jour au rendez-vous; je me trouvai seule avec Alménidore. Je fus d'abord effrayée ; il me donna tant de paroles d'honneur qu'il serait sage, qu'il me rassura. Le temps était beau, il me proposa une promenade; je crus, après tous ses serments, la

pouvoir hasarder. Il commença adroitement par être fort enjoué ; en m'amusant, il étourdit mes craintes : insensiblement il fit tourner la conversation sur le sentiment ; il avança des propositions que je voulais réfuter, il les soutint ; en les prouvant, il se rendit intéressant. Je l'écoutais, je devins rèveuse, et je ne répondis qu'en soupirant : je m'aperçus de mon trouble, je voulus retourner sur mes pas ; mais nous nous étions égarés dans le parc, qui était fort grand, et que je ne connaissais pas. « Voilà qui est affreux, m'écriai-je, que va-t-on penser de moi ? en vérité, cela n'est pas raisonnable.— Ah ! me dit-il, vous ne vous êtes tant écartée que par distraction.— Il est vrai, repris-je, que ce n'était que dans la vue de faire de l'exercice. —Pour moi, poursuivit-il, je ne me suis égaré que parce que je ne pouvais pas faire autrement ; je suis si attentif à vous regarder, à vous entendre, à vous persuader, que je ne m'aperçois ni du lieu où je suis, ni des routes qui peuvent m'y avoir conduit : à vous dire le vrai, Madame, continua-t-il, quand j'ai l'honneur d'être avec vous, je songe beaucoup plus à faire mon chemin qu'à retrouver le vôtre.

—Alménidore, répliquai-je, voilà un propos qui ne va qu'à une petite maîtresse ; je suis fâchée que vous me regardiez comme telle. —Il s'en faut bien, Madame, reprit-il aussitôt ; si je ne vous aimais pas, il y a longtemps que je vous aurais convaincue. — Mais en effet, lui dis-je, pour détourner la conversation, je crois que vous avez abusé bien des femmes. — Celle qui les venge, me répondit-il, me les fait oublier. » Je m'aperçus qu'il rougit en disant ces mots, je ne fis pas semblant de le remarquer; au contraire, je lui

reprochai d'avoir été toujours trop entreprenant, et de s'être déclaré trop brusquement. « Lorsque j'en agissais ainsi, repartit-il, je n'aimais pas ; j'éprouve que lorsqu'on a une véritable passion, on n'ose pas la faire deviner. — Alménidore, dis-je d'un air un peu troublé, changeons de conversation. — Vous voyez bien que vous en êtes l'objet, répondit-il, en me baisant la main.

— Ah! Monsieur, lui dis-je, en la retirant assez brusquement, mais cependant pas autant que je l'aurais pu, je ne puis pas souffrir ces façons-là. — Voilà la première fois, poursuivit-il, que je vois une femme aimable s'offenser vivement de la justice qu'on lui rend. — Ce mot de vivement est de trop, répliquai-je ; je serais très mécontente de moi si je ne me fâchais pas froidement. — C'est-à-dire, reprit-il, que vous me méprisez. — Mais, Monsieur, m'écriai-je, où avez-vous pris qu'on vous méprise? — C'est dans votre sang-froid, dit-il, qui est insultant, à force d'être dédaigneux. — Ne dirait-on pas, répondis-je, que l'estime et l'amitié sont quelque chose de bien chaud? Je vous estime, Monsieur, je veux bien être votre amie, mais il faut que vous ayez la bonté de vouloir bien en rester là. — Je voudrais pouvoir vous obéir, répondit-il, mais cela n'est pas en moi ; ainsi je ferai mieux de prendre demain la poste, et de m'en retourner. — Comment, Monsieur, lui dis-je, vous prétendriez me laisser ici entre Célénie et mon mari? En vérité, vous voulez me faire jouer un joli personnage! — Madame, répliqua-t-il, je vous en proposais un autre qui n'était pas si indécent. — Alménidore, lui dis-je, asseyons-nous, et parlons sensément. — J'y consens, reprit-il. (Je fis une faute de m'asseoir, et je ne vous le dis, ma fille,

que pour vous avertir d'y prendre garde quand vous serez seule avec un homme.)

— Eh bien! Madame, me dit Alménidore, me voilà prêt à vous entendre. — Parlez-moi avec vérité, lui dis-je, quel est votre but? — Mon but, reprit-il, était de vous plaire, je vois bien que je n'y parviendrai pas à présent, mon dessein est de ne vous plus aimer; je sens trop que le second projet ne réussira pas mieux que le premier. — Mais, m'écriai-je, quelle est cette idée-là de m'aimer? car je jurerais que cet amour s'irrite par la contradiction, et ne doit rien au sentiment. — Ah! Madame, me dit-il, ne m'accablez pas par vos doutes, c'est bien assez de vos rigueurs. — Par exemple, lui dis-je, pour le consoler un peu, je vous crois un fort honnête homme, mais je vous juge bien léger. — Est-ce à vous, Madame, reprit-il, à reprocher des défauts dont vous corrigez? »

» Il me prit la main, je la lui laissai, il la baisa, je me troublai, je m'en aperçus : apparemment que je me défendais mal, car Alménidore me pressait davantage, mais cependant avec une vivacité mêlée de crainte : je voulus l'intimider encore en feignant de me fâcher. « Ah! pour le coup, Monsieur, lui dis-je, c'est pousser le manque de respect trop loin. » Il se ralentit à ces mots; j'étais rouge, il l'imputa à ma colère; je crois qu'il se trompait. Il me demanda le sujet qui m'irritait; je le traitai d'impertinent : ce mot le rendit immobile, et son immobilité me rendit la raison : j'eus honte d'avoir été si près du danger; je prenais le parti de m'éloigner, lorsque j'aperçus très près de nous Thémidore assis sur le gazon à côté de Célénie : il ne me dit rien, mais je crus remarquer

qu'il me raillait par ses regards ; je commençai à craindre qu'il n'eût été à la portée d'entendre notre conversation, et je n'en pus pas douter le lendemain, car il nous proposa une promenade, et nous conduisit dans le même endroit, où nous trouvâmes un poteau nouvellement placé, sur lequel je vis ces mots écrits en très gros caractères : *Route de l'occasion perdue.* « Il y a peu d'allées couvertes, dit-il à Alménidore, qui portent le nom de celle-là. » Alménidore fut interdit, et je fus confondue.

» Nous quittâmes la campagne le lendemain : je ne cessai pas de faire des réflexions; je m'accablai moi-même de reproches; la certitude où j'étais que Thémidore était instruit de ma faiblesse, me le rendit insupportable, je lui déclarai que j'étais entièrement dégoûtée du monde, et que je voulais me retirer dans une de ses terres. Nous nous séparâmes amicalement; je le priai de m'oublier, je cherchai un asile dans l'abbaye de.... où, sous le nom d'Elmasie, je touchai la pension que je m'étais réservée.

» J'appris, depuis ce temps, toutes les adversités de Thémidore, j'en fus attendrie, j'oubliai tous ses procédés : je pense que dès que l'on est malheureux, on cesse d'avoir tort. Nous nous sommes retrouvés, nous nous sommes réunis, nous sommes convenus de nos faiblesses; les avouer, c'est vouloir s'en corriger. Depuis que nous vivons ensemble, je sens le calme renaître dans mon âme, je commence à connaître que je suis dans la route du bonheur. Deux époux se retrouvent toujours, il n'y a qu'un amour pur qui puisse rendre constamment heureux : nous jouissons d'une félicité parfaite, parce que nous

jouissons de nous-mêmes, et que nous sommes parvenus à nous estimer. »

Après ce récit, Aldine tint ce discours à Zélamine : « Ma mère, je vous suis assurément bien obligée de vos instructions, j'espère que vos expériences me suffiront, mais je ne puis m'empêcher de vous dire que vous l'avez échappé belle. »

FIN DE L'HISTOIRE DE LA FÉLICITÉ

ZULMIS ET ZELMAÏDE

CONTE

Si l'on suivait toujours les règles de la nature et de l'équité, il n'y aurait que des heureux sur la terre; on ne verrait ni mères rigides, ni filles dissimulées, ni maris maussades, ni femmes infidèles.

On se conduit par des principes bien différents : une fille trompeuse devient un jour une mère défiante et trompée ; les époux s'achètent au lieu de se choisir, et l'on enlaidit l'hymen en le séparant de l'amour.

Cette morale est nécessaire pour justifier Zelmaïde.

Elle était fille d'une reine (comme vous le croyez bien), qu'on appelait la reine Couleur de rose, quoique déjà âgée ; et l'on voyait à ses cheveux, que le blanc était sa couleur de nécessité, et la couleur de rose sa couleur d'inclination.

Elle avait autrefois, c'est-à-dire il y a longtemps, épousé le prince Gris de lin, sur lequel je n'ai point

de mémoires bien étendus. Il est à présumer qu'il n'avait pas assisté à beaucoup de sièges. Sa femme était devenue veuve, et avait eu raison. Zelmaïde était sa fille unique, par conséquent fort riche, et par une autre conséquence, destinée à un mari fort sot. C'était à un génie de ses voisins, qu'on appelait le génie Epais, et qui certainement portait bien son nom. Il parlait peu, pensait encore moins, et rèvait beaucoup. Je n'ai pas ouï dire qu'il ait jamais rien composé; mais c'est tout ce qu'il aurait pu faire qu'une ode comme on les faisait l'année dernière.

Enfin, c'était là l'époux dont Zelmaïde devait être honorée. Leurs États étaient mitoyens, et leurs cœurs éloignés. Cela s'appelle aujourd'hui une affaire de convenance.

On s'attend bien que Zelmaïde était une princesse accomplie : il ne tiendrait qu'à moi de lui prèter quelques défauts, mais je ne profiterai pas de la permission; et pour faire son portrait en peu de mots, elle était aussi aimable qu'une bégueule se croit respectable.

La reine Couleur de rose, dont le talent n'était point d'élever des enfants, avait confié l'éducation de la princesse à la fée Raisonnable. C'était une vieille fée décrépite, et qui, comme toutes les femmes de son âge, avait, dit-on, été belle comme le jour. Son palais était bien loin d'ici (Tavernier et Paul Lucas, qui mentent beaucoup, en auraient dû parler dans leurs voyages). Enfin, les nouvellistes du Palais royal, à force de parcourir sur la carte les bords de l'Escaut, de la Lys et du Rhin, ont découvert qu'il était situé dans le pays des fées.

C'était chez la fée Raisonnable qu'on mettait tous

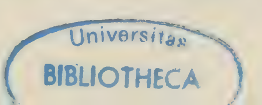
les enfants : les grands par air, et sans que cela tirât à conséquence ; les petits par principes, et sans que cela les menât à rien.

La vraie science de la fée était de rendre l'esprit juste et le cœur droit, d'apprendre à sentir et à penser ; mais en même temps elle enseignait à parler modérément, à réduire les leçons en exemples, et les maximes en actions. On peut conclure de là que nos historiens modernes, nos faiseurs de contes, et moi tout le premier, n'avons point fait nos classes chez elle. On trouvait dans son palais plus de gens d'esprit que de beaux esprits : on n'était point flatté de ce dernier titre, et l'on était persuadé qu'il était plus aisé d'être un bel esprit qu'un homme d'esprit.

Comme elle était chargée d'un grand nombre d'enfants, et qu'elle n'était pas fée pour rien, elle les distinguait, en donnant à chacun une bougie mystérieuse, qui avait le don de rester allumée tant que celui qui la portait était docile à ses préceptes, mais qui s'éteignait dès qu'on en était ennuyé ; et pour lors il fallait abandonner le palais. C'est cette bougie qu'on a nommée dans la suite la lumière de la raison.

L'état de chaque bougie faisait distinguer à la fée le goût, le penchant et la profession de ses disciples. Les filles qui devaient être coquettes se plaisaient à porter la leur dans une lanterne sourde ; une prude allumait la sienne dès qu'elle voyait quelqu'un, et la soufflait dès qu'elle se croyait seule.

Les philosophes avaient toujours la leur éteinte, et croyaient de bonne foi qu'elle était plus brillante que celle des autres. La fée les renvoyait à leurs



parents. Ils n'en étaient pas moins persuadés des obligations qu'ils lui avaient. Ils prenaient l'amour-propre pour le mérite, et le raisonnement pour la raison. Les poètes, au contraire, avaient une bougie à laquelle le feu prenait si vivement, qu'elle coulait d'abord, ou s'usait en un jour.

Depuis cinquante ans au moins, la fée n'avait pu conduire aucun de ses écoliers jusqu'à la fin de son éducation. On devait lui redemander les garçons à dix-huit ans, et les filles à seize, et jamais elle ne pouvait garder les uns jusqu'à dix-sept ans, et les autres jusqu'à quinze. Passé cet âge, la bougie s'éteignait. Elle échouait toujours à cette dernière année, par les ruses de la fée Trompeuse, qui était sa mortelle ennemie.

Trompeuse n'était point une de ces fées terribles qui ont des cheveux de serpents, des dents de rouille, des yeux comme des charbons ardents, et un char tiré par des dragons volants. Elle était bien plus dangereuse, elle était attirante au lieu d'être effrayante, elle avait le pouvoir de prendre telle figure qu'elle voulait, et avait toujours soin d'en prendre une aimable, pour nuire plus sûrement, et pour être adroitement malfaisante.

La fée Raisonnable n'avait pas droit de lui interdire l'entrée de son palais, c'était au contraire une épreuve nécessaire pour la perfection de la jeunesse, mais qui tournait presque toujours à son imperfection.

Elle se montrait aux uns sous la figure de la fée Ambitieuse, et leur peignait les grandeurs en beau. La fée Raisonnable s'efforçait en vain de les peindre dans le vrai, *c'est-à-dire en laid :* on l'écoutait sans

la croire, le portrait qu'en faisait la fée Trompeuse flattait l'orgueil, il n'en fallait pas davantage ; l'amour-propre de ceux à qui elle parlait, s'appropriait déjà les respects qu'on ne rend qu'à la place, et le souffle de la vanité éteignait bientôt la bougie.

Trompeuse étudiait avec soin le caractère des filles; à celles qui n'en avaient aucun (ce qui arrivait souvent), elle faisait valoir la douceur et la gloire d'attirer vingt amants, sans en aimer un seul, donnait le nom d'esprit à l'art de les engager, le nom de gentillesse à la malignité d'entretenir l'esprit, et le nom de sagesse au plaisir de les railler.

Si par hasard elle en trouvait qui avaient le cœur bon, elle en faisait des dupes ; elle leur inspirait le désir d'aimer, en leur vantant le bonheur d'un attachement durable et d'un amour sincère. C'était vainement que la fée Raisonnable, vertueuse sans être sévère, et aimable sans être fausse, leur représentait que ce bonheur est trop dépendant de celui auquel on s'attache ; on ne l'en croyait pas. L'amour-propre, *ce vilain amour-propre*, qui pourrait produire tant de vertus, et qui les gâte presque toutes, leur persuadait que la fée se trompait, et qu'il n'était pas possible qu'on cessât jamais de les aimer.

Toutes les vues de la fée Trompeuse se tournèrent vers Zelmaïde; elle négligea même de séduire les autres, et la fée Raisonnable en profita pour achever l'éducation de deux ou trois garçons qu'on n'a jamais employés dans le monde, parce qu'on les trouvait trop singuliers, et de deux filles qu'on força de se faire religieuses par raison, pour les en corriger.

Zelmaïde avait quinze ans, et jusqu'alors sa *petite bougie s'était maintenue* allumée *comme une chandelle d'offrande;* mais ils se trouva un certain Zulmis qui l'empècha de brûler jusqu'au bout. Il était fils d'un roi de la Cochinchine; c'était *un petit Monsieur* fort agréable, qui savait l'espagnol comme un indien, l'anglais comme un turc, et le français comme Paméla.

Il inventait des modes, *avait une montre de Baillon*, faisait des logogriphes, et savait par cœur le Bal de Strasbourg. Il avait donné ordre qu'on lui envoyât, par la diligence de Lyon, les jugements nouveaux, une comédie bourgeoise transcrite par Minet, et le cordon de St-Michel; mais tout cela fut saisi et confisqué à une barrière des États de la fée Raisonnable. Quoiqu'il eût des ressources en lui-même, il n'en cherchait pas moins Zelmaïde, qu'il voyait quelquefois, et qui s'amusait autant à l'entendre parler qu'à lire le *Mercure.*

La fée Trompeuse, pour le confirmer dans son goût naissant pour cette jeune princesse, prenait souvent la figure de la fée Raisonnable, et lui vantait beaucoup le mérite de Zulmis. La princesse aimait bien la fée dans ces moments, et ne lui trouvait jamais tant de raison que lorsqu'elle en manquait. Quand elle retrouvait la fée Raisonnable, elle remettait la conversation sur Zulmis : la fée lui disait de s'en défier, elle ne pouvait pas allier ces contradictions, et finissait par dire que la fée Raisonnable était vieille et commençait à perdre la raison.

Un jour qu'elle se promenait dans un petit bois du palais, elle y trouva Zulmis qui rêvait; elle fut émue, et ne put s'empêcher de l'interrompre. La

fée Trompeuse avait su amener ce hasard, car, en les servant, elle voulait en tromper d'autres, et se préparait peut-être un jour à les tromper eux-mêmes.

« Je me croyais seule ici, dit Zelmaïde avec un air ému, et tenant toujours sa bougie qui commençait à l'incommoder. — Je ne m'attendais pas non plus, dit Zulmis, à m'y voir avec vous ; je me contentais d'y rêver ; mais puisque le hasard nous y rassemble, et que nous sommes tous deux disciples de la fée Raisonnable, éprouvons, en raisonnant ensemble, si nous avons bien profité de ses leçons. — Volontiers, reprit Zelmaïde, car j'aime à raisonner. Vous venez de me dire que vous rêviez à moi, de quelle façon y rêviez-vous? je suis curieuse de savoir si c'est de la même manière que je rêve à vous. — Quoi ! vous rêvez à moi, Zelmaïde, s'écria Zulmis ? — Oui, sans doute, répliqua-t-elle avec une naïveté qui prouvait que sa bougie brûlait encore ; mais je n'y rêve que la nuit, car la fée m'a défendu d'y songer le jour. — Ah ! pour moi, dit le prince, à toute heure, à tout instant, soit que je dorme ou que je veille, vous êtes le sujet de mes songes ou de mes pensées ; vous excitez en moi des impressions que je ne connaissais pas ; c'est un tumulte d'idées et de sentiments qui me tourmentent et qui me plaisent ; je m'en demande la cause à moi-même, et je ne la puis comprendre : mais ce que je comprends encore moins, c'est que mon âme, mon esprit et mon cœur, que la fée nous assure être indépendants du corps, y sont nécessairement liés dans ces instants, et réfléchissent sur lui les effets de tous leurs mouvements. Oui, charmante Zelmaïde, dès que je pense à vous, dès que je rêve à vous, je

sors de mon état naturel; mais c'est pour passer dans un état mille fois préférable. J'en goûtais toutes les douceurs quand vous avez paru... —Mais, en effet, dit Zelmaïde, vos yeux ne sont pas comme ils ont coutume d'être ; ne vous en offensez pas au moins. Ils me plaisent autant de cette façon-là.

— Votre état, Zelmaïde, aurait-il quelque conformité avec le mien? — Mais..... répondit-elle, oui..... cela peut être..... je n'en suis cependant pas sûre. Puisque nous sommes en train de raisonner, je vais vous en faire la peinture. Je rêve à vous plus que je n'y songe; c'est apparemment par respect pour les ordres de la fée. Quand je suis éveillée, je ne vous cherche pas, et je désire vous trouver. J'aime votre conversation, elle m'amuse sans me faire rire, et j'en suis bien aise, parce que je n'en ai pas l'air moins raisonnable. Vous n'avez peut-être pas plus d'esprit qu'un autre; mais cependant ce que vous me dites me plaît davantage : c'est sans doute la façon dont vous le dites. Quand vous me quittez, je deviens triste; il semble que le contentement se sépare de moi pour aller avec vous, et me laisse dans un état de langueur dont j'ai honte, sans savoir pourquoi. Voilà l'histoire de mes journées.— Et celle des nuits, demanda Zulmis en la regardant tendrement? — Ah! Zulmis, je n'ose pas vous la conter. — Eh! qui peut vous en empêcher, dit Zulmis en lui baisant la main ? craignez-vous de me rendre trop content? — Prenez donc garde, dit la princesse, vous ferez tomber ma bougie, vous êtes cause que j'ai déjà eu bien peur pour elle. — Et comment cela, répondit Zulmis? — Vous voulez donc tout savoir, répliqua Zelmaïde? oh! pour cela, Zulmis, vous êtes impa-

tientant..... — Je serais bien fâché de vous déplaire, poursuivit le prince, mais vous m'affligez véritablement. — Hé bien, dit-elle, je vais donc vous satisfaire.

» Vous savez que la première chose que la fée Raisonnable recommande aux filles, c'est de tenir toujours leur bougie allumée ; c'est là ce qui décide, à ce qu'elle prétend, de leur réputation, de leur vertu et de leur établissement. L'article essentiel, à ce qu'elle dit, est de n'avoir jamais de prédilection que pour celui qu'on épouse. Si par malheur on en marque pour quelque autre, adieu la bougie, elle s'éteint, et l'honneur s'évanouit avec sa flamme.

— La vôtre, dit Zulmis, rend bien de l'éclat ; je ne puis imaginer qu'elle ait couru quelques dangers.

— Mais... oui, répondit Zelmaïde, il est vrai qu'elle est allumée ; il me semble pourtant qu'elle éclaire moins que quand je vous ai abordé ; cela m'inquiète. — Pourquoi, s'écria Zulmis, avoir des inquiétudes si mal fondées ? Mais nous nous éloignons du point le plus intéressant de notre conversation. — Je crois l'avoir oublié, dit Zelmaïde... De quoi s'agissait-il donc ? — De vos histoires de nuit, répondit Zulmis. — Il est vrai ; vous m'en faites souvenir, reprit Zelmaïde. En vérité, Zulmis, je m'imagine que je fais mal de vous confier toutes ces choses-là. Ce ne sont que des rêves au moins ; et comme vous en êtes l'objet, je crois que vous pouvez aussi en être le confident. — Hé bien, voilà parler raison, dit Zulmis. — Je ne sais, poursuivit Zelmaïde, ma bougie *pétille furieusement ; on dirait qu'il est tombé de l'eau dessus.* — Revenons à votre rêve, je vous en conjure, dit Zulmis. — Hé bien, mon rêve... je ne le conçois pas.

La fée m'a souvent dit que les rêves n'étaient que des impressions gravées dans notre âme par des idées qui nous ont occupé le jour. Le mien n'est pas de cette nature, car il m'a mise dans une situation, dans un désordre, dans une satisfaction que je n'ai jamais sentie, et *dont je n'ai jamais eu le moindre soupçon* pendant tout le temps que j'ai veillé. On vous a dit souvent que j'étais destinée à épouser le génie Épais; je ne le connais que pour l'avoir vu deux fois venir ici avec ma mère; on m'a dit qu'il m'avait trouvée jolie : je ne sais pas si on lui a rapporté que je l'avais trouvé fort sot. — Cela prouve, dit Zulmis, que vous avez tous deux l'esprit juste. — On me répétait souvent, continua Zelmaïde, que c'était lui qui devait être mon mari. Je demandais à la fée ce que c'était qu'un mari; elle me répondait que c'était quelqu'un qu'on devait aimer de tout son cœur; cela m'embarrassait, et j'aurais voulu, puisqu'on doit aimer son mari, qu'il fût fait de façon à rendre l'amour un plaisir, plutôt qu'un précepte. La fée disait alors que c'était de ces choses sur lesquelles il ne faut point raisonner : c'est un de ces articles qui m'impatientent le plus dans la fée Raisonnable; elle semble n'employer la raison qu'à exclure le raisonnement. Je sortais toujours fort peu satisfaite de tous ces entretiens-là. Un jour je vous vis, vous m'abordâtes; nous liâmes une conversation qui nous conduisit à la connaissance : cette connaissance approcha bientôt de l'amitié; nous devînmes amis. Vous remplîtes l'idée que je m'étais formée de ce que devait être un mari; j'en parlai à la fée, qui me réprimanda, et qui m'assura que ma bougie s'éteindrait pour toujours, si j'avais du penchant pour un autre que le génie Épais. Ce discours-

là me donna de l'humeur, et je me retirai de bonne heure. Je ne fus pas plutôt endormie que je me crus éveillée; je vous vis entrer dans ma chambre, et jamais je ne vous avais mieux trouvé le modèle d'un mari. Vos cheveux étaient épars; vos yeux vifs ne rendaient cependant que des regards languissants. Vous vous jetâtes à mes genoux... vous me baisâtes la main; je voulus la cacher... vous la cherchâtes, et... je vous en sus gré... Ah! Zulmis, je n'ose poursuivre. Je commets certainement une faute en vous faisant ce récit; j'en rougis, et l'on ne rougit jamais que quand l'on fait mal.

— Je fais donc mal en vous écoutant, dit Zulmis avec une voix entrecoupée; car je sens aussi le feu qui me monte au visage, et je n'en suis point inquiet. Poursuivez, aimable Zelmaïde, achevez mon bonheur.

— Je ne puis avoir la force de vous contredire, répondit la princesse. (Le lecteur saura qu'ici la bougie de Zelmaïde diminua beaucoup sans qu'elle s'en aperçût.) Où en étais-je? dit Zelmaïde, je perds toujours le fil de mon histoire, et je m'en prends à vous. — Je ne vous interromps cependant pas, répliqua Zulmis; vous en étiez, je crois, à votre main, que vous me sûtes gré de chercher; il ne s'agit plus que de savoir où j'eus le bonheur de la trouver. — Ah! oui, il est vrai, parce qu'en la tenant dans la vôtre, vous gêniez trop ma tranquillité... Mais je n'y gagnai rien (cela prouve qu'il y a une étoile pour tout.) Je ne sais comment cela se fit; mais mon obstination à vous refuser cette faveur, vous en valut d'autres auxquelles je ne songeais pas, et dont je ne pouvais me défier. Vous étiez plus pressant, et moi plus agi-

tée. En vain je vous repoussais, en vain je vous criais que je vous détestais, ma physionomie me servait mal apparemment ; cependant je rappelai toutes mes forces pour vous marquer ma colère, quand j'aperçus tout à coup la fée Raisonnable : sa vue m'effraya, mais la douceur de son air me calma. Il vaut bien mieux la voir en rêvant que lorsqu'on est éveillé. « Pourquoi, Zelmaïde, me dit-elle, tant résister à ce prince ? Il vous aime, il vous plaît ; c'est donc lui que les Dieux ont marqué pour être votre époux. Ils seraient injustes de vous en donner un autre, et de vous commander des sentiments contraires à ceux qu'ils vous inspirent. » — Vraiment je suis de votre avis, dit Zulmis, cette fée raisonne bien mieux la nuit que le jour. Hé bien, que lui répondîtes-vous ? — Hélas ! Zulmis, je ne lui répondis rien, je soupirai, je vous regardai, je vous sentis dans mes bras... je ne vis plus la fée ; je voulus l'appeler, et je ne pus prononcer que ces mots : Ah ! Zulmis... mon cher Zulmis, que faites-vous ? Je me sentis alors dans un état que je ne puis dépeindre. Je me réveillai, je me crus perdue ; je regardai bien vite à ma bougie, et je fus surprise de la voir plus brillante que quand je m'étais couchée.

— N'en doutez point, Zelmaïde, s'écria Zulmis..., ce rêve était un ordre des Dieux, tout mon cœur en est rempli, jamais je ne me suis senti tant de piété. Oui, votre récit m'a mis hors de moi-même ; sans doute c'est le feu divin qui m'anime... et je lis dans vos yeux qu'il vous inspire aussi. — Zulmis ! Zulmis ! répondit la princesse, puis-je le croire, lorsque les desseins de ma mère y sont si opposés ? Il me semble qu'une mère ne doit vouloir

que ce que les Dieux ordonnent, ou que les Dieux nous trompent en nous faisant vouloir ce que défend une mère [1].» Ce beau raisonnement ne déconcerta pas le prince, qui commença à presser Zelmaïde, comme si elle eût rêvé. Elle prit la fuite; mais elle trouva la fée Trompeuse, qui, sous les traits de la fée Raisonnable, l'arrêta, et donna le temps à Zulmis de la saisir. Elle disparut dans le même moment. Cette vue avait redoublé les instances du prince : Zelmaïde voulait toujours s'échapper; mais tout d'un coup sa bougie glissa de sa main, et s'éteignit en tombant. « Ah! c'en est fait, s'écria-t-elle, voilà tout ce que je craignais arrivé. Cruel! vous êtes cause que ma bougie est éteinte, je n'oserai plus reparaître devant la fée. — Hé bien, fuyons sa vue, dit Zulmis; ne pourrons-nous être heureux sans elle? — Hélas! répondit Zelmaïde en pleurant, vous m'abandonnerez. Je ne puis me fier à vous... Non, je veux rechercher ma bougie. » En disant ces mots, elle voulut effectivement se baisser et chercher à tâtons; mais elle fit un faux pas dont Zulmis profita. « Ah! Zulmis, lui cria-t-elle, vous me prenez en trahison; ce procédé est horrible... Zulmis... Zulmis... voulez-vous bien finir?... Ah! je vous abhorre... je ne vous le pardonnerai jamais... Oui, j'en suis sûre, vous me serez infidèle. » Zulmis, sans répondre un seul mot, l'accablait de baisers. « Quoi! disait-il avec la voix tremblante du bonheur; quoi! tant de charmes seraient la proie du génie Épais? Zelmaïde! adorable Zelmaïde!...» Ici ils perdirent tous les deux la parole,

[1] Quelques critiques s'imagineront peut-être que, dans cet endroit, j'ai pillé le *Pastor fido;* ils seraient dans l'erreur; j'ai seulement imité sa façon d'argumenter.

et, pour tout dialogue, silence et baiser, baiser et silence. Zelmaïde revint à elle, et voulut dire encore : je vous abhorre ; mais elle se méprit en articulant, et dit en poussant un soupir : « Ah ! Zulmis, je vous adore. »

Le lecteur ne s'attend pas, je crois, à voir Zelmaïde retrouver sa bougie ; elle ne se donna même plus la peine de la chercher ; mais quand elle fut revenue de son ivresse, quand elle vit de sang-froid l'avantage que Zulmis venait de remporter, la honte et la douleur s'emparèrent de son âme. On ne connaît jamais mieux la pudeur, que lorsqu'on vient de s'en écarter. Elle fit des reproches au prince ; elle n'osait plus paraître devant la fée. *C'était la fée Trompeuse, qui, fière de les avoir réduits, s'était empressée de l'annoncer à la fée Raisonnable.* Enfin Zulmis fut si persuasif, qu'il dissipa les craintes de Zelmaïde. Ils sortirent à l'instant du palais de Raisonnable. Je ne sais pas s'ils furent aussi contents que je le suis d'être sorti de ce palais de la Raison ; je craignais de ne pouvoir pas m'en tirer, et je ne crois pas qu'on m'y rattrape.

Les voilà donc voyageant avec l'amour de plus et la raison de moins ; ils firent peu de chemin, parce que le plaisir les arrêtait souvent. C'est un obstacle qui s'use promptement. Zulmis, après plusieurs preuves de sa façon de penser, en fut réduit aux simples assurances. Il jura à Zelmaïde qu'il l'aimerait toujours, et commença à devenir beau parleur : mais Zelmaïde ignorait encore que les protestations d'amour ne sont que des ressources, et qu'il n'y a que les faits qui soient de vrais serments. Un jour ils rencontrèrent dans un bois (car c'est toujours dans un bois qu'il faut que ces choses-là arrivent), ils ren-

contrèrent une tortue qui leur dit, d'une voix traînante, qu'elle était fée, qu'elle les connaissait, et qu'elle les protégeait. Cette manière d'éloigner les mots à un quart d'heure l'un de l'autre, plut tant à nos amants, qu'ils la conservèrent ; elle devint même, pendant quelque temps, le bon ton de la cour ; mais comme tous les arts vont en se perfectionnant, ce ne sont plus à présent les mots qui traînent, ce sont les pensées.

Zelmaïde fut un peu honteuse d'apprendre que la tortue la connaissait, cependant elle s'y accoutuma. « Je sais, leur dit cette fée, que vous êtes fatigués, et je me suis traînée exprès ici pour vous donner mon équipage. » Ils virent en effet un char attelé de six tortues. Le prince et la princesse s'y placèrent, et la tortue protectrice les laissa aller. On se doute bien que c'était la fée Trompeuse qui avait pris cette forme ; ce ne sera pas la dernière qu'elle prendra.

La lenteur de cette voiture impatienta beaucoup Zulmis, et causa des maux de cœur à Zelmaïde ; ils commencèrent à se dire en bâillant : « Ah ! que nous sommes heureux ! » La conversation se tourna insensiblement en monosyllabes, le prince s'endormit, la princesse en fut choquée ; l'aigreur se mit de la partie : le prince descendit, et tout à coup les six tortues devinrent six papillons qui enlevèrent Zelmaïde et la portèrent chez la fée Coquette.

Zulmis fut fort étonné quand il l'eut perdue de vue, et demeura fort honteux de se trouver à pied comme un comédien de campagne ; il n'y eut alors de plus sot que lui que le génie Épais, qui était arrivé chez la fée Raisonnable avec la reine couleur de rose, pour venir *chercher* et épouser Zelmaïde. Il fut *con-*

fondu quand on lui dit qu'elle n'était plus dans le palais. La reine, qui en était sortie à quatorze ans : à peu près de la même façon, cria beaucoup, mais admira en secret la patience et la vertu de sa fille; elle n'est pas la seule qui ait pensé ainsi en pareille circonstance. Le génie n'écoutait pas un mot de ce qu'on disait, et répondait à tout. Sa figure était l'image de son esprit; il avait de petits traits noyés dans un visage boursoufflé; il ressemblait à un enfant *que l'on regarde avec un microscope.* Il avait un frère qui lui était encore inférieur pour l'esprit; on le nommait le Génie la Bête, pour le distinguer; malgré cela l'on prenait souvent l'un pour l'autre.

Sa fureur fut poussée à l'excès, et il disait toujours : « Je n'entends point raison, Mesdames (le fait était vrai), je veux avoir ma femme; j'ai compté là-dessus, si l'on me prend pour un sot, on se trompe fort; en un mot, je n'en veux pas avoir le démenti. Si on a donné la princesse à un autre qu'à moi, je veux qu'on me la rende, et si c'est elle-même qui s'est donnée, il faut la renvoyer chez sa mère, et la faire mettre à Saint-Lazare. »

On lui dit, pour le calmer, qu'il raisonnait très bien, et l'on convint de faire des perquisitions pour découvrir où était Zelmaïde. Cette résolution l'apaisa : en effet, il partit avec la reine, *et comme c'était un petit homme bien fin*, il demandait à tous les voyageurs, *sans faire semblant de rien*, s'ils n'avaient pas trouvé une fille qui se laissait enlever de bonne volonté par quelque petit-maître. Si par hasard quelqu'un d'eux avait fait la rencontre d'une femme et d'un homme, il en rendait compte au génie. « Hé bien! répliquait-il avec vivacité, cette femme

où fille s'appelle-t-elle Zelmaïde? — Je ne sais pas son nom, lui répliquait-on. — Comment diable voulez-vous donc que je la reconnaisse? » disait-il. Il s'applaudissait, et disait à la reine : « Voyez-vous, il faut être rusé; c'est d'abord le nom qu'il faut demander; c'est un moyen bien plus sûr pour reconnaître quelqu'un, que les traits du visage. »

Le voyage se passa en entretiens de cette force-là, ce qui fit que la reine fut très contente que sa fille se fût échappée. Elle était cependant toujours soumise au génie Épais, elle ne pouvait en espérer un autre que par sa permission. Tel était l'ordre du destin, car un conte de fée ne se passe pas plus du destin, qu'un opéra nouveau de tambourins et de pantomimes.

Je reviens à Zelmaïde, qui était arrivée chez la fée Coquette, et je laisse le temps à Zulmis de marcher longtemps avant que de raconter ses aventures. La princessese ne se plut point dans ce nouveau palais; elle avait trop d'esprit pour s'amuser avec des femmes qui souvent réduisent le leur en pantomimes, et elle avait trop bien débuté avec Zulmis, pour être satisfaite d'un pays où le cœur et le tempérament ne sont que dans la tête.

Elle vit plusieurs filles qui avaient manqué leur établissement, quoiqu'elles fussent réellement filles, mais l'apparence était contre elles, et c'est le cas où il vaut mieux le paraître que l'être.

Elle remarqua beaucoup de femmes séparées de leurs maris, qui n'avaient à se reprocher que leur étourderie ; on ne pouvait pas blâmer leurs époux, car leur déshonneur n'étant qu'un préjugé, le tort des femmes consiste plus dans l'opinion publique que dans l'infidélité.

La reine Couleur de rose, qui connaissait son sang, se douta bien du chemin qu'avait pris Zelmaïde : Malgré son âge, elle faisait quelquefois le même voyage ; elle avait été coquette dans sa jeunesse, elle l'était encore dans sa vieillesse ; c'est un travers qui survit toujours aux agréments qui le font tolérer : on s'en moque quand il devient un ridicule.

Elle prit son écharpe couleur de rose, sa robe à fleurs vertes, et ses souliers blancs brodés d'argent. Le rouge à double couche ne fut point épargné. Les assassins furent placés avec choix ; elle se mira, minauda et partit.

Toutes les portes du palais lui furent ouvertes : rien ne relève tant l'empire de la coquetterie, que les hommages et les prétentions d'une vieille. Elle aperçut sa fille, l'intimida par sa présence, et la rassura par ses caresses.

« Viens m'embrasser, dit-elle, ma pauvre Zelmaïde, viens, ne crains point ta mère; tu me rencontres ici, et tu sais que je n'ai été chez la fée Raisonnable que pour t'en retirer. Fais-moi ta confidence; est-tu venue ici par inclination, ou par désœuvrement? — Hélas! ma mère, répondit Zelmaïde en soupirant, je suis bien malheureuse ! — Quel en est le sujet, reprit la reine avec un air de bonté. Avoue-moi tes fautes, ma chère fille, je te les pardonnerai *avec autant d'indulgence que si je n'en avais jamais fait.* — Vous me rassurez, grande reine, dit Zelmaïde. » Après ces mots, elle posa sa main sur son front, recueillit tous ses esprits, et après un moment de silence, s'exprima en ces termes : « Ah ! ma mère, qu'il est long d'attendre jusqu'à seize ans pour se marier !

— Me voilà au fait, répliqua la reine ; j'ai été de ton sentiment. A l'âge de quatorze ans je commençai à trouver que chez la fée Raisonnable les soirées étaient bien longues ; je trouvai le secret de les rendre bien plus courtes ; j'en sortis comme vous ; je m'étais fiée à un petit-maître qui me trompa. J'étais promise en mariage au prince Gris de lin ; il fallut avoir recours à l'artifice pour l'abuser. Je me retirai, sous prétexte de piété, dans une maison de vierges consacrées à la déesse Isis ; le prince Gris de lin en fut informé, et crut que je n'étais sortie de chez la fée Raisonnable que parce que la dévotion m'avait tourné la tête. Cette opinion redoubla son amour ; il me fit plusieurs visites, il me pressa beaucoup : je résistai à ses instances ; à la fin j'y cédai, après avoir joué mon rôle, et depuis ce temps j'ai toujours été heureuse et respectée.

— Ah ! madame, s'écria Zelmaïde, vous venez de raconter mon histoire. — Je m'en doutais, dit la reine ; tu as été persuadée par quelque jeune homme, cela marque ta bonne foi ; tu as eu des bontés pour lui, cela prouve ton bon cœur ; tu voudrais à présent rétablir ta réputation et tromper un mari, cela fait voir ton bon esprit. — Je demeurerais fille sans peine, dit Zelmaïde, de la façon dont je l'ai été depuis un an ; mais il me semble qu'on perd sa considération en vieillissant, ce qui est le seul dédommagement du plaisir ; ainsi je prends le parti que vous avez pris : conduisez-moi, je vous prie, dans cette maison de vierges.

— J'y consens, ma fille, répondit la reine ; mais je dois vous avertir d'un article assez embarrassant : sans doute vous avez eu de la faiblesse pour ce jeune

homme dont vous ne m'avez pas dit le nom. — Il se nomme Zulmis, dit Zelmaïde ; c'est un prince, vraiment. — Il vous a donc trompée ? répondit la reine, car ces messieurs-là sont moins scrupuleux sur l'amour que sur la gloire.

» Je reviens à l'article embarrassant. Dans cette maison d'Isis, on sort par une porte différente de celle où l'on entre ; elle s'appelle la porte des épreuves : c'est celui qui doit vous épouser qui vous mène par la main ; il est maître de vous faire sortir par la porte d'entrée ; mais s'il a quelque défiance, ce qui arrive souvent, il conduit toujours par l'autre. Lorsqu'une fille s'est retirée dans ce temple par un excès de ferveur, elle passe sans obstacle ; mais si sa conduite n'a pas été sans reproche, la porte se baisse, on ne peut pas sortir, et l'on est condamné à rester dans cette maison de mortification pendant toute sa vie.

— Mais véritablement, ma mère, dit Zelmaïde, cet article est embarrassant ; comment avez-vous pu faire pour passer ?

— Le prince Gris de lin était si persuadé de ma sagesse, répondit la reine, qu'il aurait cru m'outrager en me faisant sortir par la porte des épreuves ; mais il est rare de trouver des hommes aussi crédules. Le génie Épais est trop sot pour n'être pas soupçonneux. — N'importe, dit Zelmaïde, je n'ai plus que cette ressource, il faut la tenter ; d'ailleurs, je vous avouerai que j'aime Zulmis plus que jamais ; je suis inquiète de lui : la dissipation du monde irait mal avec mes inquiétudes ; je les irriterais en me forçant de les contraindre. Si Zulmis est perdu pour moi, je consens sans peine à passer ma vie dans la maison des vierges. Si l'absence le fait réfléchir sur son

ingratitude, si le repentir le ramène, s'il vient me trouver; son amour se renouvellera bien davantage, lorsqu'il saura que je ne l'ai quitté que pour fuir les autres hommes, ou pour songer à lui dans le fond d'une solitude. »

La reine, aussi charmée que surprise d'avoir mis au jour une fille à sentiment, la conduisit sur-le-champ au temple d'Isis; elle fit demander la grande-prêtresse, et lui présenta Zelmaïde comme un modèle de sagesse. La prêtresse lui répondit avec des yeux bénins et un ton mielleux, que cela ne l'étonnait pas, puisqu'elle était sa fille. « Je la recevrai avec grand plaisir, grande reine, continua-t-elle, mais je dois en faire une petite politesse à notre modérateur; je ne doute point qu'il n'agrée la princesse : souffrez que je le fasse avertir. » Quelques moments après, le modérateur entra; c'était un grand-prêtre d'Isis, fait à peindre, qui avait cinq pieds et six pouces, les sourcils bruns et les narines ouvertes; sa physionomie annonçait qu'il rendait la porte des épreuves impraticable. « Vous regardez attentivement, dit la prêtresse à la reine, le vénérable rayon de la sainte Déesse. Il répand la bénédiction sur notre maison; jamais nous n'avons eu tant de vierges que depuis que nous sommes assez heureuses pour le posséder. — Je le crois, répondit la reine; de mon temps, vous n'aviez qu'un petit vilain prêtre que nous haïssions toutes. — Je m'en souviens, dit la prêtresse, c'était la Déesse qui nous l'avait donné dans sa colère. Hé bien, Très Vénérable, continua-t-elle, que pensez-vous de la princesse?

— Je la juge très propre, répondit-il, à attirer sur nous les influences célestes de la Déesse, et c'est, si

je ne me trompe, la vertu qui l'amène ici, comme c'est elle qui m'y retient. — Vous êtes bien poli, répliqua Zelmaïde en rougissant. — Oh! le vénérable est connaisseur, dit la supérieure, l'expérience vous le prouvera. » Après ces compliments, la reine laissa la princesse entre les mains de la prêtresse et du vénérable, et retourna dans son palais, résolue d'informer le génie Épais de l'excès de zèle de sa fille.

Je profite de cet intervalle pour instruire le lecteur de ce que devint Zulmis.

L'éloignement de Zelmaïde ranima sa passion; il s'agitait, il implorait l'Amour, il apostrophait la fée Tortue, il parlait fort mal des Dieux et du Destin, et même tout haut. Ce fut là le premier monologue qui ait jamais été fait : il arrive souvent que ceux qu'on entend dispensent de la reconnaissance pour celui à qui on doit cette invention : il ne se promenait pas de long en large, mais il allait tout droit son chemin; enfin, il se consola en se fatiguant, car il s'endormit... (le lecteur s'imagine bien que je ne laisserai pas échapper une si belle occasion de placer un songe). En effet, une heure après qu'il se fut livré au sommeil, dans le temps que l'aurore allait paraître, et que tous les songes sont vrais, il se crut transporté dans un palais, qui était admirable sans doute; il était habité par deux fées. L'emploi de l'une était de rassembler plusieurs particules d'une substance aérienne et subtile, et d'en former des esprits. Ces esprits étaient tous différents entre eux, bons ou mauvais, déliés ou pesants, solides ou superficiels, doux ou caustiques, selon la qualité de la substance dont ils étaient composés; car souvent il s'y mêlait un peu de matière grossière, ce qui faisait

les sots ; encore plus souvent beaucoup de nitre, ce qui faisait les esprits satiriques et méchants ; en un mot, la différence de tous ces mélanges faisait la différence de tous ces caractères, soit grands et élevés, soit flatteurs et rampants ; les vices et les vertus se pétrissaient avec la substance qui formait chaque esprit, et se développaient à mesure que se déliaient les organes des corps qu'ils animaient.

Après que la fée avait créé un certain nombre d'esprits, elle venait les déposer entre les mains de l'autre fée, dont l'emploi était de former les corps avec de la matière terrestre. Comme elle était malicieuse et quelquefois malfaisante, elle se plaisait à rendre ces images différentes entre elles. Après s'être sérieusement appliquée à former l'image d'un homme bien fait, elle se délassait et riait en faisant dix autres corps bossus ou tortus. Elle faisait le même traitement aux visages ; quand elle en avait fait une douzaine de beaux, elle en faisait trente qui étaient ridicules ; les uns étaient louches, les autres avaient un nez épaté ; ceux-ci étaient près d'être bien, mais ils étaient fades ; ceux-là avaient l'air ignoble. Tel était le caprice de la fée, qu'elle exerçait encore avec plus de plaisir à l'égard des femmes : elle paraissait souvent avoir les meilleures intentions du monde en donnant toutes les perfections au corps de quelques-unes, et l'on était tout étonné de voir qu'elle y joignait une tête d'une laideur abominable. D'autres fois elle formait des corps en dépit des Grâces, sans taille, sans embonpoint, sans blancheur, et leur donnait une figure charmante ; les premières étaient destinées à être de bonnes jouissances, et les dernières à être de bonnes fortunes.

Ce n'étaient là que les malices innocentes de la fée ; elle avait malheureusement le droit d'animer ces corps avec tel esprit qu'elle jugeait à propos de choisir ; et comme elle était instruite de l'état et des emplois que le destin réservait à chacun, l'esprit qu'elle emprisonnait dans chaque corps était presque toujours le contraire de celui qu'on aurait dû avoir.

Un spectacle si nouveau fit naître à Zulmis la curiosité de savoir de quel genre était l'esprit qui animait Zelmaïde. Il s'en informa à la fée maligne, qui lui fit cette réponse : « Zelmaïde est une princesse accomplie ; je n'eus aucune idée de mal en la formant depuis la tête jusqu'aux pieds, ce qui ne m'arrivera de longtemps ; mais je lui donnai une âme trop sensible, et je m'en repens, car elle s'est attachée follement à un certain Zulmis, qui est assez aimable, mais qui est un peu fat ; aussi, pour l'en punir, il reverra cette princesse, qui le traitera comme un chien, et il passera trente nuits avec d'autres beautés, sans en être plus heureux. »

Cet oracle l'affligea tant qu'il se réveilla ; il se trouva seul sur une pelouse humide, et il se sentit encore plus fatigué du chemin qu'il avait fait qu'effrayé de son rêve. Il se remit cependant en marche sans avoir d'objet déterminé, étant également inquiet du traitement qu'il devait recevoir de la princesse, et de celui qu'il devait faire aux autres beautés. Il s'imaginait sottement (car l'amour-propre tire toujours tout à lui) que c'était trente épreuves auxquelles Zelmaïde l'exposerait, et trente sacrifices qu'il lui ferait.

Il voyageait dans cette confiance, lorsqu'il aper-

çut qu'il était dans une grande avenue qui conduisait à un château : il espéra que peut-être il y trouverait Zelmaïde ; ainsi son premier motif, pour y aller, fut l'amour, quoi qu'il en eût de plus pressants, qui étaient le besoin et la lassitude. Il trouva, à la grille de la première cour, deux nains qui faisaient les géants : il leur demanda poliment si la princesse Zelmaïde n'était pas dans ce palais. Ils lui répondirent fièrement qu'ils ne connaissaient pas cela. « Du moins, Messieurs, poursuivit-il encore plus humblement, ayez la bonté de m'apprendre le nom de votre maître ou de votre maîtresse. — *Je ne sais comment*, répliquèrent-ils en haussant la voix. — Eh, Messieurs, ayez pitié, dit Zulmis, d'un pauvre prince qui vous demande le nom de.... — Eh, que diable ! s'écria un des nains en l'interrompant, on se tue de vous dire que ce palais appartient à la fée *Je ne sais comment*. — Ah ! je vous demande pardon, dit Zulmis, le nom de votre maîtresse est *Je ne sais comment ?* — Eh, oui, mon garçon, reprit l'autre nain, vous n'entendez donc pas le français ? » Pendant cet entretien, la fée *Je ne sais comment* revint de la promenade et demanda à ses nains quel était cet homme. Ils lui répondirent que c'était le prince *Je ne sais qui*. Zulmis se présenta à la fée avec un air de seigneur, lui fit une révérence légère et un compliment avantageux. Ce début répondait au caractère de la fée, et lui donna bonne opinion du mérite de Zulmis. Elle lui ordonna de l'accompagner ; et pendant ce trajet de la cour jusqu'à son appartement, elle le questionna, l'interrompit, le loua, et le contredit. Le prince ne savait comment prendre la chose, et voyait que le nom de la fée tirait son étymologie de son esprit, et

même de sa figure, car elle n'était pas comme une autre ; elle avait des cheveux blonds et la peau noire, un œil grand et beau, et l'autre petit et joli ; c'était là l'uniforme des autres traits : elle avait les joues molles, parce qu'il faut les avoir fermes, et l'esprit dur, parce qu'il faut l'avoir doux. Le prince ne connaissait encore que cela d'elle.

La fée demanda à dîner, ce qui fit grand plaisir à Zulmis. On lui annonça qu'elle était servie ; elle dit qu'elle avait mal au cœur, et qu'elle ne mangerait que le soir ; ce qui fit beaucoup de peine à Zulmis.

Elle avait autant de tempérament que d'humeur ; ce qui la contrariait cruellement, et la rendait quelquefois obligeante malgré elle ; mais elle était difficile, et faisait, dans le plaisir même, trouver des circonstances qui sauvaient les droits de son humeur.

Elle ne connaissait pas encore Zulmis, et, pour n'en être pas connue, elle lui dit qu'elle avait l'esprit sérieux. Il voulut raisonner, elle bâilla ; il tourna la conversation sur le sentiment, elle le railla ; il voulut hasarder l'équivoque, elle s'en offensa. Le prince était entièrement déconcerté. Elle trouva qu'il faisait trop chaud dans ses appartements, elle sortit dans ses jardins. Dès qu'elle y fut, elle dit qu'il y faisait du serein ; elle rentra toujours accompagnée de Zulmis, qui n'avait pas besoin de demander comment elle se nommait.

Enfin, l'heure du souper arriva ; elle passa dans la salle à manger, fit placer le prince vis-à-vis d'elle ; elle appuya ses coudes sur la table, marmotta quelques injures entre ses dents, chercha querelle à tous les plats, brusqua tous les domestiques, et dit

des politesses au prince d'un ton si rentré et si impoli, qu'il s'imagina qu'elle lui faisait des reproches. Ses réponses ne furent pas justes, parce qu'il n'entendait pas les demandes; outre cela, il mangeait beaucoup, ce qui le fit passer pour un sot. Après le souper, elle lui demanda s'il savait lire les comédies. « Non, Madame, répondit-il, j'ai négligé ce talent-là, depuis que l'on m'a dit qu'on n'en savait plus faire. — Voilà qui est assez plat ce que vous répondez là, dit la fée, avec qui donc avez-vous vécu? Du moins vous savez quelque jeu?— Je ne sais que le tric-trac, Madame.— Assurément voilà un beau choix, répliqua-t-elle aigrement, il faut que vous ayez été père de l'Oratoire. — Madame, dit-il humblement, je ne suis qu'un prince. — Mon cher ami, répondit-elle, vous paraissez bien délicat pour faire ce métier-là. — Madame, reprit Zulmis, si vous jugez à propos, je vais vous conter mon histoire. — Eh non, en vérité, dit-elle, j'aimerais autant lire *le Loup galeux*. Je crois bien que vous n'êtes propre qu'à vous coucher, aussi bien il est tard. » A ces mots, le prince se retira respectueusement, et demanda à une femme de la fée où il devait coucher. Cette femme lui éclata de rire au nez, et lui dit qu'il n'y avait qu'un lit dans la maison, qui était celui de la fée; qu'elle faisait quelquefois passer aux étrangers la nuit dans la cour ; mais que quand elle leur avait fait l'honneur de les faire manger avec elle, elle leur faisait ordinairement le plaisir de les y faire coucher : en disant ces mots, elle prit le prince, et le ramena dans l'appartement de la fée, qui avait déjà pris sa coiffure de nuit et ôté son rouge ; ce qui ne rappela pas Zulmis. «Je crois, lui dit-elle, que vous avez été

assez sot pour vous imaginer que j'avais plusieurs lits dans ce palais : je me suis réduite au simple nécessaire, et puisqu'on peut coucher deux ensemble, il est certain que de deux lits il y en a un de superflu ; il faut être économe et honorable. Je remplis le premir titre en ne multipliant pas les meubles inutiles, et je m'acquitte du second en vous permettant de coucher avec moi. » Toutes les femmes sortirent alors de la chambre, et laissèrent le prince en tête à tête avec la fée. « Madame, dit-il en tremblant... assurément... je suis... bien sensible... — Ce n'est point là ce que je vous demande, dit la fée, tout ce que j'exige, c'est que vous soyez reconnaissant. — Grande fée, reprit Zulmis avec un peu plus de hardiesse, j'accepterais vos faveurs avec plaisir, mais j'ai un engagement. — Un engagement, répliqua la fée! Dites-moi, s'il vous plaît, ce que c'est qu'un engagement, cela me paraît neuf. — Cela se peut-il, dit Zulmis; pouvez-vous méconnaître un effet dont vous avez dû si souvent être la cause? — Eh bien, répondit la fée, ce que vous dites là peut être assez joli, quoique je ne l'entende pas. mais je meurs de peur que cela ne soit que fade. Revenons à la question que je faisais. Un engagement empêche donc un honnête homme de se coucher pendant toute sa vie? — Oui, Madame, dit le prince, quand ce n'est pas avec celle qui l'engage. — La chose est singulière au possible, dit la fée, il faut que ce pauvre garçon-là ait été élevé dans quelque coin du monde absolument ignoré, et puis, après cela, négligez l'éducation des enfants! Oh çà, mon cher ami, continua-t-elle, donnez-moi de meilleures raisons, car vous devez sentir vous-même qu'elles ne

sont pas recevables. — Eh bien, Madame, répliqua-t-il, puisque vous m'ordonnez de parler avec franchise, j'ai fait vœu de ne coucher qu'avec des vierges; un oracle me l'a ordonné. — Et que suis-je donc, s'il vous plaît, dit la fée? Voilà un propos bien singulier que vous me tenez là! — Madame, on m'a dit, répondit Zulmis, que vous aviez coutume de coucher avec tous ceux qui ont l'honneur de manger avec vous, et je présume que ce n'est pas d'aujourd'hui que vous donnez à souper. — Il est vrai, répliqua-t-elle, mais cela ne veut rien dire : j'aurais bien voulu qu'on se fût oublié jusqu'à me manquer de respect, et même jusqu'à ne pas dormir tout d'un somme! — Quoi! reprit le prince, tout ce que vous exigez, c'est qu'on dorme à côté de vous? — Sans doute, répondit-elle : je vous conseillerais de vous émanciper! Je veux qu'on couche avec moi pour dire seulement que le lit est bon ; cela fait honneur à une maison. — Ah! Madame, dit Zulmis, à ce prix j'y consens. » En conséquence il se déshabilla, et la fée, en se déchaussant, fit voir au prince deux jambes, je ne sais comment, dont la vue était un vrai calmant.

Enfin, après quelques cérémonies à qui se coucherait le premier, ils se placèrent l'un à côté de l'autre. La fée lui dit : « A propos, j'oubliais, avant que vous vous endormiez, de vous prévenir que je suis sujette à rêver, à conter des histoires en dormant. — Il n'importe, Madame, répondit le prince, pourvu que vous permettiez de ne les pas écouter. »

Le silence fut exactement gardé de part et d'autre pendant un quart d'heure. Zulmis crut entendre la fée articuler quelques mots de loin en loin.

Il prêta l'oreille, et voici de quelle façon la fée commença ses histoires.

« Il y a un mois qu'un prince coucha avec moi, et fut assez sot pour me laisser dormir ; je le punis, et le changeai en blaireau. »

Le pauvre Zulmis, à ces mots, frissonna depuis la tête jusqu'aux pieds; cependant, comme il ne voulait pas être blaireau, il s'approcha doucement de la fée pour s'éprouver. Dans l'instant, elle prononça cet arrêt:

« Il y a quinze jours qu'un bramine passa la nuit à mes côtés, et fut assez insolent pour vouloir me séduire; je le changeai en loup-garou. »

Zulmis fit aussitôt un bond du côté de la ruelle, afin de n'être point loup-garou, mais fort inquiet de savoir si un blaireau était plus heureux.

La fée feignit de s'être réveillée par le mouvement que venait de faire le prince. « Quoi donc! dit-elle, n'êtes-vous pas encore endormi? — Madame, répondit-il en balbutiant... je n'en étais pas éloigné. — C'est peut-être moi, poursuivit la fée, qui ai troublé votre sommeil? — Eh! point du tout, Madame, répliqua-t-il promptement. — N'ai-je pas déjà conté quelques histoires, dit-elle? Il faudrait m'en avertir. — Ah! vous êtes trop bonne, dit le prince, toujours en tremblant. »

Le silence recommença pendant une demi-heure. Zulmis commençait à reprendre ses sens, quand la fée prononça ces terribles paroles :

« Si le prince, qui est actuellement dans mon lit, est éveillé, je vais le changer en chat des chartreux. »

Dans l'instant, le prince fit semblant de dormir et de ronfler ; mais quel fut son état, lorsqu'il entendit la fée qui poursuivait ainsi : « Et si ce même prince est assez impoli pour dormir, je vais le changer en barbet. »

Il tomba en faiblesse sur le champ : la fée le tâta, et le trouva froid comme un marbre ; à force de secours et d'eaux spiritueuses, elle le fit revenir. « Qu'avez-vous donc, lui dit-elle ? — Oh ! rien, Madame, répondit-il avec une voix éteinte. — Comment rien? dit la fée, cela n'est pas possible ; ce n'est pas là votre état naturel? — Pardonnez-moi, Madame, répliqua-t-il. — Voilà précisément, dit la fée, ce que je ne vous pardonnerai point. Vous êtes fait comme un déterré, et si vous sortiez d'ici aussi défait, cela me ferait tort. Je veux bien, pour vous rendre à vous-même, violer la loi que je m'étais faite de rester toujours insensible; vous me faites compassion, approchez-vous de moi, je veux bien vous faire plaisir. »

Voilà tout ce que Zulmis craignait; il obéit cependant : la fée le serra contre elle ; mais Zulmis, en dérangeant sa main par hasard, crut toucher une peau de chien de mer. Comme il était déjà très effrayé, il fit un élan surprenant. La fée alors prit sa baguette, le toucha, et le malheureux Zulmis devint un petit choupille fort joli, et courut dans la chambre en aboyant beaucoup. Les femmes du palais arrivèrent à ce bruit, et la fée le fit chasser, quoiqu'il fît un temps à ne pas mettre un chien dehors.

La fée rit beaucoup de l'aventure. C'était encore la fée Trompeuse qui s'était transformée pour rendre service à Zulmis : c'est ce que la suite fera voir.

Zulmis, quoique très affligé de son nouvel état,

prit cependant son parti en grand chien. Il délibéra s'il serait hargneux ou caressant : il crut que le plus sûr était d'être fort doux, tant qu'il ne serait qu'un chien de hasard, et qu'il ne devait aboyer qu'en cas qu'il appartînt un jour à quelque dame. Il savait que c'est alors le premier devoir d'un petit chien de japper à chaque visite. Cela fournit les plus jolies choses du monde à sa maîtresse; par exemple, celle-ci : « Qu'est-ce que c'est donc que ce petit vilain-là qui ne connaît pas les amis de la maison. »

Zulmis, pour mériter une telle fortune, s'accoutuma, dans ses différentes conditions, à danser les olivettes entre deux chaînes, à passer à travers un cerceau, à battre du poivre, à sauter par dessus une canne, à faire sentinelle, à ne marcher qu'à trois pattes, et à faire la révérence toutes les fois qu'on éternuait ; mais tant de talents le fatiguèrent beaucoup, parce que son maître les lui faisait exercer trop souvent. Enfin, il s'échappa, et après avoir couru huit jours et huit nuits, ennuyé de ne manger que rarement et de ne dormir qu'à l'air, il résolut de s'attacher au premier venu. Le hasard voulut que ce fut un jardinier qui retournait chez lui, après avoir vendu ses légumes au marché. Zulmis l'aborda, le caressa, et le suivit. Le jardinier le prit en amitié; ainsi, dès ce moment, voilà Zulmis le chien du jardinier.

Ceux qui savent la nécessité des événements dans un conte, ne seront pas surpris en apprenant que ce jardinier était celui des vierges d'Isis.

Zulmis gagna bientôt toute l'affection de la famille jardinière. Il fut trouvé si joli et si plein de grâces, qu'on résolut d'en faire un présent à la princesse.

Zulmis ne fut point du tout fâché de cette résolution, quoiqu'il ne connût point cette princesse ; mais il était bien certain que sa condition serait meilleure. Il devait être présenté le lendemain : il était déjà agréé, et on lui faisait répéter ses révérences avec un grand succès : mais quelle fut sa surprise quand il reconnut sa chère Zelmaïde dans la princesse ! Il se pressa de faire la révérence, fit des courbettes étonnantes, fit des cris de joie, et s'élança sur Zelmaïde, en l'accablant de caresses, et en remuant la queue comme un chien qui retrouve sa maîtresse.

Zelmaïde l'aima à la folie, et depuis la perte de son amant, ce fut-là le premier instant où sa tristesse fut un peu suspendue. Elle demanda le nom du petit chien ; on l'ignorait : l'amour lui suggéra le véritable ; elle l'appela Zulmis. A ce nom, Zulmis redoubla ses caresses, fit des efforts pour parler, et ne put qu'aboyer. La nouveauté de cet événement fit verser quelques larmes à la princesse, que Zulmis s'empressa de lécher.

« Hélas ! disait souvent la tendre Zelmaïde en soupirant et en baisant son petit chien, hélas ! mon pauvre Zulmis, celui dont tu portes le nom est un infidèle qui m'a trompée, qui m'a oubliée, et que j'aime toujours. » Ces discours étaient interrompus par des lamentations de Zulmis, qui fendirent le cœur de Zelmaïde. « Je vois, continuait-elle, que mes malheurs te font compassion Eh ! quelle âme serait assez dure pour n'en pas être touchée, puisque toi-même en es attendri ? » Les cris de Zulmis redoublaient, il voyait la douleur et la fidélité de sa maîtresse sans pouvoir la détromper, il adorait Zelmaïde, et maudissait la fée *Je ne sais comment*.

Danscet instant, la reine Couleur de rose entra chez sa fille : le premier sujet de la conversation fut le petit chien ; on dit sur lui tout ce qu'on pouvait dire. Enfin, la reine parla ainsi à la princesse : « Eh bien, ma chère fille, à quoi vous déterminez-vous ? Le génie est instruit du parti que vous avez pris : loin de vous soupçonner, il vous admire et vous aime plus que jamais ; il demande à vous voir. — Ah ! ma mère, répondit Zelmaïde, je dois vous avouer ma faiblesse, Zulmis est toujours présent à mon cœur, je ne le reverrai plus sans doute ; mais enfin je m'y suis livrée, tout autre objet m'est insupportable, et j'aime mieux me mettre au nombre des vierges d'Isis, et consacrer mes jours à cette déesse (car je ne puis plus lui consacrer mon cœur), que de trahir Zulmis et tromper le génie en recevant sa main. » Ici le petit chien recommença ses plaintes, et le génie Épais parut accompagné du vénérable.

Zulmis, en voyant son rival, ne put pas s'empêcher de lui mordre le gras de la jambe, ce qui le mit fort en colère, jusqu'à dire qu'il était défendu d'avoir des chiens dans des maisons de filles. Mais le modérateur prit la parole, et dit : « Seigneur, nous les permettons aux pensionnaires. — Et à vos vierges, reprit le génie ? — Oh ! pour nos vierges, répondit modestement le vénérable, ce sont mes affaires. — Revenons aux miennes, dit le génie. — Quoi donc ! Zelmaïde, on prétend, que vous faites l'enfant, et que vous voulez rester ici : je ne puis pas vous en empêcher, mais, en vérité, vous ne savez pas ce que vous perdez. — Je m'en doute à peu près, Seigneur, répondit la princesse, mais mon parti est pris.

— Oh ! pour cela, Madame, dit le génie Épais à la

reine, je n'ai jamais vu de vertu comme celle-là! je manque là une bonne affaire, et je tomberai peut-être sur quelque jolie princesse qui me jouera quelque vilain tour. Cela se pourrait au moins, et quoique je ne soit pas un sot... enfin, je ne serais pas le premier; cependant je vais encore essayer de persuader Zelmaïde. » En conséquence, il continua ainsi : « A propos, princesse, savez-vous que quand vous serez vierge, vous ne pourrez plus avoir votre chien? — Je le donnerai à une pensionnaire, dit la princesse, et du moins je le verrai toujours. » Zulmis aussitôt lécha Zelmaïde; la reine éternua, il fit la révérence; le Vénérable laissa tomber son mouchoir, il le rapporta; le génie voulut le caresser il lui montra les dents. « Mais il est vrai, dit-il, que ce petit chien-là est joli, il ne lui manque que la parole. » La visite dura encore une heure sans que Zelmaïde fût persuadée; il fut même décidé qu'elle prendrait le voile un mois après. Cela fit une grande nouvelle dans le Temple; le petit chien continua d'être un bien plus grand événement. Chaque vierge lui donnait des dragées, des biscuits et des gimblettes, on ne s'entretenait que de lui.

Ah! qu'on voit de jolies choses quand on est chien! ne le serai-je jamais quand je deviendrai vieux?

Zulmis avait si bien gagné l'affection de toute la maison, que chaque vierge le demandait à la princesse pour un jour. On en vint jusqu'à le demander pour une nuit. Zelmaïde n'avait pas la force de le refuser. Voilà donc Zulmis passant tour à tour dans tous les lits des vierges. Ce fut alors qu'il fut bien surpris, en voyant qu'il y était toujours en troisième.

Enfin, Zulmis remarqua que toutes ces vierges-là, passé quinze ans, se faisaient appeler ainsi, comme on se fait souvent appeler Monsieur le Marquis. Je ne sais s'il en fit part aux autres chiens de la maison, qui l'ont rendu aux autres par tradition; mais, depuis ce temps, aucun chien ne veut sauter pour les pucelles de quinze ans.

Zulmis se rappelait le songe qu'il avait fait, et le voyait accompli, sa maîtresse l'avait traité comme un chien, et il avait couché avec plusieurs beautés sans en être plus heureux. Cependant, le lendemain était le jour que Zelmaïde devait faire ses vœux : Zulmis résolut de troubler la cérémonie à quelque prix que ce fût. En effet, ce triste moment arriva. Toutes les vierges étaient assemblées dans le Temple, la reine était venue en fondant en larmes, voir le sacrifice de sa chère Zelmaïde. Cette princesse charmante était parée comme une victime; elle avait mis ses habits les plus éclatants, pour s'en dépouiller un instant après, et se plonger dans un deuil éternel. Elle versa quelques pleurs en sortant de sa chambre avec sa mère et son cher petit chien, et dit ces mots entrecoupés de sanglots et de soupirs : « Ma mère, vous êtes témoin de ma fidélité. Zulmis, que ne peux-tu savoir que c'est à toi que je m'immole! » Elle ignorait qu'elle lui perçait le cœur.

Elle arriva au lieu marqué pour faire les serments de son malheur. Le Vénérable l'attendait, orné de ses habits de grand-prêtre : c'était lui qui devait recevoir l'engagement. Zelmaïde allait prononcer les paroles fatales; un silence profond régnait dans le temple. Zelmaïde avait les yeux baissés; sa mère couvrait les siens d'un mouchoir, quand Zulmis sauta

tout à coup au visage du Vénérable, et prit si bien ses mesures qu'il lui arracha le nez avec ses dents. Il tomba évanoui; les vierges poussèrent des cris lamentables; Zelmaïde demeura immobile, et la reine rit dans ce même mouchoir où elle venait de pleurer. Zulmis fut saisi, sa vie était en danger; mais la reine le prit, l'emmena, et dit qu'elle en répondait. Cependant le chapitre s'assemble, toutes les vierges condamnèrent à mort le chien de la princesse, et dirent qu'il fallait le réclamer, et que c'étaient elles qui devaient le juger.

La princesse le regrettait, mais n'osait pas s'opposer à la sentence.

Elle devait bientôt connaître tous ses malheurs. A la fin du jour, quand toutes les vierges furent retirées, Zelmaïde aperçut vis-à-vis sa fenêtre la fée Trompeuse dans le même char qui l'avait conduite chez la fée Coquette. Elle crut qu'elle ne pouvait pas se dispenser poliment de lui demander des nouvelles de sa santé. « O Zelmaïde! Zelmaïde, répondit la fée, je viens vous avertir d'un crime effroyable qui est prêt à se commettre, et que vous pouvez prévenir. — Quel est-il, dit la princesse? — Je sais, poursuivit la fée, que vous aimez toujours Zulmis, et je vous apprends qu'il vous adore. — Zulmis m'adore, s'écria la princesse? en quel pays est-il? Ah! fée secourable, transportez-moi dans votre char... — Il n'en est pas besoin, répliqua-t-elle. Votre petit chien, que vous avez nommé Zulmis, est Zulmis en effet; c'est votre amant que j'ai métamorphosé ainsi pour le faire passer jusqu'à vous, et c'est lui qui sera demain égorgé à vos yeux; il ne reprendra sa figure humaine qu'en poussant son dernier soupir,

et l'usage de la parole ne lui sera rendu que pour vous dire : « Zelmaïde, je vous aime, et je meurs. »

La princesse fondait en larmes à ce récit, et n'était pas loin de s'évanouir. (Elle ne s'évanouira pourtant pas, car cela gâterait tout.) « Vous pouvez lui sauver la vie, continua la fée ; c'est en disant que vous consentez d'épouser le génie Épais. — Hélas ! dit la princesse, vous savez que ce moyen n'est pas praticable. Si j'accepte pour époux le génie Épais, il voudra me faire sortir par la porte des épreuves ; je crains que cela ne me réussisse pas, et ne serve qu'à me faire renfermer ici, sans pouvoir sauver la vie à Zulmis. — Donnez-moi votre consentement, dit la fée, et je me charge du reste. — Dois-je me fier à vous, répondit Zelmaïde ? — Oui, reprit la fée, je ne vous sers que pour tromper quelqu'un. » A ces mots, qui valaient mieux que sa parole d'honneur, elle disparut, et Zelmaïde envoya dire le lendemain à sa mère qu'elle avait changé de résolution, et qu'elle voulait épouser le génie Épais.

Le génie Épais, comblé de joie, vint la voir aussitôt, et lui fit ce compliment : « Eh bien, vous vous êtes donc ravisée ? Ma foi, vous avez fait sagement ; je voyais bien, moi, que dans le fond vous en mouriez d'envie ; mais vous n'osiez pas le dire ; voyez ce que c'est que la timidité. En vérité, vous avez une vertu qui me fait plaisir. — Madame, dit-il à la prêtresse, je vous avertis que j'épouse demain la princesse, qu'elle n'est plus à vous, que par conséquent son petit chien n'est plus soumis à votre autorité, que je lui fais grâce, et qu'il ne quittera jamais sa maîtresse, car il m'importe peu que votre Vénérable ait un nez ou n'en ait point. »

La prêtresse fut irritée d'apprendre ce changement; et Zulmis fut au désespoir, en jugeant que la princesse l'avait oublié, puisqu'elle épousait le génie Épais ; mais c'était là un raisonnement de chien.

La reine tira à part le génie, et lui dit : « Seigneur, sans doute, vous ne ferez pas sortir ma fille par la porte des épreuves, ce serait l'indisposer contre vous, en lui faisant entendre que vous doutez de sa vertu; et vous auriez tort assurément, car la pauvre enfant est si simple et si innocente..... — Savez-vous bien, Madame, répondit le génie, que vous ne savez ce que vous dites, et si vous n'étiez pas reine, je vous soutiendrais que vous raisonnez comme une cruche. Votre fille a été sage, ou ne l'à pas été : si elle l'a été, comme je le crois, elle doit me prier de la faire sortir par la porte des épreuves; et si..... vous m'entendez bien, ah ! pour lors nous verrions beau jeu ; comme elle a toujours été ici, je brûlerais la maison, et le Vénérable n'en serait pas quitte pour son nez. »

Il fut donc arrêté que le jour suivant le génie Épais, en présence de toutes les vierges, sortirait avec Zelmaïde par la porte des épreuves. La reine n'en dormit point de la nuit, la princesse fut inquiète, mais se rassura sur la foi de la fée Trompeuse.

Jamais jour ne fut si beau que celui qui fut destiné au mariage de la princesse. Il semblait que le soleil avait pris aussi son habit de noces, et se plaisait à jeter plus de clarté, pour mieux voir de quelle façon Zelmaïde soutiendrait le passage redoutable.

Le génie ayant un habillement magnifique au

lieu d'en avoir un de goût, vint prendre la princesse, accompagné d'une nombreuse suite, et la conduisit à cette porte dangereuse, qui était si haute, et qui souvent devenait si basse. Toutes les prêtresses étaient rangées aux deux côtés, la reine suivait Zelmaïde avec Zulmis entre ses bras, qui était fort inquiet de ce qui allait arriver.

La princesse tremblait : ce qui augmenta sa crainte, fut d'apercevoir au delà de la porte une fée vieille et hideuse, qu'on nommait la fée Portière. Le génie Épais sentant sa défaillance, parce qu'il était obligé de la traîner, commença à en mal augurer. Mais quelle fut sa colère en voyant le cintre se baisser et faire devant la porte une véritable barrière ! Le respect que j'ai pour un sexe que j'aime, m'empêche de répéter les vilains reproches qu'il fit à Zelmaïde. Elle était déconcertée et gardait le silence, lorsque la fée Portière ouvrit son effrayante bouche, pour dire ces paroles rassurantes : « Seigneur, c'est peut-être vous, et non Zelmaïde qui cause cet événement. — Ah ! ah ! en voici bien d'un autre, dit le génie ; vous verrez que c'est ma faute si cette princesse n'est pas ce qu'elle doit être. — Non pas, répondit la fée, mais je crois que c'est vous qui n'êtes pas ce que vous devez être. Il faut vous instruire de la loi bizarre qu'établit le génie qui enchanta cette porte. Il ordonna qu'elle se baisserait pour les filles qui n'auraient plus leurs prémices, mais il dit qu'elle produirait aussi le même effet pour les hommes qui auraient les leurs. Oserais-je vous demander si vous ne seriez pas dans le cas? — Voyez cette vilaine, s'écria le génie, qui croit qu'avant de me marier j'ai été capable de.....

morbleu! vous me feriez dire des sottises. — Ah! vous êtes le coupable, dit la fée. — Comment, ventre-bleu, répliqua le génie, vous me nommez le coupable parce que j'ai toujours été sage? »

Toute l'assemblée, et même la princesse, ne put s'empêcher d'éclater de rire, ce qui redoubla encore le courroux du génie.

« Il y a un moyen, dit la fée Portière, de rompre cet enchantement, c'est de me donner tout-à-l'heure ce que vous n'auriez pas dû conserver si longtemps. — A vous, Madame, dit le génie? — Oui, Seigneur, répondit-elle, ce sont là mes profits. — J'aimerais mieux, repartit le génie, qu'on me..... Mais voyez la vilaine guenon; s'il faut avoir la princesse à ce prix, vous pouvez la garder, j'y renonce. » Alors la fée prit l'assemblée à témoin que le génie Épais n'était pas capable de se marier, et dégageait la princesse de l'obligation de l'épouser. « Ah! que vous me faites plaisir, s'écria la princesse! — Oh, oh, ma belle, dit le génie tout essoufflé de rage, vous le prenez sur ce ton-là, je vais bien vous attraper; je consens à n'être pas votre époux, mais votre destinée dépend de moi; écoutez votre arrêt; je ne veux pas seulement que vous demeuriez dans cette maison, je la crois trop susceptible de consolations. — Du moins, dit la princesse, mon petit chien ne me quittera pas, vous l'avez vous-même prononcé. — Il est vrai répondit-il, je m'en repens à présent, mais je ne puis plus m'en dédire. — Et ne convenez-vous pas, dit la fée, que vous perdez tout pouvoir sur la princesse, si vous la livrez à son amant? — Eh bien, sans doute; sur quoi cela vient-il? Elle extravague, en vérité, continua-t-il tout en colère. »

Dans cet instant, la fée Portière parut sous les traits de la fée Trompeuse. « Génie Épais et sot, dit-elle à haute voix, connais ton rival. » Elle toucha le petit chien de sa baguette, qui reprit sa jolie figure de prince, et se jeta aux genoux de Zelmaïde. Le génie se sauva en criant : « *Ah! chien!* »

Le mariage de ces amants fut aussitôt célébré, et l'on prétend que la nuit on entendit Zelmaïde dire aussi : «*Ah! chien!*» mais d'un ton différent de celui du génie. Ce qui rend vraisemblable une vieille histoire, qui assure que Zulmis et Zelmaïde vécurent heureux et eurent plusieurs enfants.

FIN DE ZULMIS ET ZELMAÏDE

TANT MIEUX POUR ELLE[1]

CHAPITRE Ier

QUI PROMET PLUS QU'IL NE TIENT

Le prince *Potiron* était plus vilain que son nom; le prince *Discret* était charmant; la princesse *Tricolore* était plus fraîche, plus brillante qu'un beau jour de printemps : elle détestait *Potiron*, elle adorait *Discret*, et fut forcée d'épouser *Potiron*. Tant mieux pour elle.

Il n'y a point d'art dans cette façon de conter. On fait le dénouement en même temps que l'exposition; mais on n'est pas dans le secret du Tant mieux, et c'est ce que je vais développer avec toute la pompe convenable à la gravité du sujet.

[1] « La première édition de cette brochure court la province depuis deux mois, et Paris n'en jouit pas encore; Paris, si amateur de toutes les nouveautés! Quoi! personne n'y aurait été avec cette brochure dans sa poche, ou les libraires de cette grande ville seraient-ils donc devenus tout à fait désintéressés, eux à qui l'appât du moindre gain a fait si souvent franchir tant d'obstacles? Les suffrages des provinciaux me flattent; mais ils ne trouveront pas mauvais que je brigue ceux de la capitale. Eh! vite, eh! vite, mon imprimeur; en vingt-quatre heures faites passer à Paris cette édition, qui est la seule qui se soit faite sous mes yeux. » (*Avertissement de l'édition de 1775.*)

Potiron, quoique laid, sot et mal fait, n'était pas légitime : sa mère était si exécrable, qu'aucun homme n'avait eu le courage de l'épouser, mais sa richesse lui tenait lieu de charmes : elle achetait ses amants, et n'avait d'autre arithmétique que le calcul de son plaisir, elle le payait selon le temps qu'elle le goûtait, elle ne donnait jamais que des acomptes, et *Potiron* avait été fait à l'heure.

Il avait la tête monstrueuse, et jamais rien dedans; ses jambes était aussi courtes que ses idées, de façon que, soit en marchant, soit en pensant, il demeurait toujours en chemin; mais comme il avait ouï dire que les gens d'esprit font des sottises et n'en disent guère, il voulut trancher de l'homme d'esprit; il résolut de se marier.

Madame sa mère, la fée *Rancune*, rêva longtemps pour savoir à quelle famille elle donnerait la préférence de ce fléau, et son choix s'arrêta sur la princesse *Tricolore*, fille de la reine des Patagons. Cette reine méprisait son mari et ne se souciait pas de ses enfants, faisait grand cas de l'amour et peu de ses amants : elle avait plus de sensations que de sentiments, elle était heureusement née. Un an après son mariage, elle mit au jour un prince qui promettait beaucoup. Il s'éleva dans le Conseil une grande discussion au sujet de son éducation. Le roi prétendait qu'à titre d'étranger, il avait le droit de mettre son fils au collège des Quatre-Nations. La reine s'y opposa; le roi insista : la reine répliqua; l'aigreur se mit de la partie, et le petit prince, qui vraisemblablement avait un bon caractère, mourut pour les mettre d'accord.

La reine, qui voulait renouveler la dispute, se

détermina à avoir un autre garçon : elle en parla à ses amis, elle devint grosse, elle en fut enchantée; elle n'accoucha que d'une fille, elle en fut désespérée. On délibéra longtemps pour savoir comment on nommerait cette petite princesse. La reine alors n'avait que trois amants, dont l'un était brun, l'autre blond, le troisième châtain. Elle donna à sa fille le nom de *Tricolore;* ce qui prouve que cette majesté avait une grande idée de la justice distributive. Le roi, qui n'était pas un bon roi, parce qu'il n'était qu'un bonhomme, crut ouvrir un avis merveilleux, en proposant de conduire sa fille dans une maison de vierges. La reine le contraria, et dit qu'elle ne le voulait pas, de peur que sa fille ne connût les ressources avant de connaître le plaisir. Le monarque ne répondit rien, faute de comprendre. J'imagine qu'il ne fut pas le seul, mais on vit sourire cinq ou six courtisans, ce qui fit croire qu'ils y entendaient finesse. Il y a des sots qui sont heureux au rire; le hasard les sert souvent comme des gens d'esprit.

Tricolore fut élevée à la cour, elle eut le bonheur de plaire, parce que personne ne lui en enseigna les moyens : on négligea son éducation, on ne se donna pas la peine de gâter son naturel : elle était simple, naïve, ne se croyait pas aimable, et cependant désirait qu'on l'aimât beaucoup. Les femmes la trouvaient bornée, les hommes lui jugeaient des dispositions, et la reine, qui commençait à en être jalouse, crut qu'il était temps de la marier, et de l'envoyer dans les pays étrangers. On la fit mettre dans les petites affiches : on va voir ce qui en arriva.

CHAPITRE II

FAÇON DE FAIRE DES ENTREVUES

La reine reçut beaucoup d'ambassadeurs au sujet du mariage de la princesse. Il ne fut cependant question ni de sa figure, ni de son caractère; on ne chercha ni à la voir, ni à la connaître; on fit des perquisitions exactes sur l'étendue de ses revenus; on ne demanda point son portrait, mais on prit l'état de ses biens.

La reine, de son côté, eut la prudence de prendre des mesures aussi sensées pour le bonheur de sa fille : elle fut fort tentée de la donner au fils du roi de *Tunquin*, parce que son ambassadeur était beau et bien fait. Elle était sur le point de se décider, lorsque le prince *Discret* lui fit demander la faveur d'une audience. La reine, toujours pleine de dignité, mit son rouge, plaça ses mouches, prit son déshabillé, et s'étendit sur son petit lit en baldaquin.

« Grande reine, dit le prince en faisant une profonde inclination, je crains bien de manquer de respect à votre Majesté. — Cela serait plaisant, répliqua la reine, d'autres que moi s'offenseraient de ce début, je ne le trouve point du tout révoltant. — Madame, poursuivit le prince, j'ai une demande à vous faire, je ne m'adresse qu'à vous, et point au roi. Je suis le fils de la fée *Rusée*. — Vous tenez d'elle, à ce qu'il me paraît, dit la reine, d'ailleurs votre air est intéressant; vous avez de grands yeux noirs, je parierais que vous n'êtes pas capable de mauvais procédés.

— J'en ai même de bons, repartit le prince, le plus souvent qu'il m'est possible. Ah! Madame, continua-t-il en soupirant, que *Tricolore* est aimable? — C'est une assez bonne enfant, reprit la reine, cela n'a encore idée de rien : je ne sais, mais si j'étais homme, je ne pourrais pas souffrir les petites filles; je vois cependant qu'elle sont à la mode; le goût se perd, il n'y a plus de mœurs. — C'est parce que j'en ai, dit le prince, que j'ai des vues sur la princesse. — Des vues ! interrompit la reine; qu'est-ce que c'est que des vues sur ma fille? Vous commencez à me manquer de respect. — Ce serait bien contre mon intention, répondit *Discret* : je veux seulement prouver à votre majesté... — Que vous n'avez point d'usage du monde, dit vivement la reine : je vois que vous voulez platement devenir l'époux de *Tricolore;* vous ne vous rendez pas justice, en vérité, prince, vous valez mieux que cela. » En ce moment, la reine fit un mouvement qui laissa voir sa jambe; elle l'avait très bien faite : le prince était jeune, il était susceptible; la reine s'en aperçut, et reprit ainsi la conversation.

« Je ne vous crois pas sans ressources, au moins. » Le prince avait toujours les yeux fixés sur cette jambe. « En vérité, Madame, poursuivit-il, plus je vous examine, plus je trouve que Mademoiselle votre fille vous ressemble. — Il peut bien y avoir quelque chose, dit la reine, et vous voulez donc absolument l'épouser? — J'avoue, s'écria le prince, que c'est l'unique objet de mon ambition. » La reine prit le prétexte du chaud pour se découvrir la gorge. « Hé bien, continua-t-elle, il faut faire l'entrevue. — Madame, reprit le prince, j'ai l'honneur d'être connu de la princesse;

je lui fais quelquefois ma cour, et je crois pouvoir me flatter qu'elle ne blâmera pas la démarche que je fais : ainsi une entrevue me paraît totalement inutile. — Que vous êtes neuf! dit la reine, je suis bien sûre que vous ne voyez jamais ma fille que lorsqu'elle tient appartement; la conversation ne peut rouler alors que sur des sujets vagues; il n'est pas possible de s'étudier ni de se connaître : il faut se voir en tête à tête. »

Le prince, comblé de joie, approuva beaucoup et dit avec transport : « Oui, je conçois, Madame, qu'une entrevue est nécessaire. — Elle se fait à présent, répondit la reine en fixant le prince. » Il parut étonné; il regarda de tous les côtés, pour savoir s'il n'apercevrait pas *Tricolore*. « Ma fille a confiance en moi, reprit la reine ; je suis une autre elle-même; c'est moi qui la représente ; elle vous acceptera si vous me convenez. Tout ce que je crains, poursuivit-elle avec un air modeste, c'est que ma fille ne vous convienne pas. »

Le prince connut les desseins de la reine ; il vit qu'il n'obtiendrait *Tricolore* qu'à ces conditions. La reine était encore aimable; il se détermina, et s'exprima en ces termes : « Cette façon de faire l'entrevue augmente mon bonheur. » En même temps il serra la main de sa majesté, qui le lui rendit bien, et qui laissa échapper ces mots : « Prince, en vérité, je crois que vous conviendrez à ma fille. — Je suis bien certain, continua-t-il vivement, que mon bonheur dépend d'elle. — Elle est contente de l'entrevue, répliqua la reine. »

Discret s'imagina en être quitte. « Je puis donc me flatter, dit-il en soupirant, que le mariage se

conclura. —Oui, sans doute, poursuivit la reine, vos caractères se rapportent; mais vous savez aussi bien que moi que les grands s'épousent d'abord par procureur : c'est moi qui suis chargée de la procuration de ma fille.» *Discret* ne put pas se méprendre au sens de ce discours; il était embarqué; il eût perdu toutes ses espérances s'il eût seulement balancé : il fut infidèle par sentiment. La conversation cessa, le plaisir fut en même temps senti et contrefait. La reine reprit la parole par monosyllabes, et finit par dire en soupirant : « Ah! prince! cher prince, épousez encore ma fille.»

CHAPITRE III

ELLE NE S'Y ATTEND PAS

La reine alla chercher *Tricolore*, accompagnée du prince. « Eh bien, ma fille, lui dit-elle, convenez que vous avez eu bien du plaisir. *Tricolore* rougit, le prince se déconcerta, la reine s'étonna. —Je vois, s'écria la princesse, que le prince *Discret* ne l'est pas, et qu'il vous a tout dit. » Le prince reprit son sang-froid, et convint qu'il y avait bien eu quelque chose entre la princesse et lui, mais que ce n'était qu'une misère. —Apparemment, dit la reine, que vous l'avez trouvée seule. Que faisait donc sa dame d'honneur? —Il y a à parier, répliqua *Discret*, qu'elle faisait alors ce que fait souvent la vôtre, à ce que j'imagine. — Je veux absolument, continua la reine, savoir l'historique de cette aventure. —Il ne sera pas long, reprit *Discret* en soupirant : j'eus le bonheur de trouver un soir la princesse livrée à elle-même; elle lisait un roman

nouveau; j'eus peur que cela ne la dégoûtât de l'amour : je fis une dissertation sur les sentiments; elle parut me prêter toute son attention. Me flattant de l'intéresser, je pris sur moi de vaincre ma timidité, je lui peignis l'état de mon cœur : je m'aperçus qu'elle voulait m'interrompre, mais sa politesse naturelle, que sans doute elle tient de vous, Madame, me laissa achever. J'eus la témérité de lui baiser la main ; elle me laissa faire, parce qu'elle prévoyait bien que cette faveur ne tirerait pas à conséquence.

— Comment, dit la reine, vous en restâtes-là? — Oui, Madame, répondit *Discret*. Comme la princesse n'a pas tant d'usage du monde que votre majesté, elle ne sait pas si bien faire les honneurs de chez elle. — Voilà qui est bien, interrompit la reine, le mariage aura lieu. » Elle donna en conséquence les ordres nécessaires; elle songea aux apprêts, commanda les équipages, leva les étoffes, et fit imprimer les billets. Le roi fut étonné de la nouvelle; il l'avait pourtant apprise par la Gazette, mais il n'en croyait rien. Il fit venir la princesse et la reine, et demanda si on le prenait pour le roi de carreau. « Non, Monsieur, répliqua la reine, car il me fait souvent beau jeu ; d'ailleurs vous savez en votre conscience, que vous n'avez aucun droit sur la princesse. Le mariage se fera ; j'ai consulté les pères. — Et moi, je vous soutiens qu'il ne se fera pas, s'écria la fée *Rancune*, que l'on vit paraître dans une désobligeante avec son fils *Potiron* sur le strapontin; je prétends que la princesse donne sa main à mon bel enfant que voilà.

— C'est ce que nous verrons, dit la fée *Rusée*, qui

arriva dans un cabriolet, attelé à six renards. — Unissons-nous, Madame, dit à l'instant la reine, je compte sur votre protection. — Je vous l'accorde, répondit la fée *Rusée*, et je vous en donne une preuve bien éclatante. » Elle la serra au même instant contre la muraille, la toucha de sa baguette, et la reine des Patagons devint une fort belle figure de tapisserie. *Tricolore* fit un cri, la fée *Rancune* une grimace, le prince *Potiron* un gros éclat de rire, le prince *Discret* une question, et le roi des Patagons un remerciement.

Que c'est une belle chose que les événements dans un conte ! La métamorphose de la reine était un trait de la plus fine politique ; la tristesse de la fée *Rancune* en était une preuve : la fée *Rusée* était triomphante ; cependant elle ne le sera pas toujours. Que d'aventures opposées et contraires va produire le choc de ces deux puissances ! « O mon fils ! s'écria la fée *Rusée*, que de plaisirs ! que de peines ! Comment pourrez-vous soutenir et les uns et les autres? Allons prendre conseil de notre grand instituteur. »

CHAPITRE IV

QUI NE DIT PAS GRAND'CHOSE

Le grand instituteur habitait depuis quelque temps avec une fée qui ne lui faisait point payer de loyer, mais qui ne le logeait pas pour rien. Cette fée était une petite vieille, qui avait le visage frais, l'esprit serein, et l'âme jeune ; elle renfermait ses passions, et faisait parade de ses goûts ; elle les avait

tous. Elle applaudissait aux opéras français, et ne donnait que des concerts italiens. Elle avait deux cuisiniers; l'un était pour la vieille cuisine, et l'autre pour la nouvelle : le premier était pour le dîner des savants, et l'autre pour donner à souper à de jolies femmes. Elle ne sortait que pour le spectacle; elle n'allait dans aucune maison, mais la sienne était toujours ouverte : elle était persuadée qu'on ne doit point chercher le tourbillon, lorsqu'on n'est plus dans l'âge d'y pouvoir jouer un rôle; mais qu'il faut l'attirer chez soi, pour en juger les personnages. Elle aimait à raisonner le matin avec des gens d'esprit, à se dissiper le soir avec de la jeunesse. Elle se garantissait de l'ennui, dès qu'elle voyait qu'on s'amusait; et le plaisir s'éloignant d'elle, elle avait du moins l'adresse d'en rapprocher la perspective.

Comme elle craignait la solitude, tous ses palais touchaient aux différentes maisons du roi des Patagons. C'était une fée suivant la cour; on n'était pas du bon air, lorsqu'on ne lui avait pas été présenté. Elle crut que c'était là le seul motif qui engageait la fée *Rusée* à lui amener le prince *Discret*. Elle le trouva fort bien, et lui dit que sa figure était plus à la mode que son nom. La conversation roula d'abord sur des lieux communs; ce sont de bons amis qui ne manquent jamais au besoin : on parla ensuite de l'événement du jour. La fée *Rusée* dit que la reine était changée en figure de tapisserie. La petite vieille s'écria aussitôt : « Tant mieux. » — Madame, reprit le prince, je vous avoue que je n'ai pas assez de pénétration pour sentir l'à-propos de ce tant mieux-là. J'aime avec passion *Tricolore*. — Tant mieux,

dit la fée. — Je crains, repartit *Discret*, que ce ne soit tant pis. La reine approuvait mon amour ; maintenant elle n'est plus en état de me donner son agrément. — Tant mieux, poursuivit la fée. — Je ne vous conçois pas, dit le prince : son père est vertueux, mais faible ; la fée *Rancune* en obtiendra la princesse pour son fils *Potiron*. — Tant mieux, s'écria la fée d'une voix haute, tant mieux, mon cher enfant. A votre âge, on sent fortement ; mais on ne va pas loin, à moins que d'être un de ces hommes privilégiés, tels que le grand instituteur.

» C'est un ami des dieux qui tire parti de tout ; il contemple sa gloire dans le passé, son plaisir dans le présent, et son bonheur dans l'avenir. Rien ne l'afflige, rien ne le décourage ; c'est pour cela qu'on le nomme le grand instituteur de tous les tant mieux du monde : je vais vous le chercher, il vous consolera. — Madame, dit le prince à sa mère lorsqu'ils furent seuls, connaissez-vous ce Monsieur Tant mieux-là ? — Oui, mon fils, répliqua la fée ; c'est un saint personnage qui fait beaucoup de bien ; il se met à la portée de tout le monde. Voit-il une femme qui n'est plus jeune ? il dit aussitôt : tant mieux ; et peut-être n'a-t-il pas tort, il y a plus de tant mieux qu'on ne croit dans une femme d'un certain âge. En aperçoit-il une qui tient encore à la naïveté de l'enfance ? il ne manque pas de dire : Et tant mieux ; et je pense, mon fils, que vous n'avez pas de peine à en imaginer les causes. Lui apprend-on qu'une femme aime son mari à la folie ? Tant mieux, s'écrie-t-il à l'instant ; pour aimer son mari, il faut avoir une âme bien sensible : cette femme appartiendra un jour à la société ; c'est un effet pour le commerce.

Est-il instruit qu'un époux est détesté? Ah! que c'est bien tant mieux, dit le saint homme en roulant des yeux affectueux! c'est une preuve que cette dame a bien de la justesse d'esprit ; je lui juge un beau naturel. — Vous me paraissez au fait du sien, dit le prince. » La discrétion l'empêcha de poursuivre, et dans l'instant la petite fée revint, accompagnée du grand instituteur.

CHAPITRE V

OU LE PRINCE N'EST PAS GATÉ

C'était un homme de cinq pieds six pouces, bien campé sur ses pieds, la jambe peut-être trop fournie, mais mieux cependant qu'une qui l'eût été moins; des épaules larges et effacées, de belles dents, des yeux à fleur de tête, et un nez d'espérance. Je ne sais pas s'il avait beaucoup d'esprit; mais tout cela vaut mieux que de bons mots. Comme il était prévenu que la fée *Rusée* venait le consulter, il avait pris son visage de prophète ; il la salua légèrement, et regarda le prince comme un répondeur de messes.

« Seigneur, lui dit-elle respectueusement, votre réputation est si étendue, que j'ai cru devoir vous demander conseil. Vous savez mes bontés pour la reine. — Oui, reprit-il froidement, je suis instruit de tout ; le bonheur de votre fils est votre unique objet. Il est fort amoureux, cela est assez simple ; il veut se marier, cela est assez plat ; il veut que sa femme soit sage, cela est assez plaisant. — Elle ne

le sera donc pas, dit vivement le prince? — Vous ou moi l'en empêcherons, repartit le pontife. Vous voulez vous marier, et n'être pas trompé? Ce serait être un original sans copie. Madame votre mère, qui a garanti son mari d'un pareil ridicule, a prévu la misère de vos préjugés, et y a pourvu par la métamorphose de la reine. — Je ne vous comprends pas, interrompit le prince avec un ton d'impatience; vos discours sont absolument inintelligibles. — Je le crois bien, dit la petite fée, oh! c'est un bel esprit, que notre instituteur.

— J'en reviens, dit le prince, à l'enchantement de la reine. — Doucement, dit le grand instituteur, cela ne vous regarde point; ce ne sera point vous qui le romprez, ce sera moi. — Et comment cela? répliqua le prince. — Ah! comment cela, reprit le grand instituteur avec un air ironique! Vous savez comme vous avez fait l'entrevue de *Tricolore* chez la reine. » Le prince rougit, les deux fées rirent, et le prêtre continua ainsi : « Vous savez comment vous avez fait cette entrevue, n'est-il pas vrai? convenez-en de bonne foi. — Hé bien, sans doute, dit le prince, je le sais; que cela prouve-t-il? — Cela prouve, répondit le grand instituteur, que votre science est celle des entrevues, et que la mienne à moi, est celle de rompre des enchantements. Chacun a ses talents; je n'en dirai pas davantage. — J'y consens, poursuivit le prince; mais, du moins, tirez-moi d'un doute cruel : lequel, de *Potiron* ou de moi, sera assez fortuné pour posséder la princesse? — Vous allez le savoir clairement, repartit le prophète. » Il fit alors trois tours dans la chambre, marqua trois fois trois croissants, ce qui en faisait

neuf, leva trois fois les yeux du côté de la lune, fit trois grimaces, trois cabrioles, trois éclats de rire, et prononça cet arrêt infaillible :

« *Le prince* Discret *aura la princesse* Tricolore, *et ne l'aura pas ; tant mieux pour elle. Le prince* Potiron *aura la princesse* Tricolore, *et ne l'aura pas ; tant mieux pour elle et pour moi.*

— Ah ! l'habile homme, dit la fée *Rusée !* — Ah ! le grand homme, dit la petite vieille ! — Ah ! le sot homme, dit le prince *Discret !* » Alors l'instituteur, toujours poli, quoiqu'inspiré, fit une révérence à la fée *Rusée*, présenta la main à la petite vieille, et prit congé du prince, en lui disant : « Demeurez toujours le bien illuminé. »

CHAPITRE VI

SUITE DES TANT MIEUX

Le prince resta fort sot : ce n'est pas le seul agréable à qui cela soit arrivé. Madame sa mère fut elle-même embarrassée ; mais le grand instituteur était bien loin de se trouver en pareil cas ; la fée *Rancune* l'attendait dans son cabinet avec la princesse *Tricolore;* elles étaient venues accompagnées du roi des Patagons et du beau *Potiron*. On peut être mieux en écuyers.

La reine ne fut pas plutôt métamorphosée, que le roi se crut capable de gouverner, parce qu'il n'avait plus personne pour le conduire. Il tint tête à la fée *Rancune;* il insista sur le mariage de *Tricolore* avec le prince *Discret*, et se fonda sur la volonté de la reine. « Si ce n'est que cela, lui répondit la fée, je

vais vous mettre à votre aise sur ce petit scrupule. Souvenez-vous que le destin a déclaré que la reine ne serait en droit de marier que les enfants dont vous seriez le père. — Voilà qui est bien, dit le roi, je n'aime point à disputer ; mais, en ce cas, votre fils pourra me ressembler. » *Potiron*, qui savait vivre, lui répliqua poliment : « Vous croyez que tout le monde est aussi paresseux que vous : je me charge d'être le père de mes enfants ; mais je veux savoir si personne ne se mêlera de mes affaires, et c'est pour cela qu'il faut aller trouver le grand instituteur. »

Du plus loin qu'il l'aperçut, il lui cria : « Divin oracle, je veux me marier. — Et moi je ne le veux pas, poursuivit *Tricolore*. — Hé bien, repartit le grand instituteur, vous avez raison tous les deux. — Nous venons vous demander, dit la fée *Rancune*, ce qui en arrivera. — Bien des choses, répondit l'homme inspiré. Je dois premièrement vous avertir que le mari de la princesse et son amant seront deux. Ecoutez-moi... l'avenir se découvre à mes regards...

Le prince Discret *aura les prémices de la princesse* ; *tant mieux pour elle. Le prince* Discret *n'aura pas les prémices de la princesse; tant mieux pour moi.*

— Vous n'avez pas le sens commun, dit à l'instant *Tricolore;* voilà deux oracles qui se contredisent. — Ils n'en sont pas moins vrais, repartit le prophète. — Je puis donc m'attendre, dit *Potiron*, que si j'épouse cette demoiselle, je n'en aurai pas les gants ? — Cela demande explication, répliqua le grand instituteur. Elle vous apportera ses prémices, cela est certain ; mais il faudra qu'auparavant elle ait eu dix-sept enfants.

— Voilà un honnête homme, dit *Tricolore*, qu'il

faut loger aux Petites-Maisons. — Ne vous en moquez pas, interrompit le roi ; voilà le style de la chose. » Le grand instituteur reprit son enthousiasme. « Je vois encore, continua-t-il, d'autres événements qui vous feront trembler, et qui sont pourtant des tant mieux. » *Tricolore*, loin d'être intimidée, fut rassurée par ces paroles ; elle se flatta que le bonheur du prince *Discret* serait peut-être un de ces tant mieux-là. L'homme divin le conjectura sur sa physionomie, et prononça ces mots terribles :

« Je sais ce que vous pensez ; mais, ô princesse ! que vous vous abusez ! vous donnerez la mort à votre amant, et ce sera tant mieux pour lui. — O ciel ! s'écria *Tricolore*, cela se pourrait-il? — Mais, dit *Potiron*, cela ne laisse pas que de faire un joli caractère : si elle traite ainsi un amant, jugez de l'accueil qu'elle fera à son mari. — Son mari, reprit le prophète, en sera quitte pour la colique. — Ah ! je ne balance plus, repartit *Potiron*, elle sera ma femme. — Ah ! fée *Rusée !* poursuivit la princesse en criant de toutes ses forces, ah ! fée *Rusée !* le souffrirez-vous? Ah ! fée *Rusée*, secourez-moi. » La fée *Rusée* écoutait finement à la porte avec Monsieur son fils. Elle parut sur le champ, marmotta quelques mots, posa sa main sur le joli visage de *Tricolore*, qui devint une perdrix bien gentille. « Tant mieux, » dit le grand instituteur. Dans le même instant, la fée toucha de son petit doigt le prince *Discret*, qui, comme vous croyez bien, parut en coq-perdrix, fier, et tout plein d'amour. « Tant mieux, » s'écria encore le grand instituteur.

On se représente la joie de nos amants ; mais qu'on juge de leur désespoir, lorsque la fée *Rancune*

saisit *Tricolore*, en disant : « Doucement, doucement, ma mie, nous vous mettrons en cage : comme vous êtes bien amoureuse, vous ferez une chanterelle admirable ; vous appellerez souvent ; Monsieur *Discret* ne manquera pas d'arriver ; mon bel enfant *Potiron* se cachera ; c'est ce qu'il fait de mieux : je lui donnerai un bon fusil, il tuera son rival le coq, et puis je ferai si bien que son mariage s'accomplira. » Le roi des Patagons, qui se souvint que l'oracle avait prédit à la princesse qu'elle donnerait la mort à son amant, ne put s'empêcher de pousser un soupir, et de dire : « Ah ! pauvre prince, te voilà expédié. — Et *Tricolore* aussi, continua le grand instituteur ; ce sera bien tant mieux pour elle. »

CHAPITRE VII

QUI EST TRÈS COURT ET QU'ON TROUVERA PEUT-ÊTRE TROP LONG

Le prince *Discret*, devenu coq-perdrix, fut moins tendre et plus ardent ; c'est prendre un bon parti. La princesse *Tricolore*, enfermée dans sa cage, sentit, à n'en pouvoir douter, qu'elle ne ferait pas la bégueule. Le prince *Potiron* fit préparer ses armes, et la fée *Rancune* ordonna que l'on fît un grand trou. (Le lecteur touche au grand intérêt). Le soleil commençait à baisser, et le calme du soir, rassurant les habitants des plaines, les invitait à profiter de leur bonne santé. *Potiron* partit, arriva, se plaça ; on posa la cage à dix pas de lui, et la fée *Rancune* se retira à l'écart. *Tricolore*, qui connaissait cette espèce de

trafic, se promit bien de ne pas donner le plus petit appel : mais chez une perdrix, comme chez bien d'honnêtes personnes, souvent le physique l'emporte.

Tricolore, qui sentait le coq à cœur-joie, laissa involontairement échapper des *kiriques*, *kiriques*. *Discret,* en cet instant, secoua ses ailes, se redressa, s'éleva sur ses pattes, se rengorgea, tourna autour de la cage, se plaça dessus, en redescendit, alla vis-à-vis la perdrix, passa la tête à travers les barreaux, présenta son bec, et fit des cris d'amour.

Outré de dépit, *Potiron* le coucha en joue, et tira le déclin : mais tel maître, telle arme ; celle de *Potiron* fit *crac;* il se hâta de réparer la chose ; mais *crac* encore, et toujours *crac*. « Ah ! maudite arme, ah ! chienne de patraque, » s'écriait-il écumant de fureur ! Tandis qu'il perdait son temps, le coq ne perdit pas le sien ; il fit si bien, qu'il souleva la porte de la cage, et fut le plus heureux des coqs à la barbe de son rival. *Potiron* ne pouvait pas sortir de son trou ; son ventre était trop gros, ses jambes trop courtes ; il se mit à crier de toutes ses forces : « Hé ! ma chère mère, ma chère mère, venez donc vite empêcher ce vilain. » La fée *Rancune* ne fit qu'un saut ; elle avait déjà la main sur le prince *Discret* : mais la fée *Rusée,* qui était présente, quoiqu'on ne la vît point, rendit dans l'instant son fils invisible comme elle. *Rancune* le chercha en vain. « Madame, dit *Potiron,* voilà une princesse qui a bien peu de pudeur. — Je l'en punirais, répondit la fée ; mais on doit respecter son fruit. » On la rapporta au palais, elle pondit ses dix-sept œufs ; il ne s'en trouva pas un de clair : ainsi *Tricolore* eut dix-sept perdreaux du premier lit, sans avoir cependant

perdu ses prémices de princesse. Un des oracles du grand instituteur se trouva vérifié. Dès que ses enfants furent revêtus de queues, on les mit en liberté, et la fée *Rusée* rendit à la mère sa forme naturelle.

« Ah! Madame, s'écria-t-elle transportée de joie, que je vous ai d'obligations ; mais, de grâce, qu'est devenu votre fils? » La fée *Rusée*, à cette question, tomba dans la tristesse, garda le silence pendant un moment, et fit cette réponse : « Vous n'en aurez des nouvelles que trop tôt : le grand instituteur ne se trompe pas ; vous ne pouvez vous dispenser d'ôter la vie à votre amant, et dès le soir même qu'il mourra, vous serez forcée d'épouser *Potiron.* » *Tricolore* voulut gémir ; mais la fée *Rusée*, qui prévit que cela ne serait pas amusant, la laissa seule, et fit fort bien. Je l'imiterai, et je ne rendrai pas compte des réflexions de la princesse. Ce que l'on se dit à soi-même n'est pas toujours bon à dire aux autres.

CHAPITRE VIII

OU L'ON VERRA LE GRAND INSTITUTEUR EN PRESSE

Il est seulement nécessaire de savoir que *Tricolore*, après avoir beaucoup rêvé aux moyens d'éviter ses malheurs, se détermina à ne point passer les jardins de la fée *Rancune*, afin de ne point rencontrer le prince *Discret ;* car, se disait-elle fort bien, si je ne le trouve pas, il sera difficile que je le tue. On voit par là combien cette princesse était forte pour le raisonnement.

Le lendemain, jour de grande chaleur, *Tricolore*, vers le soir, voulut prendre le frais : elle gagna une pelouse verte à faire plaisir ; elle ne put résister à l'envie de se coucher sous le feuillage d'un gros chêne ; elle s'y endormit. On croit que je vais faire arriver le prince *Discret ;* non, ce sera le grand instituteur ; il n'y a rien à perdre. Le hasard l'avait conduit en ce lieu : il devait faire un discours sur les inconvénients de la chasteté ; il venait le préparer dans ce bois solitaire. Qu'il trouva un beau texte en découvrant *Tricolore* endormie ! J'ignore quelle était l'attitude de la princesse ; mais le prêtre s'écria : « Ah ! sainte Barbe, que cela est joli ? » Il se cacha derrière un buisson ; il craignait de faire du bruit et ne pouvait cependant s'empêcher de taper du pied. Il était prêt à frémir : son transport redoubla lorsqu'il entendit la princesse qui dit : *Ahi !* en faisant un petit mouvement. Il devint séraphin ; mais toutes les puissances de son âme furent occupées en voyant *Tricolore* ouvrir ses yeux à moitié et prononcer ces mots d'une voix douce : « Ah ! que cela me chatouille ! » Elle parut se rendormir ; mais, la minute d'après, elle s'éveilla tout à fait, en s'écriant : « Ah ! que cela est chaud. » Elle se croyait seule ; elle regarda et trouva un ver luisant caché dans l'herbe et placé le plus heureusement du monde.

Un lecteur pénétrant jugera aisément, par la façon dont ce ver luisant se plaça, que c'était le prince *Discret* métamorphosé par sa mère. La princesse le prit et le considéra avec un air de complaisance, comme si elle se fût doutée de ce que c'était. « Quoi ! dit-elle, voilà ce qui m'a tant émue ? Cela est plaisant. Voyons cependant s'il ne m'a pas

piquée. » En cet instant critique, le grand instituteur creva dans ses panneaux, et malgré lui s'écria : « Ouf, je n'en puis plus. »

La pauvre *Tricolore* fut saisie de frayeur et de honte. « Hé quoi ! monsieur, qui vous aurait cru là? On voit bien que les prêtres mettent leur nez partout. » Le grand instituteur, qui ne répondait qu'à ses idées, repartit en soupirant : « Ah ! que ce ver luisant est heureux ! — Vous appelez cela un ver luisant ? dit la princesse. — Oui, répliqua l'instituteur. J'admire la sagesse de la nature, qui lui a placé une étincelle de feu sur la queue. — En effet, cela est drôle, continua *Tricolore,* et qu'en concluez-vous? — Que cet insecte lumineux, répondit le prophète, me cache peut-être un amant. » A ce mot d'amant, *Tricolore* tressaillit ; elle tomba dans la rêverie, contempla le ver luisant, et prononça ces mots d'un air intéressant : « Le pauvre petit, qu'il est gentil ! mais savez-vous bien, poursuivit-elle, en réfléchissant à la place où elle l'avait trouvé, savez-vous bien que vous pourriez avoir raison, et que c'est peut-être un amant ?

— N'en doutez pas, dit le grand instituteur : cette étoile n'est qu'une étincelle que l'amour a laissé tomber dessus le flambeau. Madame, continua-t-il, ayez la bonté de le serrer un peu, pour voir s'il remuera la queue. » *Tricolore* fut curieuse de cette expérience, elle appuya ses deux doigts ; mais, ô surprise ! ô terreur ! elle sentit jaillir du sang et sur-le-champ elle entendit la voix du prince *Discret*, qui dit : « Ah ! *Tricolore*, je meurs de votre main, que je vous suis obligé ! » Le prince expira, la princesse s'évanouit, et le grand instituteur s'écria :

« Victoire ! victoire ! *Tricolore* vient de tuer son amant ; tant mieux pour lui, tant mieux pour elle, tant mieux pour moi. »

CHAPITRE IX

Le bruit de cet événement répandu, le roi des Patagons fit battre aux champs ; on publia le mariage de la princesse et de *Potiron :* rien ne pouvait le retarder. Le repas se fit ; on mangea plus qu'on ne parla ; on parla plus qu'on ne pensa. La chère fut fine, les plaisanteries furent grosses, l'ennui succéda, et le roi, charmé de se bien divertir, dit, d'un ton malicieux, qu'il était temps de conduire les nouveaux mariés à leur appartement. Je fais grâce de la cérémonie. Le prince parut bête, *Tricolore* parut triste ; tout cela était vrai. La fée *Rancune* riait comme rit la haine ; le grand instituteur fit une belle exhortation ; mais ce n'est pas ce qu'il fera de mieux. Dès que les époux furent dans la chambre nuptiale, la belle *Tricolore* prit le déshabillé le plus galant ; mais ce qui la rendait encore plus charmante et plus désirable, c'était son embarras et sa rougeur : en pareille occasion, la pudeur est toujours un tribut à la volupté.

Potiron n'était pas si bien dans son bonnet de nuit. Il avait cependant une belle robe de chambre couleur de chair. Le roi crut que c'était l'instant de les laisser ; il congédia l'assemblée, et prit le parti lui-même de s'appuyer sur deux de ses pages, et de se retirer, en disant une ordure, qu'il prit pour une finesse.

Dans le moment que tout le monde sortait, on entendit une voix qui prononça ces paroles : « Il n'y est pas encore. — Madame, dit aussitôt *Potiron*, permettez-moi de lui donner un démenti. » *Tricolore* garda un silence modeste, qui autorisait les droits de son époux : il allait en profiter, lorsque la princesse fit une grimace, une plainte et un mouvement. *Potiron*, plein d'égards, contint son feu, et lui demanda ce qu'elle avait. « Seigneur, répondit-elle, c'est quelque chose de très extraordinaire. — Sentez-vous du mal quelque part, poursuivit *Potiron ?* — Seigneur, cela est plus embarrassant que douloureux.— Madame, permettez-moi de voir. — Je n'ose pas, repartit-elle ; si vous saviez où c'est ! — Vous me l'indiquez en me parlant ainsi, reprit *Potiron.* » En même temps il fit l'examen ; mais quel fut son étonnement en apercevant une rose tout épanouie, entourée de piquants ! « Ah ! la belle rose, s'écria-t-il ! Madame, serait-ce, par hasard, une marque de naissance? — Monsieur, dit la princesse, je crois qu'elle n'y est que de tout à l'heure. — Cela est très singulier, continua *Potiron ;* c'est un tour que l'on me joue, ou une galanterie que l'on me fait. Mais j'aperçois des lettres ; c'est peut-être une devise ; souffrez que je prenne une lumière pour les lire ; le caractère est très fin, et je le crois d'*Elzevir* »

Potiron alla prendre un flambeau ; mais il trouva un changement de décoration. Il n'y avait plus ni rose ni piquants ; il vit à la place deux grands doigts qui lui faisaient les cornes. *Potiron* se mit en fureur. « Madame, s'écria-t-il, vous avez un amant, et voilà ses doigts. — Seigneur, qu'imaginez-vous là? vous me faites injure. — Madame, ayez la bonté de vous

tenir debout pour voir si cela ne changera point. » La princesse se leva, et les deux doigts restèrent. *Potiron* tâcha de réfléchir : il jouait de malheur toutes les fois que cela lui arrivait ; il en fit une nouvelle expérience. « Princesse, reprit-il d'un air content, tout ceci n'est qu'un jeu; ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie de la fée *Rusée*, qui veut arrêter mes plaisirs en me donnant des ombrages sur vous. Je remarque que ces deux doigts ne peuvent m'empêcher de vous donner des preuves de mon estime. Ils disparaîtront sans doute lorsque je les aurai méprisés. » Il eut alors un désir déplacé (il n'y avait jamais d'à-propos chez lui) ; il voulut se satisfaire : mais les deux doigts devinrent aussitôt deux pinces qui le serrèrent impitoyablement. Il jeta les hauts cris ; et ce qui redoublait ses tourments, c'est que dans cet instant la princesse, par une impulsion involontaire, marcha à reculons avec autant de vitesse qu'aurait pu faire le meilleur coureur en allant droit devant lui.

« Hé ! mais, Madame, s'écria-t-il, vous êtes folle ; mais vous n'y pensez pas ; arrêtez-vous donc. — Je ne le puis, monsieur, répliqua-t-elle en lui faisant sans cesse faire le tour de la chambre. — Madame, reprenait *Potiron*, vous me malmenez trop, je ne pourrai de ma vie vous être bon à rien » ; enfin, au bout d'un grand quart d'heure, *Tricolore* tomba dans un grand fauteuil, et *Potiron*, se trouvant libre, roula par terre sans aucun sentiment.

CHAPITRE X

FAÇON DE ROMPRE UN ENCHANTEMENT

Potiron reprit sa connaissance : ce n'était pas reprendre grand'chose : il ouvrit les yeux, regarda la princesse, et lui tint ce discours tout rempli de bon sens : « Madame, j'aimerais beaucoup mieux que vous me menassiez par le nez. » La princesse, un peu remise, eut envie de rire ; elle se retint cependant et ne répondit rien. — Y sont-ils encore, poursuivit *Potiron?* — J'en ai peur, dit *Tricolore.* — C'est ce qu'il faut voir, dit le prince. » Il les trouva plus que jamais en forme de compas, avec les mêmes paroles : *Voilà pour toi.* Le caractère en était tout au plus gros. « Je suis fort aise de les retrouver, s'écria *Potiron ;* j'ai dans ma poche une paire de ciseaux que ma mère m'a donnée ; ils ont la vertu de couper toutes les choses enchantées. » L'épreuve réussit, il rasa les deux doigts ; mais la rose et les épines prirent la place aussitôt, avec ces mots écrits : *Voilà pour lui.* Il fit la même opération sur ce nouvel enchantement ; les deux doigts reparurent, et toujours : *Voilà pour toi.*

« Madame, dit le prince, il me paraît que voilà une place qui n'est jamais vacante. — C'est l'horoscope qu'on en a toujours tiré, répondit *Tricolore.* — Ce que je ne conçois pas, repartit *Potiron*, ce sont ces deux devises : *Voilà pour toi ; voilà pour lui.* Je crois qu'il y a beaucoup d'esprit là-dedans, mais je ne l'entends pas. — La première devise, répliqua la

princesse, me paraît la moins obscure ; il me semble que l'emblème en facilite l'intelligence. » La fée *Rancune* et la fée *Rusée* arrivèrent pendant cette discussion. « Mon fils, dit *Rancune*, je sais que vous êtes dans l'embarras, mais vous n'en êtes pas quitte. — Est-ce comme cela que vous venez m'en retirer, repartit *Potiron ?* Pourriez-vous me dire ce que c'est que cette rose et ses accompagnements ? — C'est mon présent de noces, répondit la fée *Rusée*. — Pour un présent de cette espèce, reprit *Potiron*, il est bien à sa place. Et les deux doigts ? — Les deux doigts, poursuivit *Rusée*, sont le présent de mon fils ; il les a donnés à la princesse, et l'a chargée de vous les rendre. — Malheureusement, dit la fée *Rancune*, ils resteront là jusqu'à ce qu'ils soient à leur destination naturelle ; c'est une pièce d'attente : cependant ils disparaîtront tout à fait, s'ils ne vous empêchent pas d'être heureux avec la princesse. Essayez, mon cher fils. — Non, parbleu, cria *Potiron*, je ne crois pas qu'on m'y rattrape. » Puis se ravisant : « Je vais, dit-il, tenter encore une fois de rompre l'enchantement : ainsi, mesdames, ayez la bonté de vous retirer. »

Potiron, en effet, plein d'un nouveau courage, voulut s'emparer de la rose enchantée ; les peines ne le rebutèrent pas. Hélas ! il fut la dupe de sa valeur ; il se trouva enveloppé dans vingt mille fusées de la Chine, dont la flamme était de toutes couleurs. *Potiron* fut traité en enfant perdu. « Au feu, au feu, s'écria-t-il ! — Seigneur, lui dit la princesse, prenez bien garde qu'il n'y vienne des cloches.

— Il y a de la magie dans tout ce qui se passe ici, reprit le prince *Potiron*. — C'est sans doute, répondit

la princesse, encore une galanterie de la fée *Rusée :* il n'y a point eu de feu au fruit ; elle vous l'a réservé pour une meilleure occasion : il faut avouer que l'on a poussé bien loin la perfection de l'artifice. » Les deux fées reparurent, en disant : « Ah ! qu'il sent ici le brûlé ! — Il y a raison pour cela, répondit *Potiron ;* si l'artillerie du roi est aussi bien servie que celle de sa fille, je défie que l'on prenne ses places. — Il y a un moyen tout simple de lever cet obstacle, poursuivit la fée *Rusée.* Vous savez bien que madame votre belle-mère, la reine, a été métamorphosée en figure de tapisserie. — Eh bien, répliqua *Potiron,* qu'est-ce que cela me fait à moi ? Je sais parfaitement que c'est une de vos facéties ; mais je n'en vois pas la fin. — Je vais vous l'apprendre, dit *Rusée* d'un ton plein de bonté : il est naturel que je prenne le parti de mon fils ; il était amoureux de la princesse. — Parbleu, interrompit *Potiron,* j'en ai été assez témoin le soir de la chanterelle ; mais, grâces au ciel, il est perdu ce petit monsieur-là. — Il se retrouvera, reprit la fée. Je reviens à l'événement.

» Voyant donc que mon fils était amoureux de la princesse, et que vous étiez en droit de l'épouser, j'ai du moins cherché à vous empêcher de jouir de votre bonheur, et, pour y parvenir, j'ai jugé à propos de former un enchantement sur la reine, et un autre sur *Tricolore.* Le dernier ne pourra être rompu que préalablement le premier ne l'ait été : ainsi vous ne ferez disparaître la barrière qui vous prive de la princesse, qu'en rendant à la reine sa forme naturelle. — Je vous crois beaucoup d'esprit, repartit *Potiron,* mais je ne vous trouve pas le sens commun. Comment voulez-vous que je fasse pour que la reine cesse

d'être une figure de tapisserie ? — C'est, répliqua la fée, en la traitant comme vous vouliez traiter mademoiselle sa fille. — Qui, moi ! reprit brusquement le prince, que j'aie commerce avec une reine de haute lisse ! Vous n'y pensez pas. — Que trop, répondit *Rancune :* il faut que vous fassiez cette politesse à la reine des Patagons, ou ce sera un autre qui désenchantera la princesse. — Mais, en vérité, s'écria *Potiron*, je vous jure en honneur que cela m'est impossible. — Eh bien, dit froidement la fée *Rusée*, qu'on aille chercher le grand instituteur. »

CHAPITRE XI

QUI N'ÉTONNERA PERSONNE

Il arriva en habit long, et demanda à ces dames ce qu'elles désiraient de son petit ministère. « Ce n'est qu'une bagatelle, dit *Potiron;* il s'agit de traiter cette reine comme vous avez l'habitude de traiter les jolies femmes. — Vous voulez m'éprouver, répondit le pontife. — Eh bien, quand cela serait, répondit *Potiron,* l'épreuve ne vous ferait qu'honneur. — Seigneur, reprit le grand instituteur, je sais trop le respect que je vous dois. — Je vous en dispense, répondit *Potiron :* je sais fort bien que cette grande figure là est ma belle-mère ; mais vous pouvez lui manquer de respect tant que vous voudrez, sans que je m'en formalise. — Vous ne m'entendez pas, répliqua l'instituteur ; je n'essayerai point de désenchanter la reine ; je ne veux pas aller sur vos brisées. Rompre ce charme, sont vos affaires ; la

mienne est de lever celui de la princesse. Permettez-moi d'aller à mon petit ouvrage. — Plaît-il, monsieur le curé, dit vivement le prince ! — Seigneur, continua la fée *Rusée* avec l'air de quelqu'un qui meurt d'envie de rire, le destin a déclaré que ces deux enchantements, par une bizarrerie singulière, seraient liés entre eux ; en rompant l'un, l'autre le sera aussi par un effet du contre-coup. Il n'y a que vous qui puissiez venir à bout de celui de la reine ; et si vous ne voulez pas mettre à profit un si beau privilège, l'honneur de faire cesser celui de la princesse appartient de droit à notre instituteur. — Je me moque de cela, repartit *Potiron*, je veux avoir la rose. — Seigneur, reprit l'homme céleste, prenez garde à ces paroles : *Voilà pour lui.* — Eh bien, dit *Potiron*, c'est moi qui suis *lui.* — Seigneur, continua le grand instituteur, je crois que vous vous trompez ; c'est vous qui êtes *toi*. La première devise vous regarde, et les deux doigts vous reviendront tôt ou tard ; mais je suis sûr que la rose sera pour moi. » A ces mots, le grand instituteur tourna ses pas vers la princesse. *Potiron* s'accrocha à lui pour le retenir ; mais l'instituteur prononça ces paroles avec un ton d'inspiration : « *Puissances invisibles, soumises à mes décrets, étendez en ce lieu un rideau sacré qui me sépare des profanes.* » On vit sur-le-champ l'appartement séparé en deux par un beau rideau de velours de Gênes. *Potiron* resta avec les deux fées du côté de la reine Tapisserie, et l'instituteur se trouva, du côté du lit, seul avec la princesse.

Potiron devint furieux comme tous les petits hommes ; il voulut passer par-dessous le rideau ; il criait de toutes ses forces : « Attends, attends-moi, vilain

prêtre. — C'est ce qu'il ne faut pas, s'écria *Tricolore,* » Ce mot ralluma le transport au cerveau du pauvre prince. « Ah ! singe exécrable, reprit *Potiron,* tu auras affaire à moi. — En attendant, dit la fée *Rusée*, je crois que la princesse va avoir affaire à lui. — Ce qui me console, repartit *Potiron*, c'est qu'il se piquera du moins. Mesdames, un peu de silence, je vous prie ; il faut savoir comment il s'en tirera ; la chose mérite attention. » En même temps, il se colla l'oreille contre le rideau ; il ne s'attendait pas au dialogue que voici.

« Ah, quel plaisir, dit le grand instituteur ! — Quel plaisir interrompit *Potiron ?* mais il faut que cet homme soit enragé ! Ecoutons encore. — Ah, que vous me faites de mal, s'écria la princesse ! — Je ne me connais plus, poursuivit le serviteur des autels. — Je vais m'évanouir, reprit *Tricolore*. — Chère princesse, adorable princesse, beauté vraiment divine, continua le grand instituteur en balbutiant, encore un moment de courage. — Ah ! je suis morte, dit la princesse en jetant un cri perçant. » Le charme se rompit, le rideau disparut ; la reine de tapisserie s'élança au cou du grand instituteur, en lui disant : « Monseigneur, que j'ai d'obligation à votre grandeur ! » Elle passa ensuite devant *Potiron*, et lui adressa ces mots.

« Je vous en fais mon compliment, mon gendre. — Faut-il se faire écrire chez vous? poursuivit la fée *Rusée*. — Mon fils, continua la fée *Rancune*, vous n'ètes pas le seul. — Seigneur, dit le grand instituteur, j'ai bien des grâces à vous rendre, je serai toujours à vos ordres, toutes les fois qu'il vous plaira d'augmenter le casuel de mon petit bénéfice. » *Poti-*

ron resta seul avec la princesse : la connaissance ne lui était pas encore revenue. *Potiron*, pour la ranimer, voulut lui tâter le pouls (chacun a sa méthode); elle crut apparemment que c'était le grand instituteur. Elle lui serra la main en disant : « Ah! mon cher abbé! » En même temps elle ouvrit les yeux.

« Hé quoi! c'est vous, monsieur, reprit-elle; que faites-vous donc là? — Ce que je peux, madame, » répondit *Potiron* (il avait toujours la repartie juste). *Tricolore* devint honteuse : le prince était embarrassé; mais il fut encore plus curieux. « Ah! ah! s'écria-t-il d'un air surpris, il n'y a plus ni rose ni piquants; mais cet homme-là a pourtant d'excellents secrets : c'est apparemment, madame, cette extirpation qui produisait vos plaisirs? — Précisément, répondit *Tricolore*. — Je le crois aisément, répliqua-t-il. Cela n'empêche pas que ce ne soit une fort belle opération; mais qu'a-t-il fait de tout cela? — Seigneur, dit la princesse, il l'a emporté pour le placer dans son cabinet d'histoire naturelle. — Au fond, cela est juste, reprit *Potiron;* c'est là ce qu'il entendait sans doute lorsqu'il m'a remercié d'avoir augmenté son casuel. A parler franchement, je n'en suis pas fâché. Voilà bien de la besogne faite; je sens que j'ai envie de dormir. »

CHAPITRE XII

QUI VISE AU TOUCHANT

Le lendemain matin était consacré au cérémonial de la toilette. Lorsque *Tricolore* en fut débarrassée,

après qu'elle eut essuyé toutes les visites des femmes de cour, qui, ce jour-là, plus que de coutume, avaient recrépi leurs appas et grimacé leurs mines, après qu'elle eut soutenu les regards malins de la reine et de la fée *Rusée*, après qu'elle eut entendu les plates équivoques de tous les courtisans, elle crut pouvoir donner l'après-dînée aux réflexions et au repos. A quoi une princesse peut-elle rêver? A ce qu'elle aime; par conséquent, le prince *Discret* joua un rôle dans la tête de *Tricolore* (on verra bientôt ce que la tête emporte). Elle s'imaginait avoir tué son cher prince; elle pesait son malheur d'avoir eu un amant qui était mort, et d'avoir un mari qui ne pourrait pas être vivant, sans pour cela qu'elle fût veuve. La profondeur de ses méditations l'avait conduite jusqu'à la fin du jour, lorsqu'on vint lui dire qu'un jeune homme lui demandait un moment d'entretien. « Un jeune homme, répliqua-t-elle d'une voix émue, un jeune! — Oui, madame, répondit-on; il ne paraît pas avoir plus de vingt ans. — Son âge m'attendrit, répondit-elle; qu'on le fasse entrer : je n'ai pas encore besoin de lumières. » On l'introduisit dans l'appartement; mais il y fut pris d'une faiblesse; il s'appuya sur un bureau et ne put prononcer que cette seule parole d'une voix éteinte ; « Ah! mademoiselle! » La princesse fut troublée. « Mademoiselle, reprit-elle! que veut dire ce mot? — Je me meurs, s'écria le jeune homme; vous êtes donc madame *Potiron?* — Qu'entends-je, ô ciel! dit *Tricolore*, quel son a frappé mes oreilles! telle était la voix expirante de ce pauvre ver-luisant, lorsqu'il me remerciait si poliment de l'avoir écrasé; mais plus je le considère, plus je crois le reconnaître. Dis-moi,

as-tu toujours sur toi cette étoile précieuse? — Ah, Dieux! répliqua le prince, puisque vous êtes mariée il n'est plus d'étoile pour moi. — Hélas! je n'en puis plus douter, s'écria *Tricolore;* c'est mon prince, c'est lui; il voit encore le jour..... — Il ne tiendrait qu'à vous de me le faire aimer; mais je crains vos préjugés : je crains..... — Seigneur, interrompit *Tricolore*, vous serez mieux assis; il vous sera plus commode de parler à tête reposée. — J'y consens, répondit *Discret*, pourvu que la vôtre n'en soit pas plus tranquille. » Il prit un fauteuil, et *Tricolore* se mit sur sa chaise longue. *Discret* reprit ainsi la conversation avec un air tendre et sérieux :

« Madame, puisqu'il faut vous nommer ainsi, je m'intéresse à *Potiron.* — Je reconnais votre générosité, repartit la princesse; que voulez-vous faire pour lui? — Lui épargner de la peine, poursuivit *Discret.* » La princesse, qui avait beaucoup de pénétration, vit bien où le prince en voulait venir, et dit spirituellement : « Seigneur, je reconnais votre délicatesse, mais je fais mon devoir. — Remplit-il bien le sien? » reprit vivement *Discret.* La princesse ne répondit rien. « Ah! je vois, continua le prince, que *Potiron* agit comme vous répondez. Quoi! il n'est point en adoration devant tant de charmes? » En achevant cette phrase, *Discret* se jeta aux genoux de la princesse. « Prince, dit-elle, relevez-vous, je vous le demande; votre attitude est respectueuse, mais on prétend qu'elle est commode pour manquer de respect. — Ne le croyez pas, repartit *Discret*, et connaissez-moi mieux; mon amour est fondé sur la plus parfaite estime. — Hélas! répliqua *Tricolore* en soupirant, l'amour qui commence annonce l'estime

et ment; l'amour qui finit promet l'amitié et manque de parole. — Voilà une maxime, reprit *Discret*, qui tire au précieux. Hé quoi! seriez-vous déjà bel esprit. *Tricolore*, *Tricolore*, ne vous occupez que de votre cœur. »

Apparemment qu'il la pressa, car la princesse lui dit avec vivacité : « Monsieur, je vais sonner. — Hé! que ce soit l'heure du berger, repartit *Discret* de la façon la plus tendre. — Non, non, j'ai trop dans mon cœur l'idée de la vertu. — J'ai vu un temps, répondit le prince, où j'y aurais du moins été en second. » En prononçant ces mots, il jeta sur elle un regard expressif et lui serra la main. *Tricolore* en fut émue, et se défendit ainsi : « Ah ! prince, mon cher prince, laissez-moi donc, je vous prie. » Le prince ne la laissa point, mais lui donna un baiser convenable à la circonstance, « C'en est trop, s'écria la princesse, sortez, et ne revenez jamais. » Le prince fut anéanti, et dit en tremblant : « Madame, je vous obéirai. »

Il était dans l'antichambre lorsque *Tricolore*, touchée de son état, se crut obligée de lui crier de loin : « Prince, quand vous reverra-t-on — Tout à l'heure, madame, » répliqua-t-il d'un air ressuscité. Mais *Potiron* entra, et *Discret* sortit, après avoir fait la révérence la plus respectueuse. *Potiron* crut que c'était pour lui; un mari s'approprie les égards qu'on lui rend, et sa vanité est toujours de moitié avec sa femme lorsqu'il s'agit de le tromper.

CHAPITRE XIII

CELA VA PRENDRE COULEUR

Potiron salua le prince de la main et du ventre, à la façon d'un financier. « Voilà un pauvre garçon qui a l'air trop sot, dit-il à la princesse; je gagerais que vous l'avez reçu froidement, peut-être brusquement, et cela n'est pas bien. Je ne trouve pas mauvais que vous fassiez les honneurs de chez moi, pourvu que vous n'en fassiez pas les plaisirs. — Cet avantage, répondit *Tricolore*, n'est réservé qu'à vous. » Tandis que *Potiron* raisonnait si bien, la fée *Rusée* devinait plus juste sur monsieur son fils. Elle jugea dans ses yeux que s'il ne tenait pas le bonheur, il y touchait du moins. Il ne se comportait point en fat, qui, d'un désaveu même, fait une indiscrétion; il nia, avec l'effronterie qu'en pareil cas on peut avoir, et mentit comme un honnête homme. « Vous ne voulez pas me confier où vous en êtes avec la princesse, reprit la fée? je le saurai malgré vous, je n'ai que cela à vous dire. »

En effet, dès qu'elle eut quitté le prince, elle jeta sur tous les maris un enchantement dont l'effet devait être de leur donner une attaque de colique toutes les fois que les femmes auraient une faiblesse. Je crois le lecteur bien certain que les tranchées vont devenir un mal épidémique. *Tricolore* ne se doutait nullement que *Potiron* serait dans ce cas; elle se contemplait sans cesse dans sa vertu; elle se remerciait à tous moments de la rigueur qu'elle avait

tenue à son amant : elle ignorait que d'y attacher tant de mérite, c'était s'en étonner, et que cet étonnement est un commencement de défaillance. La vraie sagesse ne se sait gré de rien. Une femme indifférente résiste, et s'en souvient à peine; une femme tendre s'applaudit de ses refus, et s'en applaudissant, elle s'en rappelle l'objet, elle s'attendrit, et finit par se rendre. En général, trop de réflexions sur la résistance est une préparation à la défaite. *Tricolore* cependant forma le projet de la plus glorieuse défense. On verra le succès de sa résolution.

Le lendemain, le prince *Discret* fit épier le moment de la sortie de *Potiron*, pour déterminer l'instant de sa visite. « Princesse, dit-il en l'abordant, vos yeux paraissent fatigués ; ce qui prouve que *Potiron* a passé une bonne nuit. — Prince, répondit-elle, vous prenez là un ton qui ne vous va point ; cela peut être une chose libre, elle n'est qu'entortillée. — L'explication n'en serait pas difficile, repartit le prince. — Je vous en dispense, reprit promptement la princesse : de quoi parlerons-nous ? — De vous, dit le prince. — Non, cela m'est suspect, répliqua-t-elle. — De *Potiron ?* — Cela m'ennuierait. — De moi ? continua le prince sur un ton de roman. — Encore moins, dit vivement *Tricolore;* vous ne parlez de vous que pour en venir à moi. — Je voudrais, poursuivit *Discret*, que ces deux choses se touchassent. — Vous allez vous embarquer si je n'y prends garde, s'écria *Tricolore.*

— Tournons l'entretien sur une autre matière. Par exemple, apprenez-moi pourquoi madame votre mère vous changea en ver luisant ; je n'en ai jamais senti la raison de préférence. — Cela est trop simple,

répondit le prince. Vous devez vous souvenir du temps que j'étais coq; et même ce fut vous, Madame, qui me fîtes l'honneur de me faire entrer en charge. — Abrégeons, dit *Tricolore* en rougissant. — Volontiers, Madame. Vous vous rappelez sans doute que la fée *Rancune* allait me saisir : il fallait me faire disparaître, et ma mère n'y réussit qu'en me donnant la forme d'un très petit animal. — Elle fit sensément, continua la princesse; il y a tant de grosses bêtes dans le monde!

— Lorsque je fus vermisseau, reprit *Discret*, je me trouvai tout d'une venue; mais comme mon amour était inséparable de moi, tous mes esprits, toutes mes sensations se réunirent et se portèrent dans l'endroit où vous aperçûtes une espèce d'étoile. Il est étonnant, repartit la princesse, combien cela vous donna de physionomie. — Madame, dit le prince, vous me surprenez, je n'avais point de visage, et, puisqu'il faut vous parler net, mon étoile était sur la queue. — Je ne sais que vous dire, poursuivit *Tricolore;* mais, je vous le répète, vous aviez beaucoup de physionomie, et c'était là une heureuse étoile. — En effet, répliqua le prince *Discret*, il me souvient que vous me prîtes avec bonté entre vos doigts, vous me serrâtes avec amitié, vous me chatouillâtes; je remuai; vous craignîtes apparemment que je ne vous échappasse; vous appuyâtes votre pouce, et vous me fîtes le plaisir de me tuer le plus joliment du monde. — Je vous affirme, dit *Tricolore*, que cela me fit une grande impression, et je sentis... — Vous ne saviez pas, interrompit *Discret*, qu'en cet instant je redevenais homme de votre main. »

CHAPITRE XIV

GARE LE STRANCHÉES

La princesse resta quelques moments en méditation sur la dernière phrase du prince, et même quelques larmes humectèrent ses yeux. *Discret* absorbé dans l'attention, et *Tricolore* dans la réflexion, gardaient l'un et l'autre un silence d'intérêt; présage certain d'un grand événement. *Tricolore* le rompit ainsi : « Qui aurait pu penser que cet instant, qui vous rendait vos droits, acquérait à *Potiron* celui d'être mon époux? — Si vous vouliez, madame, dit le prince de l'air le plus réservé, il y aurait du remède. — Et lequel? répondit *Tricolore.* -- Madame, reprit le prince, dans la maison d'une princesse telle que vous, il doit y avoir plusieurs charges ; *Potiron* est honoraire, je pourrais être d'exercice. — Je ne vous entends pas, répliqua *Tricolore;* je veux faire de vous mon ami. — Que ce titre m'est cher, » s'écria le prince en collant sa bouche sur la main de *Tricolore!* La princesse ne la retira point, et répéta d'une voix mal assurée : « Oui, vous serez mon ami. »

Le prince leva la tête; il s'aperçut que les joues de *Tricolore* étaient plus animées, et ses regards plus tendres. « Que le sentiment que vous promettez est doux! poursuivit-il, qu'il me rendra heureux! — Vous m'en croyez donc capable? continua la princesse. — Oui, sans doute, reprit *Discret*, et vous avez dans les yeux un grand fonds d'amitié. » Il voulut en même temps la pencher sur la chaise. « Que pré-

tendez-vous donc? dit-elle. — Une marque d'amitié. — Vous êtes extravagant, reprit-elle d'un ton fâché. » Je ne sais pourtant si elle l'était bien réellement; car *Potiron*, qui était au petit lever, fit dans ce même instant une grimace dont la fée *Rusée* s'aperçut avec joie. « Qu'avez-vous donc? lui dit-elle. — Madame, c'est une espèce de tranchée. — Il faut prendre garde, reprit la fée, ces sortes de maux-là ont quelquefois des suites. » Je reviens à *Tricolore*.

Elle en imposa pour un moment à *Discret;* et comme elle était fort raisonnable, il vit bien qu'il fallait prendre le parti de lui parler raison. Voici comme il s'y prit. « Oserais-je demander à Madame en quoi elle fait consister l'amitié? — A faire tout ce qui dépend de soi, répliqua la princesse, pour obliger celui qui en est l'objet. — Ainsi, reprit le prince, si je vous proposais d'aller bien loin pour me rendre service? — Je partirais sur-le-champ, dit vivement la princesse. — Madame, poursuivit *Discret*, je ne veux point vous donner tant de peine; je vous demande de ne pas sortir de votre place. — Changeons de conversation, interrompit la princesse, vous ne savez pas raisonner.

— Madame, permettez-moi de vous faire encore une question. Je suppose que *Potiron* a dans ses jardins un grenadier ; ce grenadier ne porte qu'une grenade, dont il vous a confié la garde : je suis bien sûr que personne n'y touchera ; mais je poursuis mon raisonnement. Je suppose encore que cette grenade est enchantée, qu'elle reste toujours la même, et que l'on en peut détacher quelques grains sans en diminuer le nombre, et sans que la grenade perde rien de sa fraîcheur : votre meilleur ami se présente consumé

d'altération et vous tient ce discours d'une voix faible, mais touchante : *Tricolore*, princesse aimable, princesse bienfaisante, vous voyez mon état ; mon corps est desséché par une soif ardente, et près de succomber ; un grain, un seul grain de ce fruit délicieux arroserait mon âme et me rendrait à la vie; le maître de cet arbre n'en pourra pas souffrir de préjudice ; il ne s'en apercevra seulement pas. » *Tricolore* baissa les yeux, rougit, parut chercher sa réponse et ne la pas trouver. « Vous vous taisez, reprit le prince : ah ! vous laisseriez mourir votre ami. »

La princesse se troubla de plus en plus, et dit en détournant la tête. « Vous êtes insupportable. » Le prince ne répondit que par cette exclamation : « Ah ! grands dieux, que j'ai soif ! — Finissez, je vous prie, repartit *Tricolore* d'un ton faible, qu'elle voulait rendre brusque ; finissez, Monsieur. — Je vous dis que je meurs de soif, continua très vivement monsieur. » Il y eut un débat, suivi d'un silence ; *Tricolore* l'interrompit par ces paroles entrecoupées : « *Discret ! Discret !* » et dans l'instant *Potiron*, qui était encore chez le roi, se roula sur le parquet, en criant : « Ah ! la colique, ah ! la colique ! je me meurs ! »

CHAPITRE XV

REMÈDE CONTRE LES TRANCHÉES

Apparemment que ce moment était critique pour la vertu des femmes. L'appartement ne fut rempli que de pauvres époux qui faisaient des contorsions

et des grimaces ; les uns se tenaient le ventre ; les autres, malgré le respect du lieu, tombaient dans des fauteuils. La reine, qui aurait bien voulu donner la colique au roi, accourut, en disant : « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? » Le roi, selon sa coutume, ne savait que dire ; la fée *Rancune* enrageait de tout son cœur, et la fée *Rusée* riait de tout le sien.

Cette première attaque cessa, et le calme revint. Toute colique venant de pareille cause a des intervalles certains. Le grand instituteur, témoin d'un événement si étrange, dit qu'il fallait remercier les dieux de tout. Il fit ensuite une dissertation savante sur les coups du hasard. Le roi, qui l'écoutait, se souvint, tandis qu'il était en train de s'ennuyer, que c'était l'heure du conseil. *Potiron* l'y accompagna. Il s'agissait ce jour-là d'une affaire importante ; on l'avait mise sur le bureau. On était à prendre les voix, lorsque les tranchées reprirent à *Potiron* avec la plus grande violence ; les trois quarts des conseillers tombèrent dans la même crise, et l'on vit le plancher de la salle du conseil couvert de juges en convulsions, qui se culbutaient les uns contre les autres, et criaient à tue-tête. *Potiron* l'emporta sur eux tous, et répétait alternativement avec le chœur : « Ah ! le ventre ! le ventre ! »

On voyait les perruques et les bonnets carrés épars ; et cependant la plupart, quoique nu-tête comme des enfants de chœur, n'en étaient pas moins des têtes à perruque. Le roi envoya chercher le grand instituteur et son premier médecin ; ils entrèrent au conseil, précédés de la reine et des fées. Sa Majesté fit le rapport de la maladie : le docteur prétendit que la

cause en était dans la région du foie; mais la fée *Rusée* le dépaysa, en lui disant : « Plus bas, docteur, plus bas. » Elle avoua tout bonnement que c'était un tour de sa façon, « J'ai parié, dit-elle, que je saurais tous ceux que les femmes joueraient à leurs maris, et j'ai jeté sur eux un charme qui leur donne la colique toutes les fois qu'on les attrape. C'est une petite plaisanterie de société. »

Potiron ne put parler, à force de fureur; il regarda fixement sa mère *Rancune;* et après un grand effort, il se mit à crier : « Ah! ma chère maman, je suis... je suis... Mais, madame, poursuivit-il, en s'adressant à la fée *Rusée*, il faut être exécrable pour avoir une pareille idée; comment, toutes les fois que j'aurai mal au ventre... ce sera une preuve certaine... — Achevez, dit la fée... que madame votre épouse n'aura pas mal au sien. »

En ce moment, *Potiron* fit une grimace; et le premier médecin lui dit, en lui tâtant le pouls : « Seigneur, vous grincez les dents. — Il y a donc à parier, reprit le grand instituteur, que la princesse fait un autre usage des siennes. — Oh parbleu! reprit *Potiron*, je n'entends pas raillerie; je sais un remède certain : je vais trouver ma femme, je l'enfermerai; et pour ce qui est de monsieur son prince, je lui... Ah! chienne! s'écria-t-il en se jetant par terre; ah! quels tourments! ah! que je souffre! ah! maudite femme!... — De la douceur, mon fils, de la douceur, dit la fée *Rancune*, respectez le sexe. — Il me paraît, répliqua la reine, que le prince *Discret* prend un meilleur parti. » Il s'agitait de plus en plus; il était tout en nage. Le premier médecin tira sa montre. « Hé! monsieur le docteur, que faites-vous

là? lui cria le pauvre *Potiron.* — Seigneur, répondit le premier médecin, je regarde ma montre, pour savoir combien de temps durera l'opération. »

Cette attaque ne finissait point. « Mais, madame, dit le patient à la fée *Rusée*, il faut que votre fils ait le diable au corps. — Seigneur, repartit la fée en faisant la petite voix, il a toujours eu la bonté d'être au corps de toute ma famille. Mon fils a le talent de faire durer tant que l'on veut ces sortes de coliques ; c'est pour cela qu'à la cour il est si fort à la mode. » Le roi des Patagons prit alors son air de dignité, et s'exprima ainsi : « Il serait pourtant à propos de faire cesser cette plaisanterie. » Dans ce moment, le grand instituteur eut l'honneur d'avoir les yeux égarés, et proféra ces paroles sacrées : « *L'esprit divin m'inspire; ces coliques ne cesseront que lorsque la reine et la princesse auront recouvré leurs prémices*... — Je ne les crois pas dans le chemin, repartit le monarque. — Me voilà décidé incurable, s'écria *Potiron.*

— Non, mon fils, non, mon cher enfant, interrompit la fée *Rancune;* dès qu'il ne s'agit que des prémices de la reine et de la princesse, elles les recouvreront, et j'en suis caution. — Ma mère, dit *Potiron*, il faut que vous ayez un grand talent pour les choses perdues. — Il y a dans les jardins du palais, reprit *Rancune*, une fontaine que j'ai enchantée; ses eaux ont la vertu de rendre aux femmes ce qu'elles n'ont plus, et aux filles ce qu'elles doivent avoir ; mais je vous avertis, continua-t-elle, que la reine et la princesse ne reviendront dans cet état qu'à une condition bien différente : il faudra que la reine en fasse la galanterie au roi. — Je vous en remercie, dit le monarque; enfin, je vais donc jouer un rôle. — Pour

vous, mon fils, si vous voulez que votre colique se passe, il faut que vous vous détachiez, en faveur d'un autre, du nouveau trésor dont votre femme jouira. — Pourquoi non, répliqua *Potiron* : je suis accoutumé à cela. »

CHAPITRE XVI

LES TABLEAUX

Rien de si tentant ni de si dangereux que les remèdes que l'on ne connaît point. La fontaine enchantée devait être suspecte, puisqu'elle était indiquée par une fée qui n'était contente que lorsque les autres ne l'étaient pas ; mais ce que promettaient ses eaux était bien séduisant. *Tricolore* s'y baigna et fit bien ; la reine l'imita et fit mal. La première recouvra toute l'intégrité d'une fille de douze ans ; mais sa mère tomba dans un piège que *Rancune* s'était bien donné de garde de déclarer. Cette fontaine avait le secret merveilleux qu'on avait annoncé ; mais ce n'était que pour celles qui n'avaient jamais eu qu'un amant. Je ne parle point d'un mari, cela ne se compte point.

Elle produisait un effet tout contraire sur les femmes qui avaient eu plus d'une affaire dans leur vie : ces eaux ne manquaient jamais de faire paraître empreints sur le corps les portraits de tous les amants que l'on avait eus ; et, pour ménager le terrain, ils n'étaient qu'en miniature, comme s'ils eussent été peints exprès pour être mis en bague. Les ressemblances étaient frappantes. La reine en fit la malheureuse épreuve : elle se plongea dans la fontaine avec confiance ; elle fut confondue lorsqu'en sortant elle se vit si bien

meublée ; elle reconnut tous ses amis. Elle fit l'impossible pour les effacer de là, comme ils l'étaient de son cœur ; plus elle se baignait, plus les couleurs devenaient vives : les proportions étaient gardées, tous les dessins exacts, les nuances bien ménagées ; c'étaient autant de chefs-d'œuvre de peinture. La reine, qui n'était pas connaisseuse, ne sentit point tout le prix de ce nouveau mérite ; elle questionna sa fille ; elle s'étonnait qu'elle n'eût pas le portrait du grand instituteur ; mais comme la princesse l'avait reçu par nécessité, il n'en paraissait nulle trace.

Le charme n'exprimait que les portraits de ceux qu'on avait eus par goût. Elle était dans cet excès, lorsqu'on vint lui annoncer le roi : ce monarque venait la chercher avec impatience ; elle fit une résistance qui, pour la première fois de sa vie, ne fut pas jouée. Une pudeur d'amour-propre lui monta au visage ; elle se rappelait que son époux avait plus de curiosité que d'activité ; et c'était, dans le cas présent, tout ce qu'elle craignait. Elle hésitait, elle balbutiait, et le roi crut qu'elle minaudait ; ses désirs en redoublèrent ; il lui donna la main et la traîna dans son appartement.

A peine y fut-elle que sa crainte devint excessive. « En vérité, Seigneur, lui dit-elle, il me semble qu'à nos âges..... cela n'est pas raisonnable. — Que parlez-vous d'âge, Madame, reprit le roi ? la fontaine vient de l'effacer. Vous me paraissez plus belle, plus jeune, plus fraîche que le jour que je vous épousai ; votre printemps est revenu, et je sens qu'il a ramené le mien : en ces instants il lui prit une vivacité de jeune homme. — Seigneur, dit la reine en le repoussant, quoi ! malgré les lu-

mières..... — Comment! repartit le roi, voilà une fontaine miraculeuse, elle donne de la modestie mais je vous connais, et vous me saurez gré de ne la pas ménager. » La reine tomba en faiblesse, et en monarque s'écria : « Ah! bon Dieu, que de portraits! mais, mais je connais toutes ces figures-là.

» Voilà toute ma petite écurie; voici les pages de ma chambre; voici celui-ci; voici celui-là; oh! oh! voilà mon gendre aussi; en vérïté, il est parlant : c'est bien la chose la plus singulière que j'aie vue de ma vie. » La reine reprit ses sens et vit le roi occupé à regarder avec son gros verre, pour examiner mieux. « Votre Majesté, dit-elle, doit être bien surprise. — Extrêmement, Madame; vous savez que je suis amateur. Tous ces portaits-là sont fort bons au moins; vous figureriez très bien dans le cabinet d'un curieux, et je pense qu'il faut vous exposer au salon.

— Sire, reprit la reine, vous devez savoir combien mes amis me sont chers; j'ai prié une fée de faire en sorte que j'en eusse tous les portraits; je ne m'attendais pas qu'elle les placerait là. — Je trouve cela très commode, dit le roi, cela ne remplit point les poches. Mais, poursuivit-il, je suis scandalisé d'une chose; parmi tous ces petits portraits, je ne vois point le mien, et je remarque que tous vos amis sont des enfants de quinze à vingt ans au plus. — Seigneur, répliqua la reine, je crains tant de les perdre, que je les prends toujours les plus jeunes qu'il m'est possible. — Il me vient une idée, interrompit le roi; je voudrais avoir des estampes de tout cela; je serais curieux de vous faire graver comme la chapelle des E... T... Le grand instituteur est un fort joli graveur, je vais le mander, je veux le consulter. »

CHAPITRE XVII

QUI EST DE TROP

Malgré la reine, le grand instituteur parut; le premier coup d'œil le frappa. « Voilà, s'écria-t-il, une galerie dans un goût nouveau : ce que j'y trouve de charmant, c'est que tous ces tableaux se portent aisément; c'est ce que, nous autres savants, nous appelons communément des *veni mecum* — Cela fera une fort jolie suite d'estampes, au moins, dit le roi.» Alors l'instituteur fit cette demande à la reine : « Comment Votre Majesté désire-t-elle que je la grave? Est-ce au burin ou à l'eau forte? — Monsieur l'instituteur, repartit la reine, eh! pour Dieu, mêlez-vous de vos affaires. — Il me paraît, répondit le grand instituteur, que bien des gens se sont mêlés des vôtres. Je ne demande pas mieux que de tirer ces estampes; mais, en conscience, ce n'est pas au roi à faire les frais des planches.

— Je vous entends, dit le roi, parce que j'ai bien de l'esprit; ces petits amis-là m'ont l'air d'avoir été autant d'amants. — Je le croirais assez, poursuivit l'instituteur : c'est une méchanceté de la fée *Rancune*, qui a décidé que tout portrait qui cesserait d'être dans le cœur de la reine, passerait où vous le voyez. » On envoya chercher la fée *Rancune;* et le grand instituteur, en attendant, examina les portraits en détail. « En voici, dit-il, de très jolis; ils ne sont qu'au crayon; mais les attitudes sont plaisantes; ce sont de vrais *Clinchetel.* » *Rancune* arriva. « Nous admirons votre ouvrage, dit le roi; vous avez eu, je

vous l'avoue, une idée bien extraordinaire. — J'ai voulu savoir, répondit la fée, s'il y avait une femme irréprochable, et j'ai imaginé l'enchantement de la fontaine. S'il s'en trouve une seule, poursuivit-elle, qui n'ait pas un petit portrait sur le corps, tous ceux de la reine disparaîtront. C'est une expérience à faire, s'écria la reine; elle sera d'autant plus facile, que presque toutes les femmes se sont baignées. Il n'y a qu'à les faire passer dans la salle des Suisses et nommer visiteur le grand instituteur.

— Madame, répliqua-t-il, c'est un droit attaché à ma place; mais je veux de la décence, et j'exige que la visite se fasse dans ma petite maison. » La proposition fut acceptée : chaque femme, sans en dire la cause, fut appelée et reçue en son rang. Le visiteur s'acquittait de son emploi avec toute l'attention possible; il débutait toujours par cette phrase : *Madame, permettez-moi de voir s'il n'y a pas quelque chose là-dessous*. Cela ne manquait jamais; c'étaient perpétuellement des femmes à tiroir. La reine crut que les coquettes pourraient rompre le charme; mais le saint visiteur observa que la seule différence était dans la peinture, et que les portraits de leurs amants n'étaient jamais qu'en pastel. Il prit le parti de les envoyer chez *Loriot*, pour les fixer.

On fit venir une dévote célèbre, qui ne sortait guère d'un temple dont elle était voisine; elle marchait gravement, parlait froidement, sentait vivement, et ne regardait qu'en dessous; c'était la réputation la plus imposante du royaume. Le grand instituteur représenta que vraisemblablement cette femme n'était pas dans le cas de l'épreuve. « La vertu, dit-il, va rarement à la fontaine, ou par

négligence, ou parce qu'elle n'en a pas besoin, ou parce qu'elle ne fait pas usage du privilège qui y est attaché. » On risqua l'aventure. La dévote fut interdite, lorsque le visiteur lui tint ce discours : « Madame, votre vertu va dans l'instant recevoir le plus grand éclat ; permettez que je vous visite. — Insolent, s'écria la dévote !.... — C'est ma charge, Madame..... — Je vous donnerai un soufflet. — C'est ce qu'il faut voir, répliqua-t-il. »

Notre sainte, piquée, frappe, égratigne, mord ; le visiteur ardent, tient ferme, pousse et triomphe. « Oh ! oh ! s'écria-t-il, me voici en pays de connaissance ; voilà les portraits de tous nos bons amis : je reconnais tous les novices et les jeunes profès du temple où vous allez. Voici le procureur général ; ici c'est le recteur, qui n'est pas nommé ainsi pour rien, à ce qu'il me paraît. Mais, mais, en vérité, Madame, cela est très édifiant ; votre corps a l'air d'une congrégation. J'aperçois cependant un cadre qui n'est pas rempli ; cela fait un mauvais effet ; j'ai envie d'y mettre ordre. — Ah ! Monseigneur, répondit la dévote en se mettant les mains sur le visage, n'abusez pas de votre charge. Ah ! que faites-vous ? rien ne vous arrête ; je n'oserai pas voir la lumière après cette aventure..... Ah ! Monseigneur, ah ! que vous avez un grand..... talent pour peindre ! » Le grand instituteur fut un héros..... aussi se trouva-t-il dans le cadre en habit de cérémonie : tous les petits portraits avaient changé d'attitude, et paraissaient, avec respect, prosternés autour de lui. Le grand instituteur fit conduire honorablement chez lui cette femme célèbre, et jugea à propos de finir ses visites.

Le prince *Potiron*, qui était délivré de sa colique, prit son parti sur *Tricolore*. Tous les oracles, qui avaient paru contradictoires, se trouvèrent vérifiés. Le prince *Discret* avait eu la princesse en qualité d'amant, et ne l'avait pas eue en qualité de mari; c'était tant mieux pour elle. *Potiron* ne l'avait eue que comme un sot, et même n'en profita point; ainsi il l'eut et il ne l'eut pas : elle lui avait apporté ses prémices, et cependant avait eu dix-sept enfants. *Discret*, par le moyen de la fontaine enchantée, avait cueilli cette fleur si précieuse, quoiqu'il eût été prévenu par le grand instituteur. Il avait reçu la mort de sa maîtresse, et ç'avait été tant mieux pour lui. *Potiron* avait eu la colique bien serrée.

Après de si grands événements, les deux fées allèrent dans d'autres cours; le roi continua de végéter dans la sienne, et la reine passa son temps à se faire achever de peindre.

FIN DE TANT MIEUX POUR ELLE

IL EUT RAISON

CONTE PHILOSOPHIQUE ET MORAL

C'était un homme sensé qu'Azéma; il ne voulait point se marier, parce qu'il savait qu'on trompe tous les maris, et il se maria. On lui proposa deux partis; l'un était une jeune beauté qu'il aimait, et qui lui eût été fidèle; l'autre était une veuve qui lui était indifférente, et qui ne l'était pas pour tout le monde; c'est ce qu'on lui fit connaître clairement. Cette dernière fut l'objet de son choix et il eut raison. Ceci a l'air d'un paradoxe, cela va devenir une démonstration. Yrène, mère d'Azéma, se sentant près de sa dernière heure, fit venir son génie de confiance, et lui tint ce discours sensé : « Prenez soin, je vous prie, de l'éducation d'Azéma, appliquez-vous à lui rendre l'esprit juste, qu'il voie les choses comme elles sont : rien n'est plus difficile. Il est jeune, qu'il ait les erreurs de son âge, pour en sentir le faux; qu'il fréquente les femmes, qu'il ne soit pas méchant; on doit se former l'esprit avec leurs agréments, excuser leurs défauts, et profiter de leurs faiblesses.

Lorsqu'il aura vu le monde et qu'il en sera dégoûté, qu'il finisse par se marier, afin d'avoir une maison qui soit l'asile d'une compagnie choisie. Le bonheur d'un jeune homme c'est d'être toujours avec les autres; le bonheur d'un homme raisonnable, c'est d'être souvent avec soi-même. Il est bien plus doux de recevoir ses amis, que d'aller voir ses connaissances; l'amitié est la volupté de l'âge mûr. »

Yrène expira après avoir dit tant de belles choses. Elle n'avait rien de mieux à faire; il y aurait une grande mortalité, si l'on cessait de vivre lorsqu'on n'a plus rien à dire.

Le génie attendit qu'Azéma eût quinze ans, et lui parla ainsi : « On m'a recommandé de vous rendre prudent; pour le devenir il faut faire des sottises : vous ne croiriez peut-être pas que pour cela on a quelquefois besoin de conseils; je présume cependant que vous pourriez vous en passer; je vous laisse jusqu'à ce que vous ne sachiez plus quel parti prendre; je ne vous abandonne pas pour longtemps. » Azéma se confondit en remerciements fort plats, fort mal tournés. « Je ne vous ai pas recommandé, interrompit le génie, de dire des sottises, mais d'en faire; agissez toujours, et toutes les fois que vous voudrez parler, ayez l'attention de vous taire. »

Après ces mots, il disparut. Azéma, livré à lui-même, voulut se donner l'air de réfléchir aux fautes qu'il commettrait par préférence : on ne peut les choisir qu'en les connaissant, et ce sont de ces connaissances qui ne s'acquièrent qu'en chemin faisant. D'ailleurs, un jeune homme avantageux ne fait des sottises qu'en cherchant à s'en garantir. Il avait une présomption qui promettait beaucoup : un air capable

est presque toujours l'étiquette du contraire. Son début fut brillant. Il était d'une ancienne noblesse, sans pouvoir cependant dire, un homme de ma maison : il ne distingua pas cette nuance ; il dédaigna les vertus simples et obscures d'un bon gentilhomme, et préféra les vices éclatants d'un grand seigneur. Il eut un équipage de chiens courants, grand nombre de chevaux, plusieurs carrosses, des coureurs, trois cuisiniers, beaucoup de maîtresses, et point d'amis. Il passait sa vie à tâcher de s'amuser ; mais ses occupations n'étaient que le résultat de son désœuvrement.

Le fonds de son bien s'évanouit en peu de temps ; il éprouva qu'un homme de condition, né riche, ne fait jamais qu'un homme de qualité fort pauvre ; il se trouva ruiné sans avoir seulement effleuré le plaisir, et vit trop tard que le bonheur s'obtient et ne s'achète pas.

Pressé par ses créanciers, trompé par ses maîtresses, délaissé par ses parasites, il s'écria : « O désespoir ! je ne sais plus quoi faire. » Il entendit une voix aérienne qui prononça ces mots : « *Gagnez bien des fontanges.* — Voilà une jolie ressource, dit Azéma ; je n'aurais pas cru que pour rétablir mes affaires, il fallût m'adresser à mademoiselle Duchapt. » L'absurdité de ce conseil le plongea dans la rêverie. Il marcha longtemps sans s'en apercevoir : la nuit le surprit ; il se trouva dans un bois ; il suivit une route ; cette route le conduisit à un palais. Il se présenta à la grille ; elle était gardée par un suisse qui avait un baudrier tout garni de pompons ; et, quoique suisse, il portait sous ce baudrier une crevée de fontanges. Cet ajustement en imposa à Azéma. « Monsieur, lui dit-il, j'ai sans doute l'honneur de parler au génie du

siècle. — Mon ami, lui repartit le suisse, vous ne vous connaissez pas en génies ; j'appartiens à la fée aux Fontanges. — Ah ! voilà ma femme, reprit vivement Azéma. — Il s'agit de savoir si vous serez son homme, reprit froidement le suisse ; je vais vous remettre entre les mains de son écuyer. » L'écuyer le regarda sans dire un mot, l'examina très sérieusement, et ne proféra que ces paroles : « Il faut voir ; prenons l'aune de Madame. » Il alla chercher une grande canne, mesura Azéma, et dit d'un ton de protection : « Cela se peut. » Alors il le quitta, revint un instant après, introduisit Azéma dans un appartement superbe, et l'y laissa, en lui répétant : « *Gagnez bien des fontanges.* » Il fut un bon quart d'heure sans croire qu'il fût avec quelqu'un ; il entendit une voix grêle, qui criait du fond d'un grand lit : « Rouscha, Rouscha. » Cette Rouscha parut, en disant : « Que plaît-il à Madame? — Cet étranger, répondit la fée : tirez mes rideaux ; eh ! mais vraiment poursuivit-elle, ce jeune homme est assez bien. Retirez-vous Rouscha, j'ai des conseils à lui donner. »

Rouscha se retira, en disant à Azéma : *Gagnez bien des fontanges.* Azéma, en voyant la fée à son séant, fut pénétré de respect, et demeura immobile. « Jeune homme, approchez-vous donc, » dit la fée. Le jeune homme recula. « Qu'est-ce que c'est donc, continue la fée, que ce petit garçon-là, qui est timide, et qui ne fait point de cas de rubans ? » En achevant cette phrase, elle étala aux yeux d'Azéma un couvre-pied brodé de fontanges qui étaient faites de diamants. « Ah ! Madame, s'écria-t-il, le beau couvre-pied ! — Est-il de votre goût ? dit la fée ; pensez-vous qu'il vous tiendrait chaud ? Je ne demande pas mieux

que de vous le céder; mais vous ne pouvez l'avoi qu'en détail; j'en détacherai une fontange à chaque trait d'esprit de votre part. — Comment, reprit vivement Azéma, il ne faut que cela? je vais vous enlever toutes vos fontanges. — Je puis vous assurer, repartit la fée, que je ne les regretterai pas; il est vrai, poursuivit-elle, que je suis difficile. »

On servit le souper à côté du lit de la fée. Azéma se tua pour avoir de l'esprit : épigrammes, jeux de mots, méchancetés, choses libres, anecdotes, rien ne fut oublié, et rien ne prit; il avança même que *Nicomède* était une tragédie héroï-comique, sans que la fée se mît en devoir de lui donner la plus petite fontange; elle mangeait beaucoup, et ne disait pas un mot. Elle fit desservir et dit à Azéma : « Mon cher enfant, est-ce là ce qu'on appelle de l'esprit dans le monde? — Oui, Madame, répondit Azéma. — Eh bien, reprit la fée, mes fontanges ne seront pas pour vous. » Azéma lui proposa de les jouer au trictrac. La fée y consentit. Il joua d'un si grand bonheur qu'il en gagna beaucoup rapidement; tant il est vrai qu'on fait plutôt fortune par le jeu que par l'esprit! Mais tout à coup la chance tourna : il allait tout reperdre; la fée en eut pitié et lui dit : « Demeurons-en là; j'attends ce soir quelqu'un dont le bonheur est moins rapide, mais plus soutenu. Croyez-moi, quittez le palais, tirez bon parti de vos fontanges, et ne les perdez pas surtout comme vous les avez gagnées. »

Azéma profita de l'avis, vendit ses pierreries, retira ses terres, et se mit en bonne compagnie. On a beau la tourner en ridicule, ce n'est que là qu'on apprend à penser. Il eut même le bonheur d'y devenir amoureux d'une femme raisonnable : dès cet instant, il

abjura tous les faux airs ; il tâcha de mettre à leur place des perfections ; il vit que pour triompher d'elle, il fallait l'attendrir, et non pas la séduire : l'un est plus difficile que l'autre. Une femme sensée est toujours en garde contre la séduction, il n'y a que l'estime dont elle ne se défie pas ; elle s'abandonne au charme de son impression sans en prévoir les conséquences, et souvent se livre à l'amour en croyant ne suivre que la raison.

Voilà ce qui fait les vraies passions. La volupté naît du principe qui les a fait naître ; et le plaisir de voir qu'on ne s'est point trompé garantit toujours leur durée.

Azéma, dans son ivresse, désirait que l'hymen l'unît à un objet si estimable ; mais il eut assez de sentiment pour n'en rien faire. On ne doit point songer au mariage par respect pour l'amour ; l'autorité de l'un découvre trop les mystères de l'autre : sa maîtresse en était si persuadée qu'elle fut la première un jour à lui proposer plusieurs partis ; elle lui fit envisager qu'à un certain âge il est de la décence de se marier, pourvu que l'on ne soit point amoureux de sa femme. Il était sensé, mais il était peureux. Effrayé de l'ennui qui assiège un vieux garçon et des dangers que court un vieux mari, il s'écria : « O mon génie tutélaire ! m'abandonnez-vous ? » Le génie parut et lui dit : « Que me veux-tu ? — Me marierai-je ? reprit Azéma. — Sans doute, répondit le génie. — Oui, mais, poursuivit l'autre en tremblant, serai-je... — Suis-moi, interrompit le génie, je vais voir si tu sais prendre ton parti. » Dans l'instant il le transporta dans un palais rempli des plus jolies femmes.

La vivacité de leur esprit augmentait encore celle de leur beauté : elles ne parlaient point d'amour en soupirant, elles ne prononçaient son nom qu'en riant. La gaieté était toujours occupée à recevoir des fleurs de leurs mains, pour en former les chaînes de leurs amants. Quoique mariées, elles avaient l'air content; mais les maris n'avaient pas le même uniforme; ils faisaient aller la maison et n'y paraissaient point : on priait en leur nom, mais on n'y jouait point; et lorsque par hasard ils voulaient se mettre de quelque souper, ils y faisaient la figure la plus triste; ils étaient environnés des ris, et paraissaient toujours avoir envie de pleurer : ils ressemblaient à ces esclaves chinois qui portent des timbales sur leurs épaules, et sur lesquelles on bat la marche du plaisir, sans les y faire participer. Azéma trouva ce lieu fort amusant; il y eut même une coquette qui l'aurait épousé, pour en faire un représentant. Il demanda du temps et consulta le génie. « Je vois ce que vous craignez, lui dit son protecteur, et je dois vous rassurer en vous apprenant que c'est ici le séjour de l'infidélité; les amants y sont en titre et n'y sont jamais en charge; les femmes y sont sages avec l'apparence du dérangement, et les maris n'y ont que l'air de la sottise. — C'est donc le pays des dupes, reprit Azéma? — C'est son vrai nom, reprit le génie; visitons-en un autre. » Il le conduisit dans une ville voisine et le présenta dans une maison où il se rassemblait des gens aimables, qui prévenaient ceux qu'ils ne connaissaient pas, et qui n'aimaient que ceux qu'ils estimaient. Un esprit liant, des mœurs douces, une âme simple et sensible, caractérisaient la maîtresse de cette maison; elle était amoureuse, sans cesser un seul instant

d'être décente et honnête, polie avec ses connaissances, gaie avec sa société, pleine de confiance, d'égards et d'attentions pour son mari, elle le consultait moins par besoin que par respect pour elle-même ; elle avait soin de n'inviter que des gens qui lui convinssent autant qu'à elle ; elle voulait qu'il fût sûr, quand il lui prenait envie de rentrer chez lui, d'y être fêté comme un ami aimable qui arrive sans qu'on s'en soit flatté.

Elle était persuadée, avec raison, que le peu de cas qu'on fait d'un mari n'est jamais qu'aux dépens de sa femme, et qu'on ne doit sa considération qu'à celui de qui l'on tient son état. Azéma fut enchanté du ton qui régnait dans cette maison : il y fit connaissance avec une veuve qu'il estima, sans aucun sentiment plus tendre.

Le génie le mena dans plusieurs autres sociétés, dont la première était l'image. « Je suis bien sûr, dit Azéma, que de toutes ces femmes-là, il n'y en a pas une qui ne soit fidèle à son mari. — Vous vous trompez, répliqua le génie, il n'y en a pas une seule qui n'ait son affaire arrangée ; il est aisé de rendre un amant heureux, sans que cela prenne sur le bonheur d'un époux ; il ne s'agit que de respecter l'opinion. Une femme étourdie fait plus de tort à son mari qu'une femme sensée et tendre. »

Azéma tomba dans la méditation, s'en tira comme d'un profond sommeil, et parla ainsi : « Et vous dites, Monsieur, qu'il faut absolument me marier ? — Oui, sans doute, répondit le génie ; le garçon le plus aimable, quand il est vieux, doit songer à s'amuser et à se garantir d'être incommode ; en prenant une femme, il remplit ces deux objets : à un certain âge,

on ne peut plus joindre le plaisir, mais il y a toujours des moyens sûrs de l'attirer chez soi; l'homme qui a été le plus recherché dans sa jeunesse ne vit qu'un certain temps sur sa réputation; on le supporte, mais il attriste; la gaieté des autres se trouve enveloppée dans ses infirmités. Si, au contraire, il tient une bonne maison, on se fait un devoir d'aller lui rendre des respects, et sa femme, lorsqu'elle est aimable, devient un voile couleur de rose qui couvre sa caducité.

— Me voilà déterminé, s'écria Azéma, je veux me marier, et je vais peut-être vous étonner. Si j'épouse cette coquette que j'ai trouvée dans le palais des dupes, elle me sera fidèle; mais on n'en croira rien, et, pour lors, l'on m'accablera de brocards : souvent un mari passe pour une bête, moins parce qu'il manque d'esprit, que parce qu'il joue le rôle d'un sot. Si je m'unis à cette veuve que j'ai connue ici, elle aura un amant, je l'avoue; mais cet amant sera un galant homme qui sera digne d'être mon ami; il aura des égards pour moi, et j'en tirerai peut-être un meilleur parti que ma femme même. »

Tel fut le raisonnement d'Azéma. En conséquence, il se proposa à la veuve, fut accepté et épousa. Il eut raison.

FIN D'IL EUT RAISON

IL EUT TORT

CONTE MORAL

Eh! qu'est-ce qui ne l'a pas? On n'est dans le monde environné que de torts; ils sont nécessaires, et sont les fondements de la société; ils rendent l'esprit liant, ils abaissent l'amour-propre. Quelqu'un qui aurait toujours raison serait insupportable : on doit pardonner tous les torts, excepté celui d'être ennuyeux; celui-là est irréparable. Lorsque l'on ennuie les autres, il faut rester chez soi tout seul : mais ceci est étranger à mon sujet.

Passons à l'histoire de Mondor; c'était un jeune homme malheureusement né : il avait l'esprit juste, le cœur tendre et l'âme douce; voilà trois grands torts qui en produiront bien d'autres.

En entrant dans le monde, il s'appliqua principalement à tâcher d'avoir toujours raison. On va voir comme cela lui réussit. Il fit connaissance avec un homme de la cour : la femme lui trouva l'esprit juste, parce qu'il avait une jolie figure; le mari lui trouva l'esprit faux, parce qu'il n'était jamais de son avis.

La femme fit beaucoup d'avances à la justesse de son esprit; mais, comme il n'en était point amoureux, il ne s'en aperçut pas. Le mari le pria d'examiner un traité sur la guerre, qu'il avait composé, à ce qu'il prétendait. Mondor, après l'avoir lu, lui dit tout naturellement qu'en examinant son ouvrage il avait jugé qu'il serait un fort bon négociateur pour un traité de paix.

Dans cette circonstance, un régiment vint à vaquer. Un petit marquis avorté trouva l'auteur de cour un génie transcendant, et traita sa femme comme si elle eût été jolie. Il eut le régiment; le marquis fut colonel. Mondor ne fut qu'un homme vrai; il eut tort.

Cette aventure le rebuta; il perdit toutes vues de fortune, vint à Paris vivre en particulier, et forma le projet de s'y faire des amis. Ah! bon Dieu, comme il eut tort! Il crut en trouver un dans la personne du jeune Alcipe. Alcipe était aimable, avait le maintien décent et les propos d'un homme essentiel.

Un jour, il aborda Mondor avec un air affligé. Aussitôt Mondor s'affligea (car il n'y a point de plus sottes gens que les gens d'esprit qui ont le cœur bon). Alcipe lui dit qu'il avait perdu cent louis sur sa parole; Mondor les lui prêta sans vouloir de billet : il crut par là s'être acquis un ami; il eut tort, il ne le revit plus.

Il donna dans les gens de lettres; ils le jugèrent capable d'examiner leurs pièces : ils obtinrent audience de lui plus aisément que du public. Il y en eut un en qui Mondor crut reconnaître du talent; il lui sembla digne de la plus grande sévérité : il lut son ouvrage avec attention; c'était une comédie. Il

retrancha des détails superflus, exigea plus de fond, demanda à l'auteur de mieux enchaîner ses scènes, de les faire naître l'une de l'autre, de mettre toujours les acteurs en situation, de prendre bien plus garde à la justesse du dialogue qu'au faux brillant de l'esprit, de soutenir ses caractères, de les nuancer finement, sans trop les contraster. Il lui fit remarquer que les paquets de vers jettent presque toujours du froid sur l'action. Voilà les conseils qu'il donna à l'auteur : il corriga sa pièce en conséquence. Il éprouva que Mondor l'avait mal conseillé ; les comédiens ne trouvèrent pas qu'elle fût jouable.

Cela le dégoûta de donner des avis. Le même auteur, qui aurait dû se dégoûter de faire des pièces, en composa une autre, qui n'était qu'un amas de scènes informes et décousues. Mondor n'osa pas lui conseiller de ne la point donner ; il eut tort. La pièce fut sifflée ; cela le jeta dans la perplexité : s'il donnait des conseils, il avait tort ; s'il n'en donnait pas, il avait tort encore.

Il renonça au commerce des beaux-esprits, et se lia avec des savants ; il les trouva presque aussi tristes que des gens qui veulent être plaisants. Ils ne voulaient parler que lorsqu'ils avaient quelque chose à dire ; ils se taisaient souvent. Mondor s'impatienta et ne parut qu'un étourdi. Il fit connaissance avec des femmes à prétention ; autre méprise : il se crut dans un climat plus voisin du soleil ; c'était le pays des éclairs, où presque toujours les fruits sont brûlés avant que d'être mûrs. Il remarqua que la plupart de ces femmes n'avaient qu'une idée, qu'elles subdivisaient en petites pensées abstraites et luisantes : il s'aperçut que tout leur art n'était

que de hacher l'esprit; il connut le tort qu'il avait eu de rechercher leur société : il voulut y raisonner, il parut gauche; il voulut y briller, il parut lourd; en un mot, il déplut, quoiqu'il sût fort bien ses auteurs latins, et sentît qu'on ne pouvait pas dire à un jeune homme : Voulez-vous réussir auprès des femmes, lisez Cicéron.

Mondor était l'homme du monde le plus raisonnable, et ne savait quel parti prendre pour avoir raison. Il éprouva que dans le monde les torts viennent bien moins de prendre un mauvais parti que d'en prendre un bon maladroitement.

Il avait voulu être courtisan, il s'était cassé le cou; il avait cherché à se faire des amis, il en avait été la dupe; il avait vu de beaux-esprits, il s'en était lassé; des savants, il s'y était ennuyé ; des femmes. il avait été ennuyeux. Il entendit vanter le bonheur de deux personnes qui s'aiment véritablement; il crut que le parti le plus sensé était d'être amoureux : il en forma le projet; c'était précisément le moyen de ne pas le devenir. Il examinait toutes les femmes; il mettait dans la balance les agréments et les talents de chacune, afin de se déterminer pour celle qui aurait une perfection de plus. Il croyait que l'Amour est un dieu avec lequel on peut marchander.

Il eut beau faire cette revue, il eut beau s'efforcer d'être amoureux, cela fut inutile; mais un jour, sans y penser, il le devint de la personne la plus laide et la plus capricieuse ; il se remercia de son choix; il vit cependant bien qu'elle n'était pas belle; il s'en applaudissait; il se flattait de n'avoir point de rivaux : il avait tort. Il ignorait que les femmes les plus laides sont les plus coquettes. Il n'y a point de

minauderie, point de regard, point de petit discours qui n'ait son intention; elles se donnent autant de soin pour faire valoir leur figure qu'on en prend ordinairement pour faire rapporter une mauvaise terre. Cela leur réussit; les avances qu'elles font flattent l'orgueil, et la vanité d'un homme efface presque toujours la laideur d'une femme.

Mondor en fit la triste expérience; il se trouva environné de concurrents; il en fut inquiet : il eut tort; cela le conduisit à un plus grand tort, ce fut de se marier. Il traita sa femme avec tous les égards possibles; il eut tort. Elle prit sa douceur pour faiblesse de caractère, et le maîtrisa rudement. Il voulut se brouiller; il eut tort, cela lui ménagea le tort de se raccommoder. Dans les raccommodements, il eut deux enfants, c'est-à-dire deux torts : il devint veuf; il eut raison; mais il en fit un tort; il fut si affligé qu'il se retira dans ses terres.

Il trouva dans le pays un homme riche, mais qui vivait avec hauteur; il ne voyait aucun de ses voisins; il jugea qu'il avait tort : il eut autant d'affabilité que l'autre en avait peu; il eut grand tort. Sa maison devint le réceptacle de gentillâtres qui l'accablèrent sans relâche. Il envia le sort de son voisin et s'aperçut trop tard que le malheur d'être obsédé est bien plus fâcheux que le tort d'être craint. On lui fit un procès pour des droits de terre; il aima mieux céder une partie de ce qu'on lui demandait injustement que de plaider; il se comporta en honnête homme, donna à dîner à sa partie adverse et fit un accommodement désavantageux; il eut tort; un si bon procédé se répandit dans la province; tous ses petits voisins voulurent profiter de sa facilité et ré-

clamèrent, sans aucun titre, quelque droit chimérique; il eut vingt procès pour en avoir voulu éviter un : cela le révolta, il vendit sa terre; il eut tort. Il ne sut que faire de ses fonds; on lui conseilla de les placer sur le concert d'une grande ville voisine, qui était très accrédité. Le directeur était un joli homme, qui s'était fait avocat pour apprendre à se connaître en musique. Mondor lui confia son argent; il eut tort. Le concert fit banqueroute au bout d'un an, malgré la gentillesse de M. l'avocat. Cet événement ruina Mondor. Il sentit le néant des choses d'ici-bas; il voulut devenir néant lui-même; il se fit moine et mourut d'ennui; voilà son dernier tort.

FIN D'IL EUT TORT

NI TROP NI TROP PEU

CONTE MORAL

Le sieur de Ratonville, dit le Bref, eut tant d'amour pour le laconisme, qu'il abrégea jusqu'à son nom, et se fit appeler Raton, ou Bref tout court. On peut dire qu'il était né au sein de la précision. Son père était un riche négociant, toujours renfermé dans les bornes exactes du calcul, et sa mère, qui devait le jour et l'éducation à un géomètre, réglait tout au compas. Le petit Raton, dès l'enfance, ne parlait que par monosyllabes, et n'achevait jamais ses phrases; il ne lisait que des abrégés, des extraits, des précis; Bref en était un lui-même par sa taille. On le pressa de prendre un état; il n'embrassa point le parti du commerce, ni celui de la finance, par le goût si commun que les enfants ont pour la profession de leur père, et pour celle qui semble y avoir le plus de rapport : il parcourut tous les autres états. Il fut homme de robe un jour; les formalités et l'éloquence prolixe du barreau l'impatientèrent. Il fut abbé une semaine; le verbiage de l'école l'excéda.

Il fut militaire deux mois entiers; cet état lui parut charmant. Il y trouva d'abord, dans les procédés et dans les propos, cette aimable précision qu'on cherche en vain ailleurs, et qu'on ne rencontre que là. Il y serait demeuré, mais il fallait trop attendre pour parvenir aux premiers grades ; l'ordre vint d'ailleurs de partir pour la Westphalie; le trajet lui parut trop long; Bref essaya tout, et ne fut rien. Quand on a le bonheur de naître riche, on peut vivre inutile impunément. Raton jugea donc l'indépendance le parti le plus commode; il s'y fixa : mais, du caractère dont la nature l'avait formé, il n'y put éviter l'ennui qu'il fuyait, et qu'il rencontrait partout. Il ne trouvait le point de précision nulle part. Dans un cercle, quelqu'un contait-il la nouvelle du jour? il interrompait l'historien au milieu de son récit, en se récriant : « Trop long! » Dans un souper, servait-on l'entremets? il se levait brusquement de table, en répétant toujours : « Trop long. » A la comédie, il ne restait qu'à la petite pièce, ou qu'au cinquième acte de la grande; le débit lent de la tragédie le désolait; à peine l'acteur avait-il prononcé dix vers de suite, que Raton sortait du théâtre en murmurant tout haut : « Trop long, vingt fois trop long! » A l'Opéra, il n'entendait jamais que le dernier air, et à chaque reprise, il chantait constamment : « Trop long; » c'était son refrain. Un mardi il entra au parterre ; il eut, pour la première fois, la patience de voir un ballet entier : mais comme il était petit et précis en tout, il trouvait tous les spectateurs trop grands, et toutes les danses trop longues. Dès qu'un voisin lui masquait la vue d'une danseuse qu'il lorgnait, il répétait sans cesse :

« Trop grand ! morbleu, trop grand ! » et chaque fois que l'on recommençait le même pas, il criait impitoyablement : « Trop long, encore un coup, trop long ! » Un grand officier de dragons, qui était auprès de lui, impatienté de ses exclamations, lui répliqua en colère : « Trop grand, trop long, finissez ; quand on a le corps si petit et l'esprit si court, on doit se taire ou se tenir tapi dans sa boîte. » Raton, qui était aussi brave que concis, lui dit tout bas : « Sortons. » Il partit en même temps et fut suivi de l'officier. Dans la première rue, il mit l'épée à la main ; mais, par malheur, il avait le bras trop court pour atteindre son adversaire, dont le fer, proportionné à la longueur de sa taille, le renversa du premier coup. Raton, en tombant, s'écria : « Trop long ! » On le remporta chez lui. La blessure était peu dangereuse ; mais le chirurgien eut l'art de la rendre longue, et de désespérer notre petit homme, qui ne cessait de lui crier son refrain. Il guérit enfin au bout de six semaines. Dès qu'il fut parfaitement rétabli, il lui prit fantaisie de se marier : le choix était plus difficile pour lui que pour un autre ; quoique petit, il n'aimait pas les grandes femmes ; il en voulait une dont la taille, ainsi que l'humeur, fût assortie à la sienne, qui parlât peu, mais juste, et qui fût précise à tous égards comme lui. Pour la trouver telle plus sûrement, après plusieurs vaines recherches, il fit choix d'une jeune personne de seize ans, qu'on pouvait appeler une vraie miniature. Faite à peindre dans sa brièveté, et jolie, faute d'étoffe pour être belle ; elle y gagnait, elle en était plus piquante, elle en avait plus de grâces ; ses yeux, pleins de feu, pleins d'esprit, en cachaient la

moitié par modestie, et sa bouche, encore plus réservée, ne répondait que oui et non, mais toujours à propos; cela lui seyait. Elle était dans l'âge du silence, où l'on doit écouter pour apprendre ; un souris fin d'ailleurs suppléait à sa réserve. Raton crut avoir rencontré, comme l'on dit familièrement, chaussure à son pied; mais il n'y trouva pas la précision qu'il attendait, ni la conformité d'esprit dont il s'était flatté. Chloé développa ses sentiments. Il vit avec douleur qu'ils formaient un parfait contraste avec les siens. Raton ou Bref (on lui donnait les deux noms indifféremment) examinait tous les objets avec un microscope qui les lui grossissait, et Chloé les regardait, au contraire, à travers un verre qui les lui rapetissait, de sorte que l'un voyait tout trop long ou trop grand, et que l'autre voyait tout trop court ou trop petit. Bref aimait les petits soupers, les courtes fêtes, les petits chiens, les petits serins, les petits coureurs. Chloé préférait les grands repas, les longs bals, les gros perroquets, les grands lévriers, les grands laquais ; elle avait en ce point le goût des femmes de sa taille. A force de passer les nuits, elle devint vaporeuse ; elle eut recours à un grand jeune médecin fait exprès pour guérir les vapeurs des jeunes mariées; il s'exprimait avec une facilité et une abondance de termes qui faisaient extasier la femme et mourir le mari. Chloé avait une inclination marquée pour la grande éloquence, pour les périodes nombreuses, et Bref une aversion mortelle pour les phrases. L'entretien du médecin orateur occasionnait toujours entre eux un duo contradictoire. A chaque propos du docteur, Raton s'écriait : « Eh ! trop long, Monsieur, trop long de moitié !

abrégez. — Non, trop court, Monsieur, disait-elle, trop court des trois quarts ! plus vous allongerez, plus j'aurai de plaisir. » Le bouillant petit homme ne put soutenir la contradiction éternelle de sa femme ; il s'en sépara brusquement et l'abandonna à l'éloquence verbeuse de son Galien. Dans le besoin de se consoler ou de s'étourdir, il effleura la connaissance de toutes les filles de spectacle ; en parcourant leur cercle séducteur, il fixa un jour ses regards sur une petite danseuse qui formait ses pas avec une précision admirable, qui parlait et qui se conduisait de même. La jeune Souris avait appris à calculer sa danse et ses allures dans la finance, dont elle avait mis les chefs successivement à contribution ; mais, malgré la justesse de ses calculs, elle avait des goûts et des fantaisies sans nombre qui la rendaient souvent pauvre au sein de l'opulence. Raton la prit dans un de ces moments fâcheux qui la laissaient libre, mais indigente ; il en devint amoureux fou et crut avoir trouvé un vrai bijou pour lui : elle crut de son côté avoir rencontré un petit trésor pour elle. Leur union fut d'abord parfaite ; tout paraissait conforme en eux, leur taille, leur caractère, leur nom même : Souris était faite pour Raton et Raton fait pour Souris ; elle ne ressemblait point à celles dont tout le talent, dont toutes les saillies sont dans le brillant de leurs pas ; une loure, un menuet, un tambourin, font leur conversation, et trois entrechats leurs épigrammes. Souris pensait, elle avait de l'esprit, elle l'aimait, l'applaudissait dans les autres ; elle avait pris en affection un petit abbé qui faisait de petits jolis vers ; elle l'engagea à rimer un opéra ; il en fit un en cinq actes : elle présenta l'au-

teur et le poème à son nouvel amant, qui fit politesse à l'abbé par vanité ; car il avait la manie des gens riches de s'ériger en petit Mécène. Il le protégea donc ; mais en jetant les yeux sur son poème, il le trouva quatre fois trop long et condamna l'auteur à le mettre en un acte. L'abbé, surpris de l'arrêt, lui représenta que c'était un opéra sérieux qui demandait cinq actes ; Bref lui dit que la précision n'en voulait qu'un : l'auteur insista, Raton s'obstina ; les petits hommes sont têtus. Pour les mettre d'accord, Souris se rendit médiatrice et opina pour trois. Bref y souscrivit, mais à condition que chaque acte n'aurait au plus que deux scènes pour amener un ballet et que tout l'ouvrage ne contiendrait que soixante vers. « Eh ! le moyen ? interrompit l'auteur effrayé. — Le voici, répondit Bref ; » en disant cela il prend une plume, et crac il fait main basse inhumainement sur plus de six cents vers. « Arrêtez, monsieur, s'écria douloureusement l'abbé les larmes aux yeux, arrêtez, vous me déchirez les entrailles ; brûlez plutôt mon enfant que de le mettre ainsi cruellement en pièces ; tout ou rien. — Rien, répliqua méchamment le petit homme en jetant le poème au feu. » L'auteur fit les hauts cris ; la danseuse riait comme une folle, et Raton s'applaudissait : cependant, comme il était foncièrement bon, il eut pitié de l'abbé, et, pour le dédommager, il lui fit une pension de quinze cents livres dont chaque quartier lui fut payé d'avance. Cette scène singulière que la pièce avait occasionnée fut la meilleure pour l'auteur qu'elle mit presque à son aise et qu'elle guérit de la fureur des grands ouvrages. Il se renferma sagement dans le cercle étroit de son talent, et, pour mieux

faire sa cour, il ne fit plus que des chansons, de petits airs détachés, des bouquets et des madrigaux. Le protégé se rendit par là très agréable au protecteur qui redoubla ses bienfaits.

La maison de Souris et de Raton (car ils vivaient ensemble) devint l'asile de tous les plaisirs en raccourci; on y donnait des fêtes courtes et charmantes, dont elle était la reine; et des petits soupers délicieux, dont elle faisait tout le charme. Ils étaient accompagnés de mille petits jeux variés, que l'aimable gaieté faisait naître, que la bonne plaisanterie assaisonnait, et dont l'esprit était le premier à faire toujours les frais. Un bon mot suivait une saillie qui finissait par un trait, et, ce qui flattait le plus le maître du logis, on y contait l'histoire du moment en trois minutes. Enfin le cher petit Raton était idolâtre de sa jolie petite Souris, et croyait avoir saisi son vrai bonheur, le point de précision qu'il désirait. Cette félicité dura trois mois, et finit aussi rapidement qu'elle avait commencé. Une affaire importante appela Raton ailleurs. L'amour impatient la lui fit gâter; il le consulta plus que ses intérêts, et sacrifia cent mille francs au désir de revoir ce qu'il aimait, huit jours plus tôt. Il en fut bien payé : en arrivant, il trouva la Souris délogée; il ne restait chez lui que les quatre murs, avec ce billet qu'il trouva sur l'unique table qu'on y avait laissée.

« Je vous quitte pour des raisons trop longues à dire; Bref, j'emporte tout pour être mieux dans votre souvenir : vous voulez de la précision, en voilà. »

« Ah! la scélérate, s'écria-t-il! mais dois-je en être surpris? toutes ces souris-là sont faites pour

ronger, et pour détruire tous les lieux où elles s'établissent. Il eut beau s'armer de philosophie, ce coup fit sur tous ses sens une révolution si forte que la fièvre le prit ; les remèdes l'augmentèrent, l'impatience l'attisa. Le médecin, la garde, et, qui pis est, sa femme, dont la visite lui causa le transport, se donnèrent tous le mot pour le réduire à l'agonie : on vint alors l'exhorter à la mort par un discours très édifiant, mais dont la prolixité l'acheva. Le pauvre petit Raton rendit le dernier soupir, en proférant trois fois : « Trop long, trop long, trop long ! » Chloé suivit Raton de près. Il expira d'impatience, elle mourut de langueur ; les deux extrémités sont mortelles. La passion du trop emporta la femme au delà du vrai point de précision ; et l'amour du trop peu retint le mari toujours en deçà : ce point est le point moyen ; et qui veut le saisir doit adopter pour maxime, ni trop, ni trop peu.

FIN DE NI TROP NI TROP PEU

LES A-PROPOS

CONTE

Les à-propos sont aussi rares que les mal à propos sont fréquents; le choix des sociétés, les liaisons d'amitié, les moyens d'éviter l'ennui, les parties de plaisir, les projets de fortune ou de bonheur, la fureur de l'esprit, les discours que l'on tient, les choses que l'on fait, sont des mal à propos. Les mariages sont les premiers de tous; et l'amour, qui est quelquefois un à propos si joli, est presque toujours le contraire, par la façon dont on le mène.

Je ne connais que les gens bornés qui savent saisir les à propos. Dans cent personnes qui s'élèvent, il y en a quatre-vingts de médiocres; je ne finirais point, si je voulais rapporter tous les mal à propos du monde; je me contenterai d'en donner un extrait par l'histoire qui suit.

HISTOIRE DES DEUX FRÈRES

Mlle de Vierville était une héritière de Normandie : on l'éleva dans un couvent de Rouen; on ne contraria point ses volontés, on ne rompit point son humeur : son caractère prit tel pli que la nature voulut lui donner, et la nature les donne souvent mauvais; les religieuses auraient craint de manquer d'égards pour sa naissance, si elles lui avaient fait la moindre représentation. Cette crainte était aussi fondée, que si l'on s'abstenait, par respect, de ratisser la grande allée des Tuileries, parce que c'est un jardin royal.

Mlle de Vierville était très sensée; mais, grâce à son éducation, elle devint la plus impertinente de toutes les créatures; elle le savait elle-même et ne put pas s'en corriger. On la maria avec M. de Sermanville, président du parlement de..... C'était un homme qui de sa vie n'avait dit ni fait rien à propos. Il n'avait de l'esprit qu'un quart d'heure après qu'il aurait dû en avoir; il était né railleur, et c'était toujours tant pis pour lui; il savait attaquer, et ne savait pas parer; il portait une épée, et jamais de

bouclier : essuyait-il une repartie sanglante, il demeurait muet; mais un quart d'heure après que la conversation était changée, il l'interrompait, pour dire : « Monsieur, voici ce que j'aurais dû vous répliquer. » Tel qu'il était, il épousa Mlle de Vierville; mais, trois mois après son mariage, il lui dit : « Madame, je n'aurais pas dû vous épouser. »

Elle était tendre et vive ; il était froid et jaloux : voilà une belle sympathie. Il la renferma avec soin; elle n'eut point d'enfants : il consulta des médecins qui assurèrent que la vie sédentaire de Mme la présidente nuisait à sa postérité; il lui laissa voir tous ses amis, elle eut une fille et un garçon.

M. de Sermanville fut obligé d'aller passer une année entière en Bretagne, pour remettre en ordre des terres dont les maisons étaient inhabitables. Mme de Sermanville resta à Rouen. Le président revint sur les ailes de l'amour; il la mena dans le monde : la dissipation lui réussit si bien, que cinq mois après elle accoucha d'un beau gros garçon. Je crois qu'on peut accoucher plus à propos.

C'était une belle occasion de se fâcher; M. de Sermanville la laissa échapper ; il ne dit rien à sa femme; mais, en récompense, il lui fit le soir une sortie pour avoir cassé une tasse de Saxe : il n'avait pas si grand tort. Une femme a beau être fragile, elle reste toujours à son mari; il n'en est pas de même d'un vase de porcelaine. Mme de Sermanville se régla là-dessus, et prit dans la suite bien plus garde à ses tasses qu'à sa conduite.

Ses deux fils devinrent en âge d'être dans le monde, et sa fille d'être mariée. M. le président essaya, à cette occasion, de raisonner avec Mme la

présidente : elle lui coupa la parole, et fit bien. « Monsieur, lui dit-elle, je n'ai aucunes vues sur l'état que doivent embrasser mes enfants ; je m'en rapporte à eux pour s'examiner et se juger. Ils iront à Paris ; s'ils sont dignes de s'y faire des amis, ils seront bien conduits, je n'en serai pas inquiète ; ils ne le mériteraient pas. A l'égard de ma fille, elle a quinze ans ; je ne l'ai pas mise au couvent, on l'aurait élevée comme moi : je ne la garderai point dans ma maison, elle s'y ennuierait ; l'ennui dessèche le cœur ; la contrainte qu'inspire la présence d'une mère, l'habitude de la voir nuisent aux sentiments qu'on lui doit. Il faut que les enfants apprennent à désirer leurs parents, et qu'ils envisagent comme une récompense, plutôt que comme un devoir, l'obligation de les rejoindre.

— En vérité, Madame la présidente, dit M. le président, savez-vous que pour être ma femme, vous raisonnez fort bien ? Mes garçons étant à Paris apprendront à parler français, et ma fille à l'entendre : et voyez-vous, tenez, cela me fait plaisir ; je regarde cette affaire-là comme l'essentiel ; c'est à quoi je me suis attaché. Croyez-vous que je me soucie qu'ils fassent fortune ? on ne pourra pas du moins leur ôter leur noblesse ; j'ai tous les titres dans mon *armoire* du côté du *corridor ;* je les ai encore lus la *veille* de Noël : il y en avait un très important qui me manquait ; mais je l'ai trouvé *avant-hier*. Ainsi, vous voyez, madame, que vous faites bien d'envoyer vos enfants à Paris. L'aîné a de l'esprit, c'est un garçon capable de faire un grand chemin. Pour ce qui est du cadet, il ne sait pas trop son *pain manger*. Je crois cependant qu'il saurait occuper un poste comme

un autre, s'il avait un bon secrétaire. Je ne dis rien de votre fille, c'est une dégourdie ; mais laissez faire, dans ce pays-là elle trouvera à qui parler. Tenez, Madame la présidente, vous prenez un bon parti, et, en vérité, vous vous conduisez comme ma femme. — Et vous, Monsieur, répliqua-t-elle, vous parlez comme mon mari. Tout cela est à sa place. »

Trois jours après, elle mena elle-même ses enfants à Paris ; elle y choisit un logement pour ses deux garçons et confia sa fille à Mme de Nisey. C'était une femme de ses amies, dont elle était sûre. Elle fit quelque séjour chez elle ; mais elle s'y trouva déplacée, et tous ceux qui la virent en pensèrent de même. Paris n'est fait que pour ceux qui y vivent ; il commence par étonner et finit par ennuyer ceux qui y passent.

Mme de Sermanville, accoutumée dans sa province à recevoir les respects de la petite noblesse et les soupers des conseillers, fut humiliée de se voir réduite à de si simples égards. Elle se trouva confondue avec les autres et fut forcée d'être polie comme une femme de qualité qui n'est pas en habit de cour. Elle retourna dans ses terres où elle trouva M. le président, qui avait tout fait mal à propos.

Mlle de Sermanville gagna d'abord l'amitié de Mme de Nisey. C'était une femme jeune, jolie et sensée ; sans être coquette, elle avait envie de plaire : elle faisait l'amusement de ses sociétés, et ne faisait le bonheur de personne. Son fils était borné ; mais, sentant son peu d'esprit, il était du moins circonspect, attentif et modeste. Les deux Sermanville, en venant voir leur sœur, firent connaissance avec la mère et le fils. Le marquis de Ser-

manville résolut d'avoir Mme de Nisey, sans en être amoureux. Le chevalier en devint éperdu sans le savoir, et fut tout entrepris dès qu'il s'en aperçut. Le marquis dit un jour au fils : « Monsieur de Nisey, je suis tenté d'avoir votre mère. — Monsieur, lui répondit-il, vous lui ferez bien de l'honneur. » Le marquis fit un grand éclat de rire et s'en alla. Le jeune Nisey alla trouver le chevalier de Sermanville. « Votre frère, lui dit-il, veut avoir ma mère ; qu'est-ce que cela veut dire? — Je n'en sais rien, répliqua le chevalier. » Mme de Nisey survint avec Mlle de Sermanville. « Ah ! ma mère, s'écria son fils, le chevalier et moi sommes dans un grand embarras ; son frère prétend vous avoir, et nous ne savons pas ce que cela signifie. — Vous êtes un nigaud, repartit-elle ; allez-vous-en. » Nisey obéit. Le chevalier, qui s'était appliqué la moitié du compliment, le suivit, en jetant sur Mme de Nisey des regards où la passion et le respect étaient écrits. Mme de Nisey en fut émue. Le trouble du chevalier et son silence étaient un à-propos.

Mlle de Sermanville ne se vit pas plutôt seule avec son amie qu'elle fit cette question : « Madame, oserais-je vous demander ce que c'est que d'avoir quelqu'un? » Mme de Nisey balbutia quelques paroles mal articulées. « Je ne vous entends point, dit Mlle de Sermanville, je veux absolument savoir ce que mon frère prétend quand il dit qu'il veut vous avoir. — Il entend, reprit madame de Nisey, il entend..... qu'il voudrait m'épouser. — Oh! vraiment oui, répartit Mlle de Sermanville; je suis bien bête de n'avoir pas compris cela d'abord. » Le marquis entra; sa sœur lui cria du plus loin qu'elle

l'aperçut : « Mon frère, je veux absolument que vous ayez Mme de Nisey ; oui, vous l'aurez, je vous le promets. — Je vous rends grâces, ma sœur, dit le marquis d'un ton fat ; vous êtes bien obligeante, et vous commencez à l'être de fort bonne heure ; madame de Nisey y aura égard, je pense. Mme de Riqueville se jette à ma tête ; il ne tient qu'à moi de l'avoir ; mais les avantages et les inconvénients bien pesés, bien examinés, Mme de Nisey me convient mieux. Cette madame de Riqueville a un mari, et c'est toujours un mal-à-propos pour une femme. — Me voilà retombée dans la perplexité, reprit Mlle de Sermanville ; madame, vous prétendez que d'avoir quelqu'un, c'est l'épouser ; Mme de Riqueville est mariée, et mon frère assure qu'il ne tient qu'à lui de l'avoir ; comment cela se peut-il faire ? — Eh ! mais, mais, interrompit le marquis, qu'est-ce que c'est donc que toutes ces dissertations-là ? — Monsieur, lui repartit Mme de Nisey, c'est que vous ne dites et ne faites rien à propos ; et vous m'obligerez de ne plus revenir ici. » Le marquis, sans être déconcerté, sortit en ricanant, en répétant : « Je l'aurai, ma sœur, fiez-vous-en à moi, je l'aurai. » Mme de Nisey, pour esquiver les questions, se retira dans son appartement ; Mlle de Sermanville prit le même parti : l'une rêva à ce qu'elle savait ; l'autre tenta de deviner ce qu'elle ignorait.

Le marquis fit part au chevalier de son exclusion. Le chevalier, pénétré de chagrin, crut qu'il était enveloppé dans la même disgrâce et n'eut rien de plus pressé que d'écrire cette lettre à Mme de Nisey. « Mon » frère vient de me faire part, madame, de son im- » prudence ; je vous prie d'être persuadée que je n'y

» entre pour rien. Ne me privez pas de l'honneur de » vous faire ma cour : je vous donne ma parole de ne » jamais vous avoir. »

« Oh! pour cela, s'écria-t-elle, voilà deux frères insoutenables ; l'un est trop fat, l'autre est trop sot ; » elle lui défendit sa maison comme à son aîné. Cette conduite dut leur prouver que les contraires ne sont pas toujours des à-propos.

Le marquis et le chevalier résolurent d'aller à la cour. Le marquis ne cessait pas de parler; le chevalier, timide, gauche, emprunté, ne savait que dire. L'un parut bavard, l'autre passa pour un homme fin. A la cour, on soupçonne des vues à tout et quelquefois l'imbécillité y passe pour adresse. Le silence est le grand à-propos de ce pays-là.

Mme de Venal, une de ces femmes qui sont à l'affût des jeunes gens qui débutent, jugea que le chevalier était un à-propos pour elle. Elle l'engagea à la venir voir. Le chevalier s'y rendit; la conversation était intéressante; les à-propos se liaient ensemble fort naturellement, lorsqu'on annonça le marquis. « Oh ! Monsieur, s'écria madame de Venal, vous venez à contre-temps. » Le marquis en rit, et le chevalier se retira. Le marquis ne parla que par épigrammes; ce n'était pas là l'à-propos favori de Mme de Venal; il lui parut insupportable : un homme qui n'a que de l'esprit n'est pas fait pour doubler un homme qui n'a que du sentiment. Le marquis s'en alla, mais il revint le lendemain : il crut qu'il n'avait pas réussi par manque de témérité; il fut entreprenant, sans que cela fût amené. Mme de Venal s'en offensa; son amour-propre lui donnait quelquefois des moments de vertu. Le chevalier arriva. « Chevalier, lui dit-elle, vous

venez bien à propos. » Le marquis sortit humilié. Mme de Venal crut qu'il était à propos de ramener la conversation du jour précédent ; et l'on prétend qu'elle trouva beaucoup de bon sens au chevalier.

Le marquis devint ambitieux ; il alla chez les gens en place ; il y fit un trop grand étalage de ce qu'il savait ; il avait des connaissances, mais il lui manquait la plus essentielle de toutes, c'était de cacher la moitié de son esprit. On ne plaît à ceux dont on a besoin qu'en se tenant toujours en deçà de ce qu'ils sont. La modestie est l'adresse la plus sûre pour faire son chemin ; le chevalier en fit l'épreuve ; bien inférieur à son frère pour les lumières et le génie, il se défiait toujours de lui-même, et ne parlait jamais que comme un homme qui cherche plutôt à proposer des doutes qu'à avancer des principes. Ce qu'il savait, il paraissait le tenir de ceux avec lesquels il s'entretenait ; cela flattait leur vanité. Le chevalier obtint un poste de confiance, eut des amis, du crédit et de la considération. Le marquis, quoique homme capable, ne fut pas employé ; il ne vécut à la cour que pour y perdre les trois quarts de son bien et pour y avoir des femmes dont personne ne voulait plus. Il prit le parti de retourner dans sa province ; il y joua le rôle déplacé de gentilhomme oisif, nouvelliste et frondeur. Le chevalier, dans un voyage de Paris, trouva chez sa sœur Mme de Nisey ; elle fut charmée de la façon dont il s'était formé ; elle vit bien cependant qu'il n'avait pas plus d'esprit ; mais, pour s'en apercevoir, il fallait de la pénétration. Le chevalier avait acquis une facilité à s'exprimer qui mettait en défaut sur son peu de fonds. Ce qu'il disait, ce qu'il faisait, était toujours à propos. Les louanges qu'il

donnait étaient mesurées et vraisemblables ; ses politesses ressemblaient à des offres d'obliger, et lorsqu'il offrait ses services, c'était avec un air de sensibilité qui touchait au lieu d'humilier. Voilà ce qu'on apprend à la cour ; la science des à-propos, l'art de les bien saisir ne se trouvent que là ; c'est à tort que l'on crie contre ceux qui l'habitent ; les vertus y sont adorées et l'on y donne aux défauts une forme douce qui tend au bien de la société. Le chevalier parut charmant aux yeux de Mme de Nisey. Il était riche des bienfaits de la cour, mais c'était toujours un cadet de Normandie. Mme de Nisey crut ne pouvoir mieux faire que de lui donner sa main ; elle unit son fils avec Mlle de Sermanville, et ces deux mariages réussirent. Le chevalier fit éprouver à Mme de Nisey que de la douceur dans le caractère, de la recherche dans les égards, de la suite dans l'amitié, de la délicatesse dans l'amour, tiennent à l'honnête homme, et que l'exacte probité est l'à-propos de toute la vie.

FIN DES A-PROPOS

LA NAVETTE D'AMOUR

CONTE

Nous ne sommes plus dans le siècle de la science ; cela m'afflige et ne m'étonne pas : il est plus aisé de dire vingt bons mots que de faire une découverte ; je l'ai bien éprouvé par ce qu'il m'en a coûté pour devenir savant. On me saurait quelque gré, si l'on voyait les volumes immenses que j'ai parcourus pour découvrir l'origine des navettes ; je ne l'ai trouvée dans aucun. Le hasard me l'a procurée en feuilletant un manuscrit chinois dans la bibliothèque d'Avignon : en voici la traduction fidèle.

C'était au temps des étrennes, temps abusif, où la tromperie fait son trafic, où la fausseté court les rues et donne ses premiers acomptes. Il n'y avait aucune maison à Tunquin où l'on ne trouvât des amis lourds, des vers plats, et des magots de porcelaine, bien moins magots que ceux qui les avaient donnés.

Je ne parle pas des parents ; les cousins du jour de l'an sont bien plus importuns que les cousins du mois de mai.

La ville était remplie de femmes sensibles qui

attendaient pour quitter leurs amants, qu'elles en eussent reçu les étrennes. L'amour se vendait chez les joailliers, et sa valeur courante suivait celle des diamants.

L'amour pur, l'amour vrai était dans un asile champêtre, à deux lieues de Tunquin. Il habitait avec la princesse Zizis et le prince Mirza. Zizis était devenue veuve trois mois après son mariage ; ils lui avaient paru longs. Cet hymen, qui s'était fait au préjudice de l'amour, avait tourné à son profit ; il rendait Zizis maîtresse de ses actions : c'est une grande facilité pour ne pas rester longtemps maîtresse de son cœur.

Mirza était son plus proche voisin ; il ne dépendait que de lui ; il était joli, il était riche, il était prince : voilà bien des dangers dont il fit des perfections.

Il sentit combien un prince court de risques étant livré à lui-même. Il était sans parents qui pussent le conduire ; quand il en aurait eu, c'est un faible secours : l'autorité qu'ils ont, détruit presque toujours la confiance qu'on leur doit. Mirza méritait des amis ; mais qu'est-ce que les amis d'un prince ? Souvent des pièges.

Tout homme indépendant n'a d'autres moyens que l'amour pour s'éclairer et pour s'instruire ; c'est ce parti que prit Mirza, sans s'en douter lui-même : il vit Zizis et l'admira.

Elle se tenait toujours à la campagne ; elle se connaissait ; elle avait une beauté modeste, un esprit simple, une raison douce, une âme tendre ; qu'aurait-elle fait à la ville ?

Elle reçut les visites de Mirza ; elle étudia son caractère ; elle vit que ce n'était encore ni un sot,

ni un fat ; mais qu'il ne tiendrait qu'à la femme qu'il aurait qu'il devînt l'un ou l'autre.

Elle résolut de ne point l'avoir, et d'en faire un homme aimable. Voilà deux choses bien difficiles ; le succès de l'une des deux doit suffire pour contenter une femme sensée. Zizis convint avec Mirza qu'ils se verraient souvent ; mais à condition que tous leurs entretiens ne rouleraient que sur la raison et l'amitié, et que jamais on n'y ferait entrer ces mots de beauté ni d'amour. « J'y consens, répondit Mirza; le mot de beauté ne sortira pas de ma bouche ; mais je dirai souvent, belle Zizis. A l'égard du mot d'amour, je vous avoue qu'il ne me sera pas difficile de ne le point prononcer ; c'est un sentiment que je redoute. Je ne veux connaître que l'amitié ; c'est un ami que je cherche, je crois l'avoir trouvé en vous, charmante Zizis ; vous me donnerez des conseils, ils se graveront dans mon cœur ; mes perfections, si j'en acquiers, deviendront votre ouvrage ; elles m'en seront plus chères ; la différence de notre sexe ne servira qu'à jeter des nuances plus douces sur notre amitié ; elle en deviendra plus intéressante. Permettez, belle Zizis, permettez, poursuivit-il avec transport, que je serre et que je baise vos mains, pour vous marquer toute ma reconnaissance. »

Zizis était enchantée de voir dans le prince une amitié si vive.

Tandis qu'ils s'occupaient à se jurer ainsi une renonciation totale à l'amour, on vint leur annoncer qu'un jeune marchand demandait s'ils ne voulaient rien. On le fit entrer ; il étala bien des fanfreluches, bien des colifichets qui séduisaient les yeux et n'étaient bons à rien.

« Pourquoi tant de choses inutiles, dit Zizis ? — C'est ce qui me fait vivre, repartit le marchand ; les jeunes gens en donnent bien davantage que des choses qui leur sont nécessaires ; il semble qu'ils se fassent un plaisir d'acheter leur portrait. Tenez, poursuivit-il, voilà un bijou qui deviendra bien à la mode ; on appelle cela une *navette ;* c'est la première qui paraît. — Je l'aime d'autant plus, dit Zizis, qu'elle est toute simple ; elle n'est que de bois. Il est vrai qu'il est bien poli et bien beau : comment appelez-vous ce bois-là ? — C'est du myrte, répondit le jeune marchand d'un ton ingénu. » Il jeta cependant de certains regards malins sur la princesse, qui la firent rougir.

« C'est une galenterie trop médiocre, reprit Mirza, pour que vous ne me permettiez pas de vous la faire. Quel en est le prix ? — Je la donnerai pour rien à la princesse, répliqua le marchand ; acceptez-la de grâce, je ne vous fais que crédit ; un temps viendra où vous me la payerez bien ; je vais seulement vous en montrer l'usage. Vous aurez l'attention d'avoir toujours de la soie gris de lin, pareille à cet échantillon, tout comme cet écheveau. Lorsque vous serez seule, et même dans le monde, vous formerez un petit nœud comme celui-ci toutes les fois que vous songerez à la personne pour laquelle vous avez le plus d'amitié. Vous serez bien aise, à son retour, de lui prouver, par la quantité de nœuds que vous aurez faits, combien vous y avez pensé : vous m'avouerez que c'est un amusement bien innocent. »

Zizis prit la navette, essaya de s'en servir, et réussit très bien.

« A présent, dit le marchand, il est juste que je

donne aussi les étrennes à ce joli prince. Daignez accepter cette plume, avec ces petites tablettes : vous avez sans doute, aussi bien que la princesse, de l'amitié pour quelqu'un ; quand vous serez absent, vous écrirez toutes les remarques que cette amitié-là vous aura fait faire. Adieu, leur dit-il, dans un an, je vous donne rendez-vous, à pareil jour, dans la ville de Tunquin. »

A peine fut-il parti, que Mirza alla à la chasse, et Zizis resta seule : elle voulut prendre l'air dans ses jardins. Elle entendit un rossignol, elle s'arrêta, tomba dans la rêverie et fit des nœuds. Elle poursuivit sa promenade ; elle aperçut deux papillons qui se tournaient, se caressaient et se joignaient ; ce spectacle l'amusa, elle fit des nœuds. A quelques pas de là, elle découvrit deux tourterelles dont les deux becs se touchaient ; cette rencontre l'occupa, elle fit des nœuds.

En revenant, elle remarqua des fleurs doucement agitées par les caresses du zéphyr, elle fit des nœuds. Elle entra pour ordonner le souper ; à chaque plat qu'elle commandait, elle ne manquait pas de dire : « Il me semble que le prince aime ce ragoût-là » (ce que c'est que l'amitié !) ; elle fit encore des nœuds. Mirza trouva la navette faite. Elle le questionna sur sa chasse ; elle était moins bonne que de coutume ; il avait perdu presque tout son temps à écrire sur ses tablettes ; c'étaient des observations qu'il avait mises en vers. Cela m'empêchera de les rapporter. Ce n'est pas que je n'aie beaucoup de respect pour des vers de prince ; mais je craindrais que cela ne fît languir.

Ils passèrent leur soirée à dire du mal de l'Amour : ils convinrent que, pour avoir ce plaisir-là, il serait

permis de le nommer. L'Amour riait de leurs injures. Tout ce que demande ce Dieu, c'est qu'on parle de lui. Zizis employait ses journées à faire des nœuds et Mirza à écrire sur ses tablettes. Il était attentif, dès que la princesse était éveillée, à lui apporter les fleurs qu'elle aimait le mieux : elle avait la même attention à les placer près de son cœur; elle en mettait aussi dans sa coiffure : des fleurs qu'on tient d'une main chère valent mieux que des diamants. Venait-il des visites du voisinage, Zizis, quoique polie, paraissait ennuyée, et cet ennui trop marqué les abrégeait toujours : Zizis ne se plaisait qu'avec Mirza; ils étaient trop heureux lorsqu'ils se trouvaient seuls.

Tandis qu'ils passaient leur vie dans cette indifférence, le jeune marchand vint les chercher pour les mener à Tunquin. « Pourquoi sortir d'ici, dit Zizis, nous y sommes si bien ? — Cependant, repartit le jeune marchand, la saison est bien avancée. Les soirées sont si longues ! — Ah ! répondit Zizis, c'est le plus beau temps de l'année; Mirza n'est pas si longtemps à la chasse.

— Ce sentiment d'amitié, reprit le jeune marchand, m'assure que vous avez fait une grande quantité de nœuds. — Je n'ai pas cessé un instant, répondit-elle ingénument. — Et les tablettes de Mirza ? — Il n'y a plus de blanc du tout, reprit-il; tenez, examinez. » Le marchand les prit et les parcourut. « Il y a, dit-il, dans ces vers-là plus de sentiment que de poésie; mais, n'importe, j'approuve qu'un prince fasse des vers médiocres pour se mettre en état de connaître les bons et de protéger ceux qui les font. Je voudrais à présent, poursuivit-il, voir

tous les nœuds qu'a faits Zizis. » On les apporta ; ils ne pouvaient pas tenir dans la salle. « Allons dans le jardin, dit le jeune homme, nous ne manquerons pas d'espace ; l'étalage de ce travail pourra faire un spectacle intéressant. » On se transporta dans le bosquet le plus vaste ; le marchand mit la main sur les nœuds. « Je vais, dit-il, vous montrer à quoi cela sert. » Dans l'instant, l'air, qui était froid, s'adoucit ; une chaleur tempérée parut sortir de la terre ; les oiseaux se crurent au printemps et se firent l'amour ; les arbres même furent émaillés de fleurs, et leurs rameaux se rapprochèrent.

« Que veulent dire ces prodiges ? s'écrièrent Zizis et Mirza. — Ils signifient, répondit le jeune homme, qu'il n'y a aucun jour d'hiver pour les gens qui s'aiment de bonne foi. » Zizis et Mirza se regardèrent ; mais leur surprise augmenta bien davantage lorsqu'ils virent tous les nœuds se dévider, s'étendre et former un réseau qui les enveloppa tous deux.

Le jeune marchand parut à leurs yeux avec un flambeau, un carquois, mais point d'ailes. La piété, le respect et le zèle de Beaucis et de Philémon firent moins d'impression sur leur cœur lorsqu'ils s'aperçurent que leur hôte était un dieu. « Qui êtes-vous donc ? dit Zizis en tremblant. — L'Amitié, répondit l'Amour. — L'Amitié ? reprit Zizis. — Oui, repartit ce dieu ; voilà à peu près comme elle est faite lorsqu'elle règne entre homme et femme. Vous êtes certains d'être amis ; voilà comme on se rend dignes d'être amants. A présent, devenez époux, augmentez votre bonheur en affermissant de plus en plus cette gaze qui vous environne ; il ne faut qu'un rien pour la

déchirer; je ne vous quitterai pas, et je choisis vos deux cœurs pour asile. »

Zizis et Mirza s'unirent et, par amitié, passèrent la nuit ensemble : ils furent heureux pendant toute leur vie; le tableau d'une si belle union blessa la vue du plus grand nombre. La navette de bois parut plate et ignoble aux yeux de la sotte vanité qui en fabriqua d'or. La mode les adopta et leur donna la vogue. Depuis ce temps, elles ont pris le dessus, la navette de myrte n'ose plus former des nœuds qu'en cachette pour unir deux cœurs entre mille; c'est la navette de l'amour ou du sentiment qui se fixe au bonheur particulier. La navette d'or tourne seule en public pour lier tout le monde et n'attacher personne : c'est la navette du ridicule qui circule sans cesse pour l'amusement général.

FIN DE LA NAVETTE D'AMOUR

APHANOR ET BELLANIRE

HISTOIRE TIRÉE DES ANNALES DU PÉROU

L'inégalité, les caprices, les talents, les grâces, l'esprit, la beauté, tout est de mode, excepté l'amour véritable. Cependant on n'a jamais tant fréquenté son temple ; mais on ne l'y trouve plus, et l'on ne s'en amuse pas moins : on traite ce dieu comme beaucoup d'honnêtes gens chez qui l'on ne se divertit jamais plus que lorsqu'ils n'y sont pas.

Autrefois (car, par malheur pour moi, je suis un homme d'autrefois, et l'on ne m'en estime pas plus), autrefois donc on n'allait dans ce temple qu'en secret et avec la plus grande circonspection ; à présent, on y va avec des flambeaux. La première fois que ce Dieu s'en aperçut, il disparut avec le sien et ne laissa que son bandeau. La fantaisie s'en empara, le plaça à la porte, et, depuis ce temps, elle le met sur les yeux de tous ceux qui se présentent pour entrer. On croit sans doute que Bellanire voulut y faire un petit voyage ; elle n'aurait pu en être tentée que par un mouvement de curiosité ; or je ne sens

pas ce qu'il y a de si curieux à voir dans un temple où l'on a toujours les yeux bandés. La suite nous apprendra si la princesse pensait comme moi. Elle passait pour être fille d'Orizolcus, grand Inca du Pérou ; mais je n'en répondrais pas, car il était, dit-on, fort jaloux d'un certain Muzilanor, qui était pourtant monsieur son frère, et de plus grand-prêtre du Soleil.

La reine Zélénide était fort dévote, elle était presque toujours au temple : on prétendait que c'était pour le prêtre ; moi, qui ai l'esprit bien fait, je crois que c'était pour le dieu : en tout cas, si Muzilanor était le père de la princesse, je ne crois pas que cela vaille un *errata ;* qui sait même si l'on ne s'y tromperait pas encore, et si Bellanire n'était pas, comme tant d'autres, un ouvrage de société ?

Il est certain qu'elle avait de beaux traits ; mais on pouvait dire en la voyant : « Voilà le nez de celui-ci, voilà la bouche de celui-là, voilà le tour du visage de monsieur un tel, voilà le menton de monsieur son cousin. » En un mot, elle avait un visage qui paraissait appartenir à quatre ou cinq personnes, excepté à monsieur son père l'Inca.

Son caractère paraissait être, comme sa figure, un composé de quatre ou cinq caractères contradictoires ; ce qui faisait une fort belle et fort maussade créature.

De son côté, Muzilanor avait un fils nommé Aphanor, qui ne lui appartenait peut-être pas plus que Bellanire à Orizolcus.

Cependant les présomptions parlaient en sa faveur. Il était vain, dissimulé, impertinent, intéressé ; en un mot, il sentait le prêtre. Après que ces deux bons sujets-là eurent été quinze ans, l'un entre les mains de

Muzilanor et l'autre entre les mains de Zélénide, ils s'aperçurent tous deux que leur talent n'était pas d'élever des enfants ; ils voulurent réparer la sottise de leur éducation. Muzilanor crut y réussir en confiant la jeunesse d'Aphanor à un salamandre de ses amis, nommé Telmaïs, et Zélénide en confiant celle de Bellanire à une sylphide qui avait beaucoup fréquenté les hommes et qui avait été trop souvent trompée pour ne pas instruire une fille à devenir trompeuse. Le projet de l'Inca était de marier sa prétendue fille à son prétendu neveu. On consulta l'oracle sur cette alliance : l'oracle répondit qu'il était impraticable, à moins qu'on ne vît arriver trois choses qui paraissaient impossibles. La première est qu'Aphanor cessât d'être un sot ; la seconde, qu'une princesse abominablement laide devînt aussi belle que Bellanire, et la troisième que Bellanire et Aphanor se rencontrassent dans le temple de l'Amour vrai. « Le dernier article me paraît aisé, dit aussitôt l'Inca ; il n'y a qu'à les envoyer tout à l'heure dans ce temple. — En savez-vous les chemins? répliqua la reine. — Qui, moi, madame? reprit Orizolcus ; je suis fait pour entretenir les chemins, mais je ne suis pas obligé de les savoir ; je me souviens seulement que vous voulûtes autrefois m'y conduire, vous vous égarâtes ; je revins chez moi tout seul avec ma courte honte : mais je suis bien sot, continua-t-il, de ne pas demander à Telmaïs où est ce temple. — Il est bien loin, répondit Telmaïs. — Sans doute, dit la reine à la sylphide, vous savez où il est situé ? — Il est bien près, répliqua-t-elle. — Oh ! il est bien près, il est bien loin ? s'écria la reine ; accordez-vous donc tous deux. — Pour moi, dit Orizolcus, je suis de

l'avis du salamandre, je pense qu'il est bien loin.— C'est, repartit Telmaïs, parce que vous l'avez cru si loin que vous n'y êtes pas arrivé. — Eh bien, reprit la reine, n'avais-je pas raison de dire qu'il était bien près ? — C'est précisément, dit la sylphide, parce que vous l'avez jugé si près que vous n'avez jamais pu le trouver. — En vérité, poursuivit Zélénide d'un air irrité, je ne vous conçois pas, vous vous contredisez dans le moment ; vous êtes de trop beaux esprits pour moi.

— Nous nous entendons bien, reprit la sylphide ; le temple de l'Amour vrai est bien près des hommes, parce que rien ne les en détourne ; leur gloire, leur vanité, leur bonheur, sont leurs guides ; leur réputation naît de leurs plaisirs ; ils vont à ce temple par projet et par mode. Les femmes, qui ont tous les préjugés contre elles, vont bien plus lentement ; elles doivent toujours faire serment de n'y jamais aller ; même quand elles sont en chemin, elles doivent marcher à si petites journées, qu'elles s'imaginent se promener et non pas voyager : il faut même, lorsqu'elles sont arrivées, qu'elles croient être dans le temple de l'Amitié, et qu'elles ne s'aperçoivent de leur méprise que lorsque la porte du temple est fermée.

— Ah ! s'écria la reine, voilà bien un système de sylphide ; pour moi, je vous assure que la promenade m'a toujours ennuyée à mourir. — Et moi, dit l'Inca, les voyages à grandes journées m'ont toujours excédé de fatigue. — Cela étant, dit le salamandre, vous faites bien de nous remettre vos enfants ; tant que vous leur auriez servi de guides, ils n'auraient jamais pu se rencontrer dans le temple de l'Amour vrai. — Eh bien, reprit l'Inca, prenez-en donc soin, je ne m'en

embarrasse plus ; je prévois seulement que mon neveu arrivera dans le temple avant deux fois vingt-quatre heures, et dessèchera d'ennui en y attendant ma fille, qui ne viendra que lorsqu'elle ne pourra plus avoir d'enfants. — C'est assez discourir, dit la reine, ils n'ont pas de temps à perdre ; ma chère fille, je prends congé de toi, et je te souhaite d'heureuses promenades. »

Après de si tendres adieux, la sylphide s'envola dans son char avec Bellanire ; le salamandre, dans le sien, avec Aphanor ; l'Inca s'en alla végéter dans le palais, et la reine alla faire sa prière dans le temple du Soleil, où Muzilanor, selon sa coutume, fit tout pour le mieux.

Après qu'Aphanor eut voyagé deux jours dans le char de feu du salamandre, sans en pouvoir tirer un mot, il ne put s'empêcher de lui dire « Monsieur, je vous trouve bien froid, et je trouve votre char bien chaud. — Je vous entends, répondit Telmaïs, ma voiture vous incommode, et ma personne vous ennuie ; vous attendez peut-être de moi des leçons ? — Oh ! pour des leçons, reprit Aphanor, je vous en dispense volontiers ; mais j'attendais du moins de la conversation. — Vous vous êtes trompé, dit le salamandre, je suis très silencieux. — J'en suis fâché, répliqua Aphanor, car je suis très grand parleur. — Consolez-vous, poursuivit le salamandre, nous ne vivrons pas longtemps ensemble ; nous allons bientôt nous quitter. — Comment nous quitter ! repartit Aphanor ; vous vous êtes chargé de mon éducation. — C'est, répondit le salamandre, en vous abandonnant à vous-même que je vais en prendre soin : les avis, les maximes, les préceptes glissent presque toujours sur

un homme de votre âge; on ne cesse d'être un sot qu'à force de faire des sottises; vous avez toutes les dispositions possibles pour vous instruire de cette façon : afin que vous n'y trouviez point d'obstacles je vais changer votre figure, et vous en donner une charmante ; cela prêtera de la grâce à tous vos ridicules : plus vous serez à la mode, plus vous acquerrez de l'expérience en peu de temps; et pour lors vous vous direz à vous-même ce qu'il serait inutile de vous dire à présent. — Il le toucha alors de sa baguette; Aphanor perdit ses traits, sans perdre sa façon de penser. — Maintenant, lui dit le salamandre, vous voilà le plus joli sot du monde. J'ai encore, ajouta-t-il, une petite grâce à vous demander : c'est de prendre le nom de Zémire, et de quitter celui d'Aphanor. — Et pourquoi cela? répondit le prince. Tous ces changements de noms ne serviront qu'à jeter de la confusion dans mon histoire. — Ce sera l'affaire de ceux qui la liront, répliqua le salamandre; vous regrettez votre nom, comme si vous n'aviez que cela à perdre. » En cet instant, il disparut à ses yeux, en lui criant : « Souvenez-vous que vous vous nommez Zémire jusqu'à nouvel ordre, et ne soyez pas étonné lorsque vous trouverez quelqu'un qui s'appellera Aphanor. » Zémire demeura seul et réfléchit; mais comme il n'y était pas accoutumé, il est à propos de supprimer ces essais de réflexions, et d'en venir à l'éducation de Bellanire.

La sylphide commença par lui demander lequel elle aimait mieux, d'être parfaitement belle et parfaitement bête, ou complètement laide avec beaucoup d'esprit. La princesse trouva l'alternative embarrassante, et demanda vingt-quatre heures pour y penser.

Le lendemain, elle tint ce discours à la sylphide : « Madame, il est bien joli d'être belle, mais il est bien humiliant d'être bête. — Eh bien! répondit la sylphide, je vais vous rendre laide. — Arrêtez, je vous prie, s'écria Bellanire. — Je vois, poursuivit la sylphide, que vous vous déterminez pour la beauté; cela suffit, je vais vous arracher un cheveu, et vous n'aurez pas le sens commun. — Mais, Madame, dit la princesse en l'arrêtant encore, si j'ai de l'esprit, faut-il absolument que je sois hideuse? — Oui, répliqua la sylphide; si vous voulez avoir de l'esprit comme un ange, il faut que vous soyez laide comme un démon. Mais, continua-t-elle, seriez-vous bien aise qu'on vous admirât? Oui, dit la princesse. — Il faut donc être belle, reprit la sylphide. Mais désireriez-vous plutôt qu'on vous aimât? — Ah ! sans doute, répondit la princesse. — Il faut donc être laide, dit aussitôt la sylphide. — Vous m'étonnez, repartit la princesse. — Je vous parle vrai, dit la sylphide; il n'y a que les laides qui sont sûres d'être passionnément aimées. Premièrement, on ne leur fait point de déclaration sans avoir la tête absolument tournée, ce qui est un grand avantage pour une femme; et il n'y a que les gens d'esprit qui en sont amoureux; au lieu qu'il n'y a que des sots qui le deviennent d'une belle bête; d'ailleurs, l'habitude des yeux affaiblit également la beauté et la laideur; l'une devient insipide quand on la voit sans plaisir; l'autre devient dangereuse quand on la voit sans peine. — Je n'aurais jamais imaginé, dit la princesse, que la laideur fût essentielle pour faire une grande passion. — C'est que vous n'aviez pas l'expérience, repartit la sylphide; il n'y a rien de si heureux pour une femme

que d'être laide; mais je dis laide à l'excès; quand elle a de l'esprit, sa difformité devient un trésor pour son amour-propre ; le premier moment est contre elle, j'en conviens; mais les moments qui suivent la dédommagent bien; elle perd la victoire avec sa figure, qui est l'effet du hasard; mais elle la rappelle, la remporte, et la fixe par le charme de son esprit, qui est un bien indépendant d'elle-même; les qualités de son cœur, la solidité de son caractère, la douceur de sa société, deviennent un bandeau qui cache son visage.

— Je ne balance plus, s'écria Bellanire, je meurs d'impatience d'être laide. — Cela est aisé, dit la sylphide. » Elle lui posa la main sur le visage, marmotta quelques paroles, et lui présenta un miroir, en lui disant : « J'espère que vous aurez lieu d'être contente. — Ah! s'écria Bellanire avec transport, ah! que je vais faire de passions; je suis abominable. » Ainsi ce fut par la plus grande coquetterie, qu'elle se détermina à être laide.

« Maintenant, dit la sylphide, je vais prendre la figure que je vous aurais donnée si vous aviez voulu être belle, et je feindrai d'être aussi bête que vous l'auriez été. En effet, vous verrez que je ferai beaucoup de conquêtes, et que je ne ferai pas une passion. »

Ces changements ne furent pas plutôt exécutés qu'elles rencontrèrent le prince qui se mirait dans un ruisseau. En les apercevant, il eut la bonté de se perdre de vue et les aborda d'une façon légère : il fut ébloui de la beauté de la sylphide et lui fit, avec aisance, un compliment, dans lequel il n'y avait pas l'apparence du bon sens. Elle en parut enchan-

tée et feignit de rassembler toutes les puissances de son âme pour répondre : « Oh ! pour cela, seigneur, vous avez bien raison. Elle a de l'esprit comme un ange, » s'écria aussitôt Zémire. Bellanire, qui croyait que le prince raillait, voulut saisir la conversation et parla avec toute la finesse imaginable. Le prince, la regardant avec dédain, dit à l'autre : « Vous avez là une amie qui me paraît un peu parleuse. — Il est vrai, répondit-elle, c'est la fille d'une de mes gouvernantes, car je suis princesse, au moins ! — Vous m'en paraissez bien capable, reprit le prince. A l'égard de cette bonne personne-là, elle peut bien être la fille de quelqu'un ; mais parbleu, je la défie d'être jamais la mère de personne. Et dites-moi, je vous prie, peut-on savoir où vous allez ? — Je voyage pour me former, répondit la princesse. — Vous vous moquez, dit le prince, il faut voyager pour vous faire voir, vous trouverez toujours des gens qui vous formeront tant que vous voudrez. — Et vous, ma belle enfant, dit-il au prodige de laideur, quel est votre projet ? — Seigneur, répondit-elle, je vais dans les pays étrangers chercher à m'établir. — Eh bien, repartit le prince, c'est un service que vous rendez au vôtre : pour moi, poursuivit-il, je porte mes pas dans un lieu où je n'aurai certainement point l'honneur de vous trouver ; je vais au temple de l'Amour. — Comment, dit la princesse, à qui l'esprit tenait lieu d'expérience, vous allez au temple de l'Amour, de dessein prémédité ? — Sans doute, dit le prince, je prétends devenir amoureux.

— Ah ! croyez-moi, dit la princesse, on ne le devient que lorsqu'on ne veut pas l'être. — Savez-vous bien, reprit le prince, que voilà une déclaration

détournée que vous me faites ? Mais je suis obligé de vous avertir que toutes vos avances ne vous avanceront de rien ; passe pour cette princesse, il n'est pas possible de la voir sans l'aimer. — Bon, dit la sylphide, comment voulez-vous me persuader votre amour, vous ne m'avez pas seulement demandé mon nom ? – C'est un garçon qui ne sait pas vivre, dit Bellanire. — Je vous avoue, répondit le prince, que je n'ai pas osé prendre cette liberté. — Il est certain, répliqua Bellanire, que si c'est une liberté de demander le nom de quelqu'un, il y en a d'autres qui méritent la préférence sur celle-là. »

Le prince s'approcha alors de la sylphide, en lui disant : « C'est dommage que la fille de votre gouvernante soit si affreuse, elle ne manque pas d'esprit ; mais, en vérité, elle est trop laide, elle abuse de la permission. — Ah ! ah ! répondit la sylphide avec un air chagrin, vous savez donc qu'on lui a donné la permission d'être laide ? » Le prince, la regardant en haussant les épaules, s'approcha de Bellanire. « Il faut avouer, lui dit-il, que votre princesse est au plus belle, mais elle est trop bête. » Bellanire lui répondit par de grands éclats de rire. « Je ne vois pas, dit le prince, ce qu'il y a là de si risible. Voilà une jolie rencontre que je fais, deux personnes, dont il y en a une qu'on n'ose pas regarder, et l'autre avec qui on ne peut pas parler. Mesdames, continua-t-il brusquement, je vous souhaite un bon voyage ; mais comme je suis pressé de finir le mien, ne trouvez pas mauvais que je ne vous accompagne pas dans le vôtre. — Eh bien, dit la sylphide à Bellanire, ne trouvez-vous pas que je doive être fort flattée de l'admiration que je lui ai

causée ? — Je n'en suis pas surprise, dit Bellanire, vous possédez le talent de la bêtise à un degré si éminent qu'il n'y a aucun portrait qui l'emporte sur vous. — Vous aimez donc mieux rester comme vous êtes, poursuivit la sylphide ? — Sans contredit, repartit la princesse ; je me mire dans ma laideur depuis que je vois votre sottise. — Puisque vous parlez ainsi, dit la sylphide, je puis vous laisser le soin de votre conduite : des affaires indispensables me rappellent dans le royaume des sylphides ; mais je veux, avant de vous quitter, vous marquer ma confiance. Voilà deux petites fioles ; si vous voulez éprouver par vous-même à quel point la beauté est utile sans esprit, frottez-vous le visage avec trois gouttes de cette essence, vous deviendrez belle à ravir, et bête à impatienter : lorsque vous vous verrez tentée de revenir à l'esprit, aux dépens de la figure, prenez trois gouttes de cette autre fiole, vous redeviendrez ce que vous êtes à présent. Je dois seulement vous avertir de prendre garde de casser la première fiole ; car la liqueur, en s'évaporant, vous rendrait votre figure naturelle : il est vrai que s'il se trouvait avec vous quelqu'un de transformé, l'enchantement cesserait, et il paraîtrait sous ses véritables traits. »

Voilà ce que je prie le lecteur de bien retenir ; c'est une préparation au dénouement, comme il ne s'en voit guère. Il faut avouer que je suis admirable pour faire des plans. La sylphide, après cette instruction à la princesse, la quitta ; mais Bellanire la retint un moment pour lui demander quel nom elle substituerait au sien. « Gardez toujours le vôtre, répliqua la sylphide, vous aurez toujours la consolation de vous

entendre appeler Bellanire la laide, pour vous distinguer de Bellanire la belle, qu'on ne croira jamais être la même personne. » La princesse lui promit d'obéir et la pria de ne l'abandonner jamais. Elle marcha quelque temps, n'ayant point de honte d'être laide, parce qu'elle ne rencontrait personne. Peu de temps après, elle vit un étranger l'aborder, la regarder, la considérer et s'écrier avec joie : « Ah ! la voilà trouvée à la fin ; c'est un trésor pour notre reine que cette fille-là. Assurément, continua-t-il en s'adressant à elle, il faut que vous soyez bien heureuse pour être aussi laide ; car ce n'est point pour vous flatter, mais je n'ai jamais rien vu de si laid que vous. — Je ne vois pas, répliqua Bellanire, qu'il y ait là de quoi tant vanter mon bonheur. — Comment, reprit-il, vous ne savez pas apparemment que vous allez devoir la plus grande fortune à votre laideur ? Oui, sans doute, continua-t-il, je n'ai point vu de visage plus propre à faire une dame d'honneur : il y a trois ans que, par ordre de la reine, je cours le monde pour trouver une femme assez hideuse pour obtenir l'amitié de la princesse sa fille ; je n'ai rencontré que des laideurs auxquelles on s'habitue ; mais la vôtre aura toujours la grâce de la nouveauté. Qu'il me tarde que la princesse vous voie ! vous êtes laide à faire plaisir.

— Certainement, dit Bellanire, je sens cette préférence comme je le dois, j'en suis pénétrée de reconnaissance : mais oserais-je vous demander le nom de la reine et de la princesse sa fille ? — Je vais vous satisfaire, dit cet homme. Notre reine s'appelle la reine Inconséquente, et monsieur son mari, le prince Sans conséquence. — Voilà des noms, dit

Bellanire, qui promettent beaucoup. Je réponds qu'ils tiennent parole, répondit l'étranger. — Et la princesse, reprit Bellanire? — Elle s'appelle, repartit l'étranger, la Princesse aux Passades. — Apparemment, dit Bellanire, c'est une principauté qu'on lui a donnée pour ses menus plaisirs? — Elle a bien son agrément, répliqua l'étranger, mais elle n'est pas avantageuse pour l'établissement d'une princesse. Comme la nôtre est fort belle, elle a beaucoup d'amants ; et comme elle a un caractère, elle a beaucoup de bontés pour eux ; mais elle a le malheur de n'en pouvoir garder aucun ; ses dames d'honneur lui en ont tant enlevé, qu'elle s'est résolue de n'en plus avoir qu'une seule, qui fût d'une figure à ne lui point faire craindre de rivalité. »

En s'entretenant ainsi, ils arrivèrent au palais de la reine Inconséquente ; tout y annonçait le caractère de celle qui l'habitait : les tapisseries étaient de velours, et les portières de toiles peintes; les lits avaient quatre couvertures d'édredon, et il n'y avait point de rideaux ; on ne lui faisait jamais de feu, et les cheminées étaient garnies d'écrans; toutes les portes étaient fermées avec des paravents par-dessus, et toutes les fenêtres étaient ouvertes.

Bellanire fut étonnée de cet arrangement; elle remarqua qu'il n'y avait pas un siège, pas même un tabouret; elle en demanda la raison à son guide. « C'est, lui répondit-il, parce que la reine, qui est la bonté même, veut qu'on soit toujours assise devant elle.

— On s'assied donc à terre, dit Bellanire? — Il faut, reprit le guide, que vous ayez bien de l'esprit pour avoir pu deviner cela. » Enfin, ils parvinrent à

l'appartement de la reine, qui avait une robe de taffetas vert, garnie de queues de martre zibeline : comme il faisait froid ce jour-là, elle était avec sa fille à son balcon, environnée de trente courtisans, dont vingt-six se plaignaient d'avoir une fluxion de poitrine : c'était l'infirmité courante.

Tous, en apercevant Bellanire, s'écrièrent : « Ah! la vilaine créature! — Approchez, lui dit la Princesse aux Passades, vous avez une physionomie qui me revient assez ; et je veux vous faire ma dame d'honneur. — Princesse, répondit Bellanire, j'en ai autant qu'une autre. » Elle avait résolu, pour mieux réussir à la cour, de ne pas faire paraître la moitié de son esprit : il n'y a que les gens riches qui ont soin de cacher leurs revenus. Elle entra en charge dès le jour même, et ne manqua pas d'étudier avec soin le caractère de la reine, de la princesse et du roi.

La reine était vertueuse par système, et, par son inconséquence ordinaire, ne l'était guère par pratique; elle pensait fort bien et se conduisait fort mal; elle voulait avoir des amis, et ne pouvait avoir que des amants; son cœur était froid, et son imagination était vive; l'un et l'autre se croisaient presque toujours; de sorte qu'il y avait des moments où elle se croyait tendre; mais l'imagination variait, et pour lors elle se détachait, sans regret, de celui auquel elle s'était attachée sans inclination. Elle n'allait point à l'Opéra, parce qu'elle n'aimait pas la danse, et donnait très fréquemment des bals, où elle se mettait en nage à force de danser. Elle haïssait son mari, parce qu'elle le trouvait sot, et elle aimait un homme beaucoup plus sot, parce qu'il n'était pas son mari ; de façon que si c'eût été l'amant qui eût été le mari, c'eût été

le prince Sans conséquence qui fût devenu l'amant. Au reste, ce prince était très bien nommé ; il disait des choses libres, et ne prenait point de libertés ; il était toujours de l'avis de sa femme, qui n'était jamais du sien : c'était un homme admirable pour faire préparer des tables de jeu, pour donner à tirer, pour dire qu'on fît souper, pour servir au commencement du repas, et pour s'endormir à la fin ; en un mot, de tous les valets de chambre de son palais, il était le premier, le plus assidu, le plus soumis et le plus maltraité.

A l'égard de la Princesse aux Passades, il y avait deux sentiments sur l'étymologie de son nom : les uns prétendaient qu'elle s'appelait ainsi, parce qu'elle était le fruit d'une passade ; les autres soutenaient que ce nom lui venait de ce qu'elle les aimait. Ceux qui connaissaient la princesse donnaient raison aux seconds. Il faut cependant dire, à son avantage, que si elle changeait si souvent d'amants, c'était par principe d'éducation. Madame sa mère, la reine, lui avait répété bien des fois que la fille d'un roi, d'un prince, d'un duc, et même d'un marquis, devait fuir avec soin tous ceux qui lui diraient un seul mot d'amour, et qu'elle ne devait faire accueil qu'à ceux qui lui marqueraient de l'estime. Peu de temps après, elle donna des preuves de sa docilité : deux petits messieurs devinrent amoureux d'elle ; le premier lui fit une déclaration dans toutes les formes, dans laquelle le mot d'amour et de je vous adore était répété à chaque phrase : elle en fut très offensée, et le bannit pour jamais de sa présence. Le second lui dit simplement que ses sentiments étaient fondés sur la plus parfaite estime ; sa vertu en fut si attendrie qu'elle

14.

le rendit heureux ; mais, par malheur pour lui, il s'avisa, dans l'ivresse de son bonheur, de lui dire que rien n'égalait le transport de son amour. La princesse fut aussitôt révoltée et lui dit fièrement : « Je voudrais bien savoir pour qui vous me prenez, Monsieur? voilà des propos bien singuliers, et qui ne me conviennent en nulle façon; jusques à ce moment, vous vous êtes tenu dans les bornes du respect, et vous m'en manquez : sortez de chez moi et sachez que je prétends qu'on m'estime, et qu'il ne me convient pas qu'on m'aime. »

Voilà ce que c'est que d'avoir des principes, et l'on peut juger par là combien l'éducation est nécessaire à des enfants. Bellanire se conduisait très bien avec elle et obtint bientôt toute sa confiance. « Bellanire, lui dit-elle un jour, je voudrais bien entretenir ce soir en particulier un jeune étranger, et je vous charge de l'introduire dans mon appartement. — Madame, dit Bellanire, sans doute que ce jeune étranger vous estime? — Il me l'a assuré, répondit la princesse, et vous ne sauriez croire combien je suis sensible à cette impression. — C'est que Madame est bien née, repartit Bellanire. — Et vous, Bellanire, continua la princesse, vous estime-t-on aussi ? — Madame, dit Bellanire, avant que j'eusse la petite vérole, on m'estimait beaucoup. — Voilà qui est bien étonnant, dit la princesse, je n'aurais jamais cru que l'estime et la petite vérole eussent quelque chose à démêler ensemble? — Je le croyais comme vous, répondit Bellanire; mais l'expérience m'a convaincue du contraire, et depuis ce malheureux temps on ne m'estime plus. — Oh bien ! moi, répliqua la princesse, je ne vous en estime pas moins, et je vous en aime

davantage. » Sa toilette finit, le soir arriva; le jeune étranger se présenta. Le lecteur s'imagine bien que ce jeune étranger était Aphanor avec sa nouvelle figure et son nouveau nom; et le lecteur ne se trompe pas.

Bellanire et lui furent étonnés de se reconnaître; il lui demanda des nouvelles de la belle imbécile; Bellanire lui promit de la lui faire voir, mais en grand secret, parce que la princesse ne souffrait point de belles personnes à sa cour. Le prince, qui s'appelait alors Zémire, quitta Bellanire pour aller estimer la princesse. (On attend peut-être une description de ce qui s'y passa; mais je me suis imposé la loi de ne blesser en rien la bienséance; il faut être assez voluptueux pour n'être jamais trop libre.) Bellanire, pendant ce temps, eut recours à la fiole de beauté; elle perdit sur-le-champ sa laideur et son esprit; il ne lui en resta que ce qu'il fallait pour lui faire sentir qu'elle en avait eu, et qu'elle n'en avait plus.

Zémire, en sortant de chez la princesse, fut tout étonné de trouver la belle bête, et comme il était pour lors plus en état de rendre hommage à l'esprit qu'à la beauté, il regretta Bellanire la laide; il commençait à s'y accoutumer, et il ne pouvait pas se faire à la bêtise de l'autre.

Bellanire reprit le lendemain sa figure ordinaire, et son esprit augmenta encore par son enjouement, lorsque Zémire lui confia que la belle princesse l'avait excédé d'ennui : « Oui, disait-il, je serais charmé de la voir, pourvu qu'elle ne parlât point, et je consentirais à vous regarder, pourvu que vous parlassiez toujours. — Eh bien, reprit Bellanire, je ferai peindre la belle princesse, et je vous donnerai

son portrait ; vous le regarderez pendant que je vous entretiendrai, et par ce moyen vous verrez la belle princesse sans l'entendre, et vous m'entendrez sans me voir ; c'est, à ce que je crois, un bon marché pour tous les trois. » Le projet fut exécuté. Le prince regarda attentivement le portrait pendant la première conversation ; le lendemain, il partagea ses regards entre le portrait et Bellanire ; une autre fois Bellanire les eut pour elle ; quelques jours après, Zémire ne se servit plus du portrait ; enfin il le rendit à Bellanire ; c'était l'équivalent d'une déclaration. Ah ! qu'on est flattée d'être aimée quand on est laide !

Les entretiens de Bellanire éclairaient de plus en plus Zémire sur ses ridicules, et Bellanire faisait usage de son esprit, pour se corriger de ceux qu'elle avait eus lorsqu'elle était belle ; mais il fallait, pour leur perfection, les exposer en perspective et animer ces mêmes défauts sous leurs yeux ; c'est ce qui leur arriva.

La Princesse aux Passades prit la résolution d'aller dans un lieu qu'on nommait le Tourbillon des coquettes. Ce n'est point un voyage pour lequel il faille avoir recours à l'art de quelque magicien, ou au char de quelque fée : on y va souvent de plain pied ; c'est y être arrivé que d'y vouloir aller. On met Bellanire de la partie, afin qu'on s'en moque ; mais elle était laide, toutes les coquettes devinrent ses amies. C'est là qu'on voyait les fêtes sans gaieté, les intrigues sans mystère, l'éclat sans plaisir, et le bonheur sans reconnaissance. Les jours et les moments étaient enveloppés dans une vicissitude de riens qui emportaient l'esprit sans remplir le cœur. On ne se préservait de l'ennui qu'en n'étant jamais avec soi-même ; on ne se garantissait d'un attachement qu'en variant

souvent l'objet. Les femmes étaient plus imprudentes que faciles, plus galantes que tendres, plus dissipées que vives ; elles avaient des amants plus par air que par goût, et se rendaient par complaisance plus que par sensibilité : voilà pourquoi elles cherchaient sans cesse le plaisir et ne le trouvaient jamais. Les faiblesses sans passion sont toujours sans volupté. Leur jeunesse, qui était un mélange perpétuel de conquêtes flatteuses et de ruptures humiliantes, de démarches hasardées, et d'imprudences ennuyeuses, leur ménageait, par le vide de réflexions, le passage insensible et honteux d'un printemps inutile à un automne indécent; elles n'avaient plus le même visage et avaient toujours les mêmes goûts; elles avaient manqué le plaisir, parce qu'elles ne l'avaient pas connu; elles le manquaient, parce qu'elles l'effrayaient. L'esprit, qui, comme les étoffes, a des couleurs pour tous les âges, n'en avait point changé pour elles; elles voulaient toujours badiner, et elles ignoraient que rien n'a l'air si vieux que le badinage d'une vieille; que ses mines deviennent des grimaces, ses agréments des ridicules, et qu'il faut prendre le parti de parler raison, quand on ne peut plus la faire perdre. Délaissées, désœuvrées, et raillées, la rivalité les avait divisées, et le dépit les avait réunies; elles s'occupaient tristement à médire entre elles; elles croyaient se venger du plaisir, en le censurant dans les autres; elles déchiraient les femmes qu'elles enviaient, critiquaient les hommes qu'elles désiraient, et concluaient par dire que, de leur temps, les uns étaient plus galants, et les autres plus modestes.

Telles étaient les femmes du Tourbillon des Co-

quettes. Les jeunes gens n'y réussissaient qu'à force de faux airs ; on comptait leurs bonnes fortunes, et non pas leurs agréments ; ils n'acquerraient une femme qu'en en déshonorant dix autres : ils avaient de l'impudence au lieu de sentiments, du libertinage au lieu d'esprit, et de l'étourderie au lieu d'imagination ; et il ne faut point s'étonner s'ils étaient à la mode. Ce Tourbillon était le temple dont j'ai parlé au commencement de cette histoire, où l'on n'entrait qu'avec un bandeau sur les yeux.

On juge aisément que Zémire ne conserva pas longtemps son crédit auprès de la princesse aux passades, qui était en pays de recrues. En effet, il fut bientôt quitté ; il reçut sa disgrâce avec douceur et avec affliction, se détermina à ne jamais revoir la princesse, et à en dire toujours du bien. Les mauvais propos qu'on tient contre une femme vous décréditent plus qu'elle ; on est plus puni que vengé, quand on cesse d'être honnête homme.

Elle fit tant de sottises qu'on fut trop heureux à la fin de lui faire épouser, par convenance, un petit prince qu'elle n'avait jamais vu. Il était raconteur, sot et glorieux, avait le visage long, le ventre gros, et les jambes courtes ; son visage était l'image des histoires qu'il contait ; ses jambes étaient l'image de son esprit et son ventre le portrait de son amour-propre. Je n'ai pas ouï dire ce que devint la princesse avec lui ; je crois qu'elle s'y endormit. Bellanire aimait Zémire de trop bonne foi pour rester longtemps dans le Tourbillon : quand une laide fait tant que d'aimer, elle aime avec fureur ; la crainte presque certaine de ne pas plaire la fait résister longtemps à sa passion, et lorsqu'elle ne peut en triompher, il

faut que son amour soit plus fort que son amour-propre.

Bellanire retourna à la cour de la reine Inconséquente, et Zémire, qui l'aimait plus qu'il ne croyait, ne put pas s'empêcher de l'y accompagner : il ignorait le rôle qu'il allait y jouer, lorsque la reine, en l'apercevant de loin, lui cria : « Zémire, que dites-vous de la fortune de Bellanire? Vous m'avouerez qu'il n'y a point de créatures plus dégoûtantes; eh bien, elle trouve à se marier. — A se marier, répliqua Zémire avec un air de surprise! — Vous avez raison d'être étonné, reprit la reine, la chose est si singulière qu'elle me fait autant de plaisir que si je devenais veuve; j'aime pourtant le roi à la folie, mais je ne sais que faire avec lui; au lieu que s'il mourait, je le regretterais toute la journée, et cela fait passer le temps. — Mais, Madame, dit Zémire, qui est-ce qui demande Bellanire en mariage? — C'est un petit monsieur, répondit la reine, qui nous fera mourir de rire; il s'appelle Aphanor. — Aphanor! s'écria Zémire. — Oui, Aphanor, repartit la reine; mais, en vérité, tout vous surprend aujourd'hui; je sais que c'est un beau nom; il est vrai qu'il a l'air de l'avoir acheté; sa figure est tout au plus ignoble, c'est une inconséquence qui me plaît beaucoup; un nom ancien doit être bien étonné de se trouver porté par un homme nouveau. Cela ressemble à un valet de chambre qui fait l'impertinent avec l'habit de son maître.

— Madame, reprit Zémire d'un air embarrassé, je connais un jeune homme qu'on nomme Aphanor; celui-là me paraît assez aimable. — Ce n'est donc pas le même? repartit la reine. L'Aphanor dont je

parle est bien le petit monsieur le plus plat que je connaisse ; il a l'esprit vain, le cœur sec et les manières gauches ; ses ridicules n'ont point l'aisance du naturel ; il y a cependant trois ans qu'il est dans le monde, à ce qu'il dit ; mais je crois que c'est une prétention : il n'a non plus l'air d'avoir trois ans de fatuité sur sa tête qu'il paraît n'être un fat que d'hier. » La vérité du portrait imposa silence à Zémire. Bellanire survint. « Voilà madame la mariée, dit la reine en la voyant. — Madame, répondit Bellanire, je crois que c'est une méprise. — En tout cas, répliqua la reine, cela serait bien capable d'en corriger ; mais qu'entendez-vous, je vous prie, par une méprise? — Madame, repartit la princesse, c'est qu'on m'a dit qu'il y a un prince Aphanor qui doit, en effet, épouser la fille d'un Inca, qui se nomme Bellanire. — Je la connais, dit Zémire. — Eh bien , interrompit la reine, y a-t-il quelque ressemblance de cette Bellanire-là à celle-ci ? Cela est impossible, il n'y a pas deux personnes au monde comme la nôtre. — Si vous la connaissez, reprit Bellanire, vous devez me trouver bien affreuse. — Madame, repartit Zémire, je ne puis vous cacher qu'elle est mieux que vous de figure ; mais, en revanche, vous êtes beaucoup plus aimable qu'elle. — Je veux absolument, dit la reine, éclaircir cette aventure. — Que l'on fasse venir Aphanor. » Zémire l'attendit avec une impatience mêlée d'inquiétude. Il parut, et Zémire fut confondu par la vérité de la ressemblance. Bellanire ne fut qu'affligée. « Mon cher petit prince, lui dit la reine, je suis bien aise de vous avertir que vous vous êtes trompé : la Bellanire que vous devez épouser est jolie, à ce qu'on dit, et voici celle qui est à ma cour. — C'est

précisément celle que je demande, répondit le faux Aphanor avec une voix traînante ; je connais cette autre Bellanire dont vous faites mention ; oh ! parbleu, ce serait une duperie d'avoir une aussi belle femme ; j'en veux une que je ne puisse jamais voir ; cette Bellanire-ci est mon affaire » La reine rit, Bellanire rougit, et le pauvre Zémire fut couvert de confusion. « Est-il possible, disait-il en lui-même, que j'aie été aussi avantageux, aussi sot ? je ne puis pas m'y méprendre, c'était là ma façon de penser, ma manière de m'exprimer ; j'étais glorieux, étourdi, indiscret ; c'est le moi d'autrefois que je retrouve en lui. » La reine lui dit tout bas : « Zémire, est-ce là cet Aphanor que vous trouviez si aimable ? — Oui, Madame, répondit Zémire tout honteux. — Eh bien, en vérité, reprit la reine, vous avez là de jolies connaissances. » La conversation fut interrompue par le souper ; il ne fut bientôt plus question que des airs, que des prétentions et des travers du faux Aphanor ; chaque jour donnait lieu à des scènes nouvelles ; les yeux étaient fixés sur lui ; tous les autres n'avaient en comparaison que des ridicules subalternes, on ne leur faisait pas l'honneur de s'en apercevoir. Ce que j'ai toujours désiré, après avoir fait une sottise, ce qui m'est arrivé souvent, c'est que quelqu'un en fît une plus éclatante qui fît oublier la mienne.

Zémire devint vraiment inquiet d'Aphanor ; Bellanire en était flattée. « Rassurez-vous, lui disait-elle, l'amour qu'il feint pour moi n'est qu'une ruse ; un petit-maître veut paraître ne tirer parti de la laideur que pour se mettre en réputation auprès de la beauté. » L'événement la démentit, car elle fut tout

à coup enveloppée d'un nuage : Zémire la perdit de vue ; mais il entendit la voix d'Aphanor qui lui criait : « Zémire, je t'enlève Bellanire ; ce n'est pas une conquête digne de toi, je te dédommage assez en te laissant celle qui est jolie. »

Quoique Zémire ne fût pas un sot, il en eut bien la mine, lorsqu'il vit qu'on lui enlevait Bellanire sans qu'il pût s'y opposer.

« Voilà qui est beau, dit la reine qui survint, de laisser ainsi enlever ses amies ; cela vous fera beaucoup d'honneur dans le monde ; et quand on saura cette histoire, vous ferez joliment votre chemin auprès des femmes. — Madame, repartit Zémire, permettez-moi de vous apprendre que vos plaisanteries ne sont pas bonnes ; je ne veux faire de chemin que pour retrouver Bellanire. — J'ai peur, répliqua la reine, que vous n'en ayez beaucoup à faire. — Voilà pourquoi je pars tout à l'heure, » dit Zémire en s'en allant. Il me semble qu'on peut se quitter plus poliment.

Il était très affligé d'être à pied et d'avoir à attraper un char qui volait très légèrement ; il aurait bien voulu disposer de celui de Telmaïs. « Telmaïs, s'écria-t-il, m'avez-vous abandonné ? » Telmaïs parut aussitôt, mais il était à pied comme lui. « Je ne t'abandonne point, dit Telmaïs, je viens te donner des conseils. — Eh ! Monsieur, lui répondit Zémire, ce n'est pas là ce que je demande ; vous devenez parleur quand je ne veux rien entendre, et vous venez à pied quand j'ai besoin qu'on me mène ; mais, continua-t-il, puisque vous voulez me donner des avis, où me conseillez-vous d'aller ? — Dans le temple de l'Amour vrai, répliqua Telmaïs en disparaissant. —

Me voilà bien plus avancé, dit Zémire, il y a dix ans que je cherche ce temple sans pouvoir le rencontrer ; j'ai trouvé bien des temples de l'Amour, et je n'y ai vu que des femmes qu'on doit aimer sans inquiétude, servir sans assiduité et quitter sans chagrin. Il n'y a que ce temple de l'Amour vrai dont tout le monde me parle, et que personne ne peut m'indiquer : il faut assurément que ce dieu là soit mal logé. » En faisant ce monologue sur les temples, il en aperçut un avec cette inscription : *Temple de l'Amour défendu ;* ce titre le piqua, il voulut y entrer ; il y vit un monde infini : il fut tout étonné de reconnaître ce temple ; il aborda le prêtre : « Il me semble, lui dit-il, que je suis déjà venu ici, il n'y avait personne. — Vous ne vous trompez pas, lui répliqua le prêtre, ce temple s'appelait alors le temple de l'Amour permis ; il fut d'abord très fréquenté ; la volupté douce et tranquille ordonnait les fêtes, la sympathie apportait les offrandes ; il n'y avait d'autres prêtres que les amants ; ils avaient la gloire des sacrifices, et les victimes en partageaient le plaisir. Les princes, les rois, et les dieux mêmes y venaient dépouillés du faste de leurs titres et de l'éclat de leur grandeur. De simples bergers y étaient aussi élevés qu'eux ; mais, en récompense, ils étaient aussi heureux que de simples bergers. Les esprits se rapportaient, les cœurs vrais et sensibles donnaient et recevaient des chaînes en même temps ; la défaite et la victoire étaient également douces ; il n'y avait point de vaincu qui n'aimât son vainqueur : la persuasion était le prix de la sincérité ; le triomphe, le prix de la confiance ; et la confiance intime, le prix durable du triomphe.

» Tel fut ce temple dans son origine ; mais insensiblement la langueur s'y introduisit ; on était trop sûr d'être aimé pour s'efforcer de plaire ; le plaisir cessa d'être une faveur, le bonheur devint une habitude, les liens fragiles de la reconnaissance remplacèrent imperceptiblement les chaînes de l'amour, les égards succédèrent aux sentiments, on ne fut plus fidèle que par vanité ; l'ennui survint, on se l'avoua ; on se sépara, et l'Amour permis resta seul dans son temple. Il y serait resté longtemps, sans un expédient auquel il eut recours ; il inventa un nouveau dieu, qu'il nomma l'Hymen ; il fit un point d'honneur aux humains d'y venir prendre les chaînes involontaires : l'estime, l'amitié, le rapport d'humeur, la douceur de l'esprit, l'étude approfondie des caractères furent traités de chimères. L'ambition, la richesse, la bizarrerie en formèrent la convenance et les nœuds ; on s'imposa aveuglément des liens indissolubles ; on jura de s'aimer avant de s'être vu, de s'estimer avant de se connaître ; l'empire même fut partagé inégalement, et l'esclave n'eut pas seulement le choix du maître : dès lors on vit paraître dans le monde deux crimes qui avaient l'air de deux vertus ; la haine pour un mari souvent très haïssable, et l'amour pour un amant souvent très aimable. Vous auriez peut-être cru par là le temple de l'Amour absolument abandonné ; ce fut là ce qui le repeupla ; on ne fit que changer l'inscription : les femmes, par vengeance, y vinrent trouver leurs amants ; les époux, par le même esprit, y vinrent chercher des maîtresses : on se trompa mutuellement, mais on voulut que la tromperie marchât accompagnée de la décence ; la licence régna sous les apparences du joug, la liberté devint

entière, et les chaînes parurent subsister ; en un mot, l'Hymen fut un dieu qui ne servit qu'à faire valoir les revenus de l'amour.

— Mon révérend père, dit Zémire, voilà une histoire fort savante ; vous ne ressemblez point à la plupart des gens de votre état, qui connaissent mieux le revenu que l'origine de leurs fondations; votre science me fait espérer que vous pourrez me dire où est situé le temple de l'Amour vrai. — Le temple de l'Amour vrai, répondit le prêtre ! je ne connais pas cela, j'en crois le ministre bien pauvre ; cela m'a tout l'air d'un bénéfice à portion congrue. — Eh bien, dit Zémire, puisque vous ne connaissez pas ce temple, je n'ai plus besoin de rester dans le vôtre. — Vous y reviendrez peut-être lorsque vous aurez épousé Bellanire. — Et laquelle, reprit vivement Zémire? — Mais c'est celle qui est jolie, répliqua le prêtre. — C'est précisément celle que je ne veux point, repartit Zémire. — Vous l'aimez cependant beaucoup, dit le prêtre. — Eh bien, répondit le prince, vous vous y connaissez, vous jugez de moi par vous, les gens de votre état n'aiment que les jolies femmes ; mais moi, qui n'ai plus l'honneur d'être prêtre, je vous avertis que c'est Bellanire la laide et la très laide que j'aime et que je veux épouser. — Vous vous trompez, poursuivit le prêtre, vous épouserez la belle. — Voilà qui est admirable, s'écria le prince, cet homme veut à toute force que j'aie une jolie femme ; apparemment qu'il veut venir chez moi : allez, mon pauvre père, continua-t-il, j'en suis fâché pour vous, mais c'est la laide qui sera ma femme. »

Zémire se trompait; car ce prétendu prêtre était

Telmaïs, qui savait très bien que Bellanire la laide et Bellanire la belle étaient la même chose : mais il ne mit pas Zémire dans le secret ; aussi fit-il bien du chemin, bien des réflexions tristes et bien des rêves malheureux avant que d'arriver dans un désert où l'on ne voyait que des bois et des rochers ; il y rêva, y soupira, s'y ennuya et s'y endormit. Tout cela est en règle ; mais il fut éveillé par une voix languissante et souterraine qui disait ces mots : « Oh ! ciel ! c'est aujourd'hui qu'il faut que j'épouse Aphanor, et que je renonce à Zémire ! — Est-ce une illusion, s'écria Zémire ? n'entends-je pas la voix de cette Bellanire que je cherche partout, et que je ne trouve que dans mon cœur. — Quoi ! lui répondit Bellanire, quoi ! Zémire, c'est vous, et venez-vous être témoin de mon malheur ? Fuyez promptement, vous ne pourrez triompher d'une puissance supérieure, qui m'a enchaînée dans cette grotte, et qui ne m'en délivrera que pour me faire épouser Aphanor. »

A ces mots, le faux Aphanor descendit dans un char, à côté d'une princesse qui était un chef-d'œuvre de beauté ; la grotte s'ouvrit, et, malgré ses chaînes et ses larmes, Bellanire parut tout aussi laide qu'à son ordinaire, et Zémire tout aussi amoureux. « Zémire, dit la princesse inconnue, tu cherches partout le temple de l'Amour vrai, et tu n'as trouvé que le temple de l'Hymen ; on ne peut guère s'égarer davantage : j'ai cependant des vues sur toi ; je me flatte d'être plus belle que Bellanire ; puisque tu l'aimes, il faut que tu aies une bien bonne santé ; cela me touche, et je viens t'épouser. — Dispensez-m'en, je vous prie, répondit Zémire, vous y seriez trompée ;

j'ai bon visage, mais malgré cela j'ai une santé bien délicate. — Voilà pourquoi, dit Bellanire, j'aurai la préférence ; je suis une femme faite exprès pour ceux qui vivent de régime. — Eh bien ! j'y consens, dit la princesse, mais à une condition : je suis accoutumée à ma beauté, et je commence à connaître mes défauts ; si tu veux, par le moyen d'un génie qui me protège, me céder ton esprit, je te céderai ma figure, et tu épouseras Zémire. — Non, répliqua Bellanire, je n'y consens point ; et si Zémire m'aimait mieux avec ta figure, je ne le jugerais plus digne de recevoir ma main. Il ne tient qu'à moi de devenir belle, cette fiole m'en donne le pouvoir ; mais je serais privée de mes bonnes qualités. Seigneur, continua-t-elle en s'adressant à Zémire, vous l'avez éprouvé, c'est moi qui étais la belle bête. — Eh ! s'écria Zémire, pour vous mettre dans l'impuissance de le redevenir, je prends cette fiole, et je la brise à mes pieds. »

La liqueur s'évapora aussitôt, et, dans le même instant, Bellanire la laide parut sous les traits de Bellanire la belle, Zémire sous ceux d'Aphanor, et le faux Aphanor, qui était dans le char, sous ceux de Telmaïs, et l'on reconnut la sylphide dans la princesse qui était venue avec lui. « Eh bien ! dit Telmaïs à Aphanor, je vous avais bien dit que vous épouseriez Bellanire la belle, aujourd'hui. — C'est donc vous, répondit Aphanor, qui étiez le prêtre de l'Amour défendu ? — Il est vrai, répliqua Telmaïs. — Tout ce que je vous demande, repartit Aphanor, c'est de n'y pas mener Bellanire ; mais, poursuivit-il, expliquez-nous ce que veut dire cette mauvaise plaisanterie de nous avoir ôté nos figures pour vous en revêtir. — C'est à cette supercherie que Bellanire et

vous devez vos vertus; Aphanor, vous n'auriez pu voir vous-même vos défauts, il fallait vous en faire rougir, en vous les exposant dans votre propre ressemblance ; et vous, Bellanire, vous n'auriez jamais songé à autre chose ; il fallait vous rendre laide, pour vous faire sentir la nécessité des vertus et des talents : maintenant vous la connaissez, vous êtes digne de la beauté, et vous en jouissez ; n'oubliez jamais qu'elle n'est qu'un ornement, et non pas un mérite.

— Tout cela est fort beau, dit Aphanor; je vois bien deux points de l'oracle accomplis : je ne suis plus un sot, et une princesse abominablement laide, qui était madame, est devenue aussi belle que Bellanire; mais ce temple de l'Amour vrai où le trouverons-nous? — Ah! pouvez-vous le méconnaître, s'écria Telmaïs? le temple de l'Amour vrai est partout où se trouvent deux amants qui s'adorent sincèrement. Ce dieu est plus attiré par l'espèce que par la multitude des hommages; il se plaît dans la solitude; les sacrifices les moins solennels sont les plus doux à ses yeux : l'amour connu n'est qu'un titre, il n'y a que l'amour caché qui soit un bonheur : tout vous inspire ici le caractère de l'amour vrai : ce gazon où vous êtes est le trône de l'Amour; il en est le gage, il en est le lien ; cette forêt épaisse n'est, pour ainsi dire, qu'amour; c'est l'Amour seul qui paraît l'avoir élevée, il y cache ses miracles dans le sein du mystère, c'est ce mystère qui l'a engagé à vous y appeler, à vous y attendre; partout il vous cherche, il vous poursuit ; il se présente à vous, et il vous dit : Eh! où courez-vous pour me trouver? Venez à moi. — Ah! Aphanor! continua Telmaïs,

l'amour vous environne de toutes parts, il vous appelle, il vous cherche, il pénètre votre âme, et vous demandez encore où il est? » Aphanor et Bellanire se regardèrent; leurs yeux leur dirent que le temple de l'Amour vrai était dans leurs cœurs. Telmaïs et la sylphide les unirent et les ramenèrent chez leurs parents, qui furent très étonnés et très satisfaits de les voir amants, époux, aimables et honnêtes gens.

FIN D'APHANOR ET BELLANIRE

POÉSIES FUGITIVES

POÉSIES FUGITIVES

DISCOURS

SUR LA NÉCESSITÉ D'AIMER

Sage Daphné, tu n'es pas dans l'erreur;
Peu de mortels sont dignes de ton cœur.
On n'aime plus : non, ces sublimes flammes,
Ces doux accords, ces nœuds sacrés des âmes,
Ces plaisirs purs, que le divin Amour
Nous apporta du céleste séjour,
N'habitent plus ces antiques contrées,
Par la licence, hélas ! déshonorées.
Un faux amour a détruit à jamais
La pureté, l'innocence et la paix.
On méconnaît la modeste tendresse.
L'aveugle ardeur d'une brûlante ivresse
Court aux plaisirs, qu'à force d'attentats
Le sot orgueil ravit et n'obtient pas.
Un vide affreux suit cette joie impure,
Don du caprice, et tribut de l'injure,
Le dégoût reste, et le crime abusé
Livre aux remords un cœur dès lors usé.

En vain la honte emprunte l'artifice ;
Le noir soupçon, éclairant l'injustice,
Vient enlever aux perfides amants
La confiance interdite aux serments ;
L'Amour craintif, désolé, tout en larmes,
Jette, en fuyant, son carquois et ses armes,
Et, d'un soupir éteignant son flambeau,
Couvre à jamais ses yeux de son bandeau.
On vit alors de ses dards redoutables
L'hypocrisie armer ses mains coupables,
Du dieu timide imiter la douceur,
Sous ses appas déguiser sa noirceur,
Lancer sur nous ses flèches enflammées
Que son haleine avait envenimées,
Couvrir de fleurs de profanes autels,
Et faire croire aux aveugles mortels,
Trop engourdis dans un honteux délire,
Que l'Amour est cet instinct qui désire.
Depuis ce temps, le sage, dans son cœur,
Fuit le plaisir, ennemi du bonheur ;
Il aime et craint la volupté suspecte,
Écueil flatteur des vertus qu'il respecte :
Le faux amour rit en vain à ses vœux,
Et n'aimant rien, il se croit plus heureux.
Il ne l'est pas, la voix de la nature
Contre ses soins se révolte et murmure ;
Elle se venge et punit par l'ennui,
La peur d'un bien qu'elle apprêta pour lui.
Chère Daphné, crois-moi, cette prudence,
Loin d'établir, détruit la Providence.
L'amour des Dieux a créé l'Univers ;
Par cet amour tous les êtres divers
Sont animés ; c'est lui qui les inspire ;

Par lui tu vis, tu penses, je soupire ;
Il t'embellit, il t'attendrit pour moi ;
Je suis heureux, j'aime et n'aime que toi.
Ainsi l'Amour, de la voûte céleste,
Descend pour nous dans ce séjour funeste ;
C'est dans ton sein qu'il retrouve aujourd'hui
L'unique temple encor digne de lui.
Il y repose ; une ardeur criminelle
L'avait chassé, la vertu le rappelle :
Ce Dieu se plaît à régner dans ton cœur ;
Ta récompense est toujours mon bonheur.

VERS

SUR LES PLAISIRS DU WAUXHALL

Célèbre qui voudra sur les tendres pipeaux,
Et le bêlement des troupeaux,
Et le ramage des oiseaux,
Et le murmure des ruisseaux ;
Je bâille quand je vois la nature naïve :
J'abandonne aux vieillards les plaisirs languissants.
Le feu de la jeunesse, exalté dans mes sens,
Donne la préférence à la nature active.
Campagnards diligents, rompez votre sommeil,
Pour contempler au lever de l'Aurore,
Les rubis de son char vermeil ;
Moi, j'admire les fleurs que l'Amour fait éclore
Quand de Philis il presse le réveil.
C'est là mon univers, c'est Philis que j'adore,
Et j'aime mieux la voir coucher que le soleil.
La vie innocente et champêtre

Engourdit l'âme et rend l'esprit épais;
En rêvant, sans penser, à l'ombrage d'un hêtre.
On prend l'oisiveté bien souvent pour la paix.
Paris seul obtient mon hommage;
C'est là que tout se choque et tout est assorti :
Par un essaim de bas étage,
Sans en être offensé, le prince est investi,
Et de l'égalité Paris est l'apanage.
Chaque instant du jour est ourdi
Par le plaisir, qui prend la couleur de chaque âge.
Il enivre l'homme étourdi;
Mais il délasse l'homme sage;
Il accueille tous les mortels.
Selon l'esprit, l'état, il change de langage,
Et c'est un même Dieu sur différents autels.
Sous la forme la plus frivole,
Il sait cacher un but moral;
De la raison il tient école
Chez le grand Odinaut, même jusqu'au Wauxhall;
Car enfin, tous tant que nous sommes,
Nous faisons trop valoir nos droits;
Et selon moi, qui dit des hommes,
Dit des comédiens de bois.
Si je passe au Wauxhall c'est le temple des Grâces,
Diane a le sien vis-à-vis.
On voit des maraudeurs les différentes classes
Tourner à l'entour du parvis;
La déesse en est alarmée,
Elle peint la sagesse en beau;
Mais l'Amour est en face, armé de son flambeau;
Et la désertion est bientôt dans l'armée.
L'Amour triomphe dans les cieux;
En vain on voudrait se défendre.

Une beauté paraît, on est près de se rendre;
Un objet plus charmant vient arrêter les yeux :
On croit enfin céder à la plus belle;
De son choix le cœur est content,
Il se promet d'être fidèle;
Mais, malgré lui, dans un instant,
Il est forcé d'être inconstant.
Tel un berger, au lever de l'Aurore,
Veut cueillir un bouquet sur les tapis de Flore;
Mille beautés le charment tour à tour;
Leur éclat varié l'éblouit et l'enchante :
Indécis, du parterre il fait cent fois le tour.
De ces fleurs chacune le tente,
Il va, revient, il veut choisir,
Son œil cherche la plus charmante,
Et cette incertitude augmente son plaisir.
Heureux Français! vous faites de la vie
Une chaîne d'amusements;
Au sein d'une aimable folie,
Par les plaisirs vous comptez les moments;
Transportés d'une douce ivresse,
De fleurs vous couronnez le Temps;
Votre bonheur redouble sa vitesse,
Et des quatre saisons vous faites un printemps.

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT

PAR VOLTAIRE

Quelquefois, le matin, quand j'ai mal digéré,
Mon esprit abattu, tristement éclairé,
Contemple avec effroi la funeste peinture

Des maux dont gémit la nature;
Aux erreurs, aux tourments le genre humain livré,
Les crimes, les fléaux de cette race impure
Dont le diable s'est emparé.
Je dis au mont Etna : Pourquoi tant de ravages,
Et ces sources de feu qui sortent de tes flancs?
Je redemande aux mers tous ces tristes rivages,
Disparus autrefois sous leurs flots écumants;
Et je dis aux tyrans :
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde
Et les flammes des volcans.
Enfin, lorsque j'envisage,
Dans ce malheureux séjour,
Quel est l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour,
Et que la loi suprême est qu'on souffre et qu'on meure;
Je pleure.
Mais, lorsque sur le soir, avec des libertins
Et plus d'une femme agréable,
Je mange mes perdreaux, et je bois les bons vins
Dont monsieur d'Aranda vient de garnir ma table,
Quand, loin des fripons et des sots,
La gaieté, les chansons, les grâces, les bons mots,
Ornent les entremets d'un souper délectable;
Quand, sans regretter mes beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon et de sa maîtresse,
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur est lié,
Me fait oublier ma vieillesse,
Cent plaisirs renaissants échauffent mes esprits;
Je ris.

Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales,
Qui soufflent dans Paris, vainement agité,
Des inimitiés infernales,
Et versent leurs poisons sur la société.
L'infâme calomnie avec perversité
Répand ses ténébreux scandales :
On me parle souvent du Nord ensanglanté,
D'un roi sage et clément, chez lui persécuté,
Qui dans sa royale demeure
N'a pu trouver sa sûreté,
Que ses propres sujets poursuivent à toute heure ;
Je pleure.
Mais si monsieur Terrai veut bien me rembourser,
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embellissent,
Si mes vassaux se réjouissent,
Et sous l'orme viennent danser ;
Si parfois, pour me délasser,
Je relis l'Arioste, ou même la Pucelle,
Toujours catin, toujours fidèle,
Ou quelque autre impudent dont j'aime les écrits ;
Je ris.
Il le faut avouer, telle est la vie humaine ;
Chacun a son lutin, qui toujours le promène
Des chagrins aux amusements.
De cinq sens tout au plus malgré moi je dépends.
L'homme est fait, je le sais, d'une pâte divine ;
Nous serons tous un jour des esprits glorieux ;
Mais dans ce monde-ci l'âme est un peu machine ;
La nature change à nos yeux ;
Et le plus triste Héraclite,
Quand ses affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

RÉPONSE A L'AUTEUR

PAR M. L'ABBÉ DE VOISENON

Du Temps vous trompez les efforts,
Et moi j'en éprouve l'outrage;
Vous savez vous passer de corps,
Votre esprit ne change point d'âge.
Les neiges sont devant vos yeux,
Le printemps est dans votre tête.
Tous vos vers sont des fleurs de fête,
Tous vos jours sont des jours heureux.
D'Apollon vous tenez la caisse,
De ce dieu vous visez les *bons*,
Et quoique vous payiez sans cesse,
Vous ne dites pas : Point de *fonds*.
Pour moi, débile créature,
La triste main de la nature
Étend un crêpe sur mes jours.
Mes yeux m'étaient d'un grand secours,
Pour lire les fruits de vos veilles;
Je les perds, et j'ai des oreilles
Pour entendre de sots discours.
Poursuivi par la calomnie (1),
Je ne sens plus que le poids de la vie;

(1) On m'accuse d'avoir composé, dans une petite pièce donnée chez Mme de Valentinois, un couplet pour faire l'éloge des opérations de M. le chancelier. Comme j'en crois l'objet très bon, je l'aurais avoué hautement; mais c'est M... qui en est l'auteur. On a voulu m'attribuer une infamie dont je suis très incapable; on prétend que lorsqu'on chanta ce couplet, je me levai et dis à Mme de Valentinois qu'il m'avait été envoyé de Chanteloup. Je suis humilié qu'on me croie aussi bête, et je ne me console pas que l'on me juge un cœur aussi infecté par l'ingratitude. Je me suis fait toujours

Mon bonheur est dans le cercueil
De mon irréprochable amie (1);
L'univers me paraît en deuil.
O vous, rare ornement de notre Académie,
Vous nous garantissez son immortalité !
Les traits aiguisés de l'Envie
N'altèrent point votre gaîté.
Vous ne mourrez jamais, moi je meurs à toute heure.
Vous êtes Jean qui rit, et je suis Jean qui pleure.

A M. DE VOLTAIRE

SUR SA TRAGÉDIE DE LA TOLÉRANCE

De vos vers l'éloquence aisée,
En consolant l'esprit humain,
Dans nos cœurs porte un jour serein,
Ainsi que la douce rosée
Pénètre les fleurs du matin.
Vous détestez la violence

un devoir de publier les bontés de M. le duc de Choiseul; quoiqu'il me les ait retirées, ma reconnaissance ne se ralentira jamais. Je ne trouve point étonnant qu'il ait ajouté foi aux propos infâmes de mes ennemis; la disgrâce rend ombrageux. (*Note de l'auteur.*)

(1) J'étais attaché depuis vingt ans à Mme Favart, l'amitié la plus tendre nous unissait. Il est impossible d'être plus aimable plus constamment gaie, d'avoir un esprit plus à soi, des idées aussi riantes, une âme aussi élevée et des talents aussi variés. Elle faisait la consolation de mes jours, elle était aussi essentielle qu'amusante. Elle plaçait sans cesse son enjouement entre la vieillesse et moi; elle jouissait de la santé la plus fraîche; et moi, depuis cinquante années mon tombeau est entr'ouvert. Elle n'avait que quarante-quatre ans, j'en ai soixante-quatre. Je me flattais qu'elle me fermerait les yeux, et j'ai fermé les siens. Chaque jour de ma vie n'est plus pour moi qu'un supplice continué. (*Note de l'auteur.*)

D'un prédicateur que l'on craint;
L'homme est né pour la tolérance,
On l'éclaire dès qu'on le plaint.
Quand même une erreur prend naissance,
Du premier feu l'esprit atteint
S'allume par la résistance;
N'observez pas son existence;
En la tolérant on l'éteint.
Quand des gazettes jansénistes
Les journalistes assommants
Sont les diffus apologistes
De leurs saints, morts sans sacrements;
L'ennui que leurs feuilles produisent
Me fait dire en très bon chrétien :
On les tolère, et l'on fait bien:
C'est pour punir ceux qui les lisent.
Mais sur les ouvrages de goût
La tolérance est condamnable;
Je vois que l'on tolère tout,
Et que tout devient exécrable.
Nos pièces sont sans action ;
Nos opéras sont sans vocale,
Et leurs scènes sans passion,
N'ont que leur langueur pour scandale.
On tolère des vers nouveaux,
Au dessous de ceux de la Fosse;
Des chanteurs dont la voix est fausse,
Et de beaux parleurs pensant faux.
On tolère de froids copistes,
On tolère de vains sophistes,
On tolère des sots titrés,
Les grands fripons sont tolérés,
Et moi, dont les jours misérables,

Que les ans viennent délabrer,
Se passent à voir tolérer
Tant de choses intolérables,
Je reviens près de mon foyer,
Et m'écrie, en frondant l'engeance
Qui vient de me tant ennuyer :
Que de maux fait la tolérance!

ÉPITRE SUR L'AMITIÉ

A MADAME DE POMPADOUR

Un philosophe vrai, par conséquent sensible,
Voulut trouver le lieu qu'habitait l'Amitié.
(Chercher un pays oublié,
C'est entreprendre un voyage pénible.)
Il visita d'abord tous les cloîtres sacrés,
Où, dans un même esprit, des mortels retirés,
Devraient goûter entre eux, sans trouble et sans ivresse,
Le calme du bonheur donné par la sagesse.
Il y trouva l'orgueil sous un habit poudreux,
Cabalant, fomentant, tramant, formant des haines;
Le repentir ajoute aux entraves des vœux,
On n'y sait porter que des chaînes,
On n'y sait point serrer des nœuds.
Quittant avec mépris ces retraites trompeuses,
Il jugea que le monde offrirait à ses yeux
Des découvertes plus heureuses.
Il vit que le grand art de la duplicité,
Exposant les défauts sous des traits plus aimables,
Ne laissant dans les cœurs que la satiété,
Rend les hommes plus doux, sans les rendre estimables;

Il cherchait l'Amitié, sans la trouver jamais :
Les auteurs en vantaient la douceur infinie,
Les plus belles couleurs composaient leurs portraits,
 A chaque page ils en citaient des traits;
Ce n'était pas, je crois, l'histoire de leur vie.
De l'Amitié sacrée on affecte le ton;
Mais par les actions ses règles sont proscrites;
Souvent on la trahit en attestant son nom;
C'est l'Amitié qui fit les premiers hypocrites.
Plaignant l'humanité, connaissant ses travers,
Y rencontrant toujours l'artifice et la feinte,
Il allait pénétrer dans un autre univers;
Lorsque la Renommée, en traversant les airs,
Ranime, par ces mots, son espérance éteinte :
« Pour trouver l'Amitié ne passe point les mers,
» Elle habite un pays où règne la souplesse;
» Elle a, par sa candeur, l'art de le réformer;
» Son unique système est de se faire aimer ;
» On éclaire les cœurs lorsqu'on les intéresse.
 » Son caractère est simple et sans détour,
» Elle aime la retraite et n'est jamais sauvage ;
» Disciple de Minerve, avec l'air de l'Amour,
» Elle sait allier, par un rare assemblage,
» Les attraits de Vénus et l'âme d'un vrai sage. »
C'était articuler le nom de Pompadour;
Aussi le philosophe alla droit à la cour,
Bien certain d'y trouver l'objet de son voyage.

LA BONNE OPINION

FABLE

Le souverain des dieux, aux premiers ans du monde,
Pour rendre les mortels fortunés et contents,
Produisit d'une main féconde
Et les vertus et les talents.
Pour les avoir, chacun court ou se presse.
Le Savoir, le Bon Sens, l'Esprit et la Finesse,
Des premiers arrivés furent bientôt la part ;
Tous les autres humains vinrent un peu plus tard ;
Il ne restait plus rien ; mais, pour les satisfaire,
Jupiter leur donna la Bonne Opinion ;
Tous se crurent parfaits, tous crurent savoir plaire ;
Cette heureuse présomption
Les dédommagea du contraire.

LE VER LUISANT

FABLE

Un ver luisant, dans le fond d'un jardin,
Jetait une faible lumière,
Il éclairait pourtant toute une fourmilière,
Qui l'admirait comme un être divin :
Enorgueilli de voir qu'on l'idolâtre,
Il veut briller sur un plus grand théâtre.
Bientôt, traversant le jardin,
Guidé par son audace vaine,
Dans le salon voisin
A grand'peine il se traîne ;

Là des lustres brillants, suspendus aux lambris,
Offusquent ses yeux éblouis.
Il se remet pourtant, ose lever la crête ;
Mais c'est là que sa mort s'apprête;
Du phosphore rampant l'éclat a disparu,
En vain il dresse et la queue et la tête,
L'insecte est écrasé sans même être aperçu.

Que de gens d'un mérite mince,
Vantés, prônés dans leur pays,
Quittent tous les jours leur province
Pour essuyer même sort à Paris !

A MADEMOISELLE ***

Pour avoir l'art de composer des vers,
Pour s'exercer en ce genre d'escrime,
Il faut être certain de deux talents divers :
De la pensée et de la rime :
Fournissez-moi la dernière des deux;
Je sais où de l'esprit les grâces sont placées,
Car chacun lit ce titre imprimé dans vos yeux :
Dictionnaire de pensées.

A MADAME DE SAINT-FARGEAU

Vous le voulez, je vous en fais l'aveu,
Mes jours s'engourdissaient au sein de l'indolence ;
Je mangeais, je dormais, j'ignorais si l'on pense ;
Aux neuf Sœurs j'avais dit un éternel adieu,

Lorsqu'une voix enchanteresse
Vint me parler la langue du Permesse.
Je ne me trompe point, ah! c'est vous, dieu des vers,
M'écriai-je aussitôt; j'abjure la paresse,
Mon esprit se réveille et veut rompre ses fers;
Cet esprit fut toujours l'apanage de l'homme.
Mon saint état pourra s'en offenser;
Mais j'enverrais plutôt à Rome
Pour demander un permis de penser.
Oui, mais, me dit ma conscience,
On te tend des pièges secrets :
Penser n'est pas ce qui m'offense,
C'est du sentiment seul que je crains les attraits.
Examine les vers qui causent ton ivresse,
Par le divin Phébus je doute qu'ils soient faits;
Ce dieu sait peindre avec finesse;
Mais lui connaissais-tu tant de délicatesse?
Il n'a jamais si bien mis dans son jour
Le sentiment de la tendresse :
Prends garde, mon ami, de répondre à l'Amour.

A MADEMOISELLE ELIE

QUI ME VOULAIT FAIRE SON CHAPELAIN

Je fais une chapelle, et je te la dédie ;
On n'y craindra d'erreur que l'infidélité;
Mais sur l'autel ton portrait incrusté,
Étouffera cette hérésie.
Le chapelain, rempli de ta divinité,
Ressentira de plus grands troubles
Que ceux que tourmentait l'oracle de Phébus :

Tous les jours seront fêtes doubles,
Et les désirs feront le plan des orémus ;
C'est dans tes yeux qu'on lira son rosaire,
Les Amours répondront en chœur,
La relique sera ton cœur,
Le mien sera le reliquaire.

A MADAME DE ***

SUR LA MORT DE SON MARI

Autrefois deux flambeaux brillaient dans votre cour :
C'étaient celui d'Hymen et celui de l'Amour :
Un prêtre alluma l'un, vos yeux font brûler l'autre.
L'Hymen voyant qu'auprès du vôtre
Le sien rendait une pâle lueur,
A vos tendres regards a caché sa lumière ;
Le flambeau de l'Amour en a pris plus d'ardeur.
Suivez celui qui vous éclaire.

A LA MÊME

SUR L'ART D'AIMER D'OVIDE, ET SUR LE REMÈDE

C'est vainement qu'instruit dans le tendre mystère,
Ovide, des amants et le maître et l'appui,
Nous traça dans ses vers l'art d'aimer et de plaire ;
Votre esprit et vos yeux l'enseignent mieux que lui :
En vain il a produit, d'une plume fertile,
L'art de guérir un cœur qui s'est laissé charmer :
Tout ce qu'on voit en vous rend l'ouvrage inutile,
On ne pourra jamais cesser de vous aimer.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DE SOUBISE

POUR LUI DEMANDER LA PERMISSION DE CHASSER

Prince, dont les vertus embelliront l'histoire,
Modèle de prudence, exemple de valeur,
Qui servez l'État pour sa gloire,
Vos amis pour votre bonheur ;
Un pauvre petit prêtre, étouffant et débile,
Ne craint point de trouver en vous un cœur trop dur.
Cherchant contre mon asthme un rempart, un asile,
J'ai cru trouver à Belleville
Un air moins épais et plus pur.
Le remède serait, dit-on, plus efficace,
Si vous me permettiez quelques heures de chasse.
Quand la foudre des dieux, confiée en vos mains,
Va porter sur vos pas la terreur la plus grande,
Pour moi, chétif, je ne demande
Qu'à faire feu sur des lapins.
Si j'obtiens cette grâce, ô prince débonnaire !
Je formerai les vœux les plus ardents,
Pour que l'Amour, ou madame sa mère,
Marquent vos jours par des traits éclatants,
Et vous fassent chasser encore cinquante ans
Sur les réserves de Cythère.

ORIGINE DU MAL DE TÊTE

A MADEMOISELLE DE MOY

Vous cherchez le sujet de votre mal de tête,
Je vais vous éclaircir sur cette question.

D'aimables logements l'Amour toujours en quête,
Choisit votre cerveau pour habitation;
La Sagesse aussitôt fit face,
Et dit qu'elle occupait un terrain si charmant.
On s'anime; l'Amour ordonne qu'on la chasse;
Mais il ordonne vainement :
On peut disputer vivement,
Quand c'est pour emporter une si bonne place.
Jeune de Moy, c'est là, n'en doutez point,
L'origine du mal où vous êtes plongée;
Souvent par l'Amour seul la tête est dérangée,
Elle l'est encor plus quand la raison s'y joint.
Il fallait cependant un arbitre équitable,
Pour mettre fin à ces débats.
L'esprit seul en était capable,
C'est lui qui règle les États;
Sans son air animé, la beauté ne plaît pas,
Tout ce qu'il inspire est aimable;
Sa vivacité rend la laideur supportable,
Et lui tient toujours lieu d'appas.
Pour juger sainement, l'esprit est un grand titre;
Il fut, d'un plein accord, établi pour arbitre.
Il plaça l'Amour dans vos yeux,
On y vit éclater ses charmes et ses feux;
Au fond de votre cœur il logea la Sagesse,
Elle guida vos sentiments secrets;
A vos côtés vous la tenez sans cesse,
Et vous ne l'inspirez jamais.
C'est ainsi que l'esprit employa sa finesse
A rendre la Sagesse et l'Amour satisfaits,
Et, comme un juge plein d'adresse,
Il prit pour lui le lieu qui causa le procès.

A MADEMOISELLE ***

EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DE « LA COQUETTE FIXÉE »

Des succès du public peut-on être flatté,
Si l'on ne plaît à sa maîtresse?
Lorsqu'on n'a que de la tendresse,
On n'a jamais de vanité.
Se voir louer de tous a de quoi satisfaire ;
Mais louer ce qu'on aime est mille fois plus doux :
A qui puis-je chercher à plaire,
Si je ne puis aimer que vous?

A MADAME LA COMTESSE DE L. M.

LE JOUR DE SA FÊTE

L'Amour, ce dieu qui cherche à triompher des cœurs,
Venait d'envelopper un trait avec ses fleurs :
Va les offrir, dit-il, à ta déesse,
Elle y sera trompée. Aussitôt, plein d'ivresse,
Je prends ce don, j'y crois mon bonheur attaché :
Mais, hélas! j'ai donné dans un piège funeste,
Le trait a disparu, le bouquet seul me reste ;
Ne devinez-vous pas où le trait s'est caché?

A LA MÊME

SUR CE QU'ELLE NE VOYAIT PERSONNE PENDANT LA SEMAINE SAINTE

Deux bons dévots, dans leurs têtes cherchant
Quelque moyen louable, honnête,

Qui pût plaire au Seigneur dans un grand jour de fête,
S'écrièrent un jour : Faisons jeûner nos gens.
Vous les imitez trop, madame la comtesse,
Mortifiez-vous bien, vivez dans la tristesse ;
Mais votre pénitence et la mienne sont deux,
    Et vous prenez l'une pour l'autre.
    Quand vous vous cachez à mes yeux,
C'est là ma pénitence, et point du tout la vôtre.

PLACET A Mgr LE DUC D'ORLÉANS

POUR OBTENIR LA PERMISSION DE LAISSER PASSER LE TUYAU D'UN POÊLE DU CÔTÉ DU JARDIN DU PALAIS ROYAL

Heureux qui peut avoir un petit trou chez soi,
Pour corriger du froid la maligne influence !
Possesseur d'un tuyau, j'avais quelque espérance
D'avoir tout comme un autre un petit trou pour moi ;
Et même afin qu'il fût plus à ma convenance,
    J'en voulais faire un tout exprès.
Mais certain Montament s'oppose à mes projets,
En assurant qu'il est assez de trous en France,
Sans en demander un donnant sur un palais.
Par cet arrêt fatal, l'hiver et la froidure,
De mes jours grelottants vont raccourcir le fil ;
Et c'est en vérité grêler sur le persil,
    Que de grêler sur ma figure.
O prince bienfaisant ! agréez et souffrez
Qu'un pauvre petit trou me fasse enfin renaître.
J'invoquerai l'Amour pour qu'il vous rende maître
    De tous ceux que vous désirez.

A MONSIEUR DE VALLIERS

Vous, favori du dieu qu'on adore à Cythère,
Qui pour avoir les trous dont vous avez besoin,
Ne présentez des placets qu'au mystère;
Vous prouvez que votre art s'étend encor plus loin.
Du mont sacré vous dissipez les glaces;
Mais vous allez moins en ce lieu
Par dévotion pour le dieu,
Que pour y caresser les Grâces.
Distinguez-vous toujours dans cet emploi charmant;
Que cependant l'amitié vous occupe;
Amoureux par tempérament,
Soyez ami par sentiment,
Vous deviendrez heureux sans être dupe.
J'achète cher le droit de vous faire un sermon :
Condamné par mes maux à suivre la raison,
Je vois sans être ému les nymphes les plus belles.
Vous, à qui la santé tient lieu de passion,
Vous feriez honneur même aux neuf vieilles pucelles;
Mais j'ai grand tort de leur donner ce nom,
Puisque vous vivez avec elles.

A MADAME DE POMPADOUR

Les Anciens, qu'on cite pour exemple,
Établissaient des prêtres en tout lieu,
Trop aisément multipliaient les temples;
Pour un seul attribut chez eux on était dieu :
Sans que le siècle leur ressemble,

Nous rendons aux talents un hommage réel ;
Mais grâce à Pompadour, qui les unit ensemble,
On n'a besoin que d'un autel.

VERS

POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE MADAME DE POMPADOUR

L'éclat de ses attraits n'est point ce qui la flatte :
Philosophe et sensible au milieu de la cour,
Elle étonne l'Envie, en exposant au jour
Les grâces de Vénus et l'âme de Socrate.

ENVOI A MADAME DE M***

QUI, ÉTANT A SOUPER AVEC L'AUTEUR, L'OBLIGEA D'ALLER SE COUCHER A ONZE HEURES

En vain l'on me contraint de regagner mon lit,
Si j'obéis ce n'est que pour la forme ;
Du régime aujourd'hui je perdrai tout le fruit.
Comment veut-on que je m'endorme ?
Lorsqu'on connaît M***, on y pense, on se dit
Qu'on a vu les talents, les grâces et l'esprit ;
Et malgré les docteurs qui prêchent la réforme,
On a fait des fonds pour sa nuit.

BOUQUET

POUR LE JOUR DE SAINT JACQUES

Le patron de toutes les filles,
C'est le saint Jacques des Bourdons;
Le patron de tous les garçons,
C'est le saint Jacques des Coquilles.
Nous pouvons tous les deux nous donner un bouquet,
Coquilles et bourdons exigent que l'on troque;
Cet échange affermit l'amitié réciproque,
Et cela vaut mieux qu'un œillet.

IMPROMPTU

SOUPANT CHEZ MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS QUI EMPÊCHAIT L'AUTEUR DE MANGER, A CAUSE DE SA SANTÉ

Autrefois l'on faisait très bonne chère aux cieux;
Mais comme il faut toujours que chaque mode change,
Dans les cieux d'aujourd'hui l'on est bien plus heureux
Et l'on soutient pourtant que jamais on n'y mange.
De ces deux bonheurs-là l'exemple est sous nos yeux,
Et par malheur je suis l'objet de ce mélange;
J'ai l'honneur d'assister à la table des dieux,
Et je fais diète comme un ange.

VERS

AU NOM DE DUCLOS, A MADEMOISELLE OLYMPE, QUI DÉSIRAIT UNE VIERGE QUI ÉTAIT DANS SON LIT

Voulant changer ma vierge contre une autre,
Je propose un marché qui sera mon profit;

Je veux bien vous donner la vierge de mon lit,
Mais donnez-moi celle du vôtre.

VERS

A MADAME ***. LE JOUR DE SA FÊTE

On ne doit point avoir pour patronne une sainte,
Lorsqu'on empêche d'être saint;
Suivez plutôt le dieu dont vous êtes l'empreinte,
Dans tous vos traits les grâces l'ont dépeint;
C'est votre cœur qu'il veut pour sacrifice.
Méritez donc que l'on vous place un jour
Dans la légende de l'Amour,
Je me chargerai de l'office.

VERS

AU NOM DE MADAME DE CHANTE-MÊLE, A MONSEIGNEUR DE***
EN LUI PRÉSENTANT UN MÉMOIRE

Que Monseigneur me satisfasse,
Pour une pension que je viens demander :
Peut-on refuser une grâce
A qui peut vous en accorder?

A MADAME DE ***

AU NOM DE MADAME DE ***

La douce chose que l'amour
Quand on est bien d'intelligence!

Oui, pour mon âme, sans détour,
Chaque moment est jouissance.
Je dis la nuit, je dis le jour,
La douce chose que l'Amour !
Le bonheur aux ailes dorées
Les étend sur mon cœur charmé ;
Je vois mes heures colorées
Par les yeux de l'objet aimé :
Toutes les vôtres sont mêlées
D'injures et de doux regards,
Et votre amour en giboulées
Sans cesse est dans le mois de mars.
Imitez notre intelligence,
Faites toujours tout de moitié ;
Nous songeons à votre existence ;
C'est un effort de l'amitié.

A UNE DAME

QUI DISAIT QUE LES HOMMES ÉTAIENT PERFIDES

Il est un mal dont on craint de guérir,
Besoin d'un cœur qui même veut le fuir,
Et qu'on outrage en le nommant faiblesse.
Hélas ! est-il plus heureux de sentir
La froide paix qu'on obtient quand il cesse ?
Belles, malgré vos plaintes contre nous,
  Nous nous devons les uns aux autres,
  Jeunes ou vieux, sages ou fous ;
  Nos cœurs sont formés pour les vôtres,
  Tous nos plaisirs viennent de vous,
  Vous n'en goûtez que par les nôtres.

A MADEMOISELLE DE ***

C'est créer, charmante jeunesse,
Que d'imaginer des plaisirs ;
L'Amour les voit naître sans cesse
Dans le vide de vos loisirs,
Et les modèle avec adresse
Sur le dessin de vos désirs.
G***, vous brillez dans cet âge
Qui peut ce que peuvent les dieux.
La gloire entre vous se partage,
De rien vous faites tout comme eux,
Quand vous serez ou laide ou sage,
Vous perdrez ces dons précieux ;
La féerie est dans le visage,
Son pouvoir suit celui des yeux.

MADRIGAL SUR LES LIMBES

Les limbes sont un lieu sans plaisir, sans douleur,
Où par l'inaction une âme appesantie,
N'a pas, pour se tirer de sa triste inertie,
Le secours même du malheur.
Les limbes, en un mot, sont les brouillards de l'âme ;
L'Amour est le soleil fait pour les dissiper.
Que l'on doit envier le mortel dont la flamme
Les empêche toujours de vous envelopper !

A MADAME DE ***

QUI M'APPORTAIT UNE RECETTE POUR MA POITRINE

Dans les mains de l'Amour je vois la Faculté ;
C'est lui qui, ce matin, professe et tient les classes.
Esculape devient le dieu de la santé,
Quand ses avis sont dictés par les Grâces :
Mais un malade auquel elles donnent des soins,
Trouve fort importun un régime trop sage ;
Sensible et tenté, l'on ménage
Son corps plus qu'on ne veut et son cœur beaucoup moins.

A MADAME LA PRINCESSE DE TALMON

EN LUI DONNANT UN AUTEL A LA GRECQUE POUR BRULER DES PARFUMS

Des divinités de la Grèce
Vous offrez les traits à nos yeux,
Vous avez leur délicatesse
Et l'esprit mâle de leurs dieux.
Un autel de parfums, un cœur pur dans ses vœux,
Étaient le plus flatteur hommage ;
Puisque vous êtes leur image,
Mon sentiment me porte à vous traiter comme eux.

VERS

SUR LE MARIAGE DE MADAME DE ***

A Cythère on faisait déjà
Les prières de quarante heures;
Et nos beautés, pleurant dans de sombres demeures,
Vous sachant réduite *à quia*,
Disaient toutes *meâ culpâ*,
Attendris par leurs vœux et par leurs sacrifices,
Les dieux dans tous les cœurs ont ramené l'espoir.
Par plus d'un mandement vous avez fait savoir
Que vous alliez rentrer dans vos saints exercices :
Mais vous avez l'esprit pontifical,
Vous serez emporté par un excès de zèle,
Et dans le temps sacré du cérémonial,
Vous voudrez à chaque chapelle
Allumer le cierge pascal.

A MADAME D'EST**

DANS UN PETIT DIVERTISSEMENT

C'est l'Amour qui parle.

Marchant sans mon bandeau, par un heureux hasard,
J'ai trouvé ces enfants, et je vous les amène;
Cet oiseau qu'ils ont pris dans la forêt prochaine,
Sans doute est un de ceux qu'on voit à votre char.
Pour n'être pas Vénus, vous êtes trop jolie;
Je vous prends pour ma mère, et j'en juge à vos yeux;
Si vous ne l'êtes pas, elle est votre ennemie.
Je vous vois, la lumière est un bienfait des dieux;

Je remets en vos mains mon carquois et mes armes;
En ai-je besoin désormais?
Ce flambeau que je tiens pour éclairer vos charmes,
Me servira mieux que mes traits.

BOUQUET

A MADAME DE POMPADOUR

Recevez de ma part le plus doux des bouquets,
C'est une table dont Astrée
Se servait pour signer *bon* au bas des placets.
Au bonheur des humains puisqu'elle est consacrée,
Elle sera pour vous la table de la loi;
En faveur des talents vous en ferez usage.
Vous imaginerez un rang pour de Belloy;
Il est aisé de créer un emploi;
On a bien plus de peine à découvrir un sage.
Ah! quel moment voluptueux
Que l'instant où le cœur, fécondant le génie,
Ajoute un honnête homme au nombre des heureux!
C'est de l'humanité maintenir l'harmonie:
Des petits et des grands les bienfaits sont les nœuds.
Mais avez-vous besoin de ma requête?
Le mérite paraît, et vous le protégez;
Et le jour où vous obligez
Est le vrai jour de votre fête.

A MADAME DE S***

Près de vous le plaisir des yeux
Porte l'activité dans l'âme;
Mais pour qui ne peut être heureux
C'est un tourment que cette flamme.
Un pauvre époux paraît bien sot
Quand des deux bras il est manchot.
Quel supplice que l'impuissance
Lorsqu'on a le cœur tout en feu !
Si l'on ne peut rien mettre au jeu,
On manque la réjouissance.
L'Amour, en m'offrant vos appas,
De mes désirs forme des peines;
Et me dit que pour vos étrennes
Il vous faut ce que je n'ai pas.

ÉTRENNE

DE M. LE DUC DE G***, A MADAME LA DUCHESSE DE C*** EN LUI DONNANT UN PETIT RÉCHAUD POUR BRULER DES PASTILLES

J'ai trouvé ce réchaud sur l'autel de Cythère,
Il brûlait les parfums offerts à la beauté;
Dès qu'il servait à la divinité,
Il devient votre nécessaire.
Yeux perçants, cœur sensible, âme tendre, esprit chaud
Pour l'aliment du feu composent la recette.
Sur cet article-là vous avez ce qu'il faut,
Votre provision est faite :
Mais d'ailleurs votre époux n'est jamais en défaut,

Et l'Amour lui donna la science secrète
D'entretenir toujours votre petit réchaud.

A MADAME DE T**

SUR UNE MIGRAINE

A sainte Élisabeth je fais une neuvaine,
Pour la prier de détourner
Vos accès fréquents de migraine.
Un saint parviendrait mieux à la déraciner,
Parmi tous ceux dont on chôme la fète,
Vous auriez, pour patron, bien fait de vous donner
Ou celui qui guérit la tête,
Ou celui qui la fait tourner.

VERS

DE MADAME DE G*** A MADAME DE LA BORDE
EN LUI ENVOYANT UN COQUETIER

Les Amours sont enfants des Grâces :
De coquetiers, Vénus a différentes classes,
Destinés à placer leurs œufs,
Et chaque mère qui l'implore,
Sur un dépôt si doux fixant toujours les yeux,
De ses regards les fait éclore
Il vole sur le sein qui lui donna le jour;
C'est là qu'il s'embellit, qu'il s'échauffe et s'éclaire :
Les tendres baisers d'une mère
Sont les premiers aliments de l'Amour.

Vous, dont la vertu tourne au profit de Cythère,
Qui réconciliez l'Hymen avec son frère,
L'Amitié doit avoir accès auprès de vous,
Et vous offrir le bijou nécessaire
Pour placer le trésor qui vient de votre époux.

AU DOCTEUR GATTY

Esculape est un dieu sévère ;
Hébé, dit-on, est le contraire :
Je crains l'un, et l'autre me fuit ;
A présent je ne rends hommage
Qu'au dieu qui parle à mon esprit.
C'est lui que l'on cherche à mon âge ;
En l'admirant on le chérit ;
Pendant qu'on le lit, il soulage,
Et dès qu'on le voit, il guérit.

A MADAME DE ***

SUR UN AMOUR A QUI UNE BEAUTÉ ÔTE LE BANDEAU

Du premier jour de l'hyménée
La beauté seule fait les frais ;
De cette agréable journée
Elle ordonne tous les apprêts ;
Ce jour passé, ce n'est plus son affaire,
On ne reconnaît plus son pouvoir souverain,
Et c'est l'amour qui doit faire
Les honneurs du lendemain.

BOUQUET

A MADEMOISELLE BRUNET

J'ai lu, dans un certain ouvrage,
Qu'à Paphos, en hiver, on fêtait le printemps,
Qu'il fallait qu'une belle en présentât l'image.
Les vieillards venaient faire un saint pèlerinage ;
Ils retournaient chez eux réchauffés et contents,
Et rapportaient de leur voyage
Quelques éclairs, quelques heureux instants,
Qui remettaient la paix dans le ménage.
Grâce à Brunet, on reprend cet usage.
De Flore elle nous peint tous les trésors naissants ;
Les êtres vieux et languissants
Éprouvent un miracle en lui rendant hommage.
Les talents, les attraits qu'elle a pour apanage,
Ont l'art de rapprocher l'intervalle des temps ;
Et ses amis, adorateurs fervents,
Près d'elle sont tous du même âge.

VERS

A MESDAMES DE V*** ET DE T***, QUI MUTUELLEMENT S'ÉTAIENT FAIT DES VERS

Quand vous vous chantez l'une et l'autre,
Je vois avec regret que l'on vous applaudit ;
Vous allez sur nos droits, et c'est, sans contredit,
Notre emploi bien plus que le vôtre.
Ce genre entre vos mains est bientôt épuisé.

Deux femmes se flatter, je ne puis vous le taire,
C'est une hérésie à Cythère,
Dont l'Amour est scandalisé.
Le renversement est étrange;
Nous devons en être jaloux.
Quelle monnaie emploierez-vous
Pour vous payer de la louange?
Je vous en avertis, elle n'aura pas cours :
Vos acquits d'ailleurs sont très courts :
Comment ferez-vous donc pour vous donner quittance?
La nature ici-bas veut que tout se compense ;
Pour vous chanter elle nous anima,
Et sans doute elle vous forma
Pour être notre récompense.

RÉPONSE A UNE INVITATION A DINER

OU L'ON APPELAIT L'AUTEUR L'APOTRE ET UNE FEMME LA SAINTE

Pour mercredi l'apôtre est engagé ;
Mais par bonheur il passe pour frivole,
Par conséquent, sans demander congé,
Il pourra bien manquer à sa parole.
Sainte T** est la nouvelle loi
Qu'il prêchera, pour prêcher l'art de plaire.
Quel beau terrain pour y planter la foi!
Quelle ferveur dans le missionnaire!
Son âme noble est comme sa beauté.
J'irai chez vous en marchant sur ses traces ;
Mais loin de dire un *benedicite*,
J'aimerais mieux lui marmotter mes grâces.

A Mlle LE MAURE

JOUANT LE RÔLE DE CÉRÈS DANS L'OPÉRA DE « PROSERPINE »

De fard et de pompons la nature accablée,
Par la main des auteurs en coquette affublée,
Se dégoûta du cœur pour faire de l'esprit.
Le langage, ou plutôt le jargon qu'elle prit,
Fut un chaos luisant de phrases hasardées,
Un corps abstrait d'analyses, d'idées ;
Le sentiment si simple et si naïf
Devint un faiseur d'épigrammes.
La musique, d'un ton rétif,
Exprimait de l'amour les langueurs et les flammes.
Et l'actrice, en venant déplorer son malheur
Et reprocher au sort sa cruelle injustice,
Jetait sur le parterre un regard de coulisse,
Et faisait minauder le cœur.
Ces faux brillants séduisaient la nature,
Lorsque les partisans de ses premiers attraits
S'écrièrent en chœur, pour venger cette injure :
Cérès, favorable Cérès,
Écoutez nos tristes regrets.
Cérès paraît, sa voix se fait entendre,
Elle répand le trouble dans nos sens ;
Nos cœurs sont les échos qui s'empressent de rendre
La tendresse de ses accents.
Ses flambeaux versent moins de terreur et de flammes
Que l'immensité de ses sons
N'en répand au fond de nos âmes.
C'est nos cœurs qu'elle brûle et non pas les moissons.
O toi ! divinité si tendre et si terrible,

O toi! divinité si tendre et si terrible,
Ne te lasse jamais de triompher de nous;
Fais frémir l'envie en courroux,
Des éclats de ta voix perce son antre horrible,
Et vois tomber à tes genoux
Et le monde pensant et le monde sensible.
Jadis le don des cœurs, aux yeux des immortels,
Renfermait tout le prix des hommages suprêmes;
Nous n'osons pas t'élever des autels,
Mais les offrandes sont les mêmes.

A LA MÊME

JOUANT DÉLIE DANS L'OPÉRA DES FÊTES GRECQUES ET ROMAINES

Pendant tout le cours de sa vie,
Tibulle fut constant et n'aima que Délie;
Son cœur, sans être ému, vit les autres beautés;
C'est un fait que l'histoire assure véritable;
Mais il ne devient vraisemblable
Que lorsqu'à nos regards vous la représentez.

A MADAME DE D***

QUI JOUAIT UN OPÉRA-COMIQUE

Vous commencez votre carrière
Lorsque je penche vers ma fin;
Vos premiers rayons de lumière
Des miens raniment le déclin;
Votre mine fraîche et jolie
Rend mon état moins incertain;

Vous parez le soir de ma vie
Des couleurs de votre matin ;
Et si quelque étincelle encore
Pour les vers nourrit mon penchant,
Je ne le dois qu'à votre aurore,
Qui réfléchit sur mon couchant.
Je vous chante et je vous admire,
Rallumé par l'amour du vrai.
Quand les derniers sons de ma lyre,
De vos talents vantent l'essai,
C'est l'hiver oubliant ses glaces,
Qui s'échauffe en suivant vos traces,
Et rend hommage au mois de mai.

PLACET A MONSIEUR ***

CONTRÔLEUR GÉNÉRAL

POUR AVOIR UNE CROUPE SÈCHE DANS LES FERMES

O vous ! ministre des heureux,
Vous et l'Amour êtes tous deux
Les vrais dieux, les seuls dieux suprêmes,
Vos départements sont les mêmes.
On sait qu'il fut de tous les temps
Correspondance entre vos camps ;
Et pour encourager vos troupes,
Lorsque vous faites un payement,
Vous avez le grand agrément
D'être distributeur des croupes ;
Sans qu'aucun d'eux soit escroc,
Celle de l'un passant à l'autre,
Vous savez y mettre du vôtre,

Vous faites souvent troc pour troc.
Je suis infirme, vieux et triste;
L'amour m'a rayé de sa liste;
Ses dons, offerts à mes regards,
Ne dérangent plus ma sagesse;
Ses croupes sont pour la jeunesse,
Les vôtres sont pour les vieillards.
Quand l'aliment manque à ma mèche,
Vos secours viendraient bien à point;
Je ne veux qu'une croupe sèche,
La mienne aura plus d'embonpoint.

ENVOI DU PLACET CI-DESSUS

A MADAME DE **

Déesse de la bienfaisance,
On lit ce titre dans vos yeux;
Qui de votre âme a connaissance
Est sûr de le lire encor mieux;
Au ministre de la finance
Daignez offrir mon orémus;
Quand la Beauté parle à Plutus,
Un seul mot est une ordonnance.

VERS SUR LA POINTE D'UNE ÉPINGLE

L'Amitié, l'Hymen et l'Amour
Ont des épingles différentes;
Les épingles d'amour sont des flèches piquantes;

Celles d'Hymen, le premier jour,
Font sentir dans les cœurs une atteinte bien douce ;
Mais leur éclat trompeur est prompt à se ternir,
Et leur pointe trop faible en peu de temps s'émousse ;
Elles ont le défaut de ne pouvoir tenir.
Celles de l'Amitié, sans piquer, nous attachent,
Entretiennent toujours un tendre souvenir ;
L'absence ni le temps jamais ne les arrachent :
Le bien de la vieillesse est l'art de les unir.

A MADAME DE ***

EN LUI DONNANT UN COFFRE

Ce coffre, entre les mains de quelque avare avide,
Serait plein de trésors comptés et recomptés ;
Mais c'est pour contenir l'or de vos charités ;
Vous aurez beau l'emplir, souvent il sera vide :
Magnifique dans sa dépense,
Cet homme généreux, humain,
Sans nul amour de préférence,
Aime à donner à toute main ;
Il n'admet point de différence,
Et tout le monde est son prochain.

A MONSIEUR DE T**

EN LUI DONNANT UNE ROBE DE CHAMBRE

Lorsque de nos héros les diverses armures
De votre cabinet sont les dignes parures,

Recevez de ma main l'armure de Vénus :
Dès que la nuit approche on l'endosse à Cythère,
Pour s'apprêter aux combats du mystère,
La Sarmate en champ clos en attend les vertus ;
Elle tient de son père une âme à la dragonne ;
Les Grâces, pour camper, ont choisi sa personne,
Et c'est alors que, fier comme Artaban,
Sans vous déshonorer, vous ficherez le camp.

A MADAME DE MARIET

SUR DES VERS QU'ELLE M'AVAIT PRÊTÉS

Quand on fait des vers comme vous,
On ne doit jamais les reprendre ;
Les lire m'a paru bien doux,
Mais j'ai du regret à les rendre.
L'exiger est contre les mœurs,
Quand on est honnête personne :
Vous savez qu'en fait de faveurs,
Femme qui les prête les donne.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS

QUI ME REFUSAIT DES PERMISSIONS DE CHASSE

O temps ! ô mœurs ! ô siècle impie !
L'archevêque de Bagnolet
Est traité, sans cérémonie,
Comme le moindre prestolet.
Par quelle influence cruelle
Arrive-t-il que de nos jours,

Toute puissance temporelle
S'applique à traverser toujours
La puissance spirituelle?
Des champs et des cantons voisins
On m'ôte la correspondance;
Leurs perdreaux sont mes diocésains,
On les soustrait à ma puissance.
Et qui? c'est un prince adoré,
Dont l'âme bienfaisante et grande
Ne refuse aucune demande
A ceux dont il est entouré.
O toi! déesse de la chasse,
Tu t'apprêtes à me venger.
Tu vois tout ce qui le menace;
Sans frémir, je n'y puis songer.
Quel spectacle s'offre à ma vue?
Tous les chiens ont la rage mue:
Mes orémus les guériront;
Mais, par un accident étrange,
Leurs nez perdus prendront l'échange;
A contre-voix ils chasseront,
Sans cesse en défaut tomberont,
Rabattront, se partageront
Comme des hourets de province.
Les piqueurs, qui s'étourdiront,
Du cerf méconnaîtront la pince,
Et chaque fois le manqueront.
Dans la plaine, nouvel affront,
Les armes à feu rateront,
Ce qui mortifie un grand prince.
Affamés pendant cet hiver,
Les lièvres, rongés d'humeur noire,
Se rassasieront de blé vert,

Et périront tous de la foire.
Les averses et les éclairs
A la ponte feront la guerre;
Les coups redoublés de tonnerre
Changeront les œufs en œufs clairs,
Et les tristes mères restantes
Mourront sous l'essaim meurtrier
De toutes les bêtes puantes,
Qui sont les moines du gibier.
Bonté des dieux, sois attentive
A prévenir ces malheurs-là,
Fais que monseigneur les esquive.
Malgré le mal qu'il me fera,
Que toujours le plaisir le suive
Dans les lieux qu'il habitera.
Qu'il sache en jouir, et qu'il vive
Aussi longtemps qu'on l'aimera.

REMERCIMENTS

A MGR LE DUC D'ORLÉANS SUR SA VISITE

Un dieu de sa présence honore cet asile,
Je veux que ce bienfait à l'amour soit utile;
Je rends les amants fortunés,
Par des prières éprouvées;
Tant que la nuit j'aurai les mains levées,
Monseigneur lèvera le nez,
Et l'infante, toute étonnée
De sa brillante destinée,
Quand je la reverrai, dira tout aussitôt :
Digne archevèque, qu'il vous plaise,

Pour le bien de ce diocèse,
D'élever, s'il se peut, vos mains encor plus haut.

VERS A MONSIEUR DE B***

J'apporte en même temps des vers et de l'argent;
Ces choses-là ne marchent guère ensemble.
On en voit deux en vous plus rares, ce me semble,
C'est la richesse et l'art d'être obligeant :
Mais si cette vertu, qu'on nomme bienfaisance,
En ce siècle de fer ne se rencontre pas,
On trouve encor moins de reconnaissance,
Et le dieu des bienfaits est le dieu des ingrats.
Je n'augmenterai point cette espèce proscrite;
Je paye, mais mon cœur ne croit pas être quitte :
Le sentiment qui reçoit des secours
Ne sait point calculer à quoi la somme monte;
Il paraît en payer le total tous les jours,
Et ne donne pourtant jamais que des à-compte.

A MONSIEUR DE CH**

A QUI MADAME DE *** DONNAIT UN TABLEAU DE GREUZE, REPRÉSENTANT UNE JEUNE FILLE TENANT UNE LETTRE DE SON AMANT, LA LAISSANT TOMBER EN L'APERCEVANT, ET LUI ENVOYANT UN BAISER AVEC SES DOIGTS.

En aimant tout est jouissance,
Une lettre adoucit l'absence;
On jouit par le sentiment.
De loin aperçoit-on l'amant?

La lettre tombe en sa présence.
Emotion, regard brûlant,
Trouble, abandon, tout est parlant;
On change ensemble d'existence;
Le dieu de cet enchantement,
Qui donne de l'âme au silence,
Dans les doigts du couple charmant
Se transforme en baiser ardent,
Et part pour la correspondance.
C'est par ce message éloquent,
Que deux cœurs bien d'intelligence
Franchissent toujours la distance,
Et rapprochent l'éloignement.
Amants, ayez de la constance,
L'Amour ménage le moment;
La peine est un raffinement
Pour mieux gouter la récompense.
Ne plaignez que l'indifférent,
Et soyez bien sûrs qu'en aimant
Tout est plaisir et jouissance.

A MADAME DE TALMON

POUR UNE LORGNETTE QU'ON LUI DONNAIT

Vos yeux trop délicats ont besoin de lorgnette,
Pour voir, pour éclaircir, rapprocher les objets;
Peut-être qu'on punit tous les maux qu'ils ont faits.
Votre esprit est plus fort, votre âme est plus parfaite;
L'un, comme un miroir pur réfléchit les couleurs,
Les répand à son gré sur toutes les pensées,
Perce des vérités souvent embarrassées,
Et votre âme vous sert à rapprocher les cœurs.

A MADAME DE ***

QUI M'AVAIT MONTRÉ A FAIRE DU FILET, ET A QUI J'OFFRAIS MON PREMIER ESSAI DE CET OUVRAGE

Saint Pierre, Vulcain et l'Amour
Firent des filets tour à tour.
Ceux de l'Amour, qu'on idolâtre,
Forment le plus doux des métiers ;
Mais les filets des deux premiers
Ne sont pas restés au théâtre.
L'Amour, quand même il est oisif,
De filets tient manufacture,
Et le privilège exclusif
Lui fut donné par la nature.
Grâces, gaîté, finesse, esprit,
Pour filets sont un grand mérite ;
Voilà pourquoi ce dieu vous fit
Son ouvrière favorite.
Femme, officier, petit-collet,
Sont compagnons dans cet ouvrage ;
De l'aveu même du plus sage,
Toute la France est au filet.
La mode me gagne moi-même ;
L'objet de mon travail est doux,
C'est pour en parer ce que j'aime ;
Vous jugez bien que c'est pour vous.
Mais, trêve à la plaisanterie,
Quand je vous offre ce bouquet,
Ne dites pas de mon filet :
C'est bon pour la vierge Marie.

BOUQUET A LA MÊME

Vous fûtes en naissant consacrée à Marie,
Les anges prirent soin de veiller sur vos jours ;
Mais, étonnés de vous voir si jolie,
Ces anges-là devinrent des amours.
Vous voyez qu'il ne faut se fier à personne ;
La vierge eut du dessous dans cette occasion,
Et grâce à M...., votre chère patronne
Ne peut plus maintenant réclamer que son nom.

A MONSIEUR TRONCHIN, MÉDECIN

Grand médecin de mes sottises,
Vous causez ma sécurité ;
Comptant sur votre habileté,
Sans cesse je m'expose aux crises,
Je suis sûr de l'impunité ;
Oui, mes fautes sont votre ouvrage,
Je n'en accrois la quantité
Que pour vous devoir davantage.
Je ris en les multipliant,
Vous me guérissez en riant ;
D'une morale repoussante,
Attribut de qui ne fait rien,
Vous fuyez la marche pesante ;
L'amitié douce et consolante,
Dont le coloris fait du bien,
Et me persuade et m'enchante.
Vous êtes un magicien,

Le sentiment est l'interprète
Des avis que vous me donnez ;
Votre cœur est votre baguette,
Et moi-même vous m'étonnez.
Je me trouve méconnaissable ;
J'aurai de la docilité,
Et vous me rendrez raisonnable ;
Docteur divin, en vérité,
C'est me jouer un tour pendable.

AU MÊME

Si vous aviez vécu du temps de Prométhée,
Auprès de vous il n'eût été qu'un sot,
Et de son escalade, en tous lieux si vantée,
On n'eût pas dit le moindre mot ;
Sans aller dans les cieux voler le feu céleste,
Il devient votre fonds par l'art de l'employer.
De l'homme qui s'éteint vous rallumez le reste,
Votre génie est le foyer.
Vous avez remonté mon âme,
Par de nouveaux ressorts vous semblez l'animer,
Et de mes jours vous étendez la trame,
En me disant : Existe pour m'aimer.
L'ordonnance est bien douce à suivre,
Et pour la confirmer, à vos conseils soumis,
Vos malades sont vos amis ;
Ils en sont plus dignes de vivre.

VERS A MONSIEUR FAVART

POUR SERVIR DE RÉPONSE A SON ÉPITRE DÉDICATOIRE D'ISABELLE ET DE GERTRUDE

Je sens le prix de ton hommage,
Quelque dieu de la terre en eût été flatté ;
Mais tu penses en homme sage,
Dans l'amitié tu vois la dignité :
Tu réunis tous les suffrages,
Et le public, tiré de son erreur,
Te rend ta gloire et tes ouvrages.
Rien ne peut à présent altérer ton bonheur ;
Tes succès sont à toi, j'en goûte la douceur,
Et n'ai jamais voulu t'en ravir l'avantage ;
Ton esprit en a tout l'honneur,
C'est mon cœur seul qui le partage.

ÉPITHALAME

POUR MADEMOISELLE OLYMPE, NIÈCE DE MADEMOISELLE QUINAULT

Honneur auprélat généreux,
Qui, dans le saint temps de carême,
Permet que de l'hymen on forme les doux nœuds.
Le pouvoir de manger des œufs
Ne vaut pas le plaisir d'épouser ce qu'on aime.
Olympe, toujours sage avec des yeux ardents,
A Corbière enfin va se rendre ;
Grâce à son bon curé, qui lui fera comprendre
Que ce n'est pas pour se défendre

Qu'elle a reçu de Dieu trente-deux belles dents.
    Quinault, noble, sensible et vive,
    Lui dit : Je t'ai donné mon cœur,
J'ai des droits sur le tien ; tu m'as vue attentive
    A remplir tes jours de douceur ;
Rends fortuné l'époux que ta vertu captive,
Alors tu me payeras tous mes soins en bonheur.
Mes enfants, la fortune est une perspective,
Il faut que vos amis la rapprochent de vous,
    C'est leur ouvrage ; mais le vôtre
Est de vous procurer le destin le plus doux ;
    Soyez recevèurs l'un de l'autre.
Pour jouir du bonheur on n'a qu'à le vouloir,
    C'est une ferme où l'on moissonne ;
    Mais pour que la ferme soit bonne,
Il faut que par soi-même on la fasse valoir.
    Ma prédication est faite :
A présent de bon cœur avec vous je répète :
    Honneur au prélat généreux,
    Qui, dans ce saint temps de carême,
Permet que de l'hymen on forme les doux nœuds.
    Le pouvoir de manger des œufs
Ne vaut pas le plaisir d'épouser ce qu'on aime.

A M. L'AVOCAT MARCHAND

QUI M'AVAIT ÉCRIT POUR LUI DONNER A DINER A BELLEVILLE
PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT DE MADAME FAVART

Mon ami, dans quel lieu désirez-vous venir ?
Ce séjour, qui jadis eut pour moi tant de charmes,

N'est qu'un triste dépôt de regrets et de larmes,
Et vous y recevoir ce serait vous punir.
Hélas ! avec Favart ma gaîté s'est éteinte ;
Le chagrin en silence y grave son empreinte,
Il répand ses brouillards sur le jour le plus beau.
Nous ne portons la main sur nos roses nouvelles,
Que pour nous occuper à parer le tombeau
De l'objet qui nous livre aux douleurs éternelles.
Mais les cœurs affligés ont besoin des bons cœurs ;
J'accepte les bontés que vous m'avez offertes ;
L'amitié désolée, et qui vit dans les pleurs,
Implore l'amitié pour réparer ses pertes.

A MADAME DE ***

QUI ME DEMANDAIT COMMENT ELLE FERAIT A PARIS POUR ÊTRE, EN ARRIVANT, A LA MODE

À point nommé vous devez vous instruire
Des circonstances et des cas
Où vous devez vous faire écrire ;
Par ce moyen, on fait sans embarras
Des visites qu'on ne fait pas.
L'usage de la politesse
Vous apprendra d'abord
Quel degré de tristesse
Vous devez prendre à telle ou telle mort,
Combien de temps on doit pleurer à la campagne
Le mari dont jamais on ne fut la compagne.
Le grand savoir du cérémonial
Fixe le terme de l'absence,
Et quand l'affliction peut avec bienséance
Permettre qu'on donne le bal.

A MADAME DE ***

SUR UN PAPILLON QU'ELLE AVAIT ATTRAPÉ

Un papillon est semblable à l'Amour ;
L'un vole autour des fleurs, et l'autre autour des belles
L'un promet le bonheur, l'autre annonce un beau jour
Amour et papillons sont devenus fidèles,
Ils cessent de voler, vous les enchaînez tous,
Et la rapidité des ailes
Ne semble être qu'au temps qu'on passe auprès de vous.

APOTHÉOSE D'HÉBÉ

Environné de superbes déesses,
Jupiter bâillait dans les cieux ;
Leur esprit grave et nul, leur ton impérieux,
Dès ce temps-là figuraient nos duchesses.
Mesdames, recevez mon éternel adieu,
Leur dit un beau matin le maître du tonnerre.
J'apprends qu'on s'amuse sur terre,
Tandis que je m'ennuie avec vous comme un dieu.
Dans l'uniformité perdant mon existence,
Je ne connaissais plus que le poids de mon rang,
Et sur mon trône d'or, que le respect encense,
Je cessais d'être un dieu ; j'étais indifférent.
J'ai découvert une jeune mortelle,
Sensible, aimable, vraie et surtout naturelle ;
Son teint, où l'on ne voit de fard que la candeur,
De son âme naïve est l'image fidèle ;

Elle a renouvelé mon cœur,
Et je redeviens dieu quand je suis auprès d'elle.
C'est sur ce tendre objet que mon choix est tombé ;
En un mot, dans le ciel je vais placer Hébé.

Fi ! ces paroles indécentes
Attaquent le genre nerveux,
S'écria le corps vaporeux
Des divinités glapissantes.
A cet excès Jupiter s'oubliera !
A ses soupers il permettra qu'on rie !
Sa dignité disparaîtra.
L'étiquette toujours prétend qu'un dieu s'ennuie !
Nous le verrons amoureux, en effet,
D'une simple mortelle, il est vrai, fort jolie ;
C'est un passe-droit qu'on nous fait.

Mesdames, mon choix vous outrage,
Répondit Jupiter sans se mettre en courroux ;
Mais, si vous faites bien, offrez un juste hommage
A la beauté qui rend tous vos cœurs si jaloux ;
Je crois Hébé, plus déesse que vous,
Puisqu'elle me plaît davantage.

A MON FRÈRE

QUI VOULAIT QUE JE LUSSE UNE PIÈCE EN GRANDE COMPAGNIE

Mais, mon frère, voyez le triste personnage
Qu'à la honte du goût fait dans une maison
Un auteur de profession.
On le prie à dîner pour lire son ouvrage ;

Entouré des beautés et des sots du quartier,
Dont la naissance est noble et le cœur roturier :
Dans le monde ignorant machines végétantes,
Futiles répertoires des sottises courantes,
Qui pensent que l'on est poète par métier,
Ne pouvant rien placer dans leurs stériles têtes,
Proférant au hasard quelques mots décousus,
Regardant un auteur avec de grands yeux bêtes,
Ils sont aussi surpris que si c'était Comus :
De plates questions tour à tour on l'assomme,
On l'humilie en le fêtant;
On ne lui parle enfin jamais qu'on ne le nomme,
Et s'il ouvre la bouche, on trouve surprenant
Qu'il s'exprime comme un autre homme.
La lecture se fait; on l'écoute d'abord :
A la troisième ou quatrième scène,
Entre un valet marchant bien fort;
Jette le cabaret, se fait gronder, et sort.
On ne remarque plus comment le plan s'enchaîne;
La maîtresse se pâme, et le mari s'endort.
Par les réflexions les scènes sont coupées,
Et l'intérêt périt, noyé dans les propos.
Quelques petits abbés, agréables poupées,
Perdent le fond de vue et critiquent des mots;
On croit voir un sens louche aux choses les plus claires,
Et dans aucun parti, bien loin d'être affermi,
L'auteur, embarrassé par les avis contraires,
Abonde de conseils et n'a pas un ami.

A MADAME DOUBLET

AGÉE DE QUATRE-VINGT-DOUZE ANS

O vous! dont l'âge vénérable
Plane sur les débris du temps;
Vous, de qui l'âme inaltérable,
Dans un corps usé par les ans,
Nourrit, par un charme admirable,
Le feu noble du sentiment;
Doublet, agréez mon hommage,
Il est d'un cœur toujours constant;
Il n'est point soumis à l'usage :
C'est un présent qui vous est dû.
Ennemi né de l'artifice,
J'offre un encens à la Vertu,
Que souvent on prodigue au Vice :
Croyez donc que dans les souhaits
Qu'avec vos amis je vous fais,
Il n'entre point de flatterie.
Que sur l'hiver de votre vie
Le Ciel répande ses bienfaits;
Que surtout la Parque ennemie
Dirige ses funestes traits
Loin de votre tête chérie,
Et mes vœux seront satisfaits.

TRADUCTION EN VERS

D'UNE LETTRE DE JEAN-JACQUES, DE SA « NOUVELLE HÉLOISE » SUR LE SUICIDE

Quoi! pour n'avoir ni rang ni nom dans ta patrie,
Es-tu moins soumis à ses lois?
Tous tes concitoyens sur tes jours ont des droits,
Et tu leur doîs l'usage de ta vie.
L'amour de ton pays doit arrêter ta main;
Attends patiemment l'heure où la mort arrive;
Celle que l'on se donne est honteuse et furtive,
C'est un vol fait au genre humain.
Mais, me dis-tu, la vie est inutile et triste.
Connais-toi mieux en vanité;
Tout homme, et même toi, faible et mauvais sophiste,
Est utile à l'humanité,
Par cela même qu'il existe.
Jeune homme, tu m'es cher, et je plains ton erreur :
Si dans ton âme encor quelque sentiment crie,
Je prétends parler à ton cœur;
Je veux t'attacher à la vie,
Et t'en faire sentir le charme et la douceur.
Quand tu voudras la perdre, alors dis en toi-même :
Faisons encor du bien avant que de mourir;
Recherche avec un zèle extrême
Des indigents à secourir;
Auprès de moi sers-leur de guide,
Dans ma maison conduis ces malheureux
Que mon abord effarouche, intimide.
Je t'offre mon crédit et ma bourse pour eux;
Comptes-y pour tous ceux qui sont dans la détresse;

C'est en l'employant bien qu'on prise la richesse.
Si ton cœur, pénétré d'un plaisir si touchant,
En le goûtant ne se sent pas renaître,
En faisant des heureux, si tu veux cesser d'être,
Je ne te retiens plus, meurs, tu n'es qu'un méchant.

LES AMOURS INFORTUNÉES

DU COMTE DE COMMINGE

ROMANCE (1)

Loin d'ici, cœurs faux et parjures,
Qui de l'amour faites un art,
Je veux des oreilles plus pures,
A mes chants vous n'avez point part.
Mortels, qu'un feu divin anime,
Écoutez votre maître, adorez ses rigueurs,
Plaignez une tendre victime,
De Comminge avec moi déplorez les malheurs.

Quel instant pour un cœur sensible!
Ce modèle des vrais amants
Apprend l'événement terrible
Qui va causer tous ses tourments.
O Ciel! je perds ce que j'adore,
Adélaide est morte, et je puis voir le jour!
Mon cœur la fera vivre encore,
Je veux éterniser mes pleurs et mon amour.

(1) Cette romance parut d'abord sous le nom de M. de la Valière; elle est de l'abbé de Voisenon, qui l'a corrigée depuis. — (*Note de la première édition.*)

Il abhorre l'air qu'il respire,
Et, le désespoir dans le cœur,
Suivant un funeste délire,
Il vole en ce séjour d'horreur,
De la mort affreuse peinture,
Que la douleur amère offre à l'esprit troublé,
Et que fit exprès la nature
Pour être consacré par l'amour désolé.

Rempli d'une image adorée,
Ayant toujours devant les yeux
Une amante défigurée
Par le trépas le plus hideux,
RANCÉ, dans ce lieu solitaire,
Avait voulu laisser un triste monument.
C'est là que COMMINGE s'enterre :
Un silence éternel y nourrit son tourment.

ADÉLAÏDE, ce silence
Craindra de troubler ma douleur ;
Le voile de la pénitence
N'en servira qu'à mon ardeur.
Brûlé, consumé de ma flamme,
Aux traits du désespoir dévoué pour jamais,
J'y vais abandonner mon âme
Sous le masque trompeur de la plus sainte paix.

Et plus malheureux et plus tendre,
Cet amant, plein de ses amours,
Sous le cilice et sur la cendre
Trois ans entiers traîna ses jours.
Les habitants du même asile,
Ces spectres animés, images de la mort,

Souvent le rendent immobile,
En retraçant l'objet dont il pleure le sort.

Il entend la cloche fatale
Qui rassemble tous les reclus,
Pour assister d'une âme égale
A la mort d'un de ces élus :
Un intérêt involontaire
Le surprend tout à coup; mais un tendre retour
Lui cause un repentir sincère
D'un sentiment qui semble offenser son amour.

Suivant un respectable usage,
Il se prosterne en frémissant;
Hélas! que devient son courage,
Qui peut peindre ce qu'il ressent,
Lorsque son oreille est frappée
De cette voix si douce et si chère à son cœur?
Toute son âme est absorbée;
Dans ses veines son sang s'arrête de douleur.

Immobile, en proie à sa peine,
Entendant des sons si chéris,
Il retient jusqu'à son haleine;
Sa surprise étouffe ses cris ;
Une voix éteinte et tremblante
Prouve qu'ADÉLAIDE approche de la mort;
Alors, d'une bouche expirante,
Ces mots interrompus sortent avec effort :

O! mes pères, je suis indigne
Du titre dont vous m'honorez,
Et j'ai fait un abus insigne

De l'habit que vous révérez ;
Je ne suis qu'une pécheresse,
Qu'un sentiment profane a conduite en ces lieux ;
Comminge eut toute ma tendresse,
Mais nos parents cruels traversèrent nos feux.

On le fit avec violence
Languir dans la captivité ;
Le prix de mon obéissance
Devait être sa liberté.
Mon hymen prouva ma constance ;
Le sujet le plus fait pour être détesté
Obtint de moi la préférence,
Et c'était rendre hommage à la fidélité.

Mais de sa liberté rendue
Mon amant ne crut profiter,
Qu'en se présentant à ma vue.
En vain je voulus l'éviter.
Plein de la douleur la plus vive,
Un jour il répandait des pleurs à mes genoux ;
Mon tyran implacable arrive,
Comminge me défend et blesse mon époux.

Il fuit, quoique blessé lui-même,
Et mon époux revint au jour ;
Aussitôt sa fureur extrême
Me renferme dans une tour.
Je n'y voyais point la lumière ;
Et répandant partout le faux bruit de ma mort ;
A toute la nature entière
L'inhumain déroba les horreurs de mon sort.

A des maux affreux condamnée,
Le plus cruel de mes tourments
Fut d'ignorer la destinée
Du plus aimable des amants.
Je crus voir la fin de mes peines
Lorsqu'on vint m'annoncer la mort de mon tyran;
Dans l'instant on brisa mes chaînes,
Je sentis pour Comminge un bonheur aussi grand.

Dans mon ardeur impatiente,
Je ne me confiai qu'à moi
Pour la recherche intéressante
D'un amour digne de ma foi.
Je flattais mon âme inquiète,
Et je crus que, touché d'un sentiment si pur,
Pour me découvrir sa retraite,
L'Amour en m'éclairant serait un guide sûr.

Ma résolution fut prise,
Et sous l'habit d'un cavalier,
Plus libre pour mon entreprise,
Je commençai de voyager.
Tout aigrit ma douleur profonde;
L'homme le plus charmant et le plus adoré
Était oublié dans le monde,
A peine savait-on s'il avait respiré.

Ce désert s'offrit à ma vue;
Et, sans former aucun dessein,
L'attrait d'une force inconnue
M'entraîna dans ce temple saint.
De douleur je fus abîmée,
Lorsque, parmi les voix qui chantaient le Seigneur,

J'en connus une accoutumée
A séduire mon âme, à pénétrer mon cœur.

Je crus d'abord m'être trompée ;
Je crus que par la passion
L'imagination frappée
M'avait fait cette impression ;
Mais, hélas ! malgré les ravages
Que les austérités, la douleur et le temps
Avaient gravés sur son visage,
Je distinguai bientôt l'idole de mes sens.

Mon Dieu ! mes murmures impies
N'armeront point votre courroux !
Vos bontés, toujours infinies,
Daigneront m'appeler à vous ;
Je fus mise au rang des novices :
Mais bien loin de sentir un excès de ferveur,
Je portais aux saints exercices
Un cœur tout occupé d'une profane ardeur.

Cette solitude effrayante
Renfermait ce qui m'était cher ;
Quelle volupté consolante,
Que de respirer le même air !
Je n'osai m'en faire connaître ;
Il troublait mon repos, je respectai le sien :
Mais un triste hasard fit naître
Un instant où mon cœur perdit tout son soutien.

Le jour où, bravant la nature
Pour voir tranquillement la mort,
Vous creusez votre sépulture,

Il remplissait avec transport
Cette pieuse barbarie.
J'approchai de plus près, il me perça le cœur,
Et mes sanglots m'eussent trahie;
Ma fuite déroba les cris de ma douleur.

Je vins, contrite et pénétrée,
Prier le Seigneur ardemment
Que mon âme fût éclairée
Pour le repos de mon amant.
Oui, mon Dien, mes vœux, mes alarmes,
Voulurent pour lui seul fléchir votre courroux;
Pour lui seul je versais des larmes,
C'était son intérêt qui m'amenait à vous.

Vous exauçâtes ma prière,
Toute profane qu'elle était,
Et je dus à votre lumière
La paix que mon cœur ignorait.
Pour laver mes fautes immenses,
Je passai dans les pleurs et les jours et les nuits;
Je vous demandai des souffrances,
Vous me fîtes tomber dans l'état où je suis.

O toi! de mon erreur funeste
Trop cher auteur, trop cher amant,
Lève les yeux, vois ce qui reste
D'un objet aimé follement;
Pense à ce moment redoutable;
J'y touche... du trépas... je ressens les horreurs;
Hélas!... le tien... inévitable,
Bientôt.... peut-être.... Adieu, COMMINGE,... adieu, je meurs.

Comminge perd ce qu'il adore :
Il voit ses traits défigurés,
Sur sa bouche entr'ouverte encore
Il fixe des yeux égarés ;
Son air imprime l'épouvante ;
Il s'arrête, il s'élance, il retombe soudain,
Cherche l'âme de son amante,
On dirait qu'il la veut recueillir dans son sein.

Arrête, arrête, Dieu terrible,
En vain tu réclames tes droits :
Pour punir un cœur trop sensible,
En vain la mort vole à ta voix ;
Elle va couronner ma flamme.
A ces mots, un effort de rage et de douleur
De ses jours vient couper la trame,
Et l'Amour gémissant s'envole de son cœur.

Ce saint lieu retentit de plaintes,
On entend des cris, des clameurs ;
Toutes les âmes sont atteintes
Du plus horrible des malheurs.
La piété, sensible aux larmes,
Déposa ces amants dans un même tombeau,
Et l'Amour, détestant ses armes,
Dans ce triste sépulcre éteignit son flambeau.

VERS

SUR MA MAISON DE BELLEVILLE

Si quelque homme bien riche achetait ce lieu-ci,
A la simplicité préférant la parure,
Payant au poids de l'or le faux goût et l'ennui,
Il emmènerait, chose sûre,
Un grand architecte avec lui,
Qu'il paîrait chèrement pour gâter la nature.

CHANSON

D'UN ENFANT DE SEPT ANS
QUI APPELAIT MADEMOISELLE QUINAULT SA FEMME

Ma femme, apprenez-moi pourquoi
L'excès de ma tendresse,
De l'enfance, quand je vous voi,
Corrige la faiblesse,
Et mon cœur, qui me met en presse,
Tient un plus grand espace en moi :
C'est un certain je ne sais qu'est-ce.
C'est un certain je ne sais quoi.

C'est à vous dont je suis la loi,
A vous que je m'adresse ;
Dans le cas, vous pourriez, je croi,
Devenir ma maîtresse :
Afin que mon embarras cesse,
Je vous demande de l'emploi,
Je cherche un certain je ne sais qu'est-ce,
Je cherche un certain je ne sais quoi.

CHANSON

Air : *Tout va cahin, càha.*

Sans dépenser,
C'est en vain qu'on espère
De s'avancer
Au pays de Cythère;
Femme en courroux,
Mari jaloux,
Grilles, verroux,
Tombent sur vous;
Le chien vous poursuit comme loups :
Le temps n'y peut rien faire.

Mais si Plutus entre dans le mystère,
Grille, ressort,
Tombent d'abord;
Le chien s'endort,
Le mari sort,
Femme et soubrettes sont d'accord;
Un jour finit l'affaire.

LE BRACONNAGE

CHANSON

L'Amour est un vrai braconnier,
On perd le temps à l'épier,
On met en défaut les Minerves;
Il chasse de jour et de nuit :
Ses fusils ne font point de bruit;

Il va sur toutes les réserves,
Chut, chut, chut,
Droit au but,
Ce dieu tire;
Mais ce n'est jamais pour détruire.

Fillettes, craignez le chasseur,
Sa finesse est dans sa douceur,
Il n'est soumis que pour surprendre ;
Il peint tous les objets en beau,
Et le bonheur est son appeau ;
Un cœur naïf s'y laisse prendre.
Doux, doux, doux,
Tous ses coups
Vous caressent ;
Mais en caressant ils vous blessent.

Quand il détourne une beauté,
Il cherche avec avidité
D'un pied léger la trace empreinte;
Pour gaulis il a des berceaux,
Pour cors de chasse, les oiseaux,
Et le mystère fait enceinte :
Bas, bas, bas,
Pas à pas,
En silence,
Il cache ses traits et s'avance.

De fatigue il paraît rendu ;
La belle croit qu'il s'est perdu,
Lui tend la main et le console.
L'enfant, pressé contre son sein,
En profite pour son dessein,

Y laisse une flèche et s'envole.
Quel malheur!
Ah! le cœur!
Je succombe :
Et l'amant vient quand elle tombe.

Braconniers que ce Dieu conduit,
Il faut chasser à petit bruit :
Que l'on se moque des défenses,
Toujours l'audace est un vrai don;
On ne mérite le pardon
Qu'en multipliant les offenses.
Mais, mais, mais,
Paix, paix, paix,
Voilà comme
Un braconnier est honnête homme.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL

EN LUI ENVOYANT DES BOITES DE BERGAMOTTE
PLEINES DE BONBONS, SUR LESQUELLES ÉTAIT PEINT L'AMOUR

Air : *Il faut, quand on aime une fois, aimer toute sa vie.*

Dans tous les différents métiers
L'Amour est reçu maître,
C'est le premier des bonbonniers :
Depuis qu'il vous fit naître,
L'Hymen est son associé;
L'objet qui les rassemble
Est un bonbon que par moitié
Ils partagent ensemble.

Adorateur de vos attraits,
  L'Amour s'offre à vous peindre ;
Il veut, en rendant tous vos traits,
  Se faire aimer et craindre.
Ce portrait, fait pour engager,
  Affermira son règne,
Et c'est le fidèle Berger
  Qui sera son enseigne.

COUPLETS

POUR L'ABBESSE DU LYS, QUI S'APPELLE ANTOINETTE

Air : *Nous jouissons dans nos hameaux, etc.*

Ouvrez les yeux sur vos enfants,
  Mère sensible et tendre ;
Nos cœurs inspirent nos accents,
  Aimez à les entendre.
Le bonheur répand sur ce jour
  Une douceur parfaite ;
Il vient pour fêter notre amour,
  Quand il fête ANTOINETTE.

La Nature, pour vous tenter,
  Vous orna de ses charmes ;
La Grâce, pour y résister,
  Vous confia ses armes ;
Vous échappant aux vains regrets,
  Dans une paix profonde,
Vous offrez à Dieu des attraits
  Qu'eût désirés le monde.

Votre Patron, dans ses combats,
Ne se vit point abattre;
Mais alors vous ne viviez pas,
Antoine put combattre :
Les plus douces illusions
Ne pouvaient pas l'atteindre;
Vous eussiez des tentations
Été la plus à craindre.

De vos ans le paisible cours
Est le soutien des nôtres;
Le Ciel terminerait nos jours,
S'il nous privait des vôtres :
Tendres rameaux qu'on voit fleurir
Lorsque l'arbre s'élève,
Et qu'on voit bientôt se flétrir
Si le tronc perd sa sève.

CHANSON

FAITE A TABLE CHEZ L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE A AVALLON OU ÉTAIENT PLUSIEURS JOLIES FEMMES

Air : *Il faut quand on aime, etc.*

Chez un ami de quarante ans
Enfin je me retrouve;
L'Amitié, ce trésor du temps,
Sait tout ce que j'éprouve.
Le sentiment me rajeunit,
Et j'échappe à mon âge;
Grâces, qu'ici l'on réunit,
Vous achevez l'ouvrage.

Employons bien tous nos moments
   Pour vieillir sans tristesse;
Avec des objets si charmants
   On tient à sa jeunesse;
Du printemps aimons la couleur,
   En voici les modèles;
Du moins respirons-en la fleur
   En nous approchant d'elles.

CHANSON

Quand je vois des guerriers l'épée étincelante
      S'avancer avec éclat
      Dans une marche brillante,
      Je voudrais être soldat.
      Ministre affreux de Bellone;
   Lorsque la Mort, dans un combat,
   Frappe les rangs qu'elle moissonne,
   Je ne veux plus être soldat.

Quand mon oreille entend la trompette éclatante,
      Quand le coursier se débat
      Et mord sa bride écumante,
      Je voudrais être soldat;
   Mais quand il s'emporte et se cabre
   Sous le cavalier qu'il abat,
   Mourant sous le tranchant du sabre,
   Je ne veux plus être soldat.

Quand le guerrier vainqueur pénètre dans des caves
      Pour boire un vin délicat,

Je me mets au rangs des braves,
Je voudrais être soldat ;
Mais, au milieu du feu qui roule,
Lorsqu'il couche sur un grabat,
Et qu'on le pend pour une poule,
Je ne veux plus être soldat.

CHANSON

Air : *Quand vous entendez le doux zéphyr.*

L'amusement est pour la santé
Ce que Zéphyr est pour une rose,
Qui la caresse et fait sa beauté
Après qu'elle est éclose.
Du vrai plaisir
Cherchez à jouir ;
Par sa douce haleine l'air devient sain,
Et sa présence
Vaut l'ordonnance
Du médecin.
L'amour trop sombre est un vent d'hiver
Qui fait des bois tomber la verdure,
Et les vapeurs dont il charge l'air
Détruisent la nature.

AUTRE

Sur le même air.

De nos faux dieux les portraits vantés
M'avaient paru trop peu vraisemblables :

Vous les changez en réalités,
Ils ne sont plus des fables.
Au dieu d'amour
Vous rendez le jour ;
Nos yeux par vos charmes sont prévenus,
Et l'on croit sûre
Cette ceinture
Que portait Vénus :
On voit Cythère où vous vous montrez ;
Vous paraissez, les plaisirs s'avancent,
Et dans vos pas vous nous apprenez
Comment les Grâces dansent.

TABLE DES MATIÈRES

CONTES

POÉSIES FUGITIVES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

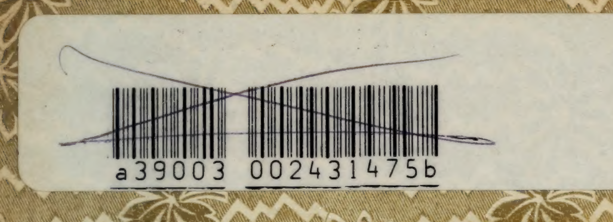
Paris. — Imp. Motteroz, 54 bis, r. du Four.



COLLECTION DES MEILLEURS OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

FORMAT GRAND IN-18 JÉSUS (DIT ANGLAIS) A 3 FR. LE VOLUME

Arioste. Roland furieux. Traduction nouvelle, par HIPPEAU, 2 vol.
Bachaumont. Mémoires secrets, notes, 1 fort vol.
Barthélemy. Némésis, 1 vol.
Beaumarchais. Mémoires, 1 vol. — Théâtre, 1 vol.
Blanchecotte. Poésies, 1 vol.
Boccace. Contes, 1 vol.
Boileau. Œuvres, 1 vol.
Bossuet. Discours, 1 vol. — Sermons choisis, 1 vol.
Bourdaloue Chefs-d'œuvre, 1 vol.
Brantôme. Vie des Dames illustres, 1 vol.
Bret. Lettres de Ninon de Lenclos, 1 vol.
Brillat-Savarin. Physiologie du goût, 1 vol.
Bussy-Rabutin. Histoire amoureuse, 2 vol.
Byron (lord). Œuvres, 4 vol.
Cent nouvelles Nouvelles (les) 1 vol.
Chasles (Ph.). La Révolution d'Angleterre, 1 vol. — L'Allemagne ancienne, 1 vol. — L'Allemagne au XIXe siècle, 1 v. — Voyages, Philosophie et Beaux-Arts, 1 vol. — Portraits contemporains, 1 vol. — Encore sur les contemporains, 1 v.
Chateaubriand. Génie, 2 v. — Les Martyrs, 1 vol. — Itinéraire, 1 vol. — Atala, René, 1 vol. — Voyages, 1 vol. — Paradis perdu, 1 vol. — Études historiques, 1 vol. — Histoire de France et les Quatre Stuarts, 1 vol. — Mélanges historiques, et politiques. Vie de Rancé, 1 v.
Collin d'Harleville. Théâtre avec une introduction par LOUIS MOLAND, 1 vol.
Corneille. Théâtre, 1 vol.
Courier. Œuvres, 1 vol.
Créqui (Mme de). Souvenirs, 10 tomes brochés en 5 vol.
Cyrano de Bergerac. Histoire de la lune et du soleil, 1 vol.
Dassoucy. Ses aventures burlesques, 1 vol.
Despériers (B.). Le Cymbalum mundi, 1 vol.
Demoustier. Lettres à Émilie, 1 vol.
Descartes. Œuvres, 1 vol.
Desportes. Œuvres poétiques, 1 vol.
Diodore de Sicile. Traduction nouvelle avec notes, 4 vol.
Dupont (Pierre). Muse juvénile, vers et prose, 1 vol.
Fénelon. Œuvres choisies. — De l'existence de Dieu, 1 vol. — Dialogues sur l'éloquence. 1 vol. — Télémaque, 1 vol.
Fléchier. Oraisons, 1 vol.
Florian. Fables. Théâtre, 1 vol.
Galland. Les Mille et une nuits, 3 vol.
Gilbert. Œuvres, 1 vol.
Gœthe. Faust et le second Faust, suivi d'un choix de poésies de Gœthe, Schiller. etc., traduites par GÉRARD DE NERVAL, 1 vol.
Goldsmith. Le Vicaire de Wakefield, tradition accompagnée, 1 vol.
Gresset. Œuvres, 1 vol.
Guérin et Robinet. L'Europe, 1 vol. — Russie, Pologne. 1 vol.
Hamilton. Mémoires de Gramont, 1 vol.
Héloïse et Abélard. Lettres, 1 vol.
Heptameron (L'), 1 vol.
Héricault (D'). Maximilien et le Mexique, 1 vol.
Homère. Iliade. Traduit par Dacier, 1 vol. — Odyssée, 1 v.
La Bruyère. Caractères, 1 vol.
La Fontaine. Fables, 1 vol. — Contes. 1 vol.
Lamennais. Essai sur l'indifférence, 4 vol. — Paroles d'un Croyant, etc., 1 vol. — Affaires de Rome, 1 vol. — Les Évangiles, 1 vol. — De l'Art et du Beau, 1 vol. — De la Société première, 1 vol.
La Rochefoucauld (de), Réflexions et maximes, 1 vol.
Lélut. La Phrénologie, 1 vol.
Leroux de Lincy. Livre des Proverbes, 2 vol.
Le Sage. Histoire de Gil Blas, 1 vol. — Le Diable boiteux, 1 v.
Lonlay (de). Chansons, 1 vol.
Maistre (Xavier de). Œuvres complètes, 1 vol.
Marcellus (de). Souvenirs d'Orient. 1 vol.
Marivaux. Théâtre choisi. Introduction par L. MOLAND, 1 v.
Massillon. Œuvres choisies. Petit Carême, etc. 1 vol.
Merlin Coccaie. Histoire maccaronique, prototype de Rabelais, plus l'horrible bataille advenue entre les mouches et les fourmis. Avec notes, 1 vol.
Michel. Tunis. 1 vol.
Mirabeau (De). Lettres d'amour, 1 vol.
Millevoye. Œuvres, 1 vol.
Molière. Œuvres complètes. 3 vol.
Monnier (Henry). Paris et la Province, 1 vol.
Montaigne. Essais, 2 vol.
Montesquieu. L'Esprit des lois, 1 vol. — Lettres Persanes, 1 vol. — Grandeur des Romains, 1 vol.
Parny. Œuvres, 1 vol.
Pascal. Lettres à un Provincial, 1 v. — Pensées, 1 vol.
Pellico. Mes prisons, 1 vol.
Picard. Théâtres, notes, notices, par L. MOLAND, 2 vol.
Piron. Œuvres choisies, 1 vol.
Plutarque. Les Vies des Hommes illustres, 4 vol.
Quitard. L'Anthologie de l'amour, 1 vol.
Rabelais. Œuvres, 1 vol.
Racine. Théâtre, 1 vol.
Regnard. Théâtre, notes et notices, 1 v.
Régnier. Œuvres complètes, 1 vol.
Rousseau (J.-J) Les Confessions, 1 vol. — Émile, 1 vol. — La Nouvelle Héloïse, 1 vol. — Contrat social. Discours, etc., 1 vol.
St-Evremond. Œuvres, 1 vol.
St-Pierre (B. de). Paul et Virginie. 1 vol.
Scarron. Le Roman comique, 1 vol.
Sévigné. Lettres choisies. 1 vol.
Sorel. Histoire comique de Francion, 1 vol.
Staël (de). Corinne, 1 vol. — De l'Allemagne, 1. vol. — Delphine, 1 vol.
Sterne. Tristram Shandy. Voyage sentimental, 2 vol.
Tasse (Le). Jérusalem délivrée, 1 vol.
Théâtre de la Révolution. Charles IX. — Les Victimes cloîtrées. — L'Ami des lois. — L'Intérieur des comités révolutionnaires. — Madame Angot, avec une introduction et des notes, par M. LOUIS MOLAND, 1 vol.
Thierry. Conquête de l'Angleterre, 4 vol. — Lettres sur l'histoire de France, 1 vol. — Dix ans d'études, 1 vol. — Récits des temps mérovingiens, 2 vol. — Le Tiers état, 1 vol.
Trumelet. Français dans le désert, 1 vol.
Vadé. Œuvres. Précédées d'une notice sur sa vie et ses œuvres, par JULIEN LEMER, 1 vol.
Vallet (de Viriville). Chronique de la Pucelle, 1 vol.
Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin, 1 vol.
Villeneuve-Bargemont. Le livre des affligés, 2 vol.
Volney. Les ruines, etc. 1 vol.
Voltaire. Théâtre, 1 vol. — Le Siècle de Louis XIV, 1 vol. — Romans, 1 vol. — Histoire de Charles XII, 1 vol. — La Henriade, 1 vol. — Lettres choisies, 2 vol.
Weckerlin. Musiciana. Anecdotes, etc. 1 vol.
Ysabeau (docteur). Le Médecin du Foyer, etc., 1 vol.


a39003 002431475b

